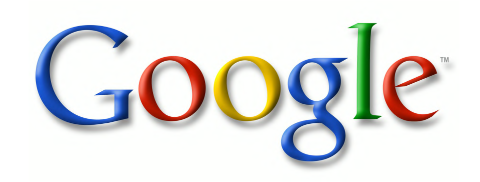
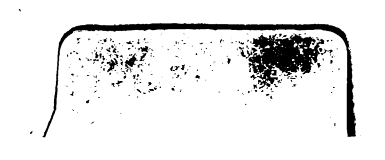





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



HISTOIRE
DE SIR
CHARLES GRANDISON,
Contenue dans une

SUITE DE LETTRES,

Publiées sur les ORIGINAUX, par

L'EDITEUR DE *PAMELA* ET DE *CLARISSE*.

En sept Volumes.

Ouvrage traduit de l'Anglois.

TOME QUATRIEME.

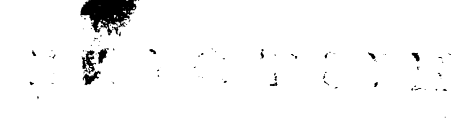


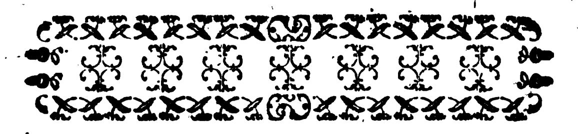
GÖTTINGUE & LEIDE,

De l'Imp. d'ELIE LUZAC, Fils.

M D C C L V I.

Avec Priv. de S. M. Imp. & de S. M. Le Roi de Pologne Elect. de Saxe.





HISTOIRE
DE SIR
CHARLES GRANDISON,
BARONET.

LETTRE I.

Miss HARRIET BYRON
à *Miss* LUCY SELBY.

Vendredi, 31. *Mars.*

Vous avez à présent, mes chers parens, tout ce que le Dr. Bartlet nous a donné de cette touchante histoire. Mon cousin & ma cousine Reeves témoignent un vif intérêt pour votre Harriet, aussi bien que Miss Grandison, Milord, & Lady L., & d'autant plus que je parois soutenir la chose avec courage. Dans leur intérêt pour moi, ils ont l'air cependant de me croire une hypocrite; d'où je conclus que je jouë mon rolle d'un air assez gauche.

 Mais,

Mais, ma chère, comme c'eſt ici un de ces cas en petit nombre dans lesquels une femme peut montrer de l'élévation de courage, je crois que les efforts pour y parvenir ſont loüables; & d'autânt plus que je me propoſe de donner dans ma conduite, un exemple à Miſs Jervois.

Le Docteur m'a dit à l'oreille, qu'Olivia eſt actuellement en route pour l'Angleterre; & que l'avis que ſir Charles a reçu de cette réſolution, eſt une des choſes qui lui a cauſé du trouble, avec la nouvelle du dangereux état de ſon cher Jeronymo.

Il paroit que Lady Anne S. n'a pas encore renoncé à toute eſperance ſur ſir Charles. Les deux ſœurs qui la favoriſoient une fois plus que toutes les femmes qu'elles connoiſſoient, n'ont pas encore pu gagner ſur elles-mêmes d'informer une femme de ſon rang, de ſon mérite, & de ſa fortune, qu'il ne peut y avoir aucune eſperance; & elles ſe ſoucient encore moins de dire que leur frère ſe croit dans quelque obligation par raport à une Dame étrangère. Vous ſavez cependant que c'eſt ce que nous avions toujours craint; mais qui peut, à préſent, apeller cela un ſujet de *crainte*, connoiſſant le mérite de Clémentine?

Je voudrois, il me ſemble, que cet homme fût orgueilleux, vain, arrogant, vanteur. Qu'on pourroit aiſément alors ſe débaraſſer de ſes fers!

Lord G. fait ſa cour fort aſſidument à Miſs Grandiſon. Son Père & ſa Tante doivent lui faire viſite cet après-midi. Elle ſe conduit bizarrement avec Milord; cependant je ne puis croire qu'il lui déplaiſe beaucoup.

Le

Le Comte de D. & la Comteſſe Douairière ſont tous deux en ville. La Comteſſe a fait une viſite à ma couſine, mardi dernier. Elle parle de moi fort obligeamment. Elle dit que Milord a tant ouï parlé de moi, qu'il ſouhaite fort de me voir; mais elle a eu la politeſſe d'ajouter, que puisque mon cœur n'eſt pas libre, elle craindroit pour ſon fils les conſéquences d'une viſite.

Ma Grand-Mère, quoiqu'elle m'aimât ſi tendrement, ne vouloit pas que je demeuraſſe avec elle, parce qu'elle penſoit que ſon goût pour la méditation pourroit influër ſur le mien, & me rendre grave dans un âge où elle dit toujours que la gaieté convient le plus: elle chaſſoit donc ſa fille chez la meilleure des Tantes. Mais à préſent je m'imagine qu'elle me permettra de lui tenir compagnie plus de deux jours dans la ſemaine. Mon Oncle Selby ſe paſſera volontiers de moi. Je ne pourrai plus ſoutenir la raillerie; & alors, à quoi ſerois-je bonne?

La belle affaire que j'ai faite, dit-il, en venant en ville? Cela eſt vrai; mais ſi mon cœur n'eſt pas tout-à-fait auſſi à ſon aiſe qu'il étoit, j'eſpère qu'il eſt meilleur, ou du moins qu'il n'eſt pas pire que je l'avois apporté. Quand je n'y aurois gagné que de pouvoir admirer cet homme ma courſe n'auroit pas été malheureuſe. Mais cette reconnoiſſance, ces chaînes, avec toutes leurs fâcheuſes ſuites ... Mais permettez moi de dire avec ma Grand-Mère, que l'homme eſt ſir Charles Grandiſon! Le même homme dont les vertus ont gagné Clémentine. Je vous aſſure, ma chère, que toute malheureu-

ſe qu'elle eſt, je la compte parmi les premières des femmes.

Je n'ai pas jouï beaucoup de la compagnie de ſir Charles, plus cependant, je crains, que je n'en jouïrai jamais. Cela eſt très-vrai . . . O cœur! le plus capricieux des cœurs, ſoupire ſi tu veux!

Vous avez vu combien peu il a été avec nous, quand nous étions abſolument ſous ſa main, & lui, comme nous le penſions, ſous la nôtre. Mais un tel homme ne peut pas, ne doit pas ſe livrer tout entier à une ſeule famille. Oh, Lucy, s'il entre dans les emplois publics, (car ſa patrie n'a-t-elle pas des droits ſur lui ſupérieurs à ceux des particuliers?) quel moment de liberté aura-t-il? Comptons quelques-unes des affaires où, de notre connoiſſance, il eſt engagé à préſent.

La famille Danby doit prendre quelque portion de ſon tems.

Sa fonction d'exécuteur teſtamentaire pour la diſpoſition des 3000 l. en charité, en France auſſi bien qu'en Angleterre, lui en prendra beaucoup plus.

On peut dire que Lord W. eſt ſous ſa tutelle, pour le bonheur avenir de ſa vie.

Les affaires de Miſs Jervois & le ſoin de ſa perſonne, demandent beaucoup de ſon attention.

Il eſt ſon propre homme d'affaire.

Il eſt occupé à faire des changemens à ſa terre de Grandiſon: il y a un nombreux voiſinage qui s'impatiente de le voir fixé parmi eux; & il aime beaucoup lui-même ce ſéjour.

Ses

Ses biens en Irlande profpèrent beaucoup, par les ouvrages qu'il y a mis en train, quand il a été fur les lieux; & il penfe, comme nous l'a fait entendre le Dr. Bartlet, à y faire une autre vifite.

Le mariage de fa fœur avec Lord G. eft un autre de fes foins.

Il a des fervices à rendre à fon ami Beauchamp auprès de fon Père & de fa belle Mère, pour faciliter fon retour.

La vifite qu'il craint d'Olivia, lui caufe de nouveaux troubles.

La famille de Bologne, & fur-tout le dangereux état du Seigneur Jeronymo, & le dérangement d'efprit de Clémentine... O Lucy!... A-t-il le loifir d'être amoureux!... Mais cependant comment puis-je dire cela, puifqu'il l'eft déjà? Et de Clémentine... Et ne croyez-vous pas que, quand il ira en France pour l'exécution du Teftament, il ira faire une vifite à Bologne?... Ah, ma chère, furement il le fera!

Après donc qu'il aura quitté l'Angleterre, ce qui, je fuppofe, fera bientôt, & quand je ferai dans le Comté de Northampton, quelles occafions de le voir reftera-t-il à votre Harriet, à moins qu'elle ne puiffe obtenir comme une faveur, le pouvoir d'accorder à Emilie fa prière d'être avec elle? Alors, Lucy, après fon retour en Angleterre, peut-être qu'en vifitant fa pupille, une fois l'année, ou environ, il verra, & remerciera de fes foins pour fon Emilie, fa Harriet, devenue presque étrangère pour lui!... Peut-être *Lady Clémentine Grandifon*

 fe-

ſera-t-elle avec lui! Dieu la rétabliſſe! Surement, je ſerai capable, ſi elle devient Lady Grandiſon, de me réjouïr de ſa guériſon! ...

Fi! ... Pourquoi cette larme involontaire? Vous l'auriez vue par la tâche qu'elle a faite, quand je ne vous l'aurois pas dit.

L'excellent homme! Le Dr. Bartlet vient de me parler d'une viſite que ſir Charles a reçue, avant que de ſortir de ville, des deux fils cadets de Me. Oldham.

L'un a ſept ans, l'autre environ cinq; ce ſont de fort jolis enfans. Il les a embraſſé, dit le Docteur, avec autant de tendreſſe que s'ils étoient les fils de ſa Mère. Il s'eſt informé de leurs goûts, de leur conduite, de leurs amuſemens, & a gagné également leur amour & leur reſpect.

Il leur a dit que s'ils étoient ſages, il les aimeroit; & qu'il avoit un bon ami, qu'il reſpectoit comme ſon Père, un homme avec des cheveux blancs, leur dit-il, afin qu'ils le reconnuſſent à la première vuë, qui de tems en tems, quand il ſe trouveroit en ville, s'informeroit de leur bonne conduite, & les recompenſeroit ſelon qu'ils le mériteroient. En conſéquence il a prié le Docteur Bartlet de leur accorder ſa protection, & de faire ſavoir à la Mère, qu'il ſeroit bien aiſe de la voir avec ſes trois fils, quand il ſeroit de retour en ville.

Le Docteur avoit été les voir, quand il eſt venu vers moi. Ils les avoit trouvé tous trois avec leur Mère. Les deux cadets le reconnoiſſant d'abord ſur la deſcription que leur en avoit faite ſir Charles, ſe jettèrent d'eux-mêmes à

ſes genoux, & lui demandèrent ſa bénédiction.

Monſieur Oldham eſt agé d'environ dix-huit ans; il a de bonnes inclinations, & eſt bien élevé. Il étoit plein de reconnoiſſance pour la faveur de cette invitation.

Celle de la Mère n'avoit pu ſe contenir. Elle donna des bénédictions ſans nombre à la bonté qu'avoit ſon bienfaiteur de penſer ſi obligeamment à elle, & à ſes deux fils: elle dit que depuis ſa gracieuſe conduite envers elle à Eſſex, il avoit toujours été le premier & le dernier ſujet de ſes prières. Mais elle ajouta que l'invitation pour elle-même étoit un trop grand honneur pour qu'elle pût l'accepter: elle ne pourroit ſoutenir ſa préſence. Hélas, Monſieur, dit-elle, la plus amère, la plus ſincère repentance peut-elle effacer les fautes paſſées?

Le Docteur lui dit, que ſir Charles Grandiſon s'étoit toujours fait une règle, de relever les eſprits humbles & abbattus. Votre naiſſance, & votre éducation, Madame, vous donnent droit d'entrer dans les premières compagnies; & quand on peut conſiderer la conduite d'une perſonne ſous deux jours differens, il fait toujours attention au plus favorable, & oublie l'autre. Je vous conſeille abſolument, Madame, d'y aller, puiſqu'il vous a invité. Il parle avec plaiſir de votre humilité, & de vos bons ſentimens.

Le Docteur m'a dit que ſir Charles a pris des informations ſur le mariage du Major O-Hara avec M^e. Jervois, & qu'il s'eſt aſſuré qu'ils ſont effectivement mariés. Il me ſemble que je ſuis bien aiſe, pour Miſs Jervois, que ſa Mère ait changé de nom. Ils ne ſont pas fort bien en-

femble depuis leur dernière entreprife : car le mari, qui a fouffert longtems de la pauvreté, craint de perdre, tout au moins, la moitié de la pension de sa femme, à caufe de ce qui s'eft paffé, & l'accufe de l'avoir engagé dans cette mauvaife démarche, qui a attiré fur lui, dit-il, le reffentiment d'un homme admiré de tout le monde.

Le Procureur, qui avoit été voir fir Charles de la part de ces gens, y étoit retourné à leur prière, pour lui dire qu'ils efperoient de ne pas perdre une partie de leur penfion, & pour lui exprimer le repentir qu'ils avoient de l'avoir offenfé.

Madame O-Hara a auffi demandé comme une faveur, de voir fa fille.

Sir Charles chargea le Procureur, qui eft un homme eftimé, de leur dire que fi M^e. O-Hara vouloit venir le mercredi fuivant à cinq heures, au quarré de S. James, elle y verroit Mifs Jervois ; & qu'elle feroit la bien venuë fi elle vouloit amener fon mari, & le Capitaine Salmonet, pour qu'ils puffent fe convaincre qu'il ne leur vouloit point de mal.

Adieu, jusqu'à tout à l'heure. Mifs Grandifon eft venuë avec fon air empreffé ordinaire, pour m'engager à être préfente cet après-midi, à la vifite du Comte de G. & de Lady Gertrude fa fœur, vieille fille, qui aime tendrement fon neveu, & veut le faire héritier de fes grands biens.

Vendredi foir.

Le Comte eft un galant homme : Lady Gertrude eft une fort agréable perfonne. Ils ont vu Mifs

Miss Grandison avec les yeux du jeune Lord, & ont été plus contens d'elle, comme je le lui ai dit ensuite, que je ne l'aurois été, ou qu'ils ne l'auroient été eux-mêmes s'ils l'avoient connuë aussi bien que je la connois. Elle n'avoit pas douté, me répondit-elle, que je ne la trouvasse en faute; & cependant elle avoit été aussi bonne qu'elle pourroit l'être quand il s'agiroit de sa vie.

Un air de malice dans tous ses mouvemens! Des coups d'œil sur moi à propos des empressemens de Milord G.! Une si grande peur dans celui-ci de ses regards relançans! Un air de satisfaction moitié timide, moitié aisé, quand il avoit fait quelque chose, où il avoit dessein d'être obligeant; & de tems en tems quelque tentative de raillerie, comme s'il n'avoit pas eu grand peur d'elle, & qu'il osât lui dire à elle-même son sentiment! De son côté un certain air dans ces occasions, comme si elle eût eu un écolier devant elle, & qu'elle eût été prête à lui donner sur les doigts, si personne n'avoit été présent pour demander pardon pour lui. Pour tout cela, quoique je ne puisse m'empêcher de l'aimer pour sa malice-même, j'aurois pu cependant, dans le fond du cœur, pour l'amour d'eux, & encore plus pour l'amour d'elle, la gronder sévérement.

C'est une charmante fille. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait lui va bien. Mais je crains si fort ce qui en peut arriver quand l'Amant sera changé en époux, que je voudrois de tems en tems, quand je la vois si éveillée, qu'elle se souvint qu'il y a eu une fois dans le monde

un Capitaine Anderſon. Mais elle s'eſt fait une règle, dit-elle, de ne ſe ſouvenir de rien qui puiſſe la tourmenter.

Ma mémoire, me diſoit-elle une fois, ne m'a-t-elle pas été donnée pour mon avantage, & en ferai-je la matière de mon tourment? Non, Harriet, je laiſſe cela à vous autres, ſages, & nous verrons ce que vous y gagnerez.

Voici, Charlotte, lui dis-je, ce que les ſages peuvent y gagner... Vraiſemblablement le ſouvenir de leurs mépriſes leur fera éviter bien des inconvéniens, dans leſquels votre oubli peut faire tomber vous autres, étourdies.

Eh bien, eh bien, dit-elle, nous ne ſommes pas tous nés pour le même honneur. Les unes ſont données pour avertiſſement, les autres pour exemple. Et les premières ſont généralement d'une plus grande utilité au monde.

A préſent, Charlotte, lui dis-je, vous renverſez votre propre raiſonnement. Les perſonnes choiſies pour ſervir d'avertiſſement, peuvent-elles être à beaucoup près auſſi heureuſes, que celles qui ſont données en exemple.

Vous avez raiſon, autant que je le puis comprendre, Harriet; mais je ſuis le mouvement préſent, & je tâche enſuite de trouver une excuſe pour ce qu'il m'a fait faire; & toute la difference par raport à la recompenſe, c'eſt que j'ai de la *joie* & vous du *contentement*, mais le contentement c'eſt un pauvre mot, je le trouve inſuportable.

Voilà comme auroit dit Biddy dans la Comédie, Charlotte. Mais quelque pauvre que ſoit ce mot pour vous & pour elle, donnez moi du

con-

contentement plutôt que de la joie, s'ils doivent être séparés. Mais je ne vois pas qu'une fille d'une aussi heureuse constitution que ma Charlotte, ne puisse avoir tous les deux.

Elle me donna un soufflet... Prenez cela, Harriet, pour m'apeller une Biddy. Je crois que si vous ne trouvez pas de la *joie*, vous trouvez du *contentement*, dans votre sévérité.

Mon cœur & mes jouës étoient réchaufés par les loüanges que le Comte & sa sœur, avec une ferveur qui leur faisoit honneur, donnèrent à sir Charles Grandison, en nous raportant ce que disoient de lui je ne sai combien d'hommes & de femmes de considération. Qui ne voudroit être bon? Qu'est-ce que la vie sans la réputation? Ne souhaitons-nous pas qu'on parle de nous honorablement après la mort? Et quelle portion de ce bonheur n'a pas cet excellent homme pendant sa vie!.... Puisse-t-il, pour l'honneur de la nature humaine, dont il est un si grand ornement, n'arriver jamais rien qui le ternisse!

Ils me firent cent beaux complimens. Je ne pouvois qu'être contente de me voir bien dans leur esprit; mais, croyez moi, ma chère, je ne jouïssois pas de leurs loüanges pour moi, comme de celles qu'ils lui donnoient *à lui*. Il me sembloit en effet que sans partager le mérite, je partageois les loüanges par l'approbation que donnoit mon propre cœur à ce qu'ils disoient de lui. Oh, Lucy, n'y auroit-il pas dû avoir une relation entre nous, puisque ce que je viens de dire qui se passe en moi quand je l'entends louër, est une preuve que mes senti-

timens pour lui ſont plus forts que l'amour propre?

Adieu, ma Lucy. Je compte ſur vos prières.

Adieu, ma chère.

LETTRE II.

Suite.

Samedi, 1. *Avril.*

Le Docteur Bartlet eſt un des plus obligeans & des meilleurs des hommes. Je crois qu'il m'aime autant que ſi j'étois ſon enfant. Mais les gens de bien ſont néceſſairement bienveillans. Il a reçu ſeulement ce matin une Lettre de ſir Charles, & il s'eſt hâté de m'en communiquer une partie, quoique je ne puiſſe prétexter d'autre motif que la curioſité pour ſouhaiter d'être informée des démarches de ſon patron.

Sir Charles dîna, comme il ſe l'étoit propoſé, avec ſir Hargrave, & ſes amis. Il ſe plaint que ce jour s'eſt paſſé dans la débauche: „ je penſe „ cependant, ajoute-t-il, qu'il m'a fait faire „ quelques reflexions utiles. Il n'eſt pas agréa- „ ble à la vérité, d'être préſent à la débauche; „ mais qu'il eſt aiſé d'éviter de la partager! Qu'il „ eſt aiſé de refuſer ces verres qui vont à la „ ronde, quand on eſt connu pour s'être fait „ une règle dont on ne veut point s'écarter! & „ ſi celui qui refuſe ne le fait pas d'un air cha- „ grin, mais qu'il conſerve avec d'autant plus „ de ſoin ſa gaieté, & ſa bonne humeur, ſans „ quoi en effet on le regarderoit comme un eſ-

„ pion

„ pion incommode pour des fous qui ne se
„ tiennent point sur leurs gardes. J'avois pitié
„ de tout mon cœur d'un jeune homme, qui,
„ j'ose dire, a un bon caractère, mais qui par
„ fausse honte, n'osoit maintenir la liberté, à
„ laquelle tout Anglois prétendroit avoir droit
„ en presque toute autre occasion. Il avoit une
„ fois éloigné son verre, s'excusant sur sa san-
„ té; mais aïant été raillé sur sa sobriété, &
„ quelqu'un lui aïant demandé si son épouse
„ ne lui avoit pas fait sa leçon avant qu'il sortît,
„ il ceda à cette miserable raillerie. Je n'aurois
„ pu m'en mêler avec quelque utilité, dans un
„ moment si bruyant: ils avoient vaincu sa réso-
„ lution par leurs éclats de rire, avant que je
„ pusse être écouté; & je le laissai là à neuf
„ heures, essayant avec Bagenhall qui boiroit
„ le plus.

„ Je voudrois, mon bon Docteur Bartlet,
„ que vous rassemblassiez quelques considera-
„ tions sérieuses sur ce sujet; vous le traiteriez
„ délicatement, & ce discours pourroit n'être
„ pas inutile à quelques- uns de nos voisins de
„ la campagne. Qu'est-ce que les hommes ne
„ sacrifient pas, dans ce seul article, à la fausse
„ honte & à la fausse gloire! La raison, la san-
„ té, la fortune, les graces de la personne, la
„ paix, & l'ordre de leurs familles; & toute
„ la consolation & l'honneur de leurs années
„ suivantes. Combien n'est pas chagrin, &
„ miserable, le déclin d'un homme use par l'in-
„ temperance! On peut dans les heures de sens-
„ froid, former des résolutions capables de re-
„ sister aux attaques de la raillerie."

J'ai obtenu du Docteur Bartlet la permission de copier cet article: j'ai cru qu'il feroit plaisir à mon Oncle.

Il étoit près de dix heures du soir avant que sir Charles arrivât chez Lord W., Milord fut charmé de le voir; & après les premiers complimens, il lui demanda s'il avoit pensé à l'affaire dont il s'étoit chargé pour lui. Sir Charles lui dit qu'il avoit souhaité de le voir en allant à sa terre, principalement pour savoir s'il persistoit dans le dessein de se marier. Milord l'assura que ouï, & qu'il signeroit tout ce que son neveu regleroit pour lui.

J'ai demandé au Docteur une copie de cet article de la Lettre de sir Charles, pour l'amour de ma Tante, dont j'ai cru que la délicatesse en seroit charmée. Il a eu la bonté de le copier pour moi: je vous l'envoie, Lucy, vous devez le lire ici:

„ Je puis, Milord, dit sir Charles, répon-
„ dre que la Dame acceptera les propositions
„ que je prendrai la liberté de faire à sa Mère,
„ & à elle. Elle n'a pas plus de trente trois,
„ ou trente quatre ans. Elle est jolie; elle a
„ de l'esprit; elle est élevée dans l'économie.
„ Elle est d'une bonne famille; elle n'a pas ce-
„ pendant, quoique née avec d'heureuses pers-
„ pectives, une fortune digne de vous, Mi-
„ lord; & quelle qu'elle soit, vous serez peut-
„ être bien aise de l'abandonner à sa famille.

De tout mon cœur, neveu: mais vous dites qu'elle est jolie? Vous dites qu'elle est de bonne famille; & qu'elle a tant de belles qualitez?... Ah neveu! je crains qu'elle ne me veuil-

veuille pas... Et n'eſt-elle pas trop jeune, ſir Charles, pour penſer à un pauvre Diable auſſi décrépit que moi?

Tout ce que je puis dire à cela, Milord, c'eſt que les propoſitions de votre part en doivent être d'autant plus généreuſes...

Je vous laiſſerai le ſoin de tout cela, neveu.

Voici, Milord, de quoi je puis répondre; c'eſt que c'eſt une femme qui a des principes: elle ne vous donnera pas ſa main, ſi elle ne croit pas pouvoir ſe rendre digne de toute votre tendreſſe. A préſent, Milord, je vous dirai qui elle eſt, afin que vous puiſſiez prendre toutes les autres informations que vous jugerez convenables.

Je la lui nommai, & lui donnai tout de ſuite, ſur la famille & ſur ſa ſituation, les détails que je vous donnerai tout à l'heure, quoique vous n'ignoriez pas abſolument ce triſte événement.

Milord étoit tranſporté d'aiſe: il avoit connu un peu, dit-il, le Père de la Dame: il en ſavoit aſſez ſur la famille, par ouï dire, pour confirmer tout ce que j'avois dit d'eux; & il me pria de faire de mon mieux pour amener la choſe à une prompte concluſion.

Sir Thomas Mansfield étoit un fort honnête homme, & fort conſidéré dans ſon voiſinage. Il avoit poſſédé un bien conſiderable, mais ſon Père le laiſſa embaraſſé dans un procès pour ſoutenir ſes droits ſur plus de la moitié de ſon bien.

Ce procès après avoir reſté indécis pendant pluſieurs années, fut enfin jugé contre lui, au

grand

grand regret de tous ceux qui le connoissoient, par les chicaneries des avocats de sa partie, & par sa propre négligence; & ses dépenses aïant été fort grandes pour se maintenir pendant des années dans sa possession, au-lieu d'un revenu de près de trois mille pièces, il se trouva réduit à un peu plus de cinq cent. Il avoit six enfans, quatre fils, & deux filles. Son fils aîné mourut de chagrin deux mois après la perte du procès. Le second, à présent l'ainé, est tombé dans la mélancolie. Le troisième est Cornette. Le quatrième n'a point encore d'établissement, mais tous les trois sont gens de mérite, & dignes d'une meilleure fortune.

Les filles se distinguent par leur piété, leur patience, leur économie, & leur prudence. Elles sont les filles les plus soumises, & les sœurs les plus unies. Elles ont pendant trois ans soutenu le courage de leur Père, & ont toujours été la consolation de leur Mère. Elles perdirent leur Père, il y a environ quatre ans; & il est, on peut dire, édifiant de voir comment elles soutiennent bien l'honneur de leur famille dans leur vieux château, par le sage maniment de leur petit revenu; car la Mère leur laisse tous les soins du ménage; & elles se sont fait une règle de finir chaque année en payant tout ce qu'elles peuvent devoir, & de commencer la suivante avec quelque avance: elles ont cependant été élevées dans l'abondance, & dans l'espérance d'une fortune considerable; car, outre qu'elles ne pouvoient s'attendre à perdre leur procès, elles pouvoient raisonnablement compter sur le bien de Mr. Calvert, frère de leur Mère

Mère, qui étoit riche en argent, & avoit outre cela en fonds de terre un revenu de 1500. l. Il avoit toujours déclaré qu'il resteroit garçon pour l'amour des enfans de sa sœur, & il tint parole jusqu'à ce qu'il eut passé soixante & dix ans: alors, comme il étoit infirme, & affoibli d'esprits, jusqu'à radoter, Bolton, son Intendant, qui s'étoit toujours opposé au désir qu'il avoit eu de prendre l'ainée de ses nièces avec lui, pour lui tenir compagnie, & pour avoir soin de son ménage, trouva le moyen de lui faire épouser une jeune créature de moins de vingt ans, servante dans la maison, qui lui donna un enfant au bout de sept mois, & se trouva enceinte lorsque ce vieillard mourut, dix-huit mois après son mariage. On lui fit faire un testament, par lequel il donnoit tout son bien à sa femme, & à ses enfans nés, & à naître pendant un an après son décès. L'Intendant & cette créature vivent à présent comme mari & femme.

Un honnête Ecclésiastique qui esperoit que je pourrois obtenir un redressement dans l'un ou dans l'autre cas, m'a informé de ces particularités; & aïant trouvé toutes choses comme il me les avoit représentées, j'ai fait connoissance avec la veuve de sir Thomas Mansfield, & avec ses fils. Il étoit impossible de les voir chez eux, sans prendre de l'estime pour les aimables qualités des filles.

Je les priai la dernière fois que je les vis, de me remettre leurs titres & leurs papiers; ce qu'ils ont fait; & sur les consultations que l'on a prises, on a de grandes esperances.

Etant pleinement autorisé par Milord, je pris

pris congé de lui le soir, & je partis de grand matin pour la maison de Mansfield. J'y arrivai comme ils venoient de déjeuner; & je fus reçu avec beaucoup de politesse par Lady Mansfield, ses fils, qui se trouvoient tous à la maison, & par ses deux filles.

Après quelque conversation générale, je pris Lady Mansfield en particulier, & après lui avoir demandé excuse de la liberté que je prenois, je lui ai demandé, si autant qu'elle le savoit, Miss Mansfield avoit le cœur libre?

Elle me répondit qu'elle étoit sure qu'ouï. Ah Monsieur, dit-elle, un homme qui connoit le monde comme vous, doit savoir que des filles d'une famille tombée dans la décadence, & de quelque consideration, ne trouvent pas aisément des maris. Des hommes qui ont de la fortune portent leurs vuës plus haut: des hommes qui n'en ont pas cherchent des femmes qui leur en donnent; & des hommes qui sont dans une situation seulement commode, craignent de jeunes femmes mieux partagées du côté de la naissance que de la fortune. Tout le monde ne sait pas que mes filles peuvent se plier à leur situation; & elles doivent prendre leur parti de rester filles toute leur vie: aussi le feront-elles plutôt que de se mesallier, & de se marier sans quelque perspective de fortune.

Je m'expliquai alors clairement: elle fut agréablement surprise; mais, Monsieur, dit-elle, qui auroit attendu une pareille proposition du plus proche héritier de Lord W.?

Je lui fis connoitre combien je m'intéressois au succès de ma proposition, & pour Milord,

&

& pour la jeune Dame. J'aurai soin, Madame, lui dis-je, si Miss Mansfield consent à rendre Lord W. heureux, qu'elle ait des avantages fort honnêtes, & une somme assez considerable à sa disposition, pour pouvoir satisfaire tous les désirs moderés & raisonnables de son cœur.

Seroit-il possible, dit-elle, qu'une telle affaire pût réussir? Milord voudroit-il... Elle s'arrêta.

Je lui dis que je répondois pour lui, & la priai d'en faire tout de suite l'ouverture à sa fille.

Je laissai Lady Mansfield, & je joignis les frères qui étoient avec les deux sœurs: bientôt après Miss Mansfield fut appellée par sa Mère.

Au bout de quelque tems Lady Mansfield me fit prier de venir. Elles se taisoient toutes deux quand j'entrai. La Mère ne savoit que dire; & la fille étoit encore plus embarassée.

Je m'addressai à la Mère: je m'apperçois, Madame, que vous avez instruit Miss Mansfield de la proposition que je vous ai faite. J'y suis pleinement autorisé. Puisse votre silence être favorable!... Il n'y a jamais, continuai-je, de traité de mariage qui n'ait ses avantages & ses inconvéniens. Milord est fort incommodé de la goûte: il y a une trop grande disparité d'âge. Voilà les inconvéniens qu'une Dame doit considerer.

D'un autre côté si Miss Mansfield accepte la proposition, elle sera reçue par Milord comme une benédiction dans sa maison; comme une personne qui le mettra dans l'obligation en l'acceptant pour époux. Si cette proposition n'eût pu se faire avec honneur & dignité, elle ne seroit pas venue de moi.

Vous

Vous verrez mieux vous-même, & votre famille les convenances de cette alliance par rapport à vous. Je vous ferai seulement penser à une chose, c'est qu'une alliance avec un homme aussi riche que Lord W. fera peut-être trembler certaines gens qui se croient à présent fort en sureté.

Mais, Mademoiselle, dis-je à la fille qui gardoit toujours le silence, ne vous laissez point entraîner par aucune considération pour moi: votre famille peut être sure de tous les services qui dépendront de moi, soit que la proposition soit acceptée ou non.

Milord (je dois vous parler franchement) a vécu dans le desordre: il le reconnoit lui-même. Je souhaite ardemment qu'il en éprouve la difference d'avec une vie reglée, & que j'aie occasion de m'en réjouïr avec lui.

Je m'arrêtai; mais comme toutes deux gardoient encore le silence, la Mère regardant sa fille, la fille jettant de tems en tems un regard embarassé sur sa Mère; Si vous *pouvez*, Mademoiselle, lui dis-je, donner votre main à Lord W. j'aurai soin que les avantages qu'il vous fera, passent votre attente. Ce que j'ai remarqué & ouï dire du caractère & de la bonté de Miss Mansfield, est le principal motif par lequel je me suis addressé à elle, par préférence à toutes les femmes que je connois.

Mais permettez moi de vous dire, que si vous aviez quelque inclination pour quelque honnête homme, quelque inférieur qu'il fût à Milord, je ne voudrois pas que vous écoutassiez ma proposition. Et de plus, Mademoiselle, si vous pou-

viez ſoupçonner qu'il entrât dans votre complaiſance quelque ombre d'eſpoir que la mort de Lord W. vous conviendroit mieux que ſa vie, je ne voudrois pas, pour votre propre caractère, obtenir votre conſentement. En un mot, je m'addreſſe à vous, Miſs Mansfield, comme à une perſonne d'honneur & de probité. Si votre conſcience vous fait héſiter, rejettez la propoſition; & cela non ſeulement par raport à Milord, mais ſur-tout pour l'amour de vous-même.

Examinez ſi ſans trop forcer votre inclination, vous pouvez vous conduire envers un homme qui a hâté ſa vieilleſſe, avec cette condeſcendence & cette indulgence que j'ai cru pouvoir attendre de votre caractère.

J'ai parlé beaucoup, Meſdames, parce que vous vous taiſiez, & parce qu'en toute occaſion, c'eſt à celui qui fait des propoſitions à parler clairement. Permettez moi de me retirer pour quelques momens.

J'allai rejoindre les frères & la ſœur. Je ne crus pas devoir leur parler de ma propoſition: cela auroit pu les engager tous à la faire réuſſir, puiſqu'elle étoit d'un avantage ſi évident pour toute la famille; & cela auroit pu mettre la jeune Dame dans des embarras, où il n'étoit pas juſte qu'elle fût, ni pour l'amour d'elle, ni pour celui de Milord.

Lady Mansfield vint me joindre, & me dit; Je préſume, Monſieur, que comme nous ſommes une famille étroitement unie par la mauvaiſe fortune, & par l'amour, vous me permettrez de parler de la choſe...

A toute la famille, Madame,... abſolument. Je ne voulois que ſavoir auparavant ſi le cœur de Miſs Mansfield étoit libre. A préſent vous me permettrez de la rejoindre. Je ſuis partie pour le compte de Lord W. dans cette affaire; Miſs Mansfield l'eſt auſſi. Vous discuterez mieux la queſtion en notre abſence. Si je trouve des oppoſitions de ſon côté, ſoyez ſure, Madame, que je ne travaillerai point à la perſuader. Au-contraire, ſi elle ſe déclare contre la propoſition, je ſerai ſon avocat, quand tous les ſuffrages ſeroient pour l'accepter.

Les frères & la ſœur ſe regardoient; je les laiſſai, & j'allai joindre Miſs Mansfield.

Elle étoit aſſiſe, le dos tourné contre la porte, dans une poſture de méditation: elle fut ſurpriſe quand j'entrai.

C'auroit été l'accabler en quelque manière que d'amener un ſujet ſi intéreſſant pour elle, pendant que nous étions ſeuls; & dans un tems où n'aïant pas dit non, on pouvoit regarder ſon ſilence comme un conſentement modeſte.

Lady Mansfield nous joignit bientôt... Ma chère fille, dit-elle, nous ſommes tous unanimes. Nous ſommes convenus de nous en remettre ſur toute choſe à ſir Charles Grandiſon; & nous eſperons que vous y conſentirez.

Elle ſe taiſoit. Je vous demanderai ſeulement, Mademoiſelle, lui dis-je, ſi vous ſouhaitez de prendre du tems pour délibérer? Croyez-vous que vous ſerez plus à votre aiſe, ſi vous prenez du tems?... Elle ſe taiſoit.

Je ne vous preſſerai pas davantage à préſent, ma bonne Miſs Mansfield. Je ferai mon raport

à Milord, & vous ſerez aſſurée qu'il approuve avec joie les démarches que j'ai faites, avant que je vous demande votre conſentement final. Mais afin que je ne m'employe pas dans une affaire douteuſe, permettez moi de dire à Milord que vous êtes libre; & que vous vous remettez entiérement à l'avis de votre Mère.

Elle baiſſa la tête.

Et que vous, Madame, dis-je à Lady Mansfield, n'avez point d'éloignement d'entrer en traité ſur cet important ſujet.

De l'éloignement! Monſieur, dit la Mère, en ſe baiſſant, & avec un ſourire de reconnoiſſance.

J'écrirai, continuai-je, les détails de notre converſation à Lord W., & mon ſentiment ſur les arrangemens, & je lui conſeillerai, ſi vous ne me le défendez pas, de vous faire une viſite. (Je m'arrêtai; elles ſe taiſoient toutes deux) S'il m'eſt poſſible, ajoutai-je, j'accompagnerai Milord dans cette viſite. J'eſpère, Mademoiſelle, qu'il ne vous déplaira pas: je ſuis ſûr qu'il ſera charmé de vous: ſa figure n'eſt rien moins que desagréable. Son caractère n'eſt pas mauvais. Votre bonté le rendra bon. J'oſe répondre qu'il s'attirera votre reconnoiſſance; & je défie un bon cœur de ſéparer l'amour de la reconnoiſſance.

Nous retournames vers la compagnie. Tous à la fois, comme d'une bouche, me donnèrent des bénédictions. Le frère mélancolique étoit ranimé: qui ſait ſi les ſuites de cette alliance ne lui rendront pas la ſérénité? Je pouvois voir qu'ils s'en flattoient tous, par le plaiſir qu'ils avoient,

avoient, en le voyant susceptible de joie dans cette occasion. La malheureuse situation des affaires de la famille, qui avoit causé la mort du fils ainé, avoit plongé celui-ci dans une humeur noire.

Ils m'engagèrent à rester à dîner. Dans la conversation que nous eumes pendant & après le repas, leurs cœurs s'ouvrirent, & j'y pris encore meilleure opinion de leurs caractères. Lord W. sera charmé de Miss Mansfield. Je suis ravi de penser que le frère de ma Mère sera heureux, dans la dernière portion de sa vie, avec une épouse aussi prudente que je suis sûr qu'elle le sera. A propos de quelque chose qu'elle avoit dite, fort obligeante pour moi, je dis tout bas à sa sœur; Je vous prie, Miss Fanny, dites à Miss Mansfield, mais seulement quand je serai parti, qu'elle ne voit pas à quels inconvénients elle s'expose; Je serai peut-être assez hardi pour prétendre à la même faveur de la part de ma Tante, que j'éprouve de celle de Miss Mansfield.

Si jamais, me répondit-elle, ma sœur en use mal envers son bienfaiteur, je la renierai pour ma sœur.

Je promis d'écrire à Lady Mansfield, aussitôt que j'aurois des nouvelles de Lord W.; & je les quittai accompagné de leurs bénédictions.

Vous aurez bientôt une Lettre de moi, avec un récit du succès de ma visite à sir Harry Beauchamp, & à sa femme. Il faut que nous aïons notre Beauchamp avec nous, mon cher ami: je devrois dire plutôt que vous devez l'avoir avec vous; car je ne resterai pas longtems en Angle-

Angleterre. Il me remplacera auprès de vous, mon cher Docteur, pendant mon absence, qui, j'espère, ne sera pas longue. Tout à vous,

CHARLES GRANDISON.

Sir Charles en parlant de faire revenir son Beauchamp, dit qu'il le remplacera auprès du Docteur... Mais, ah, Lucy! Qui le remplacera auprès de votre Harriet? Le tems, ma chère, ne fera rien pour moi, à moins que je ne puisse apprendre beaucoup de mal de cet homme.

Je soupçonne fort que dans le commencement de la Lettre il étoit question de moi. Le Docteur me regardoit si fixement, en tournant deux pages, &, à ce qu'il me sembloit, avec tant de compassion! ... Surement c'étoit sur moi. Que ne donnerois-je pas, pour connoitre son cœur comme le Dr. Bartlet le connoit! Si je croyois qu'il eût pitié de la pauvre Harriet... J'aurois honte de moi-même. Je suis, je serai au-dessus de la pitié, Lucy. Croyez en

Votre

HARRIET BYRON.

LETTRE III.

Suite.

Dimanche soir, 2. *Avril.*

Le Docteur Bartlet a reçu le recit de ce qui s'est passé vendredi dernier entre sir Charles, sir

Harry, & Lady Beauchamp. Par la permiſſion du Docteur je vous l'envoie.

Dans cette Lettre, Lucy, vous le verrez ſous un nouveau jour, & comme un homme à qui il n'y a pas moyen de reſiſter quand il a réſolu d'emporter quelque point; mais cela m'a entiérement convaincu, de ce que je ſoupçonnois déjà, à la vérité, qu'il n'a pas une grande opinion de notre ſexe en général. Et je compterai cela pour une tâche dans ſon caractère. Il nous traite, dans la perſonne de Lady Beauchamp, comme des enfans gâtés, & fantasques, aimant le pouvoir, & ne ſachant cependant comment s'en ſervir. Voyez comme ſes procedés ſont délicats avec Miſs Mansfield: comparez leur la légéreté, & l'addreſſe avec laquelle il manie Lady Beauchamp, & vous aurez peine à croire que ce ſoit le même homme. S'il pouvoit être quelque choſe pour moi, j'aurois peur de lui: cependant on peut dire ceci en ſa faveur... Il ne fait que s'accommoder aux gens avec qui il a à faire... Il peut être un homme gai, & du bel air, quand il veut *s'abaiſſer*, comme en effet ſa ſœur Charlotte l'a trouvé ſouvent, quand elle lui a donné occaſion d'exercer ce talent. Cela prouve encore qu'il a ſuivi ſa vertu pour l'amour d'elle-même, puisque s'il eût été un libertin, il auroit été fort dangereux. Mais je ne veux pas trop vous prévenir; liſez vous-même, s'il vous plait.



LETTRE IV.

(renfermée dans la précedente)

Sir CHARLES GRANDISON *au Docteur* BARTLET.

De Grandiſon, vendredi ſoir, 31 *Mars*.

J'arrivai chez Harry Beauchamp environ à onze heures. Sa femme & lui m'attendoient ſur la Lettre que je leur ai écrite, & que je vous montrai avant que de quitter la ville; dans laquelle vous ſavez que j'informois ſir Harry du déſir empreſſé qu'avoit ſon fils de venir ſe jetter à ſes pieds, & rendre ſes devoirs à ſa Mère en Angleterre ; & je m'engageois à aller en chercher la réponſe aujourd'hui ou demain.

Sir Harry me reçut avec beaucoup de civilité, & même d'affection. Lady Beauchamp, me dit-il, ſera à nous dans un moment. Je crains que vous ne lui trouviez pas, à cauſe de votre commiſſion, toute la civilité qu'un homme du caractère de ſir Charles Grandiſon mérite de trouver chez tout le monde. Nous avons été mal enſemble depuis que nous avons reçu votre Lettre. Je ſuis impatient de voir mon fils: votre amitié pour lui me le rend plus cher & plus eſtimable. Mais ... Il peſta alors contre les chaînes par leſquelles, dit-il, il achetoit la paix.

Vous me permettrez, ſir Harry, lui dis-je, de

de parler à Lady Beauchamp comme je l'entendrai. Vous me faites plaisir en m'apprenant que la difficulté n'eſt pas de votre côté. Vous avez en effet, pour fils, Monſieur, un des jeunes gens les plus ſages qu'il y ait au monde. Son cœur vous eſt dévoué, vous pouvez le former comme il vous plaira.

Elle vient! elle vient! interrompit-il. Nous ſommes tout en confuſion: nous étions au milieu d'une furieuſe querelle quand vous êtes arrivé. Si elle n'eſt pas civile avec vous...

La Dame entra; elle avoit le viſage en feu: elle me regarda d'un air mécontent, & ſir Harry d'un air d'indignation, comme ſi leur diſpute n'eût pas été finie, & qu'elle fût prête à recommencer.

Je lui fis mon compliment de l'air le plus obligeant que je pus prendre. Elle le reçut d'un air fort contraint, bouffie de colère contre ſir Harry, qui marcha tout de guinguois vers la porte, d'un air boudeur & bourru, & ſortit.

Vous êtes ſir Charles Grandiſon, je ſuppoſe, Monſieur, me dit-elle: je ne vous ai jamais vu; mais j'ai beaucoup ouï parler de vous.... Mais, je vous prie, Monſieur, tous les gens de bien ſont-ils toujours ſi officieux? Ne peuvent-ils remplir les devoirs de l'amitié, ſans mettre le deſordre dans les familles?

Vous me voyez à préſent, Madame, dans un mauvais moment, ſi vous êtes fâchée contre moi; je ne ſuis pas accoutumé au mécontentement des Dames: je fais de mon mieux pour ne pas le mériter; & permettez-moi de vous dire,

re, Madame, que je ne souffrirai point que vous soyez fâchée contre moi.

Je pris sa main qui resistoit foiblement; je la conduisis à une chaise, & je m'assis près d'elle dans une autre.

Je vois, Monsieur, que vous avez votre manége.

Elle prit un écran pendu à côté de la cheminée, & le tint devant son visage, tantôt jettant un coup d'œil sur moi, tantôt détournant la vuë, comme étant bien résolue d'être fâchée.

Vous venez pour une commission odieuse, Monsieur, j'ai été malheureuse depuis le moment que votre officieuse Lettre est venuë.

J'en suis fâché, Madame. Tandis que vous êtes échauffée par le souvenir d'une mesintelligence passée, je ne penserai pas à raisonner avec vous: mais laissez moi voir, Madame, moins de desordre dans vos regards. Je dois prendre mon idée de vous sur des traits plus adoucis: je suis peintre, Madame; j'aime à faire des portraits de Dames. Voudriez-vous que je fisse à présent ma première esquisse?

Elle ne savoit que faire de sa colère; elle étoit cependant embarassée à la quitter.

Vous êtes impertinent, sir Charles.... Excusez moi,.... vous êtes impertinent....

Jé vous excuse, Lady Beauchamp, & d'autant plus volontiers que je suis sûr que vous ne le pensez pas. Votre familiarité est une marque de votre faveur; & je vous en remercie.

Vous me traitez comme un enfant, Monsieur,...

Je traite tous les gens fâchés comme des en-

 fans:

san : j'aime à leur complaire. En vérité, Lady Beauchamp, il ne faut point que vous soyiez fâchée contre moi. Me tromperois-je? Ne vois-je pas sur votre physionomie la femme sensée & raisonnable?... Je ne blâme jamais une Dame pour ses caprices, autant que, dans le fond du cœur, je blâme sa Mère.

Monsieur! dit-elle. Je souris; elle se mordit la lèvre, pour ne pas me rendre le sourire.

Vous savez, mon cher ami, qu'elle ne passe pas pour une femme d'un mauvais caractère, quoique haute, & aimant à gouverner.

J'ai beaucoup ouï parler de vous, sir Charles Grandison; mais je me suis tout-à-fait méprise: je m'attendois à voir un jeune homme grave, compassé dans son air & dans ses discours: mais vous êtes un plaisant, vous avez des manières aisées, *fort* aisées, je vous assure.

Je voudrois passer pour être aisé avec décence, Madame; mais non pas *impertinent*... Je vois avec plaisir que vous me répondez par un sourire. O si les Dames savoient comme le sourire leur va bien!... Il y a très-peu de causes qui puissent justifier la colère d'une femme.... Votre sexe, Madame, a été fait pour notre plaisir, & non pas pour notre tourment.

Votre *tourment*, Monsieur!... Je vous prie, sir Harry a-t-il dit....

Sir Harry, Madame, ne peut qu'avoir l'air mécontent quand sa femme est mécontente: j'ai vu que vous l'étiez, dès le moment que vous avez paru. J'espère que ma visite pour une heure seulement, que je me propose de rester, n'est pas importune à sir Harry, quoiqu'il m'ait reçu

avec

avec un air si en desordre, & qu'il soit sorti à présent, comme pour m'éviter.

A vous dire la vérité, Monsieur, sir Harry & moi nous avons eu un différent: mais il parle toujours avec plaisir de sir Charles Grandison.

Il n'est pas offensé, Madame, du contenu de ma Lettre?....

Non, Monsieur, & je suppose que vous auriez peine à le croire; mais je suis...

Ma chère Madame, permettez-moi de vous conjurer de vous y intéresser.

Elle prit feu... elle se leva...

Je lui demandai un peu de patience... Pourquoi voudriez-vous, Madame, tenir dehors un jeune homme qui fait honneur à sa famille, & qui doit être, s'il ne l'est pas, la joie de son Père? Qu'il doive à votre générosité ce rapel qu'il sollicite: cela est digne de vous: on ne peut le tenir toujours dehors: que ce soit votre généreuse médiation...

Quoi, Monsieur!... Je vous prie, Monsieur, dit-elle en fronçant le sourcil...

Il ne faut pas, Madame, que vous soyiez fâchée contre moi... (je lui pris la main...) Vous ne pouvez être fâchée sérieusement...

Sir Charles Grandison... vous êtes; elle retira sa main, ... *vous êtes*... répéta-t-elle: il sembloit qu'elle me vouloit dire des injures.

Je suis Grandison, comme vous m'apellez; j'honore le caractère de Mère, il faut que vous me permettiez de vous honorer, Madame...

Je m'étonne, Monsieur...

Je ne veux pas être refusé, Madame. Le

monde parle de mesintelligence entre vous & Mr. Beauchamp. Ce monde officieux, qui se mêle de ce qui ne le regarde point, connoit votre pouvoir, & la dépendance où est Mr. Beauchamp. Il ne faut pas que vous vous laissiez accuser d'user mal de ce pouvoir. Si vous le faites, il vous blâmera, au-lieu que vous pourriez attirer ses louanges; & Mr. Beauchamp attirera sa pitié.

Que vous imaginez-vous, Monsieur, que vos belles Lettres, & vos discours enmiélés produiront en faveur d'un jeune drôle qui m'a manqué de respect?

Vous êtes mal informée, Madame... Je veux compter plus sur votre justice, & votre bon cœur, que sur aucun autre motif que je pourrois presser, par Lettre ou de bouche. Ne laissez pas dire qu'on ne sauroit vous gagner ... une femme qu'on ne pourroit engager à se joindre à un acte de justice & de bonté!.. Pour l'honneur du sexe qu'on ne dise pas cela.

L'honneur du sexe, Monsieur!... La belle phrase!... Ne sai-je pas que si je consentois à son retour, la première chose qui en arriveroit, seroit l'augmentation de sa pension aux dépens de ma fortune? Lui & son Père se ligueroient contre moi. N'est-il pas déjà cause que je suis moins aimée de son Père?... Vous ne savez pas, Monsieur, ce qui s'est passé entre sir Harry & moi dans cette demie heure... Mais ne m'en parlez pas; je ne veux rien entendre. Le jeune homme me hait; je le hais, & le haïrai toujours.

Elle fit un mouvement pour s'en aller.

Je

Je lui dis d'un air respectueux, qu'elle ne devoit pas me quitter; mon motif ne méritoit pas, lui dis-je, qu'elle, & sir Harry me quittassent tous deux méconteus.

Vous ne savez que trop bien, reprit-elle, combien votre empressement officieux est agréable à sir Harry.

Sir Harry, Madame, est-il donc favorable à la requête de son fils? Vous me charmez: eh bien, que Mr. Beauchamp l'ignore; & vous, ma chère Madame Beauchamp, prenez en tout le mérite pour vous. O comme il vous respectera pour votre bonté envers lui! Et si, comme vous le dites, sir Harry panche à le favoriser, quelle obligation n'imposerez-vous pas à sir Harry lui-même, en faisant généreusement la première ouverture!

Des obligations à sir Harry, sir Charles Grandison! Il m'en a déjà trop, pour sa reconnoissance.

Imposez lui encore celle-ci. Vous avouez que vous avez eu des mesintelligences ce matin: sir Harry est sorti, je suppose, avec le cœur gros. Permettez, je vous en conjure, que je vous racommode... J'ai été quelquefois heureux en pareil cas... Voici comme nous arrangerons tout cela... Nous le ferons prier de venir: je vous prierai de vous intéresser auprès de lui, en faveur de la proposition de ma Lettre. Il cédera comme pour vous obliger. Tout l'honneur sera pour vous; & je répondrai de la reconnoissance de Mr. Beauchamp... Ma chère Madame, n'hésitez pas. Il faut qu'il revienne un jour; qu'il vous doive entiérement la faveur d'être revenu plutôt.

Vous êtes un étrange homme, Monſieur: vous ne me plaiſez point du tout: vous voudriez me perſuader contre ma raiſon.

Permettez, Madame, comme nous ſommes déjà, Mr. Beauchamp & moi, les meilleurs amis du monde, permettez que nous ne faſſions plus qu'une famille; que le quarré de S. James, & celui de Berkley, quand vous ſerez en ville, n'en faſſent plus qu'un. Faites moi l'honneur de me recevoir pour caution de la ſoumiſſion de Mr. Beauchamp pour vous, auſſi bien que pour ſon Père.

Elle ſe taiſoit; mais elle avoit l'air embarraſſé, & irréſolu.

Mes ſœurs ſont aimables, Madame. Elles vous plairont. Lord L. eſt digne de la connoiſſance de ſir Harry. Il ne nous manquera plus rien, ſi vous le trouvez ainſi, que la préſence de Mr. Beauchamp.

Quoi! Monſieur; je ſuppoſe que vous deſtinez votre ſœur à ce *jeune drôle*... Mais ſi cela eſt, il faut s'addreſſer à moi, pour... Elle s'arrêta.

Non, Madame, ce n'eſt pas mon deſſein. Il n'eſt pas diſpoſé à préſent à ſe marier. Il ne ſe mariera jamais, ſans la permiſſion de ſon Père, &, permettez moi de le dire, ſans *la vôtre*. Ma ſœur eſt demandée par Lord G. & j'eſpère qu'ils ſe marieront bientôt.

Dites-vous vrai, ſir Charles Grandiſon? ... Alors vous êtes plus desintéreſſé que je ne le croyois dans cette requête à ſir Harry. Je ne doutois pas que ce *jeune drôle* ne fût rapellé pour épouſer Miſs Grandiſon, & qu'on

ne dût le rendre digne d'elle à mes dépens.

Elle paroissoit satisfaite de la manière dont elle prononçoit ces mots de *jeune drôle*, qui vouloient marquer du mépris, ce qui étoit un aveu tacite du cas qu'elle avoit fait une fois de lui.

Je vous assure, Madame, lui dis-je, que je ne connois point son cœur, s'il a à présent quelque dessein de mariage.

Elle sembloit bien aise de cette assurance.

J'exprimai encore le désir que j'avois qu'elle se fît un mérite du retour de Mr. Beauchamp dans sa patrie; & qu'elle me permît de voir sa main dans celle de sir Harry, avant que je les quittasse.

Et, je vous prie, Monsieur, supposé qu'il revienne où demeurera-t-il? Prétendez-vous qu'il vive avec moi sous un même toit?

Vous arrangerez cela, Madame, selon que vous approuverez, ou desapprouverez sa conduite avec vous.

Sa conduite avec moi, Monsieur!... Nous ne pouvons pas être dans une même maison, lui & moi; cela ne sera pas.

Je pense, Madame, que vous devriez regler cet article. J'espère d'arranger dans peu mes affaires de façon que je demeure constamment en Angleterre. Je me trouverois fort heureux, si je pouvois obtenir de Mr. Beauchamp qu'il demeurât toujours avec moi.

Mais il faudra que je le voie, je suppose?

Non, Madame, à moins que vous ne croyiez que vous le devez pour la bienséance.

Je n'y puis consentir.

Vous le pouvez, Madame, vous y consentez surement!... Je ne puis permettre que Lady Beauchamp soit une de ces femmes qui aïant une fois eu tort, peuvent en être convaincuës, sans savoir pourtant comment céder avec grace... Aïez cette bonté pour *vous-même*, de dire à sir Harry que vous croyez raisonnable de rapeller Mr. Beauchamp, mais que ce doit être aux conditions que vous prescrirez. Ensuite, Madame, prescrivez des conditions généreuses; & alors, ô comme sir Harry vous adorera! Comme Mr. Beauchamp vous respectera! Comme je vous estimerai!

Quel étrange impertinent j'ai devant moi!

J'aime à m'entendre dire des injures par une Dame. Si je ne les mérite pas, elle se met dans une obligation envers moi, qu'elle ne peut généreusement refuser d'acquiter. Irai-je chercher sir Harry? Ou si vous voulez y aller vous-même, Madame?

Avez-vous jamais été refusé, sir Charles Grandison, par aucune femme à qui vous aïez demandé quelque chose?

Rarement, je pense. Mais c'est parce que je n'ai jamais rien demandé à une Dame qu'il ne fût de son honneur de m'accorder. C'est encore le cas à présent: aussi me suis-je mis en tête de n'être pas refusé. Allons, allons, Madame! (lui dis-je en la prenant par la main, & la conduisant vers la porte) comment une femme d'aussi bon sens, peut-elle paroitre avoir besoin d'être persuadée de faire une chose qu'elle sait dans son cœur être raisonnable! Allons trouver sir Harry.

L'é-

L'étrange homme!... Laissez ma main... Il en a mal usé avec moi...

Gagnez le par votre générosité... Mais ma chère Lady Beauchamp, ajoutai-je, en lui prenant les deux mains, & souriant en la regardant en face, (je le pouvois, mon cher Docteur, avec Lady Beauchamp) voulez-vous me faire croire qu'une femme aussi fière que vous (vous avez une charmante fierté, Lady Beauchamp) n'a pas donné à sir Harry autant de sujet de se plaindre, qu'il vous en a donné?... Je suis sûr, par le desordre de sa physionomie...

A présent, sir Charles Grandison, vous m'insultez sans façon... Laissez mes mains!...

Cette mesintelligence vient de ma Lettre officieuse. J'aurois dû m'addresser directement à vous. J'aurois dû d'abord mettre dans votre pouvoir, de faire une chose gracieuse & obligeante. Je vous demande pardon. Je ne sai point mettre de difference entre le mari & la femme.

Je touchai de mes lèvres les deux mains de cet enfant gâté... A présent je suis pardonné: à présent il est permis à mon ami Beauchamp de revenir dans sa patrie: à présent sir Harry & son épouse sont réconciliés... Allons, allons, Madame, il en faut passer par là... Quelle folie que les querelles des Epoux!... Il faut se racommoder; & le plutôt est le meilleur, avant qu'on se soit donné des coups qui laissent des marques... Allons, ma chère Madame, trouver sir Harry...

Alors avec un air de vivacité, qui ne déplait pas aux femmes, soit qu'on leur fasse la cour ou

non, je la conduisis encore une fois vers la porte, dans le dessein de la mener à sir Harry, par tout où nous le pourrions trouver.

Arrêtez, Monsieur, arrêtez, dit-elle en resistant, mais avec des traits beaucoup plus radoucis qu'elle ne les avoit laissé voir auparavant... S'il faut absolument... Vous êtes un étrange personnage, sir Charles Grandison.... S'il faut absolument que je voie sir Harry.... Mais vous êtes un étrange homme... Elle sonna.

Lady Beauchamp, mon cher Docteur, est une de ces femmes plus disposées à pardonner une liberté innocente, qu'à savoir gré d'un profond respect; sans cela je ne l'aurois pas traitée avec si peu de cérémonie. De telles femmes ne sont redoutables qu'à ceux qui s'effrayent de leur colère, ou qui la traitent sérieusement.

Quand le domestique parut, comme elle ne savoit encore comment céder, je lui dis, Allez dire à votre maître, Monsieur, que Madame lui demande la faveur...

La faveur! répéta-t-elle; mais à voix basse, ce qui n'étoit pas un mauvais signe.

Le domestique sortit avec un ordre plus civil qu'il n'avoit peut-être coutume d'en porter à son maître de la part de sa maîtresse.

A présent, ma chère Lady Beauchamp, pour l'amour de vous, pour l'amour de sir Harry, rendez le heureux; rendez-vous heureuse.... N'y a-t-il pas assez de desagrémens dans la vie, sans qu'il faille y en ajouter volontairement?

Sir Harry parut. Il s'avança d'un pas grave, avec un air de représentation, comme un jeune

Officier, qui veut avoir l'air martial à la tête de sa compagnie.

Si j'avois pu le voir avant qu'il entrât, ma tâche auroit été plus aisée. Mais son air d'hostilité disposa la Dame à recommencer les siennes.

Elle tourna le visage, ensuite le corps; & les nuages d'indignation qu'elle avoit eu en entrant, couvrirent encore ses traits. La colère devroit-elle, mon cher Docteur, être si prête à s'allumer dans le cœur d'une femme?... Surement, pensai-je, l'air de Lady Beauchamp à présent, après ce qui s'est passé entre nous, ne peut venir que de la crainte de faire des avances, & de paroitre persuadée trop aisément.

Sir Harry, lui dis-je, j'ai obtenu de Lady Beauchamp mon pardon pour la Lettre officieuse...

Votre pardon, sir Charles Grandison! me répondit-il, Vous êtes un galant homme; & c'étoit une intention obligeante...

Il alloit continuër; la colère tiroit de ses yeux des éclairs, qui faisoient briller son visage. Les yeux de Madame lancèrent des feux sur sir Harry qui montroient qu'elle ne le craignoit pas.

Mon *intention*, interrompis-je, étoit meilleure que l'effet, puisque Lady Beauchamp me dit qu'elle a occasioné des mesintelligences... Mais, Monsieur, tout ira bien: Madame m'assure que vous n'êtes pas contraire à ma requête; & elle à la bonté...

(Je vous prie, sir Charles, interrompit-elle...)

De me faire esperer;...

(Je vous prie, sir Charles...).

Qu'el-

Qu'elle emploiera ſon crédit pour vous confirmer dans vos favorables diſpoſitions...

La phyſionomie de ſir Harry s'éclaircit tout d'un coup... Puis-je eſperer, Madame... Il voulut lui prendre la main.

Elle la retira d'un air!... O Docteur Bartlet, je n'aurois pu m'empêcher d'être impoli, ſi elle avoit été ma femme.

Je pris ſa main. Excuſez cette liberté, ſir Harry... Au nom de Dieu, Madame, lui dis-je à l'oreille, faites de bonne grace ce que je ſais que vous voulez faire... Quoi, après une mesintelligence, faudra-t-il que le mari recherche une main qu'on lui refuſe?... Je forçai alors ſa main qui faiſoit une demi réſiſtance à ſe mettre dans celle de ſir Harry, avec un air où je voulois mettre à la fois de la liberté & des égards.

Quel homme avons-nous ici, ſir Harry? Ce ne peut être cet homme modeſte que vous m'avez vanté... Je croyois qu'un homme de bien étoit néceſſairement honteux, ſi ce n'eſt même niais; & voici le plus hardi perſonnage de l'Angleterre.

L'homme droit, Lady Beauchamp, dit ſir Harry, aïant l'air de ne céder qu'à moitié, *eſt hardi comme un Lion.*

Et dois-je être forcée ainſi, & par un tel homme, à vous pardonner, ſir Harry?... En vérité vous étiez fort desobligeant.

Et vous, Lady Beauchamp, vous étiez bien cruelle.

Je ne croyois pas, Monſieur, quand j'ai mis ma fortune à vos pieds...

O

O Lady Beauchamp! Vous avez dit des choses piquantes, *fort* piquantes.

Et vous, sir Harry, n'avez-vous pas dit; *il faut* que cela soit ainsi? d'un ton *fort* décisif!

Non, Madame, jusqu'à ce que vous-même, d'un ton aussi décisif...

Il faut, pensai-je, qu'ils se fassent un peu de reproches, pour se soulager l'un l'autre après leur folie passée.

Ah, sir Charles... Vous devez bien vous réjouïr de n'être pas marié! dit sir Harry.

Cher sir Harry, lui dis-je, nous devons suporter quelque chose avec les Dames. Ce sont de bonnes pâtes de créatures... Ce sont...

Bonne pâte! sir Charles, répéta sir Harry, avec un sourire moitié fâché, & retirant l'épaule, comme si elle eût été blessée par la douceur de sa femme... *Bonne pâte!*

A présent, sir Charles Grandison, dit Lady Beauchamp, avec un air ménaçant...

Je souhaitois ou de tourner en plaisanterie sa mauvaise humeur, ou de la détourner de son premier objet, afin qu'elle en jouât, jusqu'à ce qu'elle fût passée.

Les femmes sont d'un naturel délicat, continuai-je; & comme elles sont accoutumées à des complaisances, elles ont peine à souffrir la contradiction. Ne sont-elles pas bien obligeantes pour nous, sir Harry, quand elles reconnoissent notre supériorité, en comptant que nous suporterons leurs petites façons d'enfant gâté?

O sir Charles Grandison! dit-elle, en levant les deux mains.

Contentons-nous, poursuivis-je, de cet obligeant

geant aveu, & par pitié pour elles, aussi bien que pour notre honneur, suportons leurs foibles... Voyez, Madame, j'ai toujours été l'avocat des Dames.

Sir Charles, vous me faites perdre patience...

Que peut faire une pauvre femme, continuai-je, quand elle rencontre de l'opposition? Elle ne peut que s'emporter un peu en paroles, & peut-être bouder un peu, quand elle a tout dit. Pour moi si j'avois le bonheur d'avoir une femme, & qu'il arrivât qu'elle eût tort, je tâcherois d'avoir raison; & je m'en fierois à son bon sens, pour le retour de sa bonne humeur: les raisonnemens ne demandent que des raisonnemens... Les reconciliations les plus durables sont quand la femme fait les avances.

Quelle doctrine est cela, sir Charles? Vous n'êtes point l'homme que je croyois;... Je crois, en ma conscience, que vous n'êtes pas à beaucoup près si bon que le monde le dit.

Pourquoi, Madame? parce que je prétens connoitre un peu le sexe? Surement, Lady Beauchamp, une pénétration ordinaire suffit pour voir le fond du cœur d'une femme. Une femme rusée ne peut le cacher: une bonne femme ne le veut pas. Vous n'êtes point, Mesdames, si mystérieuses que quelques gens le croient. Dès que vous savez vous-mêmes ce que vous voulez, nous ne sommes pas longtems dans le doute: c'est là toute la difficulté; & je vous justifierai par raport à cela...

Par raport à quoi, comment, Monsieur, je vous prie?...

Les femmes, Madame, sont destinées à être des

des créatures *dépendantes*, auſſi bien *que déli-cates;* & par cette raiſon quand on les laiſſe à leur propre volonté, elles ne ſavent comment ſe réſoudre.

J'eſperois, tout à l'heure, ſir Charles, que vous dîneriez avec nous: mais ſi vous parlez ſur ce ton, je crois que je ſerai charmée de vous voir hors de la maiſon.

Sir Harry paroiſſoit aſſez diſpoſé à ſe divertir de la converſation entre ſa femme & moi. Il valoit mieux que ce fût moi, que lui, qui dît ce qu'il ne pouvoit qu'aprouver dans le fond du cœur. Quoique les reproches ramènent rarement un eſprit obſtiné, tel que celui de cette Dame, cependant un homme qui en ſouffre, ne peut que ſentir quelque plaiſir quand il entend ſoutenir ſon ſentiment par un tiers. Cette liberté de ma part ſembloit épargner aux époux, une bonne quantité de reproches.

Vous me rapellez, Madame, que je dois m'en aller, lui dis-je en me levant, & regardant ma montre.

Vous ne nous quitterez point, ſir Charles, dit ſir Harry.

Vous m'excuſerez, ſir Harry... Et vous auſſi, Madame, dis-je en ſouriant... Lady Beauchamp ne ſouhaitera pas deux fois de me voir hors de ſa maiſon.

Je ne vous excuſerai point, Monſieur, repliqua-t-elle... ſi vous voulez voir la choſe conclue... Elle s'arrêta... Vous reſterez à dîner, quoi qu'il en doive être.

Quoi qu'il en *doive être*, Madame!... Vous ne reculerez pas.

Reculer! je n'ai point cédé...

O ces femmes! elles sont si accoutumées à être courtisées, qu'elles ne savent comment faire bien sans qu'on les en prie; & pas toujours, pardon, Madame, même avec cela.

Insolent!... ai-je consenti?...

N'avez-vous pas, Madame, donné un consentement de Dame: nous autres, hommes, nous n'attendons point qu'ils soient fort expliqués, fort gracieux... C'est parce qu'un non refus est un consentement, que nous regardons le silence comme une réponse favorable à nos souhaits.

Je laisse à sir Charles Grandison à ménager tout cela, dit sir Harry. En conscience je crois juste la remarque commune; qu'un spectateur voit mieux le jeu qu'un joueur.

Cela sera toujours ainsi, sir Harry... Mais je vous dirai que Lady Beauchamp & moi nous avons, ou autant vaut, accordé le différent...

Je n'ai rien accordé, sir Harry...

Chut, Madame,... je veux vous faire honneur... Lady Beauchamp parle quelquefois *à part*, sir Harry: vous ne devez rien entendre de ce qu'elle dit, qui ne vous fait pas plaisir.

Je crains alors qu'il ne faille me boucher les oreilles pendant huit heures, de douze.

C'étoit un *à part*, Lady Beauchamp... Vous ne devez pas avoir entendu cela.

Etre ici comme une folle, & entendre qu'on se moque de moi!... La jolie figure que je fais, sir Charles Grandison, permettez moi de vous dire que vous êtes le premier qui m'ait jamais traité comme une folle.

Excusez, Madame, une innocente plaisan-

terie... Je vous ai trouvé tous deux avec des physionomies un peu dérangées : j'en ai été l'occasion par la Lettre que j'ai écrite à sir Harry. Je ne veux pas vous laisser ainsi. Je vous regarde comme une femme de bon sens, & ma demande est de telle nature qu'en me l'accordant, vous me confirmerez dans cette idée... Mais vous l'avez accordée...

Point du tout.

Voilà qui est joliment dit... Lady Beauchamp ne veut pas, sir Harry, diminuër le mérite du compliment qu'elle veut vous faire. Au moment que vous lui demanderez son consentement, elle ne refusera pas à votre tendresse, ce qu'elle fait difficulté d'accorder à un homme qui est presque étranger.

Allons, Lady Beauchamp, permettez le, permettez le, dit sir Harry, en l'embrassant.

Jamais il n'y eut un homme comme ce sir Charles Grandison!... C'est un stratagème arrangé entre vous, sir Harry...

Ma chère Lady Beauchamp, lui dis-je, n'ôtez pas le prix de votre compliment à sir Harry. Il n'étoit point besoin de stratagème, j'ose espérer, (& il n'y en a point eu) pour engager Lady Beauchamp à faire une chose raisonnable, gracieuse, obligeante.

Permettez, ma très-chère Lady Beauchamp, dit sir Harry, permettez que je vous supplie...

A votre prière, sir Harry... Mais point à celle de sir Charles.

Cela est noble, dis-je. Je vous remercie, Madame, pour mon ami absent. Le mari & le fils se tiendront tous deux obligés, & d'autant

plus

plus que, comme j'en ſuis ſûr, vous prouverez par la bonne reception que vous ferez au jeune homme, que c'eſt un compliment bien ſincère que vous avez fait à ſir Harry.

Cet homme a une étrange manière de flatter les gens dans des actes de...; de... comment dirai-je?... Mais ſir Harry, Mr. Beauchamp ne doit pas, je crois, demeurer avec nous...

Sir Harry héſitoit.

Je craignois de rouvrir la plaie. J'ai, leur dis-je, une prière à vous faire à tous les deux; c'eſt qu'il ſoit permis à Mr. Beauchamp de demeurer avec moi, & de vous faire ſa cour, Madame, & à ſon Père, en viſite, & à vos ordres. Ma ſœur ſera, je crois, mariée bientôt à Lord G.

Cela doit être ſurement, interrompit Lady Beauchamp.

Cela l'eſt, Madame.

Mais que dirons-nous, ma chère, reprit ſir Harry... N'allez pas vous fâcher encore... par raport à la ſomme que nous accorderons à mon fils?... Deux cent l. par an... qu'eſt-ce que deux cent l.?

Eh bien, répondit-elle, mettons en trois cens.

J'ai un bien conſiderable, leur dis-je, & qui eſt ſuſceptible d'améliorations. Je n'ai que des beſoins raiſonnables. Je ne voudrois pas fournir un prétexte à ſon retour en Angleterre, (& je ſuis ſûr qu'il ne feroit pas venu) ſans le conſentement de ſon Père; en quoi, Madame, il comptoit ſur le vôtre. Vous ne lui aſſignerez, Monſieur, ni deux cent, ni trois cent livres.

Voyez

Voyez-le avec tendresse, avec indulgence, il méritera l'une & l'autre, & ne vous embarassez pas d'autre chose pour mon Beauchamp.

Cela n'est pas suportable, ma chère, dit sir Harry, en s'appuyant sur l'épaule de sa femme, à côté de laquelle il étoit assis, & aïant la larme à l'œil... Mon fils a déjà, comme je l'ai appris, de grandes obligations à ce véritable ami... Répondez, répondez, Madame, pour moi & pour vous.

Elle étoit vaincue: cependant l'orgueil avoit sa part dans sa générosité. Vous êtes, dit-elle, le Grandison dont j'ai ouï parler. Mais je ne veux pas vous avoir des obligations... *pécuniaires*, du moins. Non, sir Harry! rapellez votre fils. Je m'en fierai à votre amour; faites pour lui ce qu'il vous plaira. Ne le laissez point dans la dépendance de cet *insolent*, (Ce mot fut accompagné d'un sourire qui le rendoit obligeant) & si nous devons nous visiter, être amis, voisins, que ce soit sur un pied d'égalité; & qu'il n'ait rien à nous reprocher.

Je fus extrémement surpris de cette boufée, dirai-je? de bonté: ce n'est pas réellement une méchante femme, mais un enfant gâté; en un mot une de ces femmes dont les passions, quand on s'y prend bien, sont sujettes à des révolutions subites, & surprenantes.

Généreuse, charmante Lady Beauchamp! lui dis-je: A présent vous êtes la personne que j'ai ouï si souvent louër pour beaucoup de bonnes qualités: à présent le portrait sera ressemblant?

Sir Harry étoit dans des transports; mais il pensa gâter tout, en me faisant un compliment sur la force de l'exemple.

Voi-

Voici donc le resultat, leur dis-je... Mr. Beauchamp revient. Il sera content de tout ce que vous ferez: Il reconnoitra à vos pieds, Madame, votre faveur pour lui: ma maison sera la sienne, si vous le permettez: ce sera *moi* qui lui aurai des obligations, ce sera à *vous* qu'il en aura. Si quelques considerations de prudence, & de famille, (il peut y en avoir de telles, & très-justes,) vous empêchent de lui accorder à présent ce que votre générosité voudroit...

Le teint de Lady Beauchamp s'animoit, elle m'interrompit... Nous ne sommes pas, sir Charles, dans une fortune si étroite.

Eh bien, ma chère Lady Beauchamp, qu'il en soit tout comme il vous plaira: point de retour sur le passé...

Ouï, sir Charles, il y en aura: la somme qu'on lui avoit assignée, a été diminuée pendant quelques années; non par des considerations de *famille & de prudence*... mais... Eh bien c'est tout un... Quand ce jeune homme sera de retour, sir Harry, vous lui paierez tous les arrérages, pour l'amour de moi, & de cet étrange & inexpliquable personnage.

A présent, ma chère Lady Beauchamp, lui dis-je, en portant sa main à mes lèvres, permettez moi de vous féliciter. Tous les doutes & toutes les craintes surmontées d'une façon si triomphante, un fondement si solide de l'harmonie domestique ... Qu'étoit le jour de vos nôces en comparaison de celui-ci? Sir Harry, je vous félicite. Je crois que vous avez été aussi heureux que la plupart des maris; mais à présent vous allez être plus heureux encore.

En

En vérité, sir Harry, dit-elle, vous m'avez provoqué ce matin: autrement je n'aurois pas ...

Sir Harry avoua qu'il avoit tort, & la fierté de la Dame fut satisfaite.

Elle pria sir Harry d'écrire avant la fin du jour, à Mr. Beauchamp, pour l'inviter à revenir; & de lui en faire tout l'honneur qu'elle avoit droit d'attendre, par la fin de la conversation, sans dire un mot du commencement.

Elle rabatit ensuite un peu de cette noblesse de sentiment, en disant; Je pense, sir Harry, que vous ne devez point parler d'arrérages; ... mais seulement lui promettre 600 l. par an. Cela le surprendra un peu, vous comprenez, & il remerciera doublement. ...

Des surprises de cette espèce, Docteur Bartlet, des surprises *pécuniaires*, pour ainsi dire! ... Je ne les aime pas ... C'est un double impôt sur la reconnoissance d'un cœur généreux. N'est-ce pas assez pour lui d'être pressé par le sentiment d'une obligation? ... L'orgueil, la vaine gloire, doivent être les motifs des bienfaiteurs qui ont un cœur si étroit. Une ame vraiment bienfaisante ne peut prendre plaisir à voir l'agitation des lèvres indiquant la palpitation du cœur; à contempler la contenance humiliée, les mains levées au ciel, & le travail des muscles d'une créature de même espèce qui, sans des circonstances malheureuses, auroit peut-être eu avec le pouvoir, la volonté de montrer une bienveillance plus gracieuse.

Je craignois si fort de voir baisser encore la bonté de Lady Beauchamp, voulant remporter des impressions favorables sur son sujet, pour l'a-

l'amour d'elle, & j'avois si grande envie d'arriver le soir à Grandison, que je m'excusai, quoiqu'avec peine, de rester à dîner. Je pris une tasse de chocolat, & je quittai sir Harry & sa femme tous deux fort contens l'un de l'autre, & de moi.

Auriez-vous cru, mon cher ami, que j'aurois réussi si heureusement, dès la première entrevuë?

Je crois que le Père & la belle Mère doivent avoir tout le mérite auprès de nôtre Beauchamp d'un retour si inespéré. Ne lui laissez donc jamais voir cette Lettre, afin qu'il puisse prendre ses impressions sur la faveur qu'on lui fait, dans ce que sir Harry lui écrira.

Mon cousin Grandison que j'esperois de trouver ici, en est parti mardi dernier, quoiqu'il sût que je viendrois. J'en suis fâché. Le pauvre Everard! Il a été assez sage pendant longtems. Je crains qu'il ne retombe au milieu de ses anciennes connoissances; en ce cas nous n'entendrons pas parler de lui de quelques mois, peut-être. Si vous le voyez en ville, tâchez de l'arrêter jusqu'à mon retour. Je serois charmé qu'il m'accompagnât à Paris, si cela peut le tenir hors du mauvais chemin.

Samedi, 1. *Avril*.

J'ai reçu des complimens de plusieurs de mes voisins, qui avoient esperé que je venois me fixer parmi eux. Ils m'ont témoigné beaucoup de peine, quand je leur ai dit que je devois partir lundi de grand matin. Je me suis invité à leur assemblée du samedi.

Notre

Notre vénérable ami, Mr. Dobſon, a eu la bonté de me laiſſer voir le ſermon qu'il doit prêcher demain à l'ouverture de l'Egliſe. C'eſt un fort bon diſcours; je n'ai de difficulté que contre deux ou trois complimens qu'il fait au patron dans differens endroits: je ne doute pas qu'il ne conſente à les omettre.

J'ai déjà examiné toutes les réparations qu'on a faites à l'Egliſe, & tout ce qu'on fait à la maiſon & aux jardins. Puisque mon cher Docteur Bartlet a eu l'inſpection de l'un & de l'autre, ai-je beſoin de dire que rien ne pourroit être mieux?

* *

Halden vient d'arriver de Londres, avec une Lettre qui m'autoriſe à écrire à Lady Mansfield, que Milord W. approuve entiérement tout ce que nous avons fait, & qu'il ſe propoſe d'aller faire ſa cour en perſonne à elle & à Miſs Mansfield, un des premiers jours de la ſemaine prochaine.

Il s'en remet à moi pour les arrangemens, déclarant que toute l'attention qu'il ſouhaite qu'on ait, c'eſt par raport à mes intérêts à venir.

J'ai donc écrit comme de ſa part, qu'il propoſe un douaire de 1200 l. de rente, & quatre cent guinées par an pour la bourſe particulière de Miſs Mansfield, & qu'il ſouhaite que Miſs Mansfield faſſe préſent à ſa ſœur de tout ce dont elle peut diſpoſer. On m'avoit parlé à la maiſon de Mansfield de mille pièces que lui a laiſſé ſa Grand-Mère.

Halden étant fort curieux de voir sa future maîtresse, je le chargerai de ma Lettre à Lady Mansfield, en l'accompagnant d'un mot pour le recommander à cette Dame comme le principal Intendant de Lord W.

Adieu, mon cher Docteur Bartlet: je suis joyeux de la joie de tous ces braves gens; si la providence m'accorde la grace d'y contribuër, je ne me regarde que comme son instrument. J'espère que l'ostentation n'a point de part dans ce qui m'attire plus de remercimens & plus de loüanges que je n'aime à en entendre.

Lord W. a un droit à être rendu heureux par son plus proche parent, si son plus proche parent peut le rendre tel. N'est-il pas le frère de ma Mère? Son cœur généreux n'auroit-il pas été réjouï dans cette occasion, & n'auroit-elle pas béni son fils pour la marque qu'il donne de sa soumission pour elle, par son attention pour son frère. Qui est si heureux, mon cher Docteur Bartlet, & qui cependant, dans quelques cas, est si malheureux que

Votre
CHARLES GRANDISON?

LETTRE V.

Miss BYRON à *Miss* SELBY.

Lundi, 3. *Avril.*

La Comtesse de D. & le Comte son fils viennent de nous quitter. La Comtesse fit annon-

annoncer hier à ma couſine Reeves la viſite qu'ils ſe propoſoient de lui faire ce matin, & ils ſont venus enſemble. Comme la viſite étoit pour ma couſine, je ne me crus pas obligée d'être en bas pour les attendre. J'étois donc dans mon cabinet m'entretenant de mes *agréables* reflexions. Ils avoient été avec ma couſine pendant un quart d'heure avant qu'on me fît apeller.

Ils parlèrent de moi. Vous ſavez que j'ai accoutumé de raconter mes propres loüanges; & à quoi bon affecter de faire mon apologie ſi je continuë? Je ne m'eſtime plus aûtant que je le faiſois autrefois à cauſe de l'opinion favorable des gens. Si j'avois un cœur à ma diſpoſition, je ſerois bien aiſe qu'on le crût bon; voilà tout. Cependant quoiqu'il ait des petiteſſes que je ne lui connoiſſois pas auparavant, je me flatte qu'il n'eſt pas mauvais.

Lord D. ſur tout ce que la prévention avoit fait dire de moi, s'attendoit à voir une femme fort extraordinaire. Lady D. déclara qu'elle vouloit tout dire, & entendre tout ce que mes couſins diroient de moi, avant qu'on m'apellât, puisque je n'étois pas encore deſcendue.

On devoit donc me voir ſimplement comme une curioſité. Milord déclara, je crois, qu'il ne voudroit pas qu'on lui refuſât d'être introduit auprès de moi par ſa Mère. Mais on ne penſoit point à rechercher une fille dont on ſavoit que le cœur n'étoit plus à elle: l'honneur de Milord ne lui permettoit pas d'avoir une telle intention, & il ne le devoit pas.

Son impatience, cependant, hâta l'invitation

qu'on me fit. La Comtesse vint au devant de moi à moitié chemin, & m'embrassa: Ma charmante fille, comment vous va? ... Milord, ajouta-t-elle, en se tournant vers le Comte, je n'ai pas besoin de vous dire que c'est là Miss Byron.

Milord fit une profonde révérence, & de grands complimens; mais il y avoit du bon sens, quoiqu'ils fussent au dessus de ce que je méritois. Les petites filles qui écrivent sur pareil sujet, doivent se défendre, vous savez; mais, mon cher Oncle, que me font *à présent* les complimens? L'homme de la bouche duquel seul ils me pourroient faire plaisir, n'est point en liberté de les faire.

La Comtesse m'engagea dans une conversation légère & générale, dont une partie regardoit Lord & Lady L., Miss Grandison, & Miss Jervois, & la façon dont j'avois passé mon tems à Colnebrooke, dans cette mauvaise saison, & pendant qu'il y avoit tant d'amusemens en ville. Mais, dit-elle, vous aviez un homme avec vous, qui est l'admiration de tous les hommes, & de toutes les femmes par tout où il va.

N'y a-t-il pas moyen, dit Milord, de faire connoissance avec sir Charles Grandison? Ce que j'entends dire de lui toutes les fois qu'on en parle, suffit pour enflammer l'émulation d'un jeune homme. Je me trouverois heureux si je méritois d'être placé au second ou au troisième rang après sir Charles Grandison.

J'ose répondre, Milord, lui dis-je, qu'il sera charmé de faire connoissance avec vous. Il est d'un accès facile. Les gens de condition,

s'ils

s'ils font gens de merite, font tous parens, & fe reconnoiffent l'un l'autre à la première entrevuë. Mais fir Charles quittera bientôt l'Angleterre.

La folle foupira. Vous pouvez croire que c'étoit bien involontairement. Je fentis que je rougiffois, & je n'en fus que plus fotte.

La Comteffe me prit par la main... Un mot, ma chère ... Elle me mena dans la chambre voifine, & me fit affeoir à côté d'elle.

O que ne puis-je vous apeller ma fille! commença-t-elle tout d'un coup: elle mit un bras autour de moi, & de l'autre main prenant une des miennes, elle regardoit fixement mon vifage baiffé & humilié.

Je me taifois. Ah Lucy! fi Lady D. eût été la Mère de fir Charles Grandifon, avec quel plaifir je l'aurois écoutée!

Vous avez dit, ma chère, que fir Charles Grandifon doit quitter bientôt l'Angleterre, & là deffus vous avez foupiré... Voulez-vous me parler à cœur ouvert? ... Puis-je vous faire une queftion dans cette efperance?

Je me taifois; cependant le *ouï* étoit fur mes lèvres.

Vous m'avez fait dire que votre cœur étoit engagé: ç'a été un coup cruel pour nous. Cependant Milord a tant ouï parlé de vous (c'eft réellement un bon caractère, ma chère) que, contre mon avis, je l'avouë, il a voulu que je l'introduififfe auprès de vous. Je vois par fes yeux qu'il vous admireroit plus que toutes les femmes du monde. *Il n'a jamais été amoureux.* Je ferois affligée s'il ne réuffiffoit pas dans un

premier amour. J'espère que la prudence qu'il m'a promise lui servira de garde, s'il n'y a point d'apparence de réussir auprès de vous ... Elle se tut ... Je me taisois encore ...

Ce sera une marque de votre franchise, ma chère, si comprenant ma pensée, vous m'épargnez la peine d'en dire plus qu'il n'est besoin ... Je ne voudrois pas vous presser trop, ma chère amour; ... Je n'ai jamais vu dans une jeune femme, tant de délicatesse, & tant de franchise réunies ... Mais dites moi, ma chère, sir Charles s'est-il déclaré à vous?

Il étoit cruël d'avoir à répondre à cette question ... Mais pourquoi cela l'étoit-il, ma Lucy, puisque toutes les esperances que j'avois jamais eu, venoient de ma présomption, confirmées à la vérité en dernier lieu par la prévention de ses sœurs en ma faveur; & puisque son infortunée Clémentine avoit tant de droits à la préférence?

Que dit Miss Byron? continua la Comtesse.

Elle dit, Madame, qu'elle révère Lady D., & qu'elle répondra à toutes les questions qu'elle lui fait, quelque sensibles qu'elles soient à son cœur ... Sir Charles Grandison ne s'est point déclaré.

Je croyois une fois, poursuivit-elle, que je ne pourrois jamais faire une seconde démarche auprès d'une femme, fût-ce une Princesse, qui auroit avoué un premier amour, ou même un simple goût. Mais l'homme est sir Charles Grandison, que toutes les femmes doivent estimer, & la femme est Miss Byron que tous les hommes doivent aimer. Permettez moi de vous de-

man-

mander, ma chère . . . si vous avez quelque esperance que le premier des hommes (je veux l'apeller ainsi) & la plus charmante, & la plus aimable par le cœur de toutes les femmes, puissent être unis? ... Vous soupiriez, vous savez, quand vous avez dit que sir Charles quitteroit bientôt l'Angleterre; & vous avouez qu'il ne s'est point déclaré ... Que je ne vous fasse pas de la peine, ma chère!... nous autres, femmes, dans ces cas délicats nous lisons dans le cœur les unes des autres par la plus petite ouverture . . . Regardez moi comme votre Mère; ... Que dites-vous, mon amour?

Il y a de la délicatesse, & de la franchise dans ce que vous me dites, Madame ... Il faudroit que je n'eus point de la première, si je répondois sans rougir à une question si sensible. Une jeune fille être supposée avoir de l'estime pour un homme qui ne lui a point fait de déclaration, & qui dans sa conduite avec elle ne montre qu'une politesse à laquelle il est accoutumé, & de la même espèce que celle qu'il montre à ses sœurs... & qui quelquefois même l'apelle *sœur* ... comme si ... Ah, Madame, comment peut-on répondre!

Vous avez répondu, ma chère, & avec cette délicatesse, & cette franchise aussi, qui fait une principale partie de votre caractère. Si mon fils, que je ne flatterai pas dans ses esperances, ne voit pas votre personne & votre ame avec les yeux de sa Mère; si mon fils n'étoit pas arrêté par la crainte, qu'il a eu raison d'avoir, de n'être que le second dans la faveur de l'objet de ses vœux, (*Nous* avons aussi, ma chère, nos déli-

licatesses) ne pourriez-vous pas lui accorder un second rang dans votre faveur, qui pût avec le tems, autant qu'il le méritera, & que vous surmonterez votre prévention, lui donner le premier? Chut! ma chère, pour un moment... Votre honneur, votre piété, font ma confiance, & feront la sienne. A présent, parlez moi: c'est *à moi*, ma chère: ouvrez moi votre cœur. Ne craignez point qu'aucune difficulté ... Je suis femme aussi bien que vous, & disposée à l'indulgence ...

C'est votre bonté, Madame, & votre bonté seule, qui fait ma difficulté ... Milord D. me paroit un homme de merite, aimable par sa figure & par ses manières. Ce qu'il a dit de sir Charles Grandison, & de l'émulation allumée par son exemple, lui donne un nouveau mérite dans mon esprit. Il doit avoir un bon caractère. Je souhaite qu'il se lie avec sir Charles Grandison, pour son propre avantage, & pour celui du monde à qui, avec un pouvoir si étendu & si heureusement dirigé, il peut faire beaucoup de bien .... Mais par raport à moi, je manquerois à la franchise que vous avez la bonté de m'attribuër, si je ne déclarois, que quoique je ne puisse, & *ne doive*, je pense, entretenir aucune esperance par raport à sir Charles Grandison, puisqu'il y a une Dame qui a mérité son cœur par plusieurs souffrances avant que je le connusse, cependant mon cœur est si fort attaché, que je crois qu'il seroit injuste d'écouter le moins du monde toute autre proposition.

Vous êtes une excellente fille. Mais, ma chè-

chère, si sir Charles Grandison est engagé... votre cœur changera; il le faut. Peu de femmes épousent le premier objet de leur amour. Votre cœur...

Oh Madame! c'est déjà un cœur marié: il est marié à ses vertus; ses vertus seront toujours l'objet de mon estime. Je ne pourrai jamais penser d'un autre, comme je dois penser d'un homme à qui je donnerois ma main.

Des vertus pareilles, ma chère, puisque la personne n'est pas le principal motif, peuvent produire un attachement pareil. Lord D. sera dans vos mains un autre sir Charles Grandison.

O que vous êtes bonne, ma chère Lady D.! Mais permettez moi de vous répéter, comme l'expression la plus énergique que je puisse employer, parce que je veux qu'elle ait toute la force qu'elle peut avoir, que mon cœur est déjà un cœur marié.

Vous vous êtes expliquée avec beaucoup de force: Dieu vous benisse, ma chère, autant que je vous aime! Il faut laisser aller les choses. Si Milord se trouve encore garçon dans quelque tems, (& je puis vous dire que votre merite rendra notre choix difficile) & si votre cœur, ou par hazard, ou à la persuasion de vos parens, éprouvoit quelque changement, vous pourrez encore être heureux l'un par l'autre. Je vous remercierai donc de cette ouverture de cœur, qui doit assurer la liberté du cœur de mon fils... Si vous aviez le plus petit penchant sécret à la coquetterie, & que vous eussiez pu vous faire gloire des conquêtes, ç'auroit été peut-être un homme perdu... Nous rejoindrons la compagnie... Mais épar-

gnez le, ma chère, vous ne devez pas parler beaucoup, il vous aimeroit trop ardemment pour son repos. Essayez d'être un peu gauche... Je crains pour lui; en vérité je crains. O si vous n'aviez jamais vu sir Charles Grandison!

Je ne pus répondre un mot, elle me prit par la main, & me ramena vers la compagnie.

Si j'avois gardé le silence, quand Milord m'addressoit la parole, ou que je n'eusse répondu que oui, ou non, la Comtesse auroit trouvé que j'étois bien vaine, & que je m'attribuois à moi-même l'ascendant qu'elle m'avoit si généreusement supposé sur Milord. J'en usai donc, & je répondis sans affectation; mais j'évitai tout empressement à parler qui auroit pu avoir l'air de prétensions d'esprit ou de lumières, quoique quelques-unes des questions de Milord parussent destinées à me faire parler librement. La Comtesse m'observoit de près: elle me le dit à l'oreille, & me fit un beau compliment sur la façon dont je me conduisois. O Lucy, que je l'aime, & que je la respecte!

Miss Grandison n'avoit pas parlé assez avantageusement de Lord D. dans une conversation précedente. C'est réellement un aimable homme: une femme qui aura le cœur libre, se trouveroit fort heureuse avec lui. Sa conversation fut aisée, & polie, & il ne dit rien de bas ni de trivial. Je crois, en vérité, Lucy, que Mr. Greville, & Mr. Fenwick sont autant au dessous de Lord D. que Lord D. est au dessous de sir Charles Grandison.

En partant, il me demanda la permission de répéter ses visites.

Mi-

Milord, dit la Comtesse, avant que je pusse répondre, vous ne devez pas attendre de Miss Byron une réponse empesée de jeune fille. Elle est au dessus des façons ordinaires. Elle & ses cousins ont trop de politesse, & j'ose ajouter, trop de discernement, pour n'être pas charmés de votre connoissance, comme connoissance;... mais du reste, vous devez prendre garde à votre cœur.

Je n'oserois, Madame, lui dit-il, vous demander une explication. Miss Byron, j'espère, ajouta-t-il en s'addressant à Mr. Reeves, ne me refusera pas sa compagnie quand je vous rendrai mes devoirs. J'espère, Mademoiselle, que je ne serai pas puni de vous admirer.

Milord, repliquai-je, a droit à toute sorte de civilité. J'en aurois dit davantage, s'il n'avoit pas saisi & baisé ma main, avec un peu trop de vivacité.

En voilà assez pour la visite de la Comtesse de D. & du Comte.

Vous ai-je dit dans ma Lettre précedente, qu'Emilie est la moitié du jour avec moi? C'est la plus engageante créature! Ses manières sont si naturelles! Son cœur si franc & si ouvert!... Oh Lucy! vous l'aimeriez tendrement. Je souhaite qu'on me demande de l'emmener avec moi. Cependant elle adore son tuteur: mais son respect pour lui ne permettra pas l'innocente familiarité en pensant à lui, que... Je ne sai ce que je voulois dire. Mais quand on aime avec une ardeur qui seroit dangereuse pour le repos, il faut qu'on ait plus de tendresse que de respect pour l'objet: ne le croyez-vous pas, Lucy?

Miss Grandison m'a fait une de ses visites à la volée, comme elle les apelle, peu après que la Comtesse & Milord furent sortis.

Monsieur & Me. Reeves lui racontèrent tout ce que le Comte & la Comtesse avoient dit, avant que je descendisse, & depuis. Ils ne pouvoient lui dire ce qui s'étoit passé entre cette Dame & moi en particulier: je n'avois pas eu le tems de le leur dire. Elles la renvoyèrent à moi pour cela : mais outre que je n'étois pas trop en humeur de parler, je ne voulois pas paroitre, par le refus d'une si grande offre, me jetter à la tête de son frère.

Elle a pitié de Clémentine, comment n'en avoir pas? Elle a pitié de son frère aussi; & me voyant abbatuë, elle me serra dans ses bras, & mouilla mon visage d'une larme de vraie sœur.

N'est-il pas étrange, Lucy, que le Père de sir Charles l'ait tenu si longtems dehors? Ces libertins de quelles absurdités ne sont-ils pas coupables? Quels malheurs n'occasionnent-ils pas aux autres? On pourroit demander avec l'excellente Clémentine, ce que Mr. Grandison avoit à faire en Italie? ou pourquoi, s'il devoit voyager, il s'y arrêtoit si longtems?

Voyager! des jeunes gens voyager! Je ne puis, ma chère, regarder cela que comme une chose très-extravagante. Que peuvent-ils voir que les ruïnes de ce monde, dont ils ont lu les grandeurs & les tracasseries.

Voir de jeunes écervelés, sous la direction de leurs Gouverneurs, courir après... Quoi?... Rien; ou tout au plus des ruïnes de ruïnes; car après tout, il faut laisser à l'imagination aidée

de

de la reflexion à justifier la réalité de ces glorieux ouvrages que le tems a enterré trop profondément pour qu'on les puisse découvrir.

Et quand le grand tour est fini, le jeune voyageur revient. Et de quoi se vante-t-il? Quoi, de pouvoir dire à son ami, peut-être mieux instruit, qui n'est jamais sorti de son païs, qu'il a vu les ruïnes de ce dont l'autre a pris une plus juste idée par la lecture, & dont il est plus que probable qu'il pourroit rendre meilleur compte que le voyageur.

Et sont-ce là, impertinente Harriet, (me semble-t-il vous entendre dire, Lucy) tous les avantages que vous supposez que sir Charles Grandison a retiré de ses voyages?

Mais non. Mais je demanderai à mon tour, si chaque voyageur est un sir Charles Grandison?... Et cependant n'avouë-t-il pas lui-même au Docteur Bartlet, qu'il voudroit n'avoir jamais vu l'Italie. Et la pauvre Clémentine, & toute sa famille pour l'amour d'elle, ne peuvent-elles pas faire le même souhait?

Si l'occasion s'en présente, je pourrois bien demander à sir Charles, s'il croit en sa conscience, que tout bien considéré, le tems, la dépense, les risques de la vie, de la santé, des mœurs, cette partie de l'éducation d'un jeune homme de condition est aussi indispensable que quelques personnes paroissent le supposer? Si sir Charles Grandison ne décide pas en faveur des voyages, je crois qu'on pourra conclure que de huit petits maîtres qu'on envoie voyager pour se perfectionner, six feroient tout aussi bien de rester à la maison, sur-tout s'ils vouloient

être raisonnables, & laisser leurs Pères, & leurs Mères faire quelque chose d'eux.

O mon Oncle ! j'ai peur de vous : mais épargnez la pauvre petite. Elle avouë son impertinence, sa présomption. Vous en savez l'occasion, & vous aurez pitié d'elle: ni l'impertinence, ni la présomption cependant ne lui feront dire comme son sentiment, ce qui réellement ne l'est pas dans les momens où elle juge sans prévention; & elle espère d'avoir toujours le cœur ouvert à la conviction.

Pour à présent, adieu, ma Lucy.

P. S. Le Docteur Bartlet me dit que Mr. Beauchamp est à Calais, attendant le bon plaisir de son Père, & que sir Harry lui a envoyé un Exprès, sur la proposition de sa femme.

LETTRE VI.

Suite.

Mardi, 4. Avril.

Sir Charles Grandison est revenu en ville hier au soir: il a eu la politesse d'envoyer demander des nouvelles de ma santé, & dire à Mr. Reeves qu'il aura l'honneur de déjeuner avec *lui* ce matin. Cela est fort cérémonieux, pour lui, ou pour moi... Peut-être pour tous les deux.

Ainsi je suis dans l'attente de voir dans une demie-heure, le futur de l'illustre Clémentine... Ah Lucy!

Le compliment, comme vous voyez, eſt pour Mr. Reeves.... Reſterai-je en haut, pour voir s'il me demandera? Il me doit quelque choſe pour l'émotion qu'il me donna dans la Bibliothèque de Milord. Je l'ai très-peu vu depuis.

L'honneur me défend, me dit-il alors: *cependant l'honneur m'ordonne... Mais je ne puis être ſans générosité, intéreſſé..* Ces mots ſont encore à mon oreille... Que pouvoit ſignifier cela?... L'*honneur me défend*... Quoi! de s'expliquer? Il m'a raconté une touchante hiſtoire; il l'a finie. Qu'eſt-ce que l'honneur lui défend de faire?... *Cependant l'honneur m'ordonne!* Pourquoi donc ne ſuivoit-il pas ce que l'honneur lui ordonne?

Mais, *je ne puis être injuſte*... Envers Clémentine, il veut dire. Qui eſt-ce qui ſouhaite qu'il le ſoit?... Injuſte! J'eſpère que non. C'eſt une diminution à votre gloire, ſir Charles Grandiſon, d'avoir eu dans l'idée le mot d'*injuſte* dans un pareil diſcours! Comme ſi un honnête homme avoit été dans la tentation d'être injuſte, & ne s'étoit recueilli que dans ce moment.

Je ne puis être ſans générosité... Pour cette illuſtre fille, je ſuppoſe? Il *doit* avoir compaſſion d'elle! Et ſe croyoit-il obligé, parce que je me ſuis ſi fort avancée, de me faire cette déclaration, comme à une perſonne qui ſouhaiteroit qu'il manquât de générosité envers une telle Dame, pour l'amour de moi!... Je ne puis ſoutenir cette idée! N'eſt-ce pas comme s'il eût dit, „ Folle Harriet, je vois ce que vous at-
„ tendez de moi... Mais, je dois avoir com-

„ pas-

„ passion de Clémentine, je ne puis être sans „ générosité pour elle!" Mais le pauvre mot que celui de *compassion!* Admirable Clémentine! je souffre pour vous, quoique ce soit effectivement un homme généreux!... O mon bon génie! préservez moi d'avoir jamais besoin de la compassion, même d'un sir Charles Grandison!

Mais que veut-il dire par le mot d'*intéressé!*... *Il ne peut être intéressé!*... Je ne comprens pas la signification de ce mot... Clémentine a une très-grande fortune... Harriet n'en a qu'une très-mediocre. Il ne peut être *injuste sans générosité*, pour Clémentine... ni aussi *intéressé*; ce mot me confond, de la part d'un homme qui ne dit rien au hazard!

Voilà l'heure du déjeuné venue pendant que je suis occupée à ces discussions. Je descendrai pour ne pas paroitre faire la fière. Je tâcherai de voir avec indifference celui que nous avons admiré & étudié pendant ces quinze jours, sous tant de jours differens... Le Chrétien, le Héros, l'Ami... Ah Lucy! l'Amant de Clémentine, le généreux parent de Lord W., le modeste & délicat bienfaiteur des Mansfields, le libre, l'enjoué railleur de Lady Beauchamp, & en elle de tous les foibles de notre sexe!

Mais il est venu! pendant que je babille avec vous, il est venu? Pourquoi, Lucy, voudriez-vous me retenir? Il faut que je descende au plus vite; mais non, j'attendrai qu'on m'apelle... Voilà justement qu'on le fait.

LETTRE VII.

Suite.

O Lucy! j'ai une converſation à vous raconter!... Mais, que je me la rapelle.

Sir Charles vint au devant de moi quand j'ouvris la porte. C'étoit bien lui-même... Une modeſtie, & une politeſſe ſi naturelle, cependant quelque choſe de ſi aiſé & de ſi libre!

Je crus par ſon compliment, qu'il me prendroit la main; & mes deux mains étoient immobiles, & jalouſes chacune d'avance de celle qu'il prendroit. Comment s'y prend-il pour être ſi libre dans ſon abord, & cependant ſi reſpectueux qu'une Princeſſe ne pourroit y trouver à redire?

Après le déjeuner, mon couſin & ma couſine aïant été apellés pour recevoir ſir John Alleſtree, & ſa nièce, je reſtai ſeule avec ſir Charles. Alors avec un air également poli & aiſé, il me parla ainſi:

La dernière fois que j'ai eu l'honneur d'être ſeul avec Miſs Byron, je lui racontai une hiſtoire fort touchante. J'étois ſûr qu'elle exciteroit dans un cœur tel que le ſien une généreuſe compaſſion, pour la femme la plus admirable du continent; & je me flattai que les difficultés où je me trouvois, ne venant ni de témérité ni d'indiscrétion, elle auroit auſſi pitié de l'hiſtorien.

L'hiſtoire vous toucha en effet; cependant pour moi auſſi bien que pour vous, je vous ren-

voyai

voyai au Docteur Bartlet pour quelques détails ſur lesquels je ne pouvois m'étendre.

Le Docteur m'a dit quels ſont les détails qu'il vous a communiqué. Je me rapelle avec une peine extrème, celle que je donnai à votre cœur généreux dans la Bibliothèque de Lord L. Je ſuis ſûr que vous aurez ſouffert encore davantage par ce même principe de bonté & de compaſſion, en liſant les choſes que le Docteur vous a communiquées. Puis-je cependant, Mademoiſelle, ajouter quelques particularités ſur le même ſujet qu'il n'a pu vous donner alors? A préſent que vous êtes inſtruite d'une partie ſi conſidérable de mon hiſtoire, je ſouhaite de vous inſtruire, & plutôt que quelque autre femme qu'il y ait au monde, de tout ce que je ſai moi-même de cette affaire épineuſe.

Il ceſſa de parler: j'avois un tremblement. Monſieur... Monſieur... L'hiſtoire, il faut que je l'avouë eſt fort touchante. Que cette infortunée Dame eſt à plaindre! Vous me ferez honneur en m'en apprenant de nouvelles particularités.

Le Docteur Bartlet vous a dit, Mademoiſelle, que l'Evêque de Nocera, ſecond frère de Mademoiſelle Clémentine, m'a écrit tout récemment, pour me prier de faire encore une viſite à Bologne... J'ai la Lettre; vous liſez l'Italien, Mademoiſelle, la lirai-je... ou voulez-vous?... Il me la préſenta.

Je la pris; voici, Lucy, ce qu'elle contenoit.

„ L'Evêque l'inſtruit du triſte état où ils ſont.
„ La ſanté du Père & de la Mère va en baiſſant.
„ Le Seigneur Jeronymo eſt plus mal que quand
„ ſir Charles le quitta. La ſanté de ſa ſœur va
„ auſſi

„ aussi en diminuant: cependant elle désire tou-
„ jours ardemment de le voir.

„ Il dit qu'elle est à présent à Urbino, mais „ qu'elle doit bientôt aller à Naples chez le Gé- „ néral. Il le presse de leur faire encore une „ visite: il avouë cependant que toute la famil- „ le n'est pas unanime là dessus; mais que le „ Père Marescotti, & la Marquise souhaitent „ extrémément qu'on ait cette indulgence pour „ sa sœur.

„ Il offre d'aller au devant de lui, où il vou- „ dra, & de le conduire à Bologne, où, dit-il, „ sa présence réjouïra tous les cœurs, & pro- „ duira un consentement unanime à l'entrevuë „ si souhaitée. Il ajoute que si cet essai, auquel „ il est fâché d'avoir resisté si longtems, ne ré- „ pond pas à leurs esperances, il conseillera „ d'enfermer leur Clémentine dans un couvent, „ ou de la remettre entre les mains de quelque „ particulier qui la traite avec douceur, mais „ comme les personnes qui se trouvent dans de „ si malheureuses circonstances, ont accoutu- „ mé d'être traitées.

Sir Charles me montra ensuite une Lettre du Seigneur Jeronymo, qui l'informe de l'état dangereux où il se trouve. Il lui dit, „ que la vie „ est un fardeau pour lui. Il en souhaite la fin. „ Il ne se croit pas dans d'habiles mains. Il se „ plaint beaucoup de la blessure de sa hanche, „ qui jusqu'ici a trompé l'art des Chirurgiens „ Italiens & François qu'on a consulté. Il vou- „ droit que sir Charles & lui eussent été du „ même païs, puisque la plus grande félicité „ qu'il souhaite à présent, c'est de rendre son „ ame

„ ame à son créateur, entre les mains de son
„ Grandison."

Il ne dit pas un mot dans cette lugubre Lettre, de sa malheureuse sœur; ce que sir Charles attribuë à ce qu'elle n'est pas à Bologne, & qu'on lui cache, dans le déplorable état où il est, tout ce qui la regarde & qui pourroit lui faire de la peine.

Il me lut alors un morceau d'une Lettre écrite en Anglois par l'admirable Mᵉ. Beaumont, extrémement touchante, comme vous l'entendrez.

„ Madame Beaumont lui rend compte de la
„ situation de l'infortunée Clémentine, & s'ex-
„ cuse de ne l'avoir pas fait plutôt, comme il
„ l'en avoit prié, à cause d'une indisposition
„ qui l'a empêchée pendant quelque tems de
„ prendre les informations nécessaires.

„ Elle dit que la jeune Dame n'a tiré aucun
„ avantage de ses courses de lieu en lieu de son
„ voyage de Livourne à Naples, & de son re-
„ tour: elle blâme ceux qui l'ont accompagné,
„ qui à l'insu des chefs de la famille, l'ont te-
„ nue pendant quelque tems, pour la tranquil-
„ liser, dans l'attente de voir le Chevalier au
„ bout de chaque journée: la prudente Camille
„ avoit été empêchée par une maladie, de l'ac-
„ compagner dans plusieurs de ses courses.

„ On l'avoit mise une seconde fois, à sa
„ prière, dans un couvent. Elle y fut d'abord
„ si tranquille qu'on conçut quelque esperance.
„ Mais la nouveauté étant passée, & une des
„ sœurs pour l'éprouver, lui aïant officieuse-
„ ment demandé de venir avec elle dans le par-
„ loir, où, disoit-elle, elle pourroit parler à

„ tra-

travers la grille à un gentilhomme Anglois,
„ son dépit en se voyant trompée, la rendit
„ plus intraitable qu'on ne l'avoit jamais vue:
„ elle avoit passé deux heures à méditer ce qu'el-
„ le lui diroit.

„ Pendant une semaine entière, elle fit de
„ fortes instances pour avoir la permission d'al-
„ ler en Angleterre, & avoit engagé ses cou-
„ sins Sebastiano, & Juliano, à l'accompagner,
„ si on vouloit le lui permettre.

„ Sa Mère lui ôta cette fantaisie: ce que per-
„ sonne n'avoit pu faire, simplement en la sup-
„ pliant, pour l'amour d'elle, de ne jamais
„ penser à cela.

„ La Marquise, encouragée par cet exemple
„ d'obéissance, la prit alors sous sa direction:
„ mais la jeune Dame faisant tous les jours de
„ nouveaux écarts, & cette vuë nuisant évi-
„ demment à la santé de sa tendre Mère, on
„ trouva un Médecin qui étoit absolument d'o-
„ pinion qu'il n'y auroit que les méthodes sé-
„ vères qui réussiroient. Et Madame Sforza,
„ sa fille Laurana, & le Général étant de mê-
„ me avis, on lui dit qu'il falloit qu'elle se
„ préparât à aller à Milan. Elle demanda avec
„ tant d'instance d'en être dispensée, & d'avoir
„ la permission d'aller à Florence auprès de Me.
„ Beaumont, qu'on céda à ses sollicitations;
„ & le Marquis lui-même l'aïant accompagnée
„ à Florence, obtint de cette Dame qu'elle la
„ prît sous sa conduite.

„ Elle y fut trois semaines: elle fut passable-
„ ment tranquille pendant ce tems-là; mais
„ sur-tout quand elle parloit de l'Angleterre,
„ du

„ du Chevalier Grandiſon, & de ſes ſœurs avec „ qui elle ſouhaitoit de faire connoiſſance. Elle „ prenoit un grand plaiſir à parler en Anglois, „ de la tendreſſe & de la bonté de ſon maître, „ & de ce qu'il lui avoit dit ſur tel & tel ſujet.

„ Au bout des trois ſemaines, le Général „ lui fit une viſite, avec Madame Sforza; & „ ſes diſcours ne roulant que ſur ce ſujet, ils „ en furent très-mécontens: ils firent entendre „ qu'on avoit trop d'indulgence là deſſus; & „ malheureuſement Clémentine aïant répété quel- „ ques-unes de choſes qui s'étoient dites dans „ l'entrevuë que ſa Mère lui avoit permis d'a- „ voir avec le Chevalier, le Général prétendit „ que dès le commencement Mr. Grandiſon „ avoit cherché à faire des impreſſions ſur elle; „ & il s'exprima avec beaucoup de violence „ contre lui à cette occaſion.

„ Il porta ſon mécontement jusqu'au bout, „ & l'obligea de répartir ce même jour, avec „ lui & ſa tante, au grand regret de Clémenti- „ ne, auſſi bien que de Mᵉ. Beaumont, & des „ Dames ſes amies, qui aimoient tendrement „ *l'innocente viſionaire*, comme elles l'apelloient „ quelquefois. Mᵉ. Beaumont eſt ſure, qu'a- „ vec le tems, quoique peut-être lentement, „ les bons traitemens qu'on lui faiſoit l'auroient „ beaucoup ſoulagée."

Madame Beaumont rend compte enſuite des traitemens durs qu'éprouva la jeune Dame.

Sir Charles auroit voulu s'arrêter là. Il dit, qu'il ne pourroit me lire cela, ſans une émotion dans la voix qui augmenteroit ma peine & la ſienne. . . . .

Il m'étoit souvent échapé des larmes, en lisant les Lettres de l'Evêque & du Seigneur Jeronymo, & pendant que sir Charles m'avoit lu ce morceau de la Lettre de Mr. Beaumont. Je ne doutois pas que la suite ne les fît couler en abondance. Je lui dis cependant, Aïez la bonté, Monsieur, de me laisser lire ce qui suit. Je connois l'affliction : je suis capable de pitié, sans quoi je m'en mériterois point moi-même.

Il me montra l'endroit, & se retira vers la fenêtre.

Madame Beaumont dit, „ qu'on obtint de la „ pauvre Mère, de soumettre entiérement son „ enfant à la conduite de Madame Sforza, & „ de sa fille Laurana, qui la prirent avec elles „ dans leur Palais à Milan.

„ La tendre Mère cependant supplia qu'on „ lui épargnât toutes les sévérités inutiles ; ce „ qu'elles promirent : mais Laurana s'opposa à „ ce que Camille la suivît ; on la croyoit trop „ indulgente : on prit à sa place la fille de „ chambre Laura, comme plus aisée à ménager. O avec quelle cruauté vous allez voir qu'on la traita !

Le Père Marescotti étant obligé d'aller à Milan voir un parent mourant, fut prié par la Marquise de s'informer de l'état de sa chère fille, & de la méthode qu'on employoit avec elle, Laurana aïant fort vanté l'un & l'autre. Le bon Pére instruisit Mr. Beaumont des particularités suivantes.

„ Il fut surpris qu'on lui fît des difficultés pour „ voir la jeune Dame : mais aïant insisté, il la „ trouva dans un entier abbatement, & dans

„ l'effroi, n'osant parler, n'osant lever les yeux
„ devant sa cousine Laurana, cependant parois-
„ sant souhaiter de lui faire ses plaintes. Il le fit
„ remarquer à Laurana... O mon Père, dit-el-
„ le, nous sommes dans le bon chemin, je
„ vous assure. Dans le commencement de son
„ séjour ici, elle n'avoit dans la bouche que son
„ Chevalier, & une entrevuë avec lui: mais à
„ présent elle est si bien rangée, qu'elle ne dit
„ jamais un mot de lui. Mais, demanda le bon
„ Père, que ne doit-elle pas avoir souffert,
„ pour être amenée là?... Ne vous inquiétez
„ point là-dessus, mon Père, dit la cruelle
„ Laurana. C'est l'avis des médecins, qu'il
„ faut user de quelque sévérité. C'est tout pour
„ son bien.

„ La pauvre Dame témoigna au Père beaucoup
„ d'ardeur pour prendre le voile; article sur le-
„ quel on paroissoit avoir de l'indulgence, di-
„ sant que le seul moyen de guérir son esprit,
„ si cela étoit possible, c'étoit de céder à son
„ désir. Madame Sforza dit que c'étoit un
„ point qu'elle ne voudroit pas presser elle-mê-
„ me; mais que c'étoit son opinion, que la
„ famille offensoit Dieu en s'opposant à une vo-
„ cation du ciel, & que la maladie de leur
„ fille en étoit peut-être la punition.

„ Le Père dans sa Lettre à Mr. Beaumont
„ attribuë à Madame Sforza des motifs intéres-
„ sés; à Laurana de la jalousie des qualités su-
„ périeures de Clémentine. Mais personne,
„ dit-il, jusqu'ici, n'a douté de l'amitié de
„ Laurana pour elle.

Le Père Marescotti raporte un exemple hor-

rible des barbares traitemens que Laurana fait à cette illustre patiente.... *Tout pour son bien!* La miserable! Que mon cœur est soulevé contre elle! Laura sous prétexte de se confesser à son Père de Bologne, lui raconta toute en larmes, ce trait qui s'étoit passé seulement le jour précedent.

„ Quand on vouloit exercer quelque sévérité „ sur cette infortunée, Laura étoit toujours ex„ clue de son apartement. Sa maîtresse avoit „ dit quelque chose dont on la vouloit gronder. „ Madame Sforza, qui n'étoit pas tout-à-fait aus„ si sévère que sa fille, n'étoit pas à la mai„ son. Laura écouta derrière la porte tout „ en pleurant. Elle entendit Laurana dans „ un grand emportement contre Mademoiselle „ Clémentine, & la ménaçant... & sa jeune „ maîtresse lui parlant ainsi.... Que vous ai-je „ fait, Laurana, pour être ainsi traitée?... Vous „ n'êtes point ma cousine Laurana d'autrefois. „ Vous voyez que je suis hors d'état de me „ sécourir moi-même: pourquoi m'apellez-vous „ frénétique, Laurana? (Lâche insulte, Lu„ cy!) Si le tout-puissant a appésanti sa main „ sur moi, ne mérité-je pas de la pitié?

„ C'est tout pour votre bien! C'est tout pour „ votre bien, Clémentine! Vous n'avez pas „ toujours pu parler si raisonnablement, ma „ cousine.

„ Cruelle Laurana! Vous m'aimiez une fois! „ Je n'ai pas une Mère, comme vous en avez „ une. Ma Mère étoit une bonne Mère. Mais „ elle s'en est allée! ou je m'en suis allée, je „ ne sai pas lequel.

„ Elle la ménaça de lui mettre son [illegible]
„ génant, punition qui inspiroit toujours b[illegible]
„ coup d'effroi à la malheureuse Clémen[illegible]
„ Laura l'entendit suppliant, & conjurant,
„ Laurana sortant, elle fut obligée de s[illegible]
„ tirer.

„ La pauvre jeune Dame appréhendant q[illegible]
„ cruelle cousine ne revint pour lui faire [illegible]
„ frir la peine dont elle l'avoit ménacée, [illegible]
„ une femme dont on avoit accoutumé d[illegible]
„ servir quand on vouloit l'effrayer, elle [illegible]
„ cendit & se cacha sous les dégrés, où [illegible]
„ fut bientôt découverte par ses habits q[illegible]
„ n'avoit pas eu soin de cacher

O Lucy, comme je pleurois! Que me[illegible] flexions m'auroient été insuportables, m[illegible] sir Charles, si ma conscience me reprochoi[illegible] j'eusse été la cause volontaire des maux [illegible] généreuse Clémentine!

Après m'être un peu remise, je lus tou[illegible] l'article suivant, qui racontoit „ que la c[illegible]
„ Laurana avoit tiré cette pauvre malheu[illegible]
„ par sa robe, de l'endroit où elle s'éto[illegible]
„ chée, en s'emportant contre elle, & [illegible]
„ ménaçant. Elle toute patiente, toute [illegible]
„ gnée, les mains croisées sur la poitrine [illegible]
„ ploroit la compassion, non par ses disc[illegible]
„ mais par ses yeux, qui cependant ne [illegible]
„ roient pas. Laurana la fit emmener d[illegible]
„ chambre, où elle lui fit mettre l'habill[illegible]
„ dont elle l'avoit ménacée.

„ Le Père Marescotti fut extrémement [illegible]
„ ché du recit de Laura, aussi bien que [illegible]
„ qu'il avoit remarqué lui-même. Mais

„ retour à Bologne, n'osant informer la Mère
„ pour l'amour d'elle-même, des traitemens
„ qu'essuyoit sa Clémentine, il se contenta de
„ dire qu'il ne les approuvoit point du tout,
„ & conseilla qu'on ne s'opposât pas au retour
„ de la jeune Dame dans la maison, si l'Evê-
„ que & le Général y venoient. Il instruisit ce-
„ pendant de toute l'affaire, l'Evêque, qui écrivit
„ au Général de se joindre à lui incessamment
„ pour tirer leur sœur de son esclavage; & le Gé-
„ néral s'étant donné rendez-vous avec l'Evêque
„ à Milan, ils emmenèrent Clémentine.

„ Il en suivit une rupture avec Madame
„ Sforza & sa fille, qui prétendoient que Clé-
„ mentine se trouvoit beaucoup mieux par leurs
„ soins. Ils avoient abbatu son courage par la
„ terreur; & la patience avec laquelle elle souf-
„ froit tout, étoit cirée comme une preuve d'a-
„ mendement.

„ La Marquise étant indisposée, la jeune
„ Dame, accompagnée de Camille, fut menée à
„ Naples, où on suppose qu'elle est à présent.
„ Pauvre fille! comme elle a été tourmentée!...
„ Mais qui peut penser à sa cousine Laurana sans
„ une extrême indignation?

„ Mr. Beaumont écrit que l'Evêque auroit bien
„ voulu obtenir du Général qu'il se joignît à lui
„ pour inviter sir Charles Grandison à venir,
„ comme un dernier expédient à essayer, avant
„ que d'enfermer leur sœur dans un couvent,
„ ou dans quelque maison particulière. Mais le
„ Général n'a pas voulu y entendre.

„ Il demanda à quoi aboutiroit cette visite,
„ quand elle auroit tout l'effet désiré sur l'es-

„ prit de sa sœur?... Jamais, dit-il, il ne donneroit son consentement pour qu'elle épousât un Anglois protestant.

„ L'Evêque déclara qu'il étoit bien éloigné de le souhaiter ; mais qu'il étoit d'avis de laisser cela à considerer ensuite ; que s'ils pouvoient rétablir la raison de leur sœur, cette raison se joignant à ses principes, pourroit répondre à toutes leurs esperances.

„ Le Général dit qu'il pouvoit essayer son expédient, à la bonne heure ; mais qu'il regardoit le Chevalier Grandison comme un homme qui avoit du manége, & que surement il avoit enlacé sa sœur par des artifices imperceptibles à elle, & à eux, & cependant plus efficaces qu'une déclaration ouverte. N'avoit-il pas, dit-il, ensorcelé Olivia, & autant de femmes qu'il en avoit fréquenté?... Pour lui, il n'aimoit pas le Chevalier. Il l'avoit forcé par son intrépidité à le traiter civilement ; mais une civilité forcée ne l'engageoit à rien pour l'avenir. C'étoit sa méthode, de juger des causes par les effets ; & ce qu'il savoit, c'est qu'il avoit perdu une sœur qui auroit été un joyau dans la couronne d'un Prince ; & il ne répondoit pas des conséquences, si le Chevalier & lui se rencontroient une fois où que ce fût.

„ Le Père Marescotti cependant, comme l'écrit l'Evêque, se joignant à lui, & à la Marquise, dans le désir d'essayer cet expédient, étant sûr d'ailleurs que le Marquis & le Seigneur Jeronymo n'y seroient pas contraires, il prit la résolution de lui écrire, comme cela a été dit."

Voilà,

Voilà, Lucy, l'état de cette malheureuse affaire, aussi briévement, & aussi clairement que ma mémoire a pu me le rapeller. Et que le cœur est un bon *ressouveneur!* s'il m'est permis de faire un mot. Il ne lui échape aucune circonstance.

Il me restoit à présent à savoir quelle réponse avoit faite sir Charles.....

Ma situation n'étoit-elle pas bien critique, ma chère? Si sir Charles m'eût demandé mon avis, avant que d'avoir pris son parti, je l'aurois donné de tout mon cœur; c'est qu'il devoit voler au secours de la pauvre fille. Mais alors il auroit montré une incertitude indigne de Clémentine, & une déférence pour moi, qu'un honnête homme, dans cette circonstance, ne devoit pas avoir.

Mon *attention* pour lui (le pauvre mot que celui d'attention, & qu'il est affecté!) étoit cependant plus forte que jamais. La générosité, ou plutôt la justice pour Clémentine, & mes sentimens pour lui si souvent avoués, tiroient mon cœur de deux côtés. J'avois besoin de réfléchir quelques momens. Je voulois que la conduite que je tiendrois dans cette occasion d'épreuve, fût exemte de précipitation & d'affectation; & ma cousine Reeves étant entrée justement dans ce moment pour chercher quelque chose, je pris mon tems pendant qu'il lui faisoit un compliment, pour dire, comme à tous les deux, que je reviendrois tout à l'heure; & je sortis.

Je montai à mon apartement. Je traversai trois ou quatre fois mon anti-chambre. Harriet By-

ron, me dis-je à moi-même, ne sois point petite. N'as-tu pas l'exemple de Clémentine sous les yeux? Sa Religion & son amour combattant ensemble ont bouleversé la raison de cette noble créature. Tu ne peux pas être apellée aux mêmes épreuves; mais ne peux-tu pas montrer que quand cela seroit, tu aurois pu agir avec grandeur si non avec autant de grandeur?... Sir Charles Grandison est juste: il *doit* préférer à toi l'excellente Clémentine. Priorité de prétensions, compassion pour les souffrances, mérite *si* supérieur!... Je l'aime lui pour son mérite: n'aimerai-je pas un mérite presque aussi grand dans une personne de *mon sexe*? Il t'en coûtera des efforts: eh bien, n'importe!, essaie d'être au dessus de toi-même.

Je descendis, assez contente de moi pour avoir pu me résoudre à un pareil effort. Gardes pour la retraite, & pour ton lit, pensai-je, tout ce qui pourroit sentir la petite fille. J'ai souvent soutenu la dignité de mon sexe, que j'en sois à présent un exemple à moi-même, & que je ne sois pas indigne à mes propres yeux, quand je viendrai à réfléchir, d'être unie, si cela eût été possible, avec un homme qui a fait l'objet des espérances de Clémentine.

Ma cousine sortit quand j'entrai, sir Charles vint au devant de moi, à la porte: je me flatte qu'il vit dans mon air, de la dignité, sans orgueil.

Je parlai, pendant que mon courage étoit monté, & pour m'y soutenir... Mon cœur saigne, Monsieur, lui dis-je, pour les maux de votre Clémentine. (Oui, Lucy, je dis *votre Clémentine*) Je n'ai pu m'empêcher de me re-

tirer

tirer un moment, pour contempler la noblesse de sa conduite, & je déplore très-sincérement ses malheurs. Qu'y a-t-il de possible à un homme, que ne puisse sir Charles Grandison? Vous m'avez honoré, Monsieur, du titre de sœur; permettez qu'en cette qualité je vous dise, que je redoute les effets de la violence du Général. Je sens presque autant que vous, quelle peine ce doit être pour un cœur aussi humain que le vôtre, d'être encore témoin oculaire des maux de l'inimitable Clémentine. Mais je suis sure que vous n'avez pas hésité un moment de quitter tous vos amis d'Angleterre, de vous résoudre d'essayer du moins incessamment, ce qu'on peut faire encore pour cette illustre infortunée.

S'il m'eût louée hautement d'avoir parlé ainsi, cela auroit eu l'air, dans la situation où nous étions, de regarder ma conduite desintéressée, comme un effort extraordinaire de magnanimité, & de renoncement à moi-même, & par conséquent de supposer que j'avois des vuës sur lui qu'il s'étonnoit que je pusse sacrifier. C'est l'ame du monde la plus délicate.

Il me conduisit à ma chaise, & prenant sa place auprès de moi, tenant toujours ma main immobile... Depuis le moment, dit-il, que j'ai eu l'honneur de connoitre Miss Byron, je l'ai toujours considerée comme une des plus excellentes des femmes. Mon cœur demande à s'unir avec le sien, & espère qu'elle lui accordera ses prétensions, quoique ma situation soit si délicate que j'ose à peine m'en fier à moi-même en parlant sur ce sujet. J'ai d'abord apellé Miss

Byron ma sœur; mais elle est plus pour moi que la sœur la plus chérie: il est une amitié plus tendre que j'aspire à lier avec elle, quels que puissent être les événemens, de part ou d'autre, qui m'interdiroient des vœux plus ambitieux. Il *faut* que j'espère qu'elle ne me refusera pas cela, aussi longtems qu'il s'accordera avec ses autres attachemens.

Il s'arrêta. Je fis un effort pour parler; mais j'avois perdu la parole. Je sentois mon visage rouge comme du feu.

Mon cœur, reprit-il, est toujours sur mes lèvres. Il est à la torture quand je ne puis dire tout ce qu'il renferme. Je ne suis pas accoutumé à faire des protestations. Comme je ne me sens pas indigne de votre amitié, je la supposerai, & vous parlerai plus au long de mes affaires & de mes engagemens, comme cette tendre amitié peut m'y autoriser.

Monsieur, vous me faites honneur. Voilà tout ce que je pus dire.

J'ai reçu une Lettre de la fidèle Camille. Je n'ai pas une correspondance avec elle: mais les traitemens que sa jeune maîtresse a essuyé, dont elle a entendu parler en général, & quelques mots que lui avoit dit l'Evêque, comme s'il eût souhaité que je leur fisse encore une visite à Bologne, l'ont engagé à m'écrire, pour me conjurer au nom de Dieu d'y aller. Mais à moins que quelqu'un de la famille ne m'eût écrit, & par le consentement des autres, quelle esperance pouvois-je avoir d'être bien venu, après qu'on m'avoit si souvent refusé pendant que j'étois en Italie, d'avoir une entrevuë que la Dame souhai-

haitoit si fort? ... sur-tout Mᵉ. Beaumont ne me donnant aucun encouragement à y aller, mais au-contraire, sur ce qu'elle avoit remarqué des dispositions de la famille?

Madame Beaumont est encore dans l'idée, en concluant sa Lettre, que je ne dois pas partir à moins que le Général & le Marquis ne se joignent pour me le demander, à la Marquise, à l'Evêque, & au Père Marescotti; mais je n'ai pas plutôt lu la Lettre de l'Evêque, que je lui ai répondu que je ferois très-volontiers ce qu'il souhaitoit, mais que je serois bien-aise de n'être pas obligé d'aller plus loin que Bologne, où je pourrois avoir le plaisir de voir mon cher Jeronymo, aussi bien que sa sœur.

J'avois un petit serrement de cœur, Lucy; j'en étois fâchée; mais ma raison étoit entiérement pour lui.

A présent, Mademoiselle, vous vous étonnerez peut-être de ce que vous ne voyez aucun préparatif pour mon départ. Tout est prêt: je n'attends qu'un compagnon de voyage qui arrange ses affaires pour venir avec moi: c'est un habile chirurgien, qui a beaucoup travaillé dehors, & dans les armées, & qui aïant fait une fortune raisonnable, est venu s'établir dans sa patrie. Mon Jeronymo paroit peu content de ses chirurgiens. Si Mr. Lowther peut lui être utile, que je me trouverai heureux! Et si ma présence peut être un moyen de rétablir la généreuse Clémentine ... Mais comment oser l'esperer? ... Cependant, je suis persuadé, que dans son cas, & avec un tel caractère, n'étant point accoutumée à la dureté, & à l'opposition, le

seul moyen de la rétablir eût été de lui complaire en tout ce que son cœur ou sa tête souhaitoit fortement. Car qu'étoit-il besoin de contradiction avec une jeune Dame, qui jamais, même dans le fort de sa maladie, n'a formé un souhait ou une pensée qui fût contraire à son devoir envers Dieu, ou envers ses Père, & Mère, ou même à l'honneur de son nom, & permettez moi d'ajouter, à la *fierté* de son sexe?

Je suis obligé d'aller à Paris, continua-t-il, pour le testament de feu mon ami Danby. Je ne m'y arrêterai qu'un ou deux jours, pour mettre les choses en train en attendant mon retour d'Italie.

Quand je serai en Italie je pourrai peut-être ajuster deux ou trois affaires qui restent encore à regler pour ma pupille.

Je verrai aujourd'hui à dîner Mr. Oldham, & ses fils; & cet après midi en buvant le thé, Me. O-Hara, son mari, & le Capitaine Salmonet.

Demain, Mademoiselle, j'espère que vous nous ferez l'honneur de dîner chez nous avec Mr. & Me. Reeves, & que vous voudrez bien les engager pour le reste de la journée. Il ne faut pas que vous me refusiez, parce que j'ai besoin de votre credit sur Charlotte pour l'engager à fixer l'heureux jour pour Lord G., afin que je les puisse voir unis avant que de partir: comme mon retour sera incertain.

Ah Lucy, encore un plus fort serrement de cœur, dans cet endroit!

Jeudi prochain est le jour fixé pour le triple mariage des Danbys. J'ai promis de donner Miss

Dan-

Danby à Mr. Gaillard, & de dîner avec eux & leurs parens à Enfield.

Si je puis voir Milord W. & Charlotte heureux avant mon départ, ce sera une grande satisfaction pour moi.

Un autre de mes souhaits, est de voir premiérement mon ami Beauchamp en Angleterre, en possession de l'amour de son Père, & de la civilité de sa belle Mère. Le Docteur Bartlet & lui seront heureux l'un par l'autre. J'écrirai au Docteur. Il vous admire beaucoup, Mademoiselle, & il vous communiquera tout ce que vous croirez digne de votre curiosité dans la conduite d'un homme qui se croira toujours très-honoré que vous vous informiez de lui.

Ah Lucy! Sir Charles Grandison soupira dans cet endroit. Ses yeux sembloient dire plus que sa bouche. Je ne répondrai pas de mon cœur, s'il me témoigne plus que la tendresse de l'amitié: s'il me donne lieu de croire qu'il souhaite.... Mais que peut-il souhaiter? Il doit être, il faut qu'il soit à Clémentine. Je tâcherai de me contenter de la seconde place dans son amitié. Et quand il m'offre cela, serai-je assez petite, Lucy, pour être mécontente d'un homme qui ne peut être pour moi tout ce que j'avois espéré une fois? .... Non.... Il sera également glorieux à mes yeux: j'admirerai sa bonté de cœur, & sa grandeur d'ame; & je penserai qu'il a des droits sur toute ma reconnoissance pour la protection qu'il m'a donnée contre la violence, & pour toute la bienveillance qu'il m'a déjà témoignée. L'amitié n'est-elle pas la base de mon amour? Et ne m'offre-t-il pas *cela*?

Cependant, dans ce tems-là, quoique je pusse faire, je sentis mes yeux se baigner de larmes. Mon cœur étoit fort tétu, Lucy; & je me rendis coupable d'un petit tour femelle, sentant que j'avois beau cligner les yeux pour disperser une larme trop prête à couler, je l'essuyai ... La pauvre Emilie, dis-je ... elle sera bien affligée de votre départ. Emilie aime son tuteur.

Et j'aime ma pupille. J'avois pensé une fois, Mademoiselle, à vous demander votre protection pour Emilie. Mais comme j'ai deux sœurs, j'espère qu'elle sera heureuse avec elles, & sous la protection du bon Lord L.; d'autant plus que je ne doute pas de gagner cette malheureuse Mère, en intéressant le mari, sinon à sa bonne conduite envers son enfant, du moins à une conduite supportable.

J'étois bien aise de détourner mes idées de dessus moi-même, pour ainsi dire, & de mes propres intérêts. Nous regardons tous, lui dis-je, Mr. Beauchamp comme un époux...

Destiné à Emilie, Mademoiselle? interrompit-il; ... Ce ne sera pas surement par mon influence. Mon ami aura droit de partager tout mon bien; mais je ne chercherai jamais à déterminer le choix de ma pupille. Qu'Emilie, dans quelque tems d'ici, trouve un époux avec qui elle puisse être heureuse; Beauchamp une femme qu'il puisse aimer. Emilie, si je puis l'empêcher, ne se mariera point pour la convenance d'un époux. Beauchamp est délicat; & je serai tout aussi délicat pour ma pupille; & d'autant plus que j'espère qu'elle ne manque pas elle-

même

même de délicatesse. Il y a de la cruauté, soit dans un Père, soit dans un Tuteur, à vouloir persuader un cœur qui rejette la personne qu'on lui propose.

Bon Dieu! Quel homme est cela, pensai-je! Attendez-vous bientôt Mr. Beauchamp, Monsieur?

Tous les jours, Mademoiselle.

Mais est-il possible, Monsieur, que vous concluiez tant de choses avant que de quitter l'Angleterre, & que vous partiez si tôt?

Je ne crains rien que les fantaisies de Charlotte. Avez-vous, Mademoiselle, quelque raison de craindre qu'elle n'ait de la repugnance à épouser Lord G.? Son Père & sa Tante sont fort pressans pour qu'on fasse au plutôt la célébration.

Elle n'a point du tout d'éloignement pour cette alliance, Monsieur!

Je compte donc sur l'influence que vous aurez sur elle, avec Lord & Lady L.

Il me demanda excuse de ce qu'il m'entretenoit si longtems. Mon cousin, & ma cousine rentrèrent: il prit congé d'eux d'un air respectueux, de moi avec un air même de solemnité.

J'avois monté mes esprits au plus haut dégré de leur force: je priai mes cousins de m'excuser pour quelques minutes. Son départ avoit été trop solemnel: je montai avec précipitation dans mon cabinet; & après quelques sanglots involontaires, je me soulageai par un torrent de larmes. Je demandai au ciel à genoux, le repos pour l'esprit troublé de l'excellente Clémentine, le calme & la résignation pour le mien, & la sure-

sureté pour sir Charles. Ensuite, aïant essuyé mes yeux devant le miroir, je descendis auprès de mes cousins: ils me demandèrent, avec le plus tendre intérêt, la cause de la rougeur de mes yeux. Tout est fini, leur dis-je, tout est fini, mes chers cousins: je ne puis le blâmer: il est tout ce qu'il y a de noble & de bon... Je n'en puis dire davantage à présent; ma plume vous instruira des détails.

Je remontai pour écrire; & excepté une demie heure pour le dîner, & autant pour le thé, je ne me suis point arrêtée jusqu'à ce que j'aie fini.

Ici, lassée, mal à mon aise, outrée contre moi-même, cependant sachant à peine pourquoi je quitte ma plume... Prenez ce que j'ai écrit, ma chère cousine Reeves: si vous pouvez le lire, lisez le, & dépêchez le ensuite à ma Lucy.

Mais je pense encore que je le ferai voir aux deux Dames & à Lord L. avant que de l'envoyer. Ils seront curieux de savoir ce qui s'est passé dans une conversation où les circonstances critiques, dans lesquelles nous étions tous deux, exigeoient une délicatesse, que je ne suis pas sûre d'avoir observé aussi bien que lui.

Je sai que j'aurai leur compassion, mais que personne qui n'en auroit pas pour l'illustre Clémentine, n'en montre pour

HARRIET BYRON.



LET-

LETTRE VIII.

Suite.

Mardi soir, 4. Avril.

Miss Grandison est venuë au moment que nous avions soupé. Elle s'impatientoit, dit-elle, de me voir, mais elle n'avoit pu venir plutôt, & elle souhaitoit de savoir ce qui s'étoit passé ce matin entre son frère & moi. Je lui donnai la Lettre que j'avois achevée peu auparavant. Il avoit avoué, dit-elle, qu'il avoit déjeuné avec moi, & avoit parlé de moi, à elle, à Lord & Lady L. avec une ardeur qui leur avoit fait grand plaisir. Elle mit ma Lettre dans son sein. Je le puis, j'espère, Harriet? ... S'il vous plait, Mademoiselle, lui dis-je.

S'il vous plait, Mademoiselle! répéta-t-elle; & avec cet accent douloureux encore, ma Harriet! ... Ma sœur & moi nous avons pleuré tout le matin. Lord L. a bien de la peine à s'en empêcher. Sir Charles nous quittera bientôt.

On ne sauroit qu'y faire. Charlotte ... Avez-vous dîné aujourd'hui au quarré de S. James?

Non, en vérité! ... Mon frère a eu avec lui une certaine race de gens, & la femme aussi. Il est très-difficile, je crois, Harriet, pour les bonnes gens, de s'empêcher de faire quelquefois *plus* que la bonté n'exige d'eux.

N'auriez-vous pu, Charlotte, être à table avec eux pendant une heure ou deux?

Mon frère ne me l'a pas demandé, il ne s'y attendoit pas. Vous savez qu'il laisse chacun libre.

libre. Il me dit, hier au soir, qui devoit dîner avec lui aujourd'hui, & il supposa que je préférerois de dîner avec Lady L. qu avec *vous*; il s'est donné ces airs-là.

Il nous a fait un honneur que vous avez cru trop grand ... Mais s'il vous eût demandé, Charlotte ...

Alors j'aurois fait la fière. Je lui ai demandé en effet s'il n'en faisoit pas trop?

Qu'a-t-il répondu?

Que cela se pouvoit... Mais, il se peut, a-t-il dit, que je ne revoye jamais Mr. Oldham. Je veux m'informer de ses intentions pour l'avenir, dans le dessein (dites encore que j'en fais trop, Charlotte) de la rendre contente & heureuse pour le reste de sa vie. Ses enfans sont au monde. Je veux lui donner un credit sur eux qui les fasse ressouvenir, quand ils deviendront grands, de ce qu'ils lui doivent. J'espère que je suis au dessus des formes. Elle est honteuse de ses fautes, elle excite ma pitié. Elle est femme de condition, & peut avoir place à la table de tout homme dont elle n'a pas été la servante: elle n'a jamais été la mienne.

Et que putes-vous dire à cela, Miss Grandison?

Moi! ... J'avançai la lévre d'un air dédaigneux.

Cela est bien peu gracieux!

Je ne saurois qu'y faire. Ce qui peut convenir à un homme en pareil cas, ne conviendroit pas à une femme.

Sir Charles ne manque pas de délicatesse, ma chère, lui dis-je.

Il

Il doit supposer que j'aurois été rengorgée & réservée: il avoit raison de ne pas me le demander... Ainsi, soyez tranquille, Harriet... Et cependant peut-être seriez-vous aussi apprivoisée pour la maîtresse d'un mari, que vous semblez favorable à celle d'un Père.

Elle mit alors un de ses airs malins...

Le cas est different, Charlotte... Mais savez-vous ce qui s'est passé entre cet homme généreux, & cette femme mortifiée, & ses enfans.

Oui, oui; j'ai eu la curiosité de demander tout cela au Docteur Bartlet.

Je vous prie, Charlotte...

Le Docteur Bartlet est favorable à tout le monde, aux pécheurs comme aux saints... Il a commencé par louer la modestie de son habillement, l'humilité de sa conduite. Il dit qu'elle trembloit, & baissoit les yeux, jusqu'à ce que sir Charles l'eut rassurée. Ces sortes de créatures ont leurs tours, Harriet.

Pour vous, Charlotte, vous n'êtes pas favorable aux pécheurs, & vous l'êtes à peine aux saints. Mais je vous prie, continuez.

Eh bien, il rassura la femme, comme je vous ai dit. Il fit ensuite plusieurs questions à l'ainé Oldham... J'ai pitié de ce jeune garçon... d'avoir une Mère devant les yeux, dont la tendresse même pour les cadets entretient le sentiment de sa faute. Et cependant quelle femme auroit-elle été, si elle n'eût pas eu une double tendresse pour des innocens, nés pour le deshonneur par sa faute? Le jeune homme témoigna du goût pour le service, & sir Charles lui dit qu'au retour d'un voyage qu'il alloit faire,

il verroit s'il pourroit le servir selon son goût. Il lui fit, je crois, une petite leçon, sur ce qu'il devoit rechercher, & éviter pour être véritablement un homme d'honneur, & parla fort avantageusement des Officiers qui sont réellement tels. Ce jeune homme peut se regarder comme autant que pourvu; puisque mon frère ne donne jamais les espérances même les plus éloignées, qu'elles ne soient suivies de la certitude, à la première occasion, non pas qui se *présente*, mais qu'il peut *faire*.

Il fit beaucoup d'attention aux petits garçons: il les mit à leur aise, & les fit jaser, & il se plaisoit à leur babil. Le Docteur, qui ne l'avoit jamais vu avec des enfans, étoit charmé de sa vivacité, & de sa complaisance pour eux. Le plus tendre Père, à ce qu'il dit, n'auroit pu montrer plus de tendresse, & plus de satisfaction avec ses enfans, que sir Charles en montra avec ces petits marmots.

Ah Charlotte! Mais est-il bien sûr que vous soyiez fille de Lady Grandison, & sœur de sir Charles Grandison?... Mais, oui, je crois que vous l'êtes, les enfans tiennent les uns de leur Père, les autres de leur Mère!... Pardonnez-moi, ma chère.

Mais, je ne veux pas vous pardonner. J'ai bonne envie de vous chercher querelle, Harriet.

N'en faites rien, car je ne saurois qu'y faire, & je ne puis être fâchée de ce que j'ai dit. Mais, je vous prie, continuez.

Eh bien, il a fait des présens aux enfans; je ne sai pas ce que c'est; le Docteur n'a pu me le dire. Je suppose qu'ils sont considerables,

il a un cœur de Roi. Il s'informa fort en détail de la situation de la Mère, & fut plus poli pour elle que bien des gens ne le seroient pour leur propre Mère.... Je suppose qu'il peut en rendre raison... quoique je ne le puisse pas. Cette femme est à la vérité d'une bonne famille, & tout le reste; mais cela augmente son crime. Les bâtards abondent aujourd'hui. C'est une mode d'avoir des filles entretenuës. Les gens de bien ne devroient pas soutenir ces malheureuses.... Mais mon frère & vous, vous êtes des charitables créatures!.... De tout mon cœur, mon enfant. La vertu, cependant, a tout au moins autant à dire d'un autre côté que de l'autre.

Quand les pauvres enfans sont au monde, comme dit votre frère... quand une pauvre femme est pénitente, *vraiment* pénitente... Votre frère a traité autrement Mr. Giffard. Dans l'un & l'autre cas, il imite le tout puissant, il humilie l'impénitent, & encourage ceux qui se repentent.

Eh bien, eh bien; il est sans doute une bonne pâte d'homme; & vous, Harriet, vous êtes une bonne pâte de fille. *Là où il a été beaucoup donné, il sera beaucoup redemandé.* Mais je n'ai pas reçu une aussi bonne dose de charité que vous deux: que puis-je y faire?.... Cependant la femme s'en alla en le benissant & en le loüant; & cela, dit le Docteur, plus des yeux que de la bouche. Le fils ainé le quitta dans des transports de vénération. Les petits se jettèrent à genoux devant lui; le Docteur prétend que c'étoit sans ordre... Peut-être que

que oui.... Il les releva l'un & l'autre, les prenant dans ses bras & les baisa.... Aye, Harriet, vos yeux se mouillent, mon enfant! Les larmes auroient coulé, je suppose, si vous aviez été là! Est-ce que votre cœur est affoibli par votre présente situation? J'espère que non. Oui, vous êtes une bonne créature; & je vois que le recit d'une action bien généreuse, comme qu'elle soit placée, aura toujours sa force sur un cœur aussi bienveillant que le vôtre. Il faut que vous soyiez Lady Grandison, ma chère, il le faut absolument.... Mais il faut que je m'en aille. Vous dînez avec nous demain, dit mon frère?

Il me l'a demandé, & m'a prié d'engager mes cousins; mais il n'a pas répété l'invitation quand il est sorti.

Il compte sur vous, & nous aussi. Il doit me parler devant vous, je crois; je ne sai pas sur quoi: mais par l'empressement avec lequel il expédie tout, il est clair qu'il se prépare à nous quitter.

Oui, Mademoiselle.

Oui, Mademoiselle! Et avec cet air abbattu, & cette voix de mendiant!.... Parlez comme une femme!.... Plutôt il partira, s'il faut qu'il parte, plutôt il reviendra. Allons, allons, Harriet, vous serez encore Lady Grandison.... *Aye! un soupir* aussi! Ces gens malades d'amour ont un langage que personne ne peut leur parler.... Elle essaya alors de soupirer.... Cela est-il bien, Harriet?.... Elle soupira encore.... Non ce n'est pas cela.... Je n'ai jamais su ce que c'étoit que soupirer, que quand mon Père

tourmentoit ma sœur ; & encore c'étoit moins pour elle, que de peur qu'il ne me traitât un jour aussi cruellement. Nous pouvons être fort généreux pour les autres, Harriet, quand nous craignons d'avoir besoin un jour de la même compassion pour nous-mêmes. Nos meilleures passions, ma chère, ont leur mélange d'amour propre...

Vous faites un portrait de la nature humaine, que je n'aime pas, Charlotte.

Il n'en est pas moins ressemblant.

Elle se leva, me serra la main, & sortit avec précipitation... Soyez avec nous, Harriet, & ma cousine Reeves, & mon cousin Reeves, le plutôt que vous pourrez demain. Il faut que je vous parle, ma chère Harriet, d'un million de choses avant le dîner. Souvenez-vous que nous dînons de bonne heure.

Elle s'échapa... Heureuse Miss Grandison! Le charmant tour d'esprit!

LETTRE IX.

Suite.

Mercredi, 5. *Avril.*

Miss Jervois est venue chez moi ce matin à six heures, impatiente, m'a-t-elle dit, de me communiquer de bonnes nouvelles. J'étois occupée à écrire. Je ne pouvois dormir.

J'ai vu ma Mère, m'a-t-elle dit, & nous som-

sommes bonnes amies. A-t-elle jamais été dure envers moi, Mademoiselle?

Chère créature! lui dis-je, en la pressant contre mon sein, vous êtes une bonne fille! Faites moi le plaisir de me raconter les détails.

Il faut que je vous représente, Lucy, autant que je pourrai me les rapeller, les expressions & les attitudes de cette aimable créature dans cette occasion.

Asseyez-vous, mon amour, lui dis-je... Quoi! en parlant d'une reconciliation avec une Mère! & devant la chère Miss Byron!.. Non, assurément.

Souvent elle avançoit une main ouverte, pendant qu'elle frappoit dessus avec le premier doigt de l'autre toujours en action: d'autrefois elle avoit les deux mains renversées, avec un air charmant d'admiration, & de plaisir: elle commença ainsi.

Il faut savoir qu'il étoit environ six heures après midi, hier, quand ma Mère, son mari, & le Capitaine Salmonet vinrent. J'avois été prévenuë sur leur visite, deux heures auparavant: cependant quand le carosse s'arrêta, & que de sa fenêtre je les vis descendre, je crus que je m'évanouïrois. J'aurois donné la moitié de ce que j'ai vaillant dans ce monde, pour être à cent milles loin.

Le Docteur Bartlet y étoit, & les reçut. Mon tuteur, contre son attente, étoit obligé de répondre à une Lettre de Lord W., dont le porteur attendoit la réponse: mais ils n'avoient pas été là un quart d'heure, qu'il entra, & leur fit ses excuses, avec sa façon gracieuse ordinaire.

re. Jamais, dit le Docteur, personne n'eut l'air plus respectueux que le Major, & le Capitaine: ils vouloient faire leurs excuses pour la conduite qu'ils avoient tenuê en dernier lieu avec lui, mais il ne voulut pas le permettre; & ma Mère, dit le Docteur, se comporta bien, dès le commencement.

Dès qu'elle me demanda, mon tuteur eut la bonté de monter à ma chambre, il me prit la main... Cela n'étoit-il pas bien bon à lui?... Ma chère, dit-il, d'un ton si gracieux, pendant que nous descendions les dégrés, ne tremblez pas ainsi, ne suis-je pas avec vous?... Votre Mère est fort calme & fort posée: vous devez lui demander sa bénédiction. Je délivrerai votre cœur sensible de toutes ses transes: je vous ferai entendre ce que vous aurez à faire, & comment vous devrez vous comporter envers ces Messieurs, selon que l'occasion se présentera.

Il avoit à peine dit ces mots, que la porte s'ouvrit, & je me trouvai dans la chambre avec lui.

Je me jettaï à genoux,... comme cela: maïs je ne pus parler: voilà comme je fis, (elle baisa ma main, en s'inclinant profondément) & ma Mère me releva... Il faut que vous me releviez, Mademoiselle... Ouï justement comme cela... Elle me baisa aussi, & mon col fut mouillé de ses larmes. Elle me donna des jolis noms, & m'encouragea, & me dit qu'elle m'aimoit, comme elle aimoit sa propre ame... Et j'étois encouragée.

Mon tuteur alors, avec l'air, & les manières d'un prince gracieux, prit ma main, & la

présenta premiérement au Major, & puis au Capitaine ; ils la baisèrent tous les deux, & dirent à ma loüange je ne sai combien de belles choses.

Major, dit mon tuteur, en me présentant à lui, vous devez excuser la timidité de cette chère enfant : elle vous souhaite toute sorte de bonheur dans votre mariage : elle m'a témoigné qu'elle souhaitoit fort de vous rendre service, pour l'amour de sa Mère.

Le Major jura sur son ame, que j'étois un Ange !... Le Capitaine dit que, sur son salut, j'étois une charmante personne !

Ma Mère pleuroit... O Monsieur, dit-elle à mon tuteur... Elle se laissa tomber sur une chaise près de la fenètre, sans pouvoir ajouter un seul mot.

Je courus à elle, & la serrai dans mes bras, elle en pleura davantage : j'essuyai ses yeux avec son mouchoir : je lui dis que mon cœur souffroit de la voir pleurer : je la conjurai de m'épargner cette douleur.

Elle m'embrassa, & me baisa à la jouë, & au front. O pensai-je, vous êtes bien bonne, ma chère Mère !

Mon tuteur vint alors vers nous, & prenant gracieusement la main de ma Mère, il la conduisit auprès du feu, & me plaça auprès d'elle, à la table du thé : il fit asseoir le Major, & le Capitaine auprès de lui. Il avoit tant de grace dans son maintien ! O Mademoiselle, je crains de devenir une Idolâtre. Et puis il dit, Emilie, ma chère, vous nous ferez le thé. Ma sœur a dîné dehors, dit-il à ma Mère... Ouï, Monsieur,

ſieur, lui dis-je, je le ferai. J'étois vive comme un oiſeau.

Mais avant que les domeſtiques entrent, permettez moi de vous dire, Madame, ce que Miſs Jervois m'a propoſé... Ils attendoient tous en ſilence.

Elle a ſouhaité que vous acceptiez de ſa main, Monſieur le Major, pour votre uſage commun, une augmentation de 100 l. par an, que j'aurai ſoin de vous faire payer par quartier, durant la vie de Me. O-Hara, ne doutant point que vous ne la rendiez heureuſe autant qu'il dépendra de vous.

Ma Mère ſe baiſſa, rougit par reconnoiſſance, & parut ſenſiblement obligée.

Et elle vous prie, Madame, d'accepter, comme de la part du Major, une rente de 100 autres livres qu'il tirera ſur moi par quartier auſſi, ou vous, Madame, ſi vous aimez mieux lui en éviter la peine, car ces 100 livres doivent être apliquées à vos uſages particuliers, Madame, & vous n'y aurez rien à voir, Major O-Hara.

Bon Dieu! Monſieur! dit le Major... Quel malheureux j'étois la dernière fois que j'ai été ici!... Qui pourroit tenir à cela!

Il ſe leva, & alla vers la fenêtre. Et le Capitaine dit, mon bon Jeſus, & quelque autre choſe que je ne pouvois remarquer, car je pleurois comme un enfant.

Quoi, Monſieur! dit ma Mère 400 l. par an! Eſt-ce ainſi que vous l'entendez?... Ouï, Madame... Et, Monſieur, être ſi généreux que de me payer mes 100 l. comme ſi je les recevois, non de mon enfant, mais de mon mari!...

Bon Dieu! Que vous m'humiliez, Monsieur! Quelle honte, quels remords ne jettez-vous pas dans mon cœur!

Les larmes de ma pauvre Mère couloient aussi vite que les miennes.

O Madamoiselle, me dit la chère petite, me serrant dans ses bras, comme votre tendre cœur est touché!... C'est bien heureux que vous ne fussiez pas là!

Le Docteur Bartlet vint pour boire le thé. Mon tuteur ne voulut pas permettre qu'Antoine qui s'étoit offert, nous servît. Antoine a été domestique de mon Père, quand ma Mère n'étoit pas si bonne.

Pendant qu'on but le thé, il n'y eut que des regards & des mots d'admiration & de gratitude.

Que leurs cœurs étoient aises! Je vous réponds... N'est-ce pas une charmante chose, Mademoiselle, que de rendre les cœurs des gens contens?... Oui, surement... Que de cœurs mon tuteur n'a-t-il pas réjoui! Il faut que vous lui recommandiez d'être méchant pour moi, autrement je ne saurai que devenir!.... Mais alors, quand il le feroit, je me contenterois de me retirer toute seule, & de pleurer, d'être fâchée contre moi, & de penser qu'on ne sauroit le blâmer.

O mon amour! Mon Emilie! lui dis-je, prenez garde à votre reconnoissance. C'est ce qui a engagé votre bonne amie.

Mais que puis-je y faire, Mademoiselle? Un cœur droit peut-il être ingrat? Le Docteur Bartlet dit, qu'il n'y a point de vrai bonheur dans

cet-

cette vie, & ne vaut-il pas mieux être rendu malheureux par les braves gens, que par les méchans? Ma chère Demoiselle, vous-même vous m'avez souvent renduë malheureuse par votre bonté pour moi; & parce que je savois que je ne pourrois jamais la mériter ni la reconnoitre.

Cette chère jaseuse continua... Mon tuteur me prit en particulier quand on eut bu le thé? Mon Emilie, dit-il... (J'aimerois bien qu'il m'appellât *son* Emilie!... Mais tout le monde, je crois, est son Emilie.) que je voye ce que vous ferez de ces deux billets, (il m'en donna deux de 25 l. chacun)... on peut n'avoir pas de l'argent d'avance à présent. Nous supposerons que votre Mère est mariée depuis six mois: l'argent destiné à ses usages, & l'augmentation de la pension peuvent commencer à se payer depuis le 25. 10bre dernier. Que je voye avec quelle grace Emilie disposera de ces billets quand ils se retireront. Par la conduite de Mr. O-Hara dans cette occasion, nous verrons si c'est un homme avec qui votre Mère puisse vivre heureuse, s'il n'y a pas de sa faute, à présent que *vous* les avez intéressés à bien vivre l'un avec l'autre; mais que cela vienne tout de vous.

Que cela étoit bon!. J'aurois pu baiser la main qui me donnoit les billets, si j'avois cru que cela ne paroitroit pas trop familier.

Je vous comprends, Monsieur, lui dis-je

Quand ils s'en allèrent, dans des épanchement de reconnoissance & de joie, je m'addressai à Mr. O-Hara. Monsieur, lui dis-je, il

convient que le paiement de la pension ait un commencement; que ce soit depuis Noël dernier. Acceptez de ma main le premier paiement ... Je lui donnai un des billets; & regardant ma Mère avec un air de respect, de peur qu'il ne fît quelque méprise & qu'il ne se décréditât lui-même aux yeux de l'homme du monde qui a le discernement le plus fin, je lui donnai encore l'autre billet.

Il regarda le premier billet, & puis l'autre, avec surprise ... Se courbant alors jusqu'à terre devant moi, & devant mon tuteur, il s'avança vers ma Mère, & les lui présenta tous deux. Il faut que ce soit vous qui parliez, Madame, dit-il, je ne puis le faire, comme je le dois. Dieu veuille que j'emporte mon cœur entier de cette maison! Il se précipita hors de la porte, & quand il fut dans le vestibule, il s'essuya les yeux, & sanglotta comme un enfant; à ce qu'un des domestiques a dit à Anne.

Ma Mère regarda les billets l'un après l'autre, comme avoit fait son mari, & levant les yeux au ciel, elle m'embrassa ... Elle vouloit dire quelque chose à mon tuteur, mais il la prévint en disant, Emilie vous sera toujours soumise, Madame, & respectera Mr. O-Hara: puissiez-vous être heureux ensemble!

Il la conduisit dehors ... Y eut-il jamais une pareille condescendance! Il la conduisit vers son mari, qui s'étant un peu remis, vouloit donner quelque argent au domestique qui se retiroit pour ne pas le recevoir ... Personne, dit mon tuteur, en souriant gracieusement, ne paie mes domestiques que moi, Mr. O-Hara. Ce

sont

font de braves gens, & ils méritent ma faveur.

Il conduisit ma Mère jusqu'à la porte. Il me fut impossible d'en faire autant. Je retournai en courant, & en pleurant de joie dans l'antichambre, quand ils en sortirent. Je ne pouvois me soutenir. Comment l'aurois-je pu, vous comprenez, Mademoiselle? . . . Pendant tout ce tems-là, le Capitaine Salmonet essuyoit ses yeux, haussoit les épaules, levoit les mains au ciel, & crioit Jesus: une ou deux fois il fit le signe de la croix. Mais pendant tout ce tems mon tuteur avoit l'air, & agissoit comme s'il n'y avoit rien eu dans ces actions, & dans ces loüanges dont il dût être glorieux.

Quand il revint vers moi, je me levai, & me jettai à ses pieds; mais je ne pus lui dire autre chose, que, je vous remercie, Monsieur, pour votre bonté envers ma Mère. Il me releva, il s'assit auprès de moi. Voyez, mon enfant, me dit-il, en prenant ma main (mon cœur étoit sensible à cette faveur, & palpitoit de joie) voyez ce que les gens qui ont de la fortune ont le pouvoir de faire. Vous en avez une considerable. A présent que votre Mère est mariée, j'ai des esperances d'elles. Ils garderont du moins les apparences l'un avec l'autre & devant le monde. Ils ne manquent de sens ni l'un ni l'autre: vous avez fait un acte de devoir & de bienveillance tout à la fois. Un homme qui leur envieroit ces deux cent l. prises sur votre fortune pour rendre votre Mère heureuse, n'aura pas mon Emilie . . . Voudriez-vous un tel homme?

Votre Emilie, votre heureuse Emilie, Monsieur, n'a pas, & ne peut avoir un cœur qui veille qu'on y prenne garde, si elle ne se laisse guider aveuglément par vous... Je lui dis cela, Mademoiselle, & c'est bien vrai.

Et ne serra-t-il pas, lui dis-je, son Emilie contre son sein quand elle lui dit cela?

Non, Mademoiselle, ç'auroit été un trop grand honneur; mais il m'apella bonne enfant, & il dit, vous ne serez jamais exposée à suivre *aveuglément* mes avis; votre raison (& il m'apella encore son enfant,) sera toujours le juge de ma conduite envers vous, & dirigera votre attention à mes avis. Il dit quelque chose comme cela, mais beaucoup mieux que je ne puis le dire.

Il m'apelle plus souvent, *enfant*, Mademoiselle, que d'aucun autre nom, quand nous sommes seuls ensemble; & il n'est pas tout-à-fait aussi aisé, il me semble, quelquefois, dans ses façons avec moi, (quoique extrémement gracieuses, je ne sai pas comment) que quand nous sommes en compagnie... D'où vient cela?... Je suis sure que je le respecte autant dans un tems que dans l'autre... Croyez-vous, Mademoiselle, que cette remarque signifie quelque chose? Y a-t-il quelque raison pour cela?... J'aime à l'étudier, & à trouver la signification de ses regards, aussi bien que de ce qu'il dit. Le cœur de sir Charles Grandison est le livre du ciel... Ne puis-je pas l'étudier?

Etudiez le, ma chère, pendant que vous en avez la commodité. Mais il nous quittera bientôt, il quittera bientôt l'Angleterre.

Je

Je le crains, quoique j'aie de l'amitié & de la compaſſion pour la pauvre Clémentine dont le cœur eſt ſi bleſſé, & ſi accablé. Mais mon tuteur ne ſera jamais qu'à vous. La première & la dernière choſe que je demande dans mes prières, matin & ſoir, depuis que j'ai ouï parler de Mademoiſelle Clémentine, c'eſt que vous ſeule puiſſiez être Lady Grandiſon. Et je continuerai à faire cette prière ... Mais, me le pardonnerez-vous? je conclus toujours en priant que vous permettiez tous deux à la pauvre Emilie de demeurer avec vous.

Le bonne petite! La *pauvre* Emilie, dit-elle! ... Je l'embraſſai, & nous mêlames nos larmes, aïant toutes deux le cœur gros l'une pour l'autre, & peut-être chacune pour ſoi.

Elle s'en alla: j'ai repris ma plume ... & écrit ce qui s'étoit dit presque auſſi vite que la penſée. Je la quitte pour me préparer à accompagner mes couſins au quarré de S. James.

LETTRE X.

Suite.

Mécredi ſoir, 5. *Avril.*

Miſs Grandiſon, comme je vous l'ai dit, emporta ma Lettre de hier. Auſſitôt que nous entrames dans la maiſon de ſir Charles, les deux ſœurs nous conduiſirent dans l'antichambre de la ſalle à dîner, & me félicitèrent ſur la grande conſidération que leur frère m'avoit té-

moignée, quoique par préférence à elles, sur la communication qu'il m'avoit faite, & sa conduite délicate & tendre avec moi. Lord L. nous joignit, & comme il avoit lu la Lettre il me félicita aussi ... De quoi, Lucy?... Quoi! sur la possibilité, que si la malheureuse Clémentine mourroit, ou si elle étoit enterrée pour sa vie dans un couvent, ou s'il en étoit disposé autrement, eh bien, alors votre Harriet pourroit avoir lieu d'esperer de trouver un mari *civil* dans sir Charles Grandison, & une moitié de cœur! N'est-ce pas à quoi reviennent ces humiliantes félicitations?

Lorsque nous entrames, sir Charles étoit dans son cabinet avec Mr. Lowther, le chirurgien qu'il a engagé à aller avec lui. Il vint pour nous faire compliment, mais il retourna d'abord... Il avoit aussi avec lui deux médecins distingués par leur habileté pour les dérangemens de cerveau : il leur avoit communiqué auparavant le cas de la malheureuse Clémentine, & ils lui apportoient par écrit leur opinion sur la manière dont on devoit la traiter selon les differens symptômes de son desordre.

Il nous apprit cela quand il nous rejoignit, & parla en même tems avec beaucoup d'éloges, des chirurgiens Anglois, & sur-tout de celui-là. Il ajouta que comme les maladies de nerfs étoient plus communes en Angleterre que dans aucun autre païs, il se flattoit que les médecins Anglois seroient plus habiles que les autres dans la façon de les traiter; & que puisqu'il devoit faire le voyage, il vouloit se pourvoir de tous les moyens qu'il pouvoit imaginer, pour contri-

buër

buër au rétablissement d'amis qui lui étoient si chers.

Miss Grandison lui dit que nous avions tous quelque crainte sur son voyage d'Italie, de la part de ce fier & opiniâtre Général. Miss Byron, dit-elle, nous a appris que M^r. Beaumont ne vous conseille pas le voyage.

Le jeune Marquis de Porretta, dit-il, est vif, mais il est galant homme, & il aime sa sœur. Il faut donner quelque chose au chagrin qu'il ressent de leur malheureuse situation. Il est naturel, dans une violente affliction, d'en chercher les causes hors de nous. Je n'ai aucune crainte de lui, ni de personne. La tâche à laquelle je suis appellé, me regarde personnellement; il faut s'en remettre de l'événement à qui on le doit. Si ma visite donne quelque soulagement à un seul de la famille, je serai bien payé de mes peines; si elle en donne à plus d'un, je serai trop heureux... Et quel que puisse être l'événement, je serai plus à mon aise avec moi-même, que je ne pourrois l'être, si je ne me rendois pas à la prière de l'Evêque, fût-il le seul qui me l'a fit.

Lord L. demanda à sir Charles, s'il avoit fixé le jour de son départ?

Je viens de le fixer, dit-il, dans cette demie heure: Mr. Lowther m'a dit qu'il sera prêt au commencement de la semaine prochaine; & j'espère d'être samedi au soir à Douvres pour m'embarquer.

Nous nous regardions l'un l'autre: Miss Grandison m'a dit ensuite que j'avois changé plusieurs fois de couleur, & que je lui avois

fait peur. Mon cœur étoit effectivement un peu ébranlé. Je crois que je ne dois pas penser à prendre congé de lui quand il partira. Ah Lucy! dans neuf jours d'ici!... Cependant dans moins de neuf jours après cela, je serai dans les bras des plus tendres parens dont aucune créature ait jamais pu se vanter.

Sir Charles prenant sa sœur en particulier; j'ai quelques mots à vous dire, Charlotte, lui dit-il. Ils furent ensemble près d'une demie heure. En revenant, j'ai sujet de penser, dit-il, que Charlotte consentira à donner la main à Lord G. Elle a de l'honneur, il faudra bien que son cœur suive sa main. J'ai une prière à lui faire devant tous nos amis communs... Le Comte de G., Lady Gertrude, Lord G. font tous les mêmes instances; c'est que je puisse donner ma sœur à Lord G. avant que de quitter l'Angleterre.

Je vous ai dit, mon frère, que cela est impossible, si vous partez dans neuf ou dix jours.

Sir Charles me pria en particulier de travailler à la déterminer. Je ne puis, dit-il, douter que Miss Grandison ne veuille obliger son frère.

Elle s'opposa avec force à fixer sitôt le jour.

Il la pressa de l'air le plus tendre, & cependant très-sérieusement. Il dit qu'il lui convenoit de mettre ordre à ses affaires avant que de partir; qu'il quitteroit l'Angleterre avec beaucoup moins de peine, s'il voyoit sa sœur mariée avec un aussi honnête homme que Lord G., Lord G. dit-il, vous adore. Vous vous proposez d'être à lui: déterminez-vous à obliger votre

tre frère, qui, quoiqu'il ne puisse être heureux en lui-même, souhaite de vous voir heureuse.

O sir Charles! dit-elle, vous me désolez par votre sérieux, & par votre bonté.

Le sujet n'est pas indifferent, Charlotte: je parle très-sérieusement. J'ai beaucoup d'affaires à regler. Mon cœur est dans cette compagnie, cependant mes occupations me laisseront peu de tems pour en jouïr jusqu'à mardi prochain.. Si vous me refusez à présent, il faudra bien que je me soumette. Si vous avez autre chose à alléguer qu'une fausse délicatesse, dites le, & je ne vous presserai pas davantage.

C'est donc ici la dernière fois que vous me le demandez, Monsieur? dit-elle d'un air un peu méchant.

Ce n'est pas le dernier mot de Lord G... mais c'est le mien... Mais je ne vous permettrai pas de me répondre en plaisantant. Si vous pouvez nommer un jour avant mardi prochain, vous m'obligerez beaucoup. Je laisse cela à vos reflexions. Il sortit.

Chacun la pria alors de faire ce plaisir à son frère, & sur-tout Lady L. Elle lui dit qu'il avoit des *droits* sur sa complaisance, & qu'il lui avoit parlé, à elle, d'une manière encore plus sérieuse: elle pourroit à peine l'excuser, dit-elle, si ce qu'il avoit dit si sérieusement, qu'il devoit mettre ordre à ses affaires, ne faisoit aucune impression sur elle. Vous savez, Charlotte, continua-t-elle, qu'il ne peut avoir d'autre motif que votre bien; & vous m'avez dit que vous avez dessein d'épouser Lord G., que vous estimez son Père, sa Tante, & tous ceux

de sa famille que vous avez vu; ils sont tous charmés de vous. Les arrangemens sont reglés, mon frère vous l'a dit hier au soir. Il ne manque plus que votre jour.

Je voudrois, dit-elle, qu'il fût la moitié aussi pressé de se marier lui-même.

Il le seroit, j'ose dire, Charlotte, si cela dépendoit autant de lui que de vous.

Que diantre! se marier dans une semaine avec un homme que j'ai querellé pendant les quinze derniers jours... Il faut que la fierté, & la petulance baissent par dégrés, ma sœur. Il me faut un mois au moins, pour adoucir assez mes traits avec lui, afin qu'il puisse me sourire en face.

Votre frère vous a fait entendre, Charlotte, lui dis-je, qu'il aime votre vivacité; mais qu'il l'aimeroit encore plus, si elle consultoit *les tems & l'occasion.*

Il est sorti, ma sœur, dit Lord L., dans la résolution de ne vous plus presser, si vous le refusez.

Je *hais* ses façons décisives.

Ne vous a-t-il pas fait sentir, Charlotte, lui dis-je, & d'une manière si sérieuse que cela a touché tout le monde, qu'il y a une sorte de nécessité pour lui?

Je n'aime pas cette Clémentine, Harriet. Tout cela vient d'elle.

Dans ce moment un bruit à la porte nous annonça des visites. Emilie accourut... Lord G., le Comte, & Lady Gertrude, je vous assure!

Miss Grandison changea de couleur... Un tour de mon frère!... Ah ciel! Je vais être

assiégée!... Je veux être boudeuse, pour n'être pas impertinente.

Boudeuse, vous ne pouvez l'être, Charlotte, dit Lady L. mais *impertinente*, vous le pouvez. Souvenez-vous cependant du sérieux de mon frère, & épargnez Lord G. devant son Père, & sa Tante, autrement vous nous ferez de la peine à tous.

Comment le puis-je? Notre dernière querelle n'est pas finie. Mais avertissez le de n'être ni impertinent, ni trop assuré.

Sir Charles entra dans ce moment, introduisant le Comte, & Lady Gertrude. Après les premiers complimens, je vous prie, sir Charles, lui dit Miss Grandison, en le tirant à part, auprès de moi, & parlant bas, dites moi la vérité, ne saviez-vous rien de cette visite?

Je les ai *invité*, Charlotte, lui dit-il à l'oreille. Je n'ai pas cependant voulu vous surprendre. Si vous cédez, vous me ferez un grand plaisir; si non je ne serai pas fâché contre ma sœur.

Que puis-je faire? Soyez moins bon pour moi, Monsieur, ou moins pressant.

Vous avez assez donné au point d'honneur femelle, Charlotte. Lord G. vous a fait la cour avec zèle. Vous ne doutez pas de l'ardeur de sa passion, ni de votre propre pouvoir. Laissez moi le jour; que ce soit mardi prochain.

O ciel, Je ne puis vous souffrir, après une telle... Elle sembloit hors d'haleine, il se tourna vers moi, elle alla près de Lady Gertrude, qui se levant la prit par la main, & passa avec elle dans la chambre voisine...

Elles y restèrent jusqu'à ce que le dîner fût ser-

servi. Quand elles revinrent, je crus que je n'avois jamais vu Miſs Grandiſon ſi aimable: ſes joues étoient couvertes d'une charmante rougeur. Un joli embarras dans ſes yeux donnoit des graces à toute ſa phyſionomie, & adouciſſoit, pour ainſi dire, la majeſté naturelle de ſes traits.

Lord G. avoit l'air charmé, comme ſi ſon cœur eût été rempli des plus heureux préſages. Le Comte ne paroiſſoit pas moins content.

Miſs Grandiſon contre ſon ordinaire fut penſive pendant tout le dîner. Je fus bien joyeuſe de la voir ainſi, dans l'eſperance que quand l'amant deviendroit époux, la maîtreſſe trop vive ſe changeroit en obligeante épouſe... Cependant de tems en tems, quand la joie du cœur de Milord ſe répandoit ſur ſes lèvres, je pouvois remarquer dans les yeux de Charlotte, cet air malin qui la fait aimer & craindre tout à la fois.

Après le dîner le Comte de G. & Lady Gertrude ſouhaitèrent d'avoir une conférence avec ſir Charles & Lady L. Bientôt ſir Charles rentra, & leur mena Miſs Grandiſon. Lord G. changea ſouvent de couleur.

Sir Charles les laiſſa enſemble & nous joignit. Nous étions debout, il me prit à part... J'eſpère, Mademoiſelle, me dit-il, qu'on pourra gagner Charlotte pour mardi prochain; mais je ne la preſſerai plus.

Je croyois qu'il ſe préparoit à me dire quelque choſe de particulier, quand Lady L. entra, & nous pria tous deux d'aller vers ſa ſœur, qui avoit quitté le Comte, & Lady Gertrude, de leur conſentement.

Ah

Ah ma Harriet, dit-elle, aïez pitié de moi, ma chère!... L'abbattement eſt l'enfant de l'orgueil!... Se tournant alors vers ſir Charles, je me confeſſe vaincue, lui dit-elle, par votre empreſſement, puisque vous devez bientôt nous quitter, & par les importunités du Comte de G. de Lady Gertrude, & de ma ſœur... Sans avoir mon cœur, ni mes habits prêts, je ſuis réſolue d'obliger le meilleur des frères. Diſpoſez de moi, Monſieur, comme vous le trouverez à propos.

Ma ſœur conſent, Monſieur, dit Lady L. pour mardi prochain.

De bon cœur, j'eſpère. Si Charlotte ſoupçonne qu'en prenant plus de tems, elle pourroit n'être pas à Lord G. qu'elle en prenne. Lord L. pendant mon abſence ſera pour elle tout ce que je ſouhaite d'être quand elle ſera déterminée.

Je ne balance point, Monſieur; mais j'aurois voulu du moins un mois de tems pour me reconnoitre; & après avoir traité Lord G. ſi cavaliérement, j'aurois voulu lui donner par dégrés quelques perſpectives de bonheur avec moi qu'il n'a pas eu jusqu'à préſent.

Sir Charles l'embraſſa. Je ne vois plus que ma ſœur, dit-il, que le changement commence à préſent! Lord G. en ſera charmé, & regardera tout ce qui s'eſt paſſé, comme des épreuves ſeulement de ſon amour pour vous. L'épouſe obligeante lui fera oublier la maîtreſſe trop vive: à préſent, ma chère ſœur, permettez moi de vous préſenter au Comte & à Lady Gertrude.

Il la conduiſit vers eux: Lady L. prit ma main, & m'y mena auſſi..., Charlotte, Milord, dit-il,

dit-il, cède à vos instances & à celles de Lady Gertrude; mardi prochain unira les deux familles par la plus tendre relation.

Le Comte la baisa d'un air fort tendre: Lady Gertrude en fit autant, & courut d'abord à son neveu, qu'elle amena, & présenta à Miss Grandison.

Elle n'eut que le tems de me dire à l'oreille quand il approcha; Ah, Harriet, voici le plus mauvais rolle de la pièce... Il mit un genou en terre, lui baisa la main, mais il étoit trop aise pour pouvoir parler; car Lady Gertrude lui avoit dit en l'amenant, que mardi étoit son heureux jour.

Il est impossible, Lucy, que sir Charles Grandison n'emporte tout ce qu'il a entrepris. Quand il paroitra devant la famille de Porretta en Italie, qui pourra tenir contre lui? Sa consideration n'a-t-elle pas doublé, & *plus* que doublé, depuis qu'il les a quitté? Ils invitent à présent un homme dont ils avoient souhaité l'absence. Ils ont essayé inutilement tous les autres moyens de rétablir leur Clémentine. Il possède à présent un bien considerable. Le bruit de ses vertus est allé dans les païs éloignés. O ma chère, tous les obstacles doivent fuir devant lui. Et s'il plait au ciel de rétablir Clémentine, tous ses parens doivent concourir pour la lui donner aux conditions qu'il a proposées, & dont il ne peut revenir, les aïant proposé lui-même.

Il est évident que son cœur est à Bologne... Eh bien, mais il y doit être. Cependant je n'ai pu m'empêcher d'être sensiblement touchée de ces mots que je lui ai entendu dire à Lord

Lord L. qui lui avoit demandé quelque chose.
„ Je suis impatient de partir. Si je n'avois
„ pas attendu Mr. Lowther, j'aurois répondu
„ en personne aux dernières Lettres que j'ai
„ reçuës d'Italie."

Mais puisque l'honneur, la compassion, l'amour, l'amitié, plus noble encore que l'amour, ont des droits sur lui, qu'il obéisse à sa vocation. Il m'a accordé une haute estime; que je sois digne de son amitié! J'aurai des serremens de cœur dans l'occasion; mais qui n'en a pas, en aimant quelqu'un plus que le reste du monde?

Pendant que nous buvions le thé, sir Charles parlant de son cousin Grandison à Lord L. Il est étrange, Milord, dit-il, que nous n'entendions rien dire de notre cousin Everard depuis si longtems; mais dans quelque tems qu'*il revienne sur l'eau*, Charlotte, si je suis absent, recevez le sans lui faire de reproches. Cependant j'aurois été bien aise qu'il prît part à nos plaisirs. Faut-il que je quitte l'Angleterre sans le voir?

J'apprends que ç'a été la méthode de ce pauvre malheureux, de s'enfermer quelquefois avec quelque femme dans une maison particulière, de peur que son cousin ne le trouve, & au bout de deux ou trois mois, quand il est las de sa misérable compagne, il *revient sur l'eau*, comme dit sir Charles, il se fait voir, il cherche la faveur & la compagnie de son cousin, & pendant autant de mois, il vit dans un état de contrition. Sir Charles, dans sa grande charité, croit jusqu'à ce qu'il survienne quelque nouvelle tentation, qu'il est sincère dans son repentir, &

il espère qu'avec le tems il reconnoitra ses égaremens.

Oh Lucy, quelle basse, quelle rampante, & miserable créature paroit un libertin, quand on *baisse* les yeux sur lui, & qu'on les *léve* sur une créature aussi glorieuse que sir Charles Grandison!

La conversation tomba sur l'engagement qu'avoit pris sir Charles pour le lendemain au sujet du triple mariage des Danbys. Nous le félicitames tous de l'heureux succès qui avoit recompensé sa bénéficence pour cette famille. Il nous fit un portrait des trois couples fort à leur éloge, & loüa les familles de part & d'autre qui alloient être si étroitement unies, n'oubliant pas de parler obligeamment de l'honnête Procureur Mr. Sylvestre.

Il nous dit qu'il partiroit vendredi de grand matin pour Windsor, pour accompagner Lord W. dans sa première visite à la maison de Mansfield. Vous aurez la peine, Lady L. dit-il, de faire remonter les bijoux de feue Lady W. pour un présent à la future. Milord me les a montré, parmi un grand nombre de joyaux précieux de sa défunte épouse. Ils sont riches & feront honneur à son rang. Vous serez charmée Lady L. & vous, mes sœurs, de votre nouvelle tante, & de toute sa famille. Je me réjouïs dans la perspective du bonheur qui accompagnera les derniers jours du frère de ma Mère; & en même tems d'être un moyen pour relever une ancienne & vertueuse famille.

Nous nous regardions tous les uns les autres, comme pour nous soutenir contre notre sensibilité, car tous nos yeux étoient mouillés de larmes.

mes. Voilà *à présent*, pensois-je, ce grand homme qui réjouït tous ceux qui le voient & l'entendent; mais dans dix jours *où* sera-t-il? Et *à qui* sera-t-il dans un an?

Il parla avec un singulier plaisir de l'arrivée si souhaitée de son Beauchamp. Il se plaisoit à penser qu'il laisseroit derrière lui un homme qui charmeroit tout le monde, & qui le remplaceroit auprès de ses amis pendant son absence... Le beau portrait, qu'il fait, avec le Docteur Bartlet, de cet aimable ami!

Comme le Comte, & Lady Gertrude devoroient tout ce qu'il disoit! Ils étoient fiers de la relation qu'ils alloient avoir bientôt avec un homme de ce mérite.

Vous me dites dans votre dernière Lettre, Lucy, que Mr. Greville a la hardiesse de laisser échaper des menaces contre cet excellent homme... Miserable!... Que mon cœur se soulève contre lui!... Il... Mais ne parlons plus de cette vile créature.

LETTRE XI.

Suite.

Jeudi matin, 6. *Avril.*

Miss Grandison & Miss Jervois sortent d'ici. Lady L. a résolu, dit Charlotte, de mettre tout le monde à l'ouvrage, pour que toutes choses soient en aussi bon ordre qu'il sera possible en si peu de tems, pour mardi prochain. Miss

Miſs Grandiſon, le croirez-vous? avouë qu'elle n'a pas le courage de penſer à rien. Quelle doit être la ſolennité de cette circonſtance quand elle eſt proche, puis qu'elle ôte le courage à Charlotte Grandiſon.

Elle monta avec moi dans mon appartement. Elle ſe laiſſa tomber ſur une chaiſe: c'eſt une folie de le nier, Harriet, mais je ſuis fort abatuë, & fort ſotte. Je n'aime point mardi prochain.

Votre objection n'eſt-elle que contre le jour, ma chère?

Je n'aime point le perſonnage.

Y en a-t-il quelqu'un que vous aimiez mieux?

Je ne puis pas dire cela. Mais ce frère me fait mépriſer tous les autres hommes. Je voudrois compoſer pour avoir un mari la moitié auſſi bon... tendre, doux, humain, poli, & même gai au milieu de l'affliction!... O Harriet! où trouver un homme pareil?

Nulle part... Mais par votre mariage, vous ne perdez pas, au contraire, vous vous aſſurez encore mieux l'affection de ce frère. Vous aurez un homme d'un bon caractère, un honnête homme pour mari, un homme qui vous aime; & vous aurez par deſſus cela votre frère.

Croyez-vous que je puiſſe être heureuſe avec Lord G.?

Surement, s'il n'y a pas de votre faute.

C'eſt là l'affaire: je puis peut-être ſupporter le perſonnage, mais je ne puis l'honorer.

Ne faites donc pas vœu de l'honorer; ne vous préſentez pas avec lui à l'autel.

Mais il le faut... Mais je crois que *je penſe* trop: la reflexion n'eſt pas amie du mariage...

Plût

Plût au ciel que le même jour que je donnerai la main à Lord G., la vôtre fût unie avec celle de mon frère!

Ah Miſs Grandiſon! Si vous m'aimez, tâchez de me guérir, & n'entretenez pas l'eſperance d'une choſe qui jamais, jamais ne peut être.

Chère créature! Vous ſerez plus grande que Clémentine, c'eſt-à-dire, que ce qu'il y a de plus grand, ſi vous pouvez ſoumettre une paſſion qui a bouleverſé ſa raiſon.

Ne faites pas, Charlotte, des comparaiſons dans leſquelles la conſcience dit à votre Harriet qu'elle doit avoir du deſſous. Il n'eſt pas beſoin que je me mépriſe moi-même, pour me croire inférieure à Clémentine.

Vous êtes une généreuſe créature!... Mais ce mardi qui s'approche ... Je n'en puis ſoutenir l'idée.

Chère Charlotte!

Et chère Harriet!... Mais les empreſſemens, les aſſiduïtés de ce ridicule perſonnage me dégoutent.

Vous ne le haïſſez pas?...

Le haïr...-Non... je ne le hais pas. Mais je me ſuis ſi fort accoutumé à le regarder comme un ſot, que je ne puis m'en empêcher. Il n'auroit pas dû être ſi docile avec un caractère comme le mien; il auroit dû ſe fâcher quand je me jouois de lui. J'en ai fait mon jouët, je ne m'en déferai pas, cela eſt certain.

J'eſpère donc qu'il ſe fâchera contre vous, qu'il ſe reſſentira de vos mauvais traitemens.

C'eſt trop tard, c'eſt trop tard pour commencer, Harriet. Je ne le ſouffrirois pas à préſent.

ſent. Il ne m'a j'amais laiſſé voir que ſon viſage pût s'accomoder de deux ſortes de traits. Le pauvre homme peut avoir l'air affligé, je ſai fort bien cela: mais il me fera toujours rire quand il voudra prendre l'air *fâché*.

Vous n'y penſez pas, Charlotte. Vous pouvez lui donner tant de ſujet d'être fâché, que cela lui devienne habituel, & vous feriez bien aiſe alors de le voir content. Les hommes ont cent moyens que les femmes n'ont pas de s'amuſer hors de la maiſon quand ils n'y ſont pas heureux. J'ai ouï faire cette remarque à...

A votre Grand-Mère, Harriet. La bonne vielle Dame! Cela pouvoit être ainſi ſous ſon regne; mais vous trouverez que les femmes ont aujourd'hui autant de moyens que les hommes de s'amuſer hors de la maiſon. N'avez-vous pas fait cette remarque vous-même dans une de vos Lettres à Lucy? Ah, ma chère, nous pouvons pendant les vingt quatre du jour, nous moquer de nos Monarques, s'ils ne ſont pas dociles.

Mais Charlotte Grandiſon ne veut pas, ne peut pas...

Ouï, cela eſt vrai, ma chère,... mais alors je ne ſerai pas *Grandiſon*. Cependant l'homme trouvera quelque ſureté dans la bonté de mon frère. Il n'eſt pas ſeulement bon lui-même, mais il rend bons auſſi, ou par la crainte ou par la honte, tous ceux qui ont quelque relation avec lui. Mais j'eſpère que quand huit ou quinze jours feront heureuſement paſſés, & que mes eſprits feront revenus de l'abbatement où m'a jetté cette abominable précipitation, je pour-

rai

rai trouver quelque imagination qui fera rire tout le monde, excepté celui qui pourroit se mettre en tête qu'il en souffre. Et peut-on rire, & être fâché dans le même moment?

Vous ne devriez pas vous marier, Charlotte, jusqu'à ce que cette veine de raillerie fût fermée.

J'espère de la conserver jusqu'à cinquante ans.

Ne dites pas cela, Charlotte. Dites que vous espérez de la conserver seulement aussi longtems qu'elle sera regardée comme innocente, par celui qu'il sera de votre devoir d'obliger, & aussi longtems qu'elle ne vous fera point de tort à vous-même.

Votre servante, sainte Gravité!... Mais ce qui doit être sera. Il doit le voir. Ce sera son affaire. Il péchera avec les yeux bien ouverts. Je crois qu'il m'a assez vuë pour être averti. Tout ce qui m'inquiète, ce sont les huit ou quinze premiers jours. Il sera le Roi pendant tout ce tems-là... Cependant peut-être pas tout-à-fait encore. Et dès-lors je serai toujours sa souveraine, ou je suis bien trompée. Que diantre une femme épousera un homme qui ne vaut pas mieux qu'elle, & elle négligera de se payer elle-même de sa condescendance!... Mais, aye-ouf!... Voilà un soupir, Harriet. Si j'étois à la maison je vous chanterois une chanson, ou je vous jouerois un air, pour me reconforter un peu moi-même.

Elle me pria ensuite très-instamment de lui tenir compagnie jusqu'au jour fatal, & pendant ce jour. Vous voyez, dit-elle, que mon frère est engagé jusqu'à lundi. Chère créature,

ſoutenez moi, fortifiez moi... Ne voyez-vous pas mon cœur battre à travers mes habits?... Si vous m'aimez, venez déjeuner demain avec moi, & ne me quittez pas pendant tout le tems... N'êtes-vous pas ma ſœur, & l'amie de mon cœur? Je vous donnerois un mois ſi vous me le demandiez. Allons, deſcendons, je demanderai permiſſion à vos couſins.

Elle le fit, & ils l'accordèrent volontiers, avec leur bonté ordinaire.

Sir Charles eſt parti ce matin pour aſſiſter au triple mariage; dans un habit charmant, dit ſa ſœur. J'ai fait promettre à Miſs Grandiſon de me rendre compte de tous les détails qu'elle pourra apprendre par le moyen de Saunders, ou par le recit-même de ſir Charles. Nous autres, jeunes filles, nous ſommes, je crois, fort attentives à de pareilles ſcènes, comme pouvant nous y trouver un jour.

LETTRE XII.

Miſs GRANDISON *à* *Miſs* BYRON.

Jeudi ſoir.

Déraiſonnable, méchante, cruelle Byron! Attendre qu'une pauvre créature ſi près de ſon exécution, écrive comment ſe ſont comportés d'autres gens dans les mêmes circonſtances rédoutables! Le nœud du mariage a pendu depuis quelque tems ſur ma tête; Je l'ai déjà autour du col,... Presque étranglée, ma chère!...

re!... Entendre lire, en premier lieu, en second lieu, en troisième, en quatrième, presque jusqu'à douze... Dieu nous soit en aide!... Et le vilain Notaire levant contre moi son né armé de lunettes, comme pour voir comment je suportois la chose! Lord G. m'insultant, à ce qu'il me sembloit, par ses regards; Lady Gertrude ricannant; la petite Emilie sur le point de se récrier... Comment Harriet soutiendra-t-elle ces abominables lectures?... Mais je les ai quitté, pour reprendre haleine, & obéir à ma Byron.

Que vous dirai-je donc à présent au sujet des Danbys? *Saunders* a fait son raport. Sir Charles nous a dit quelque chose. Cependant je ne vous donnerai que les chefs: suppléez le reste.

En premier lieu, mon frère alla chez M^e. Harrington, tante de Miss Danby: elle fit tout excepté de l'adorer: elle avoit avec elle deux jeunes Dames, parentes de feu son mari, des friandes Demoiselles de la cité, qui s'étoient fait inviter pour voir l'homme qu'elles apelloient un prodige de générosité & de bonté. Saunders entendit l'une d'elles disant à l'autre, Ah ma sœur! C'est le Roi des hommes! Quelle pitié qu'il n'y en ait pas beaucoup de pareils! Mais, Harriet, s'il y en avoit une centaine, nous n'en laisserions pas un aller chercher une femme dans la cité: n'est-il pas vrai, ma chère?

Sir Charles fit l'éloge de Miss Danby. Elle étoit remplie de reconnoissance, & d'humilité, je suppose. Débonnaire, modeste, humble, ce sont les qualités des femmes dont les hommes

font le plus fous. Mais le mariage, & le sentiment d'une obligation, humilient également des cœurs même plus fiers que celui de Miss Danby; comme votre pauvre Charlotte peut le certifier.

Les jeunes époux & le reste de la compagnie devoient joindre sir Charles, l'épouse, & ces Dames, à S. Helène, c'est, je crois, le nom de l'Eglise.

Comme si le mariage étoit un honneur, la fille Danby, pour faire honneur à sir Charles, devoit être attelée la première. Il la donna au fils Gaillard. Le Père Gaillard donna sa fille à Edward Danby; Mais Mr. Hervey donna premiérement sa nièce à l'ainé.

Une des épouses, j'ai oublié laquelle, s'évanouït tout-à-fait; une autre s'évanouït à moitié; ... sauvée par des sels sentis fort à propos. La troisième, la pauvre ame! pleuroit de tout son cœur ... Comme je suppose que je ferai mardi.

Jamais surement, il n'y eut un faiseur de mariages comme mon frère, Dieu me donne bientôt ma revenche sur lui, dans le même goût!

La procession étoit un triomphe ... six carosses, avec quatre sots ou sottes dans chacun, allèrent tous chez Mr. Poussin à Enfield. Ils y trouvèrent une nombreuse compagnie. Mon frère fut extrémement gai, & les hommes aussi bien que les femmes se disputoient ses attentions; mais il furent fort attrapés en apprénant qu'il devoit les quitter le soir de bonne heure.

Une

Une Dame mariée, la femme de Monsieur... Monsieur Chose, (j'ai fort mauvaise mémoire pour me rapeller les noms de ces Chevaliers de la cité) étoit résolue, dit-elle, puisqu'ils ne pouvoient avoir sir Charles pour ouvrir le bal, de danser une fois avant le dîner avec le plus bel homme de l'Angleterre. On fit venir les Musiciens; & il ne fit point difficulté d'obliger la compagnie dans ce jour de joie.

' Savez-vous, Harriet, que sir Charles passe pour un des plus beaux danseurs de l'Angleterre? Souvenez-vous, ma chère, (Dieu me soit en aide! Je serai alors stupide, & ne me ressouviendrai de rien) souvenez-vous de le prendre pour danser mardi, vous jugerez alors par vous-même de son excellence dans cette science... Ne peut-on pas apeller la danse une science? Je suis sure que oui, si l'on en juge par le petit nombre de gens qui dansent gracieusement; & que c'est même une science difficile.

Sir Charles apparemment charma si fort tout le monde qu'ils voulurent absolument qu'il dansât avec l'épouse de Mr. Gaillard, qui passoit pour une belle danseuse. Après cela il prit les deux autres épouses l'une après l'autre.

O!... Et souvenez-vous, Harriet, de gagner quelqu'un pour le faire chanter... Vous jouërez du clavecin... Je crois que j'oublierai dans cet agréable moment du jour, (car vous avez une main charmante, ma chère) que je suis la principale folle dans la pièce du soir.

O Harriet!... Comment puis-je, dans les circonstances où je suis, m'occuper encore de

ces fades & sots personnages. Venez vers moi, mon amour, dès le point du jour, & ne me quittez pas jusqu'à ce que ... Je ne sai pas jusqu'à quand. Venez, & prenez ma place, ma chère; Je haïrai cet homme. Il ne fait que sautiller & danser autour de moi, & faire des grimaces, & tout le monde le soutient. Faut-il (j'espère que non) que ce soit ici la dernière fois que je me nomme

CHARLOTTE GRANDISON?

LETTRE XIII.

Miss BYRON à *Miss* SELBY.

Du quarré de S. James, vendredi matin, 7. *Avril.*

Sir Charles Grandison est parti de bonne heure ce matin pour aller chez Lord W. & de là chez Lady Mansfield. Je suis ici avec cette bizarre Charlotte.

Lady L. Miss Jervois, moi, tout ce qu'il y a de femelle dans la maison, ou qui travaille dehors pour les deux sœurs, tout est occupé aux préparatifs pour mardi prochain.

Miss Grandison est la seule oisive: je lui dis que c'est par affectation.

Le Comte lui a fait présent, au nom de son fils, de quelques joyaux fort riches. Lord G. en a commandé aussi d'un très-grand prix: il prend en tout l'avis de Lady L., comme on peut le

voir

voir par le goût de l'ouvrage. On a commandé de nouveaux équipages, ils feront fort brillans.

Miſs Grandiſon m'a confonduë ce matin par un trait de ſa généroſité. Elle m'a extrémement preſſé d'accepter comme ſa troiſième ſœur, ſa part des bijoux de ſa Mère. Vous pouvez croire que j'ai abſolument refuſé un tel préſent. J'étois fâchée contre elle, & je lui ai dit qu'elle n'avoit qu'un ſeul moyen de faire ſa paix, c'étoit, que puiſqu'elle devoit être ſi complétement pourvuë par ſon Mari, elle rejoignît les deux moitiés, en préſentant la ſienne à Lady L. qui avoit refuſé des bijoux de Lord L. quand ils ſe marièrent, & qui par ce moyen feroit, dans cette occaſion, une figure auſſi brillante qu'elle.

Elle a été charmée de cette idée; & à l'inſu de tout le monde, excepté de moi, elle les a déjà donné à ſon jouailler, qui les doit monter préciſement comme ceux qu'elle doit avoir, & que Lady L. n'a pas. Par ce moyen, qui les rendra en quelque manière inutiles pour elle-même, elle compte qu'elle obligera ſa ſœur, malgré toutes ſes réſiſtances, à les accepter.

Lady Gertrude prépare auſſi quelques beaux préſens pour ſa nièce chérie. Mais ni la ſatisfaction de la famille où elle entre, ni celle de ſes parens, ne donnent à la méchante Charlotte aucune joie ſenſible, & ne procurent pas à Lord G. les attentions qu'elle doit ſonger à commencer à lui montrer. Pour lui, il n'y eut jamais d'homme plus heureux. Cependant, il s'en trouveroit peut-être mieux avec elle, s'il pouvoit être plus modéré dans l'expreſſion de ſa joie,

qu'elle s'est mis dans la tête de regarder comme une insulte.

Elle ne donne pas carrière cependant à son humeur satyrique, comme avant que le jour fût fixé. Elle n'est pas tout-à-fait aussi maligne qu'elle étoit. Elle a l'air pensif, & de ne pas s'embarasser de tout ce que nous faisons pour elle. Elle va & vient, & affecte de ne s'amuser que de son clavecin. La singulière chose que Miss Grandison! Cependant elle tient toujours Milord dans une distance respectueuse. Je lui ai dit qu'elle ne savoit comment descendre jusqu'à lui, avec cette grace qui lui est si naturelle avec tout autre.

J'ai parlé au Docteur Bartlet du voyage de sir Charles en Italie. Personne ne sait, dit-il, quels saignemens de cœur sont cachés sous cette contenance bonne & gaie. Sir Charles Grandison a une prudence bien au dessus de celle de presque tous les jeunes gens; mais il a un cœur bien sensible.

Je regarde comme assuré, Monsieur, lui dis-je, qu'à l'avenir il sera plus Italien qu'Anglois.

Cela est impossible, Mademoiselle! Un jeune homme raisonnable tire cet avantage de ses voyages, qu'il apprend par ce qu'il voit dans les autres païs, à préférer le sien. Les étourdis font tout le contraire. La patrie de sir Charles lui est devenuë plus chère par sa longue absence. L'Italie en particulier, est apellée le jardin de l'Europe, mais elle vaut plus par ce qu'elle a été, & ce qu'elle pourroit être, que par ce qu'elle est. Je n'ai pas besoin de dire, à une personne aussi instruite par la lecture & la conver-

versation, d'où vient cette prodigieuse difference. Sir Charles Grandison la sent bien. Il aime son païs avec le jugement d'un sage; & il n'est pas exempt des préventions d'un patriote.

Mais, Docteur, il a offert, comme vous savez, de résider... Je m'arrêtai là.

Ouï, Mademoiselle; & il ne reculera pas, si on l'apelle à tenir ses offres. Mais c'est cette incertitude qui le gêne.

J'ai compassion de mon patron, continua-t-il; Je vous ai dit souvent qu'il n'est pas heureux. A quoi l'imprudence ne doit-elle pas s'attendre, puisque la prudence même a tant à souffrir! Sa seule consolation est qu'il n'a rien à se reprocher. Il supporte en homme les maux inévitables. Il ne fait pas parade de sa piété; mais, Mademoiselle, sir Charles Grandison est un CHRETIEN.

Vous n'avez pas besoin, Monsieur, d'en dire davantage pour relever son mérite; & permettez moi d'ajouter que je n'ai pas peu de plaisir à penser que Clémentine est une Dame d'une exacte piété, quoique Catholique Romaine.

Et permettez moi de vous assurer, Mademoiselle, que son estime pour Miss Byron (& plus que son estime, pourquoi ne le dirois-je pas, puisque chacun le voit?) est fondée sur sa piété, & sur les aimables qualités de son cœur. La beauté est un présent du hazard, & un avantage passager. Personne ne sait mieux que mon patron distinguer l'admiration de l'amour. Sa vertu est une vertu à l'épreuve, elle est au dessus des sensibilités qu'il est beau de vaincre. Mademoiselle Olivia ne l'ignore pas; & je dois

me reconnoitre ici votre débiteur pour trois des articles que vous m'avez demandé. J'espère de m'acquitter bientôt.

A votre commodité, Docteur. Mais je dois vous dire que, quand vous me donnerez l'histoire d'Olivia, je ferai bien fâchée, si je trouve que Clémentine est considerée par une personne d'un caractère bien *moins heureux*, comme sa rivale, dans le cœur de sir Charles Grandison.

Olivia, Mademoiselle, l'admire pour sa vertu; mais elle ne sait pas, comme lui, séparer *l'admiration* de *l'amour*. Quelles offres n'a-t-elle pas refusé?... mais elle déclare qu'elle aimeroit mieux être *l'amie* de sir Charles Grandison, que la femme du plus grand Prince de la terre.

Cela me frappa: n'ai-je pas dit quelque chose de pareil? Mais surement avec un cœur innocent. Mais le Docteur fait entendre qu'Olivia a mis sa vertu à l'épreuve; cependant j'espère que je ne l'y mettrai pas.

L'amie, Docteur Bartlet!... J'espère qu'aucune femme, qui n'est pas entiérement abandonnée au deshonneur, ne profanera ce nom sacré en y attachant des idées qui ne peuvent y être jointes. *L'amitié* est un des plus brillans caractères sous lesquels une créature humaine puisse paroitre aux yeux d'une autre. Il peut y avoir un *amour*, qui, quoiqu'il n'ait que des vuës honnêtes, & même dans le mariage, ne parviendra pas à être *l'amitié*. Que de pareils attachemens sont au dessous de l'idée sublime que je me fais de cette noble & délicate union des ames! Vous êtes étonné, Docteur Bartlet. Permettez moi

moi de vous répéter, Monſieur, (je le ſai par cœur) l'offre d'amitié qu'a fait ſir Charles Grandiſon à la pauvre Harriet Byron, & qui m'a donné des idées ſi relevées de cette paſſion desintéreſſée; mais il faut que vous oubliiez que je vous l'ai dit. Je répétai alors ces mots, dont les premiers ſont; „ Mon cœur demande à s'u- „ nir, avec le ſien ": Et les derniers; „ Auſſi „ longtems que cela s'accordera avec ſes autres „ attachemens " (*).

Le Docteur ſe tut pendant quelques momens. Enfin, que de délicateſſe, dit-il, dans le cœur de cet excellent homme! Cependant qu'elle s'accorde bien avec la plus exacte vérité! L'amitié qu'il vous offre, Mademoiſelle, *eſt effectivement l'amitié.* Ce que vous m'avez répété n'a pas beſoin d'explication. Cependant cela exprime l'incertitude de ſa ſituation. Cela...

Il s'arrêta tout à coup.

Je vous prie, Docteur, continuez, j'aime à vous entendre parler.

Ma bonne Miſs Byron!... J'en puis dire trop, dans ces matières délicates, il faut laiſſer ſir Charles à lui-même. Perſonne ne peut rendre ſes penſées, comme lui. Mais permettez moi de dire que ſon admiration pour Miſs Byron eſt auſſi juſte que grande.

Mon cœur ſe ſouleva contre moi. Hardie Harriet, penſai-je, comment oſes-tu preſſer cet honnête homme d'en dire plus qu'il n'a deſſein d'en dire ſur les ſécrets qu'un ami lui a confié? Contentes-toi de te flatter que le plus excel-

(*) Pag. 81, 82.

cellent homme du monde voudroit te dire à lui, s'il n'y avoit un obstacle insurmontable. Et toi, noble, & trois fois noble Clémentine, aie la préférence dans le cœur même d'Harriet Byron, puisque la justice te la donne: n'as-tu pas appris, Harriet, à préférer la justice à toute autre considération? Et en abhorrant la pensée d'un vol ordinaire, voudrois-tu voler un cœur, sur lequel une autre a toutes sortes de droits, & achetés si chérement?

LETTRE XIV.

Suite.

Vendredi soir.

Nous avons eu une grande contestation sur le lieu où l'on célébreroit le mariage. Charlotte, la mutine Charlotte, ne vouloit pas que ce fût à l'Eglise. Lord G. n'osoit dire son sentiment, quoique son Père, Lady Gertrude, & tout le monde fût contre elle.

Lord L. dit que si les Dames de bel air regardoient l'office du mariage comme si peu important qu'on pût le célébrer par-tout indifféremment, il ne falloit pas s'étonner que les Cavaliers du bel air regardassent comme encore moins importantes les obligations qu'il leur impose.

Quand on me demanda mon avis, je dis que le mariage me paroissoit un des actes les plus solemnels dans la vie d'une femme.

Si

Si cela eſt vrai pour les femmes, ce l'eſt auſſi ſurement pour les hommes, interrompit Lady L. ſi votre fantaiſie, Charlotte, ajouta-t-elle, vient de modeſtie, vous faites un reproche à votre ſœur, & qui pis eſt, à votre Mère.

Charlotte avança ſa jolie lèvre, & ne fut pas convaincuë.

Lady Gertrude parla ſévérement contre l'affectation; cependant elle admire ſa nièce favorite. Elle fit une diſtinction entre les engagemens *de chambre*, & les engagemens *d'Egliſe*. Elle fit venir le mot de *décence*. Elle appuya davantage voyant l'obſtination de l'inſenſible Charlotte. Si l'épouſe, dit-elle, prétend par là montrer de la complaiſance pour ſon époux, c'eſt une autre affaire; mais alors qu'elle le diſe tout naturellement, & qu'elle eſt preſſée de lui faire plaiſir.

Charlotte eſſaya de la foudroier par un regard... Elle en lança un plus terrible encore à Lord G. qui étoit aſſis à côté d'elle; & vous, lui dit-elle, tout bas, pourquoi faut-il que vous montriez toutes vos dents?... Comme Lady Gertrude avoit deſſein de la piquer d'honneur, je me trouvois tout auſſi diſpoſée à lui pardonner la liberté de ce diſcours, qu'à celle qui y avoit donné lieu.

Elle fit toujours la mutine: elle ne ſe marieroit point du tout, dit-elle, ſi on ne vouloit pas avoir cette complaiſance.

Comme j'étois aſſiſe de l'autre côté d'elle, je lui dis à l'oreille; Je voudrois, Charlotte, que le nœud fût déjà lié; juſqu'alors, vous ne ferez rien même de bien, que de mauvaiſe grace.

Le Doćteur Batlet n'étoit pas présent : il étoit allé faire une visite de politesse à mes cousins Reeves. Quand il revint, on recommença la dispute, il y entra avec elle, avec tant de modestie, de bon sens, de justesse, & de fermété, que son obstination céda enfin. Mais à peine se seroit-elle rendue encore, s'il ne l'eût assurée que son frère seroit absolument contre elle, & que lui-même se dispenseroit de cette fonction, si elle ne se faisoit pas dans l'Eglise. Elle s'étoit mis en tête d'être mariée par le Doćteur.

Le Comte de G., Lady Gertrude, comme aussi Lord & Lady L. se retirèrent assez contens de sa complaisance. C'est la fille la plus mal gracieusement gracieuse dans ses complaisances, que j'aie jamais vue : mais Lord G. devoit payer par-tout. Nous allames, Charlotte & moi, dans la Bibliothèque. Lord G. osa y entrer, peut-être avec *trop* peu de cérémonie. Elle rougit;... Hé, Monsieur! Qui vous attendoit? Il eut tout de suite un air humilié. Il sortit précipitamment. Fi, Charlotte, lui dis-je, remettez-vous... & me levant j'allai à la porte apeller Milord.

Il revint, mais un peu aigri... J'espérois, Mademoiselle, j'espérois, comme vous n'étiez pas dans votre apartement, que j'aurois pu, que j'aurois pu être...

Par tout où les Dames sont seules; c'est un apartement de Dame, Milord, dit-elle, avec une hauteur qui alloit mieux à ses traits, qu'elle n'auroit été sur ceux de toute autre femme.

Il avoit l'air de ne savoir s'il resteroit, ou s'il s'en iroit. Asseyez-vous, Milord, lui dis-je, nous

nous n'avions rien à dire de particulier. Il s'approcha, le chapeau sous le bras, faisant une révérence à Charlotte, assise aussi majestueusement qu'une Princesse sur son thrône. Elle avoit encore l'air piqué. Vous vous donnez de jolis airs, Milord, ne trouvez-vous pas?

De *jolis airs*, Mademoiselle! ... De jolis airs!... Sur mon ame, je crois, Mademoiselle... Et avec ce visage en feu, Mademoiselle... Il prit son chapeau bordé de dessous son bras, & d'un air fort sérieux, l'agitoit en tous sens, comme ne sachant ce qu'il faisoit...

Quoi, Monsieur! faut-il que je sois souffletée, Monsieur?

Il remit son chapeau sous le bras... souffletée, Mademoiselle... Plût au ciel...

Qu'est-ce que le ciel a affaire avec vos bizarres manières, Lord G.?

Je demande pardon de m'être intrus, Mademoiselle... Mais je pensois...

Que vous aviez un privilége, Monsieur... Mais le mariage même, Monsieur, ne vous donnera pas le privilége de venir m'interrompre dans mes retraites. Vous *pensiez*, Monsieur!... Vous pouviez *ne pas penser*... C'est encore pis si vous avez pensé...

Si j'ai réellement offensé... je serai plus circonspect à l'avenir... Je demande pardon, Mademoiselle... Miss Byron, j'espère, me pardonnera aussi.

Il s'en alloit, dans un grand desordre, & avec un air d'humilité fâchée.

Charlotte, lui dis-je à l'oreille... ne faites pas la fotte...

Ve-

Venez, venez, à présent que vous nous avez interrompu, vous pouvez rester... Mais une autre fois, quand vous saurez que je suis retirée avec une amie aussi chère, mettez vous bien dans la tête, qu'aucun tiers n'est le bien venu sans être demandé.

Le pauvre homme!... Comme il l'aime!... Tout d'un coup sa contenance devint humble & calme: il avoit l'air d'être plus en faute qu'elle.

O qu'elle le faisoit paroitre petit!

Mais souvent, comme dans cet exemple, il lui a laissé voir son pouvoir sur lui. Je crains qu'elle n'en use. Je vois à présent que c'est, & que ce sera son malheur, de pouvoir le tourmenter sans se tourmenter elle-même. Et à quoi doit-il s'attendre, puisqu'elle peut lui témoigner un mécontentement feint, qui pendant qu'il lui paroitra sérieux, ne sera qu'un jeu pour sa femme?

Je me fâchai véritablement contre elle, quand nous fumes seules; & je lui dis que j'avois peur qu'elle ne fût l'ennemie de son propre bonheur. Mais elle ne fit qu'en rire. Le bonheur, ma chère! dit-elle, le bonheur est seulement ce que nous regardons comme tel. Si je puis me rendre aussi heureuse à ma manière que vous pouvez l'être à la vôtre, n'y travaillerai-je pas? Votre bonheur, mon enfant, est dans la tranquillité. Je n'aime pas un calme qui ressemble à la mort. Tantôt une tempête, tantôt un zéphir rafraichissant, je saurai en goûter la difference... Mon frère ne sera pas ici pour donner un tour sérieux aux plaisanteries, ce qui auroit pu être l'effet de sa médiation... Mais

laissez

laissez faire, Harriet ! cette première semaine passée, me voilà sur mon thrône....

Elle finit par un air Italien, & me laissa pour quelques momens.

Pauvre Lord G.! dis-je en la regardant.

Elle revint bientôt. *Pauvre Lord G.!* répéta-t-elle : c'étoient les mots piteux que vous avez jetté derrière moi... Mais si je le poussois à bout, croyez-vous qu'il ne me donneroit pas un coup de poing, ou quelque chose comme cela ?... Vous savez qu'il ne peut rendre plaisanterie pour plaisanterie ; il faut qu'il prenne sa revenche de quelque façon !... En ce cas-là. *Pauvre Charlotte!* j'espère que vous direz....

Non pas si vous le méritez.

Mériter un coup de poing, Harriet!... Eh mais cela pourroit bien être, j'en ai peur.

Souvenez-vous de mardi prochain, Charlotte!... Vous devez promettre l'obéissance... Violerez-vous votre promesse ?... Ce n'est pas une matière à plaisanterie.

Cela est vrai, Harriet ; & c'étoit peut-être une des raisons qui me faisoient souhaiter de ne pas aller à l'Eglise avec Lord G. ?... Ne croyez-vous pas que c'est une des raisons de celles qui veulent être mariées dans leur chambre ?

Je crois, lui dis-je, que les Grands s'imaginent qu'ils ne doivent pas faire ce qui est bien, de la manière ordinaire : je crois que c'est une des raisons de cette fantaisie. Mais l'engagement est toujours le même, Charlotte : Dieu est par-tout.

A présent que vous êtes si sérieuse, Harriet, il est tems de finir.

Je

* *

Je ne puis dormir, il faut que je pourſuive: ce qui me tient le plus éveillée, c'eſt mon inquiétude réelle pour cette méchante Miſs Grandiſon, & ma pitié pour Lord G.; car l'échantillon que je vous ai donné de la pétulance de Charlotte, n'eſt encore rien au prix de ce que j'ai vu. Mais je penſois qu'étant ſi près du jour, elle auroit changé de façons avec lui. Surement la ſituation où eſt ſon frère, ſans qu'il y ait de ſa faute, devroit la convaincre qu'elle n'a pas beſoin de courir après le malheur.

Elle fait comme les petits chats, lui diſois-je; car c'eſt moins l'amour du pouvoir qui domine en elle, que l'envie de jouër. Et quand ſon accès la prend, elle ne regarde pas, ſi c'eſt une taſſe de porcelaine, ou le bouchon d'une bouteille, qu'elle balotte avec ſa patte: mais ſes paſſetems feront ſurement le tombeau du bonheur de Lord G. Il eſt triſte que ſir Charles, qui ſeul a quelque pouvoir ſur elle, ſoit obligé de partir! Mais elle a des principes: la ſolemnité de la circonſtance, l'office, l'Egliſe, l'autel... tout cela doit la frapper. La promeſſe... N'aura-t-elle pas égard à une promeſſe faite dans des circonſtances ſi impoſantes. Si Lord G. pouvoit ſeulement prendre un peu de dignité, & y mêler la raillerie, rire avec elle, & quelquefois d'elle, il ne ſe rendroit pas ſon jouët; elle chercheroit quelque autre. Il faut qu'elle ait un but où elle puiſſe tirer. Mais je crains qu'il ne ſoit trop ſenſible à ſes diſcours piquans; & elle paſſera ſon envie qui que ce ſoit qui en ſouffre.

Quel-

Quelques articles de votre dernière Lettre m'ont fait beaucoup de plaisir, Lucy. Je songerai bientôt férieusement à quitter Londres. Ne me faites pas prendre un air sot, ma chère, quand je vous rejoindrai: ce n'étoit pas une si grande présomption à moi, (en étoit-ce une?) d'espérer... Quand tous ses parens... Quand lui-même... Cependant quel sujet d'espérance m'a-t-il donné, ou pouvoit-il me donner? Il en a usé honnêtement, & je me suis trompée moi-même: mais vous tous, mes chers parens, vous avez aidé à la tromperie; & même vous avez dirigé mes souhaits, & mes espérances par les vôtres, avant que j'osasse, ou dirai-je, que je m'abaissasse à me les avouër à moi-même.

Vous pouvez dire à Mr. Greville, s'il vous plait, qu'il n'y a point de fondement à ses *fi*, ni par conséquent à ses menaces. Vous pouvez avouër que je serai bientôt dans le Comté de Northampton; cela peut prévenir le voyage que Fenwick & lui ménacent de faire.

Mais, Lucy, quoique mon cœur se soit humblement ouvert au vénérable cercle de notre maison, quoiqu'il n'eût pas été un cœur honnête, s'il avoit pu, dans les circonstances où j'étois, se cacher à Lady D., & qu'il eût dû être impénétrable en effet, s'il avoit pu se déguiser aux yeux des deux sœurs... cependant, je vous supplie, ma chère, je vous supplie presque à genoux, que l'audacieux, que l'insultant Greville n'ait point lieu de soupçonner dans votre Harriet une foiblesse dont des ames sans délicatesse ne peuvent juger délicatement. Pour l'amour

mour du sexe, pour l'exemple, Lucy, que tout le monde, excepté le petit nombre de mes amis prévenus, ignore, qu'un enfant de notre Grand-Mère Shirley, une nièce de ma tante Selby, a donné son cœur la première. Combien de petites filles, encore plus hardies, n'allégueroient pas l'approbation donnée à des sentimens précipités par Me. Shirley, sans considerer les circonstances & l'objet! Ainsi la première fille qui courroit après un maître de danse, ou après quelque enseigne, se diroit de l'école d'Harriet.

Pauvre Mr. Orme! Je suis fâché qu'il ne soit pas bien. Il est cruel à vous, Lucy, dans ces circonstances, de me dire ainsi positivement, que sa maladie vient de son amour pour moi. Vous saviez bien que cette idée m'affligeroit. Que le ciel rétablisse Mr. Orme!

Mais je suis bien fâchée, qu'à propos de rien on nous ait nommé ensemble, sir Charles Grandison & moi; & qu'on ait parlé de nous, dans notre voisinage... Sir Charles s'en ira dehors. Je retournerai dans le Comté; & j'aurai l'air si sot! comme une fille refusée!

„ Tout le monde me donne à lui," dites-vous... Tant pis! Je voudrois bien savoir ce que ce *tout le monde* à affaire de s'embarasser de moi.

J'aurai cependant une consolation à mon retour, c'est que ma Nancy ait recouvré sa santé, qui étoit si chancelante quand je partis pour Londres.

Mais je n'aurai rien à vous dire, quand je serai avec vous: sir Charles Grandison, Lord &

Lady L., Lady G., qui la fera dans trois ou quatre jours, ma chère Miss Jervois, le Docteur Bartlet, feront mes feuls fujets de converfation: & ne les ai-je pas épuifé dans mes Lettres?.... O non! Le Docteur promet d'avoir une correfpondance avec moi; & il ne doute pas que fir Charles n'en ait une avec lui, comme à l'ordinaire.

Comment peut-on appeller cette extraordinaire & tendre amitié qu'il fait profeffion d'avoir pour moi, & que pour ainfi dire, il me demande en retour? Je fai qu'il n'a point d'idée de l'amour Platonique; je n'en ai point non plus. Je penfe qu'en général il eft dangereux d'en accorder l'exiftence, & que par raport à notre fexe, la partie eft fort inégale, puifque, pendant que l'homme n'a rien à craindre, la femme a tout à craindre des priviléges auxquels on en peut appeller, après qu'on a promis une confiance entière, fur-tout quand l'Amant eft préfent. Mifs Grandifon interprête ce qu'il a dit, (& appuie fon fentiment fur certaines chofes que le Docteur a dit depuis peu) comme s'il étoit réellement amoureux de moi, mais que n'étant pas libre d'avouër fon amour, il n'ait fu que dire; & qu'ainfi il eft venu auffi près d'une déclaration qu'il étoit poffible dans les circonftances où il fe trouve.

Mais ne pourrois-je pas efperer, après une telle profeffion d'amitié de la part de fir Charles, qu'il m'offrira d'avoir une correfpondance avec lui pendant fon abfence? Et s'il me l'offre, dois-je le refufer? Cela ne prouveroit-il pas trop de mon côté, fi je le faifois?... Et ce-

cela ne prouve-t-il pas du sien, s'il ne me fait pas cette offre?

Il est en correspondance avec Mr. Beaumont: personne ne pense que cela signifie quelque chose de part ou d'autre, parce que Mr. Beaumont doit avoir au moins quarante ans, & sir Charles seulement vingt-six, ou vingt-sept. Mais s'il ne fait pas cette proposition à Harriet, qui n'en a qu'un peu plus de vingt, que faudra-t-il conclure de cette retenue après une déclaration d'une amitié aussi tendre?

Mais je ne ferai que m'embrouiller, & vous aussi, Lucy, si je poursuis ces sortes de raisonnemens, parce que je ne saurai comment exprimer ce que je pense. Ne vous ai-je pas assez embrouillée? Il me semble que mes expressions sont foibles & embarassées... Mais cette amitié offerte & acceptée entre deux personnes qui ne manquent pas de délicatesse, doit être une chose embarassante, puisqu'il est le seul homme au monde de la part de qui une femme n'a point à craindre de deshonneur... Ah Lucy!... Il y auroit de la vanité à moi, n'est-il pas vrai, de supposer qu'il ait plus à craindre de Harriet, qu'elle de lui, puisque la vertu de l'un & de l'autre est, j'espère, hors de doute? Mais le succès de sa visite en Italie éclaircira, & ajustera tout.

Je vais me prêter à un accès d'assoupissement qui me paroit me gagner. Si je n'ai pas écrit avec la clarté que je recherche toujours, attribuez le à la nuit, Lucy, à l'abattement de mes esprits, & à la délicatesse, & à l'incertitude du sujet.

LET-

LETTRE XV.

Suite.

Dimanche ſoir, 9. *Avril.*

Sir Charles eſt déjà revenu. Il arriva à Windſor vendredi matin; mais il trouva que Milord W. étoit parti le jour précedent après midi, pour la maiſon de ſon ami ſir Joſeph Lawrance, qui n'eſt qu'à quinze milles de la maiſon de Mansfield.

Là deſſus ſir Charles, voulant revenir en ville le plutôt poſſible, le ſuivit chez le Chevalier; & aïant aſſez de tems pour arriver le même ſoir à la maiſon de Mansfield, il pouſſa jusques là, du conſentement de ſon oncle, à la grande ſatisfaction de la famille, qui ſouhaitoit qu'il préſentât lui-même Milord à Miſs Mansfield.

Milord arriva à l'heure du déjeuner, bien frais & bien content. Il paſſa tout le jour chez Lady Mansfield, & promit de s'arranger de façon qu'il ſeroit demain en ville pour aſſiſter mardi aux nôces de ſa nièce.

Sir Charles fit le bonheur de la famille Mansfield tout le vendredi ſoir; s'informant de leurs affaires par raport aux procès qu'ils avoient perdu, indiquant les meſures pour un redreſſement, encourageant Lady Mansfield, & aprenant aux frères que les avocats qu'il avoit conſulté, lui avoient dit qu'on pouvoit eſperer une reviſion, dont le reſultat ſeroit probablement,

qu'on leur rendroit justice, par la puissante protection qu'ils alloient avoir; car ils avoient acquis de nouvelles lumières, & il ne leur manquoit plus que de recouvrer un papier, qu'ils avoient appris être entre les mains de deux Messieurs nommés Hartley, revenus depuis peu des Indes. Au moyen de ce préparatif, les Mansfields avoient aussi le cœur bien content le lendemain matin. Ils se regardoient l'un l'autre, dit sir Charles, quand ils se rejoignirent, comme s'ils eussent chacun à raconter quelque songe agréable.

Sir Charles en allant chez sir Joseph Lawrance, alla voir sir Harry Beauchamp, & sa femme. Il trouva sir Harry fort content, attendant l'arrivée de son fils, qui étoit actuellement parti de Calais, où il avoit reçu la Lettre de son Père qui lui permettoit de revenir, & le pressoit en son nom, & en celui de Lady Beauchamp, de hâter son retour.

L'impatience de voir son ami, ne permit à sir Charles que de déjeuner avec Milord & les Mansfields, & de voir l'idée qu'ils prennoient les uns des autres dans cette première entrevuë: il partit ensuite pour aller chez sir Harry Beauchamp. Quelle activité!... Que le ciel le recompense en remplissant ses désirs, quels qu'ils soient, & le rende le plus heureux des hommes!

Milord est extrémement charmé de sa belle, & de toute la famille. Il a raison, dit sir Charles. Il lui donna mille bénédictions, & dit qu'il devoit son bonheur au fils de sa sœur, puisqu'il les avoit recommandé les uns aux autres. Miss Mans-

 field

field pense plus avantageusement de lui, comme sa mère l'a avoué à sir Charles, qu'elle ne l'avoit espéré sur le raport qu'on lui avoit fait.

Je commence à croire, Lucy, que ceux qui courent après le bonheur, le trouveront plus vraisemblablement, en restant dans le célibat jusqu'à ce que l'âge de la folie soit passé. Ceux qui se marient pendant qu'il dure, sont souvent trompés dans les grandes esperances qu'ils avoient conçues; au-lieu que ceux qui s'unissent par convenance, & qui en usent avec une honnéteté passable l'un avec l'autre, ont beaucoup plus de certitude; je dis avec un honnéteté passable, car il faut s'attendre, sans doute, que les deux parties mettront le bon côté de leur vieux habit, en dehors. Voilà un sujet de consolation pour les vieilles filles, & des raisons de se garder de la précipitation... Examinez cette question utile, ma chère: Je le ferois si j'en avois le loisir.

Sir Charles ne doute pas que Lord W. ne soit heureux au gré de ses souhaits, dans moins d'un mois.

Ce frère a le diantre dans le corps, me dit à l'oreille Miss Grandison, pour maquignoner des mariages! Il ne considère pas qu'il y a deux à gager contre un, que ces braves gens pesteront peut-être contre lui dans moins de six mois.

Sir Charles nous dit qu'il avoit prié Lord W. d'annoncer par-tout son mariage, afin que les ennemis de la famille Mansfield en fussent instruits, & qu'ils étoient déterminés à procurer une revision de tout le procès.

Sir Charles vint chez sir Harry Beauchamp, un peu avant l'arrivée de son ami. Sir Harry

le prit en particulier, dès qu'il mit pied à terre, & lui dit que Lady Beauchamp avoit eu quelques nuages sur le front pendant tout le jour, & qu'il craignoit qu'elle ne reçût pas son fils aussi gracieusement qu'il l'avoit une fois espéré; mais qu'il lui laissoit le soin de manier son esprit. Jamais, dit-il, elle n'a eu si haute opinion de personne que de vous.

Sir Charles lui parla, sans paroître douter qu'elle fût dans les mêmes dispositions qu'après leur première conversation. Il vanta les graces, qui cependant ne paroissoient que foiblement, dans sa physionomie, jusqu'à ce que par son compliment, il les eût ranimées, & leur eût rendu tout leur éclat. Il lui dit que sa sœur & Lord G. se marriroient mardi prochain, & que lui-même partiroit pour Paris, le vendredi suivant, mais qu'il espéroit de voir auparavant commencer une union étroite entre Lady Beauchamp & ses sœurs, & entre leurs maris, & sir Harry, & Mr. Beauchamp. Il applaudit à la générosité des intentions qu'elle avoit témoignée dans la conversation précedente, & la félicita du pouvoir qu'elle avoit, & dont elle faisoit un si noble usage, d'obliger à la fois le plus tendre des époux, & un fils du plus grand mérite, lui répondant de sa soumission pour elle.

Tout cela la mit dans la meilleure humeur du monde: elle se glorifioit, & se *rengorgeoit*, comme diroit Miss Grandison, de ces loüanges, & des graces, que ce manége adroit lui donnoit, comme si elles lui eussent été duës incontestablement.

Ils étoient tous dans ces agréables dispositions,

tions, sir Harry étoit transporté de la bonté de sa femme, quand Mr. Beauchamp arriva.

Il mit un genou en terre devant sa belle Mère, aussi bien que devant son Père, & la remercia des faveurs dont la Lettre de son Père lui avoit appris qu'il étoit redevable à sa bonté: elle les confirma, mais, à ce que remarqua sir Charles, avec une ostentation qui montroit qu'elle avoit une haute idée de sa propre générosité.

Ils passèrent une soirée fort agréable. Il n'y eut point de nuages sur le visage de Lady Beauchamp, quoiqu'une ou deux fois, il y eût une legère ombre, Mr. Beauchamp développant des qualités que son Père étoit trop prompt à admirer. Sir Charles crut qu'il étoit nécessaire d'avertir sir Harry sur ce sujet; donnant cette couleur à son avis, que Lady Beauchamp aimoit si tendrement son époux, qu'elle pourroit craindre qu'un fils si accompli ne fût un rival dans la tendresse qu'il avoit pour elle. Sir Harry prit fort bien la chose.

Mr. Beauchamp étoit fort affligé de ce que sir Charles étoit obligé de quitter l'Angleterre sitôt après son arrivée; & il demanda à son Père la permission de l'accompagner.

Sir Harry déclara qu'il ne pouvoit se séparer de lui. Sir Charles gronda son ami, & lui dit que ce n'étoit pas répondre tout-à-fait aussi bien à la reception que lui avoient fait Lady Beauchamp, & son Père, qu'il l'auroit attendu de son Beauchamp. Mais elle excusa le jeune homme, en disant qu'elle ne s'étonnoit pas que quelqu'un, qui avoit l'avantage d'être son ami, ne voulût point se séparer de lui.

Sir Charles témoigna beaucoup de satisfaction de ce que Mr. Beauchamp étoit arrivé avant son départ, afin qu'il pût nous présenter lui-même un homme dont il étoit sûr que nous serions tous charmés, & le laisser heureux dans la société qu'il étoit lui-même obligé de quitter.

Un esprit chagrin, Lucy, n'auroit vu dans cette entrevuë avec un ami longtems absent, que la dureté d'une seconde séparation. Mais cet homme voit chaque chose dans le meilleur jour. Quand il perd son bonheur, il en détourne la pensée, & se réjouït dans celui des autres, comme je l'ai déjà remarqué. C'est un plaisir de voir comment sir Charles semble jouïr de l'amour que le Docteur Bartlet exprime pour cet ami commun.

Sir Charles m'addressa la parole dans plusieurs occasions, d'une façon si polie & si tendre, qu'ils me dirent tous ensuite qu'ils étoient surs qu'il m'aimoit. Le Docteur, qui étoit assis alors à côté de moi, me dit tout bas, comme nous exprimions le regret que nous avions de le perdre sitôt ... Ah, Mademoiselle! ... Je suis instruit & j'ai compassion des combats de mon patron! ... Des *combats*, Lucy! Que vouloit dire le Docteur par ces mots addressés à moi, & tout bas? Mais j'espère qu'ils ne devine pas les miens. Si cela étoit m'auroit-il parlé, à moi en particulier, de sa compassion pour sir Charles? ... Allons, Lucy, c'est encore quelque consolation. Et je tâcherai là dessus de montrer de la bravoure, pour ne pas diminuër la bonne opinion que le Docteur a de moi.

On convint par raport à Charlotte, que la cé-

cérémonie se célébreroit aussi incognito qu'il seroit possible dans l'Eglise de S. Georges: elle avoit donné son consentement en ces termes: „ Faites ce que vous voudrez ... ou plutôt, „ ce que mon frère voudra ... A quoi sert-il „ de s'opposer à lui?" La compagnie entrera par deux differentes portes avec aussi peu de suite qu'il se pourra. Lord W., le Comte de G. & Lady Gertrude, Lord & Lady L. Miss Jervois & votre Harriet seront présens à la cérémonie. Je souhaitois fort d'en être dispensée, jusqu'à ce que Miss Grandison, quand nous fumes seules, mit un genou en terre, & me conjura, en levant les mains au ciel, de l'accompagner. Si on peut trouver Mr. Everard Grandison, il en sera aussi, à la prière de sir Charles.

Le Docteur Bartlet, qu'elle en a prié instamment, doit faire la cérémonie. Sir Charles souhaitoit qu'elle se fît dans l'Eglise de la paroisse: mais Miss Grandison croyoit qu'elle étoit trop près pour qu'elle y pût être incognito. Il étoit indifferent par raport à l'endroit, dit-il, ... c'est-à-dire par raport à l'Eglise; car il avoit ouï parler de la peine que nous avions eu à faire désister Charlotte de se marier dans sa chambre; & il en avoit paru surpris ... Quoi, Charlotte, lui dit-il; ... Un office si solemnel! Des promesses à recevoir, & à faire en la présence de Dieu! ...

Il étoit bien aise, m'a-t-il dit, qu'elle n'eût pas débattu cette cause avec lui.

Lundi, 10 *Avril*.

Lord W. est venu. Lord & Lady L. sont

 ici.

ici. Miss Grandison & eux l'ont reçu avec beaucoup de respect. Il embrassa ses nièces d'un air fort cordial. Sir Charles étoit absent. Lord W. est d'une figure, & a des manières beaucoup plus agréables que je ne m'y attendois. Il n'est point si vieilli par sa goûte que je le supposois. Ce monde l'a traité fort doucement; & je m'imagine qu'il fait grand bruit de peu de mal, faute de plus violens exercices à sa patience: il souffre ainsi de son trop d'amour pour ses aises. Si je n'avois pas été instruite de sa vie libertine, & des insultes qu'il avoit essuyé de la part de Mr. Giffard avec si peu de courage, j'aurois cru voir dans son air l'homme de bon sens, aussi bien que l'homme de qualité. Je tâchai cependant, autant que je le pus, de le considerer comme le frère de feu Lady Grandison. S'il avoit été digne de cette relation, que de vénération j'aurois eu pour lui!

Quoi que je pensasse de lui, il fut fort content de moi. Il loua particulièrement la modestie qui étoit, disoit-il, visible dans ma contenance. Des libertins, Lucy, charmés de trouver dans une femme une grace qu'ils font leur gloire de détruire! Mais tous les hommes, bons & mauvais, admirent la modestie dans une femme; & je suis quelquefois de mauvaise humeur contre notre sexe, de ce qu'il n'aime pas aussi généralement la modestie dans les hommes. Je suis sure que cette grace en sir Charles Grandison, est un de ses principaux sujets de gloire à mes yeux. Cela vous enhardit le cœur, & permet qu'on soit à son aise devant lui, & pour ainsi dire, avec sécurité, dans la persuasion de la droiture de ses intentions.

O que Lord W. célébra les loüanges de son neveu! Il l'apelloit la gloire de son sexe, & de la nature humaine. Comme les joués de la chère Emilie se coloroient, en entendant les loüanges de son tuteur! . . . . Sa taille en étoit haussée: quand elle se remuoit, c'étoit sur la pointe des pieds, se glissant obliquement sur le plancher pour ne rien perdre de ce qu'on disoit sur un sujet si charmant pour elle.

Milord étoit aussi fort charmé d'elle. Il lui fit compliment comme à la pupille chérie du meilleur des tuteurs. Il se désoloit avec nous, de l'occasion qui obligeoit son neveu de nous quitter. Il étoit plein de son engagement avec Miss Mansfield, & déclara que son neveu le guideroit & le gouverneroit, comme il lui plairoit, dans toutes les affaires essentielles, par raport à la conduite de sa vie, & l'administration ou la disposition de ses biens; ajoutant qu'il avoit fait son testament, & qu'excepté le Douaire de sa femme, & quelques legs, il lui avoit tout laissé. Qu'il est raisonnable, ma chère, même par politique, d'être bon & généreux! . .

Je ne dois pas oublier de vous dire que Milord souhaita *de toute son ame*, ce fut son expression, qu'il pût avoir l'honneur de donner ma main à son neveu.

Je sentis que je rougissois: je suprimai à moitié un soupir que j'aurois suprimé tout-à-fait, si je l'avois pu. Je me remis un peu de la confusion qu'un langage si clair m'avoit donnée, en me répétant à moi-même le nom de *Clémentine*.

Cette Charlotte est une grande poltronne, mais

mais je n'ose pas le lui dire, de peur de la replique. Je crois que je le ferois autant qu'elle dans ses circonstances, si peu d'heures avant le plus grand événement de la vie! Mais je ne prétens pas à la bravoure; j'espère cependant que quand il s'agiroit de la cause de l'honneur, ou de la vertu, je me trouverois avoir une ame.

J'écris à présent de chez Mr. Reeves. Je suis venuë ici pour faire quelque changement à mon habillement. J'ai promis d'être avec mon aimable champion dès le grand matin de son grand jour.

LETTRE XVI.

Suite.

Mardi soir, Mercredi matin. } 11, 12. *Avril.*

Il ne faut plus apeller Miss Grandison de ce nom. Elle est Lady G. Puisse-t-elle rendre Lord G. aussi heureux que j'ose assurer qu'il la rendra heureuse, si elle ne l'empêche pas par sa propre faute!

J'ai été de bonne heure avec elle, comme je l'avois promis. Je la trouvai plus émuë que hier au soir, à l'approche de son changement d'état. Son frère lui a parlé, dit-elle, & lui a représenté les devoirs de l'état où elle va entrer, d'une manière si sérieuse, il lui a montré leur exécution comme si essentielle à son bonheur dans cette vie & dans l'autre, qu'elle étoit effrayée de la tâche qu'elle alloit prendre. Elle n'avoit

jamais considéré le mariage sous ce rédoutable point de vuë. Il lui avoit dit qu'il craignoit sa vivacité, qu'il ne voudroit pas cependant étouffer sa gaieté, ni rien dire qui pût abattre ses esprits. Tout ce qu'il lui demandoit, c'étoit de regarder aux tems, aux caractères, aux occasions; alors il seroit impossible que sa vivacité ne fît les délices, non seulement de celui à qui elle accordoit sa main, mais encore de tous ceux qui auroient le plaisir de l'aprocher. Si vous voulez, Charlotte, lui dit-il, que l'on respecte votre mari, vous devez donner l'exemple. Quand une femme donne le moindre sujet de soupçonner qu'elle méprise son mari, elle trouvera qu'elle l'expose à un double mépris, s'il ne le ressent pas; & s'il le ressent, peut-elle être heureuse? Les aggresseurs s'exposent aux représailles. Si vous avez quelque differens, vous voudrez prendre les spectateurs pour juges entre vous: ils s'en ressouviendront quand vous voudriez l'oublier, & vous deviendrez la fable & l'amusement de ceux qui sont au dessous de vous, par l'esprit & par le rang.

Elle croyoit, me dit-elle, que Lord G. avoit fait quelques plaintes d'elle ... *S'il l'a fait*...

Chut, ma chère, lui dis-je ... Point de ménace: êtes-vous plus soigneuse de cacher vos fautes, que de vous corriger?

Non ... Mais vous comprenez, Harriet, qu'un homme, avant que d'avoir éprouvé quelle sorte de femme je serai, s'aller plaindre de quelques bagatelles dans le tems qu'il me fait la cour, pouvant s'aider lui-même, cela a quelque chose de si bas ...

Votre conscience, Charlotte, vous dit qu'il a des sujets de plainte; & vous croyez à cause de cela qu'il s'est plaint. Aiez bonne opinion de Lord G. pour votre propre honneur, puisque vous jugez à propos d'aller aussi loin avec lui. Vous n'avez rien souffert de sa part, il a suporté beaucoup de la vôtre.

Je suis de mauvaise humeur, Harriet, je ne veux pas être grondée: je veux que vous me souteniez: vous devez me caresser; n'êtes-vous pas ma sœur? Elle m'embrassa, & me baisa.

Je me hazardai à la railler, quoique je craignisse la replique, & je l'essuyai. Mais je comptois que cela la distrairoit. Je suis bien aise, ma chère, lui dis-je, que vous soyiez capable de cette tendresse: vous autres, filles pétulantes! . . . Mais la peur, je crois, rend les poltrons tendres.

Harriet, dit-elle, en s'éloignant de moi, souvenez-vous de celui-là. Puissé-je vous voir bientôt dans la même situation! Je serai sans pitié pour vous.

* *

La conversation du déjeuné roula sur les trois mariages de Jeudi dernier. Sir Charles fit l'éloge du mariage, fit des complimens obligeans & fort justes à Lord & Lady L. à ce sujet; & les conclut en souhaitant que sa sœur Charlotte & Lord G. ne fussent ni plus ni moins heureux ensemble. Se tournant alors vers Milord W. il lui dit, qu'il ne doutoit pas qu'il ne fût très heureux avec la Dame qu'il avoit vûe, car je ne doute pas, dit-il, Milord, de votre tendre-

re-

reconnoissance pour elle, si elle se conduit comme je suis sûr qu'elle le fera.

Milord avoit les larmes aux yeux. Jamais personne, dit-il, n'eut un neveu comme le mien. Toutes mes esperances de bonheur à présent, toutes les consolations de ma vie à l'avenir vous sont & vous seront duës uniquement.

S'il s'étoit arrêté là, ç'auroit été fort bien. Mais se tournant vers moi; Plût à Dieu, Mademoiselle, me dit-il, que vous pussiez le recompenser! Je ne le puis, & personne ne le peut que vous.

Ils furent tous allarmés pour moi; chacun me regardoit. Il me prit un serrement de cœur.... Je ne saurois vous le décrire... Ma tête tomba sur mon sein. Je pouvois à peine rester assise; & je pouvois encore moins me lever.

Sir Charles rougit, il se baissa devant Milord W.; Puisse, dit-il, celui qui aura l'honneur de posseder Miss Byron, avoir, s'il est possible, autant de mérite qu'elle! Ils méneront alors une vie d'Anges.

Il baissa les yeux, sans me regarder, avec une modestie pleine de graces: je pris le courage de lever un peu les miens. Cependant Lady L. étoit en peine pour moi, de même que Lord L.: une larme tomba le long des jouës d'Emilie, qui rougissoit.

N'étoit-ce pas une cruelle épreuve, Lucy?.... Ouï en vérité.

Milord W., pour réparer sa faute, déplora fort pathetiquement la nécessité où étoit sir Charles de partir, & sur-tout parce qu'il ne pourroit pas assister à ses nôces avec Miss Mansfield.

Le Comte, Lord G. Lady Gertrude, & le Docteur devoient trouver l'épouse & nous à l'Eglise. Lord & Lady L., sir Charles, & Emilie, allèrent dans un carosse; Miss Grandison & moi dans un autre.

En chemin, je n'aime point tout ceci, Harriet, dit-elle. Mon frère m'a rendu tous les hommes indifferens. Une difference si prodigieuse!

Quelqu'un, Charlotte, peut-il être plus heureux que Lord & Lady L. Cependant Lady L. admire son frère tout autant que vous pouvez le faire.

Eux heureux! . . . Oui, ils le sont. Mais Lady L. a une ame si douce! Elle tomba amoureuse de Lord L. avant que mon frère fût revenu. Ainsi le fondement étoit jetté. Et comme c'étoit son premier amour, elle ne pouvoit que persévérer pour l'honneur de son propre goût. Mais le miserable Anderson, se trouvant une si chétive créature, m'a fait mépriser tout son sexe; & les perfections de mon frère ont augmenté mon mépris pour tous les autres hommes.

En vérité, ma chère, vous avez tort. Lord G. vous aime; mais si sir Charles n'étoit pas votre frère, il n'est pas bien sûr qu'il eût payé votre amour de retour.

Oui, cela est vrai, je crois qu'en ce cas-là il ne se feroit pas soucié de moi; je suis sure qu'il ne se feroit pas addressé à moi s'il vous avoit connu: mais on peut faire tout pour quelqu'un qu'on aime, on peut être tout ce qu'il souhaite qu'on soit.

Croyez-

Croyez-vous que vous ne puissiez pas aimer Lord G.?... Au nom de Dieu, Charlotte, quoique vous soyiez presque déjà à la vuë de l'Eglise, ne pensez pas à lui donner votre main, si vous ne pouvez vous résoudre à rendre Lord G. aussi heureux, que je suis sure qu'il vous rendra heureuse, si ce n'est votre faute.

Que dira mon frère?... Que diront...

Laissez moi ce soin. Je parlerai à sir Charles & au Docteur Bartlet dans la sacristie; & je suis sure que si votre frère sait que vous avez de l'antipathie pour Lord G., que vous ne croyez pas pouvoir être heureuse avéc lui, il prendra votre cause en main, & vous tirera d'affaire.

De *l'antipathie!* C'est un gros mot, Harriet. L'homme est un bon sot...

Un *sot*, Charlotte! Il faut donc qu'il soit sot parce qu'il vous aime tant, vous qui réellement ne lui avez jamais donné encore l'occasion de vous montrer ce qu'il vaut.

J'ai pitié de lui quelquefois, me dit-elle.

Le carosse s'arrêta... Ah ciel! Harriet! l'Eglise! l'Eglise!

Dites, Charlotte, avant que d'aller plus loin,... Parlerai-je à votre frère, & au Docteur Bartlet?

J'aurai l'air d'une folle, quoi que je fasse.

N'agissez pas comme si vous l'étiez, dans une occasion si solemnelle, dites que vous mériterez, que vous *tâcherez* de mériter l'amour de Lord G.

Sir Charles parut... Dieu me soit en aide!... Voilà mon frère!... Je tâcherai, je tâcherai.

Il nous donna la main pour descendre. Nous

entrames avec précipitation. Le peuple commençoit à s'assembler autour de nous. Lord G. transporté, la reçut à l'entrée de l'Eglise: sir Charles me donna la main, & le Comte & Lady Gertrude nous reçurent avec la joie peinte sur leurs visages. J'entendis la méchante fille dire à Lord G. qui la menoit à l'autel; Vous ne savez pas où vous en êtes, l'ami. Je prétens avoir toutes mes volontés. Souvenez-vous que c'est une de mes conditions avant le mariage.

Il exprima par sa réponse un tendre consentement à la condition. J'ai peur, pensai-je, pauvre Lord G. qu'on ne vous rapelle plus d'une fois cet article préliminaire.

Quand elle fut à l'autel à côté de Lord G. elle trembloit. Ne me quittez pas, Harriet, dit-elle,... Mon frère!... Lady L....

Je suis sure qu'elle avoit l'air plus sot que Lord G. dans ce moment.

Le Docteur commença l'office. *Point de frères bien aimés*, Harriet! me dit la folle à l'oreille, comme je l'avois dit dans une occasion réellement terrible. J'étois irritée contre elle dans le cœur. Elle dit encore tout bas quelques mots contre l'office, quand le Docteur lisoit les raisons de l'institution. Sa légéreté ne pouvoit l'abandonner même dans ce moment solemnel.

Quand le service fut fini, chacun, & sir Charles d'un air grave, & le plus tendre, lui exprima ses vœux pour son bonheur. Lord G. lui baisa la main en mettant un genou en terre.

...Elle prit ma main. Ah ciel! qu'ai-je fait?... Et suis-je donc mariée? me dit-elle tout bas... Et cela ne peut-il jamais se défaire?... Est-ce

ce là l'homme à qui je dois être obéissante?...
Doit-il être mon seigneur & maître?

Ah Lady G., lui dis-je, c'est un office solemnel; vous avez promis, il a promis... C'est un office solemnel.

Lord G. la conduisit au premier carosse. Sir Charles m'y conduisit aussi. Le peuple à ma grande confusion, crioit, c'est l'épouse, le charmant couple! Sir Charles donna ensuite la main à Miss Emilie. Lord L. vint. Comme il entroit, Hola, l'ami, dit Charlotte, en avançant la main, vous vous méprenez de carosse; vous n'êtes pas de notre compagnie.

Le monde entier, répliqua Milord, ne nous séparera pas à présent: il prit sa place à côté d'Emilie.

Il fait le rogue, Harriet, me dit-elle à l'oreille: voyez! il se donne déjà des airs!

Voilà, dit Milord, en prenant une de ses mains, & la baisant avec transport, voilà la main qui a fait mon bonheur.

Et voilà, dit-elle, en le poussant de l'autre main, la main qui repousse votre hardiesse. Que venez-vous faire ici?... Ne faites pas le sot.

Il fut dans des transports tout le long du chemin.

Quand nous arrivames à la maison, chacun embrassa, & félicita l'épouse. Le Comte & Lady Gertrude étoient de la meilleure humeur du monde: celle-ci embrassa une seconde fois sa nièce, comme sa chère nièce. Le Comte l'apella sa fille bien aimée.

Mais préparez-vous à entendre une belle action de Lord W. Quand il vint à lui faire son

compliment.... Je vous félicite de toute mon ame, ma très-chère nièce, lui dit-il. Je n'ai pas été un fort bon oncle. Il n'y a rien qui tienne contre votre frère... Agréez ceci (il lui mit dans la main un billet de banque de 1000 l.) Une fille de ma sœur, & une sœur de votre frère, mérite plus que cela.

Ce présent n'étoit-il pas fait gracieusement, Lucy?

D'un air qui convenoit à un frère de Lady Grandison, il s'avança ensuite vers Lady L. Ma nièce Charlotte n'est pas ma seule nièce, dit-il. Je vous souhaite, ma chère, toute sorte de bonheur, comme si c'étoit le premier jour de votre mariage; acceptez ces deux papiers (l'un étoit un billet de 1000. l. & l'autre de 100. l.) Le petit, ajouta-t-il, vous est dû pour les intérêts de l'autre.

Quand les deux Dames ouvrirent les papiers, & virent ce que c'étoit, elles ne surent d'abord que dire.

Cela étoit donné fort gracieusement: mais, voyez, Lucy, comme l'exemple d'un homme bon & généreux peut quelquefois changer les caractères! J'ai ouï remarquer qu'un avare, quand son cœur est une fois ouvert, agit souvent noblement.

Aussitôt que Lady G. (je dois à présent l'apeller ainsi) se fut remise de la surprise où le présent & le compliment de Milord l'avoient jettée, elle s'approcha de lui: Permettez-moi, Milord, lui dit-elle, en pliant un genou, de vous demander votre bénédiction; & en même tems de vous remercier de votre présent paternel à la reconnoissante Charlotte.

Dieu

Dieu vous benisse, ma chère! lui dit-il en la baisant... Mais remerciez votre généreux frère. Vous me charmez en acceptant si gracieusement cette marque de mon amitié.

Lady L. vint à son tour. Milord, vous me confondez par votre bonté... Comment pourrai-je?...

La générosité royale de votre frère, Lady L., lui dit-il, fait paroitre peu considerable ce présent. Pardonnez moi seulement de ce que je ne l'ai pas fait plutôt. Il l'embrassa.

Lord L. entra; Voyez, lui dit-elle, Milord, en lui montrant les billets ouverts, ce que Lord W. vient de faire. Et il apelle celui-là l'intéret de l'autre.

Vous m'accablez, Milord, par votre bonté pour votre nièce, dit Lord L. Puisse la santé, la longue vie, & le bonheur accompagner votre mariage!

C'est là, c'est là, dit Lord W. en montrant sir Charles qui entroit; c'est là que vous devez faire vos remercimens. Son cœur généreux a réveillé le mien. Il n'étoit qu'endormi. Le frère de feu ma sœur n'avoit besoin que d'un tel exemple. Ce fils est tout entier sa Mère.

Sir Charles, qui avoit entendu ces dernier mots, dit en joignant la compagnie; Si je suis regardé comme un fils qui n'est pas indigne de la plus excellente des Mères, & cela par son frère, je suis trop heureux.

Vous êtes donc heureux, répondit Milord.

Je chéris sa mémoire, dit sir Charles; & quand j'ai été tenté de m'oublier, ce souvenir a été un moyen de m'affermir dans le devoir. Ses le-

leçons ont été le guide de mes premières années. Si je ne les avois pas observées, combien n'aurois-je pas été plus blâmable que la plupart des jeunes gens!.... Ma Charlotte, aïez la mémoire de cette Mère devant les yeux, dans ce grand changement d'état! Vous ne serez pas appellée à ses épreuves... (ses yeux étoient mouillés de larmes) Respectons la mémoire de notre Père... Charlotte, soyez digne de votre Mère.

Il sortit avec un air si noble!... Mais étant rentré bientôt avec un visage gai, on lui dit ce que Lord W. avoit fait... Vous aviez déjà, lui dit-il, Milord, des droits sur notre respect, par les liens du sang, mais que sont ces relations au prix de celle des ames? Vous me liez pour mes sœurs, & plus encore par la manière que par la chose, par une reconnoissance qui ne finira jamais.

Prenez-vous en à vous-même, mon généreux neveu.

Favorisez, Milord, une liaison intime entre votre épouse, & ses nièces, & son neveu. Vous serez charmées de Miss Mansfield, mes sœurs, mais quand elle aura accordé sa main à Milord, vous respecterez votre tante. Ce sera un plaisir pour moi, dans mon éloignement, de penser à votre union... Vous voudrez bien, Milord, m'instruire du jour à l'avance, je le célébrerai avec joie, contre quelques circonstances d'une autre nature que j'aie à lutter.

Milord pleura:... Que dis-je, Milord pleura?... Pas un de nous n'avoit les yeux secs!... C'étoit une scène bien lugubre, direz-vous, pour un jour de nôces; mais que de pareil-

les scènes dilatent délicieusement le cœur !

On n'oublia pas cependant que c'étoit un jour de fête. Sir Charles lui-même par sa vivacité, & ses manières ouvertes, donna de la gaieté à tout le monde ; & tous les cœurs se prêtèrent à l'occasion du jour, excepté qu'il échapoit de tems en tems à quelques-uns de nous, un soupir, qu'on ne pouvoit retenir en pensant qu'il seroit bientôt si éloigné de ces amis dont il faisoit le bonheur à présent ; & engagé dans des difficultés, peut-être dans des dangers.

O Charlotte ! Chère Lady G. ! Jusqu'ici, il est en votre pouvoir de rendre tous vos jours dignes de celui-ci !... *Souvenez-vous de vo-„ tre Mère, de votre excellente Mère, ma chère....*" Et méritez l'approbation d'un tel frère.

J'aurois dû vous dire que Mr. & M^e. Reeves vinrent environ à deux heures, & furent reçus avec la plus grande politesse par tout le monde.

On demanda sir Charles un moment avant le dîner, il rentra avec un jeune Cavalier, en habit de gala... C'est un bonheur que je n'avois pas espéré si tôt, dit sir Charles ; & le conduisant à Lady G. Voilà, Monsieur, lui dit-il, la Reine du jour. Ma chère Lady G. recevez, (c'est ici votre maison) un homme que j'aime, mon ami Beauchamp.

Tous, excepté Emilie & moi s'empressèrent autour de Mr. Beauchamp, comme de l'ami chéri de sir Charles, & lui firent leur compliment : sir Charles le présenta à chacun.

Le menant auprès de moi... J'ai presque honte, Lucy, de répéter cela... Mais le voilà comme il le dit... Respectez, lui dit-il, mon

cher

cher ami, cette excellente Dame; mais que votre admiration ne s'arrête pas à son visage, & à sa figure. Elle a une ame aussi grande, mon Beauchamp, que la vôtre même. Miss Byron, en faveur de ma sœur & de nous tous, a honoré ce jour de sa présence.

Monsieur Beauchamp me prit respectueusement la main, en se baissant; Excusez moi, me dit-il, Mademoiselle, je vous révère, une Dame que sir Charles Grandison admire autant que vous, doit être la première des femmes.

J'aurois pu lui dire que lui, qui étoit si distingué par l'amitié de sir Charles Grandison, devoit être un homme très-estimable. Mais mes esprits étoient abattus; je ne répondis à son compliment que par une révérence.

Sir Charles lui présenta Emilie. Mon Emilie, Beauchamp. J'espère de la voir un jour heureusement mariée. Un homme dont le cœur vaudra la moitié autant que le sien devra être un excellent homme.

La modestie même peut lever les yeux, & être sensible aux complimens sortis d'une telle bouche. Emilie me regarda d'un air de satisfaction, comme en disant, Entendez-vous, Mademoiselle, les belles choses que mon Tuteur dit de moi?

Sir Charles demanda à son ami, comment il étoit avec Lady Beauchamp?

Très-bien, répondit-il. Après avoir été introduit par vous auprès d'elle, comme je l'ai été, il faudroit que ce fût ma faute, si je n'étois bien avec elle. Elle est la femme de mon Père, je dois la respecter, quelque peu favorable

ble qu'elle me fût: elle a de bonnes qualités; si toutes les familles avoient le bonheur d'avoir un sir Charles Grandison pour médiateur quand il survient des mesintelligences, il y auroit bien peu de différens qui durassent entre les parens. Mon Père & ma Mère m'ont dit qu'ils ne se mettent jamais à table sans célébrer vos loüanges; & ils ne m'ont parlé que de vous; mais Lady Beauchamp compte sur la promesse que vous lui avez faite de lui faire faire connoissance avec les Dames de votre famille.

Mes sœurs, & leurs maris feront honneur à ma promesse, en mon absence. Lady L., Lady G. permettez moi de vous recommander Lady Beauchamp, non point comme une connoissance ordinaire. Vous, Monsieur, dit-il à Mr. Beauchamp, veillez à ce qu'on la cultive.

Mr. Beauchamp est d'une aimable figure, & quand sir Charles n'est pas dans la même compagnie, il paroit un fort bel homme. Je crois, ma chère, qu'en faisant cette exception, je rends la justice que tout le monde rendra. Il est gai, vif, modeste cependant, ne parlant point trop. On voit à la fois l'amour & le respect dans chaque regard qu'il jette sur son ami; & qu'il est charmé quand il l'entend parler sur quelque sujet que ce soit. Il dit une fois à Lord W. qui lui vantoit son neveu, comme il le fait à tous ceux qui sont auprès de lui; La voix publique, Milord, est en sa faveur par tout où il va. Les expressions que les differentes langues emploient sur son sujet dans les differens païs où il a été, reviennent à dire, que pour la douceur des manières, pour la noblesse & la digni-

té du caractère, à peine y eut-il jamais son pareil.

Sir Charles étoit engagé alors dans une conversation avec Emilie; elle étoit devant lui: il étoit debout dans une posture aisée, appuyé contre le lambris, écoutant, souriant à son babil avec des yeux d'indulgence & d'amour, tels que ceux d'un Père pour un enfant qu'il aime tendrement: elle de tems en tems regardoit vers moi, avec un air si fier, la chère créature! d'être ainsi distinguée par son tuteur.

Elle vint ensuite derrière ma chaise, & s'appuyant sur mon épaule, elle me dit tout bas... J'ai prié mon tuteur d'employer son credit auprès de vous, pour que vous m'emmeniez dans le Comté de Northampton.

Et qu'a-t-il dit?... Elle se taisoit... A-t-il rejetté votre demande?... Non, Mademoiselle;... Vous a-t-il permis d'y venir, si j'y consens? lui dis-je, en me tournant à moitié vers elle, avec empressement.

Elle se tut, & sembloit embarassée.

Mais, non, il n'a pas consenti, non plus... Mais il a dit de si charmantes choses, si obligeantes, si gracieuses pour vous & pour moi, que j'ai oublié ma question, quoiqu'elle me tint bien au cœur, mais je lui redemanderai.

C'est ainsi, Lucy, qu'il peut refuser, & cependant renvoyer les gens si charmés de lui, qu'on oublie ce qu'on avoit demandé.

Miss Grandison... Lady G., je veux dire... me prit à part un moment après... Ce Beauchamp est réellement un fort joli garçon, Harriet!

C'est un aimable homme, répondis-je.

Je le trouve ainsi: ce fut tout ce qu'elle en dit alors.

En-

Entre le dîner & le thé, on me fit jouër du clavecin; & après que j'eus joué un air, on pria sir Charles de chanter pendant que je l'accompagnerois. Il ne refuseroit rien, dit-il, de ce qu'on lui demanderoit ce jour-là.

Il chanta. Il a une voix mâle & douce, qu'il sait bien ménager.

Cela amena un petit concert. Mr. Beauchamp joüa du violon; Lord L. de la basse de viole; Lord G. de la flute Allemande: Lord W. chanta la basse; Lady L., Lady G. & le Comte firent chorus. On chanta ce morceau de la fête d'Alexandre

Heureux, heureux, heureux couple!
La bonté *seulement mérite la beauté.*

Sir Charles, quoiqu'aussi *brave* que *bon*, préférant le mot de bonté à celui de valeur.

Lady L. avoit toujours dit, qu'il falloit danser aux nôces de sa sœur. Nous n'étions pas assez de monde pour des contredanses. Mais comme on avoit fait venir des musiciens, on voulut qu'on dansât quoique nous fussions engagés dans une conversation qui me plaisoit infiniment davantage.

Lord G. commença par un menuet avec l'Epouse. Elle dansa à charmer; mais quand je lui en fis compliment, elle me dit tout bas, qu'elle auroit beaucoup mieux dansé avec son frère. Lord G. dansa extrêmement bien.

Lord L. & Lady Gertrude, Mr. Beauchamp & Mr. Reves, Mr. Reeves & Lady L. dansèrent tous fort bien.

Le Comte me prit pour danser avec lui; mais

mais à peine avions-nous fini, que me demandant pardon de m'avoir déparée, comme il s'exprimoit modestement, lui & tout le monde, excepté mes cousins & Emilie, apellèrent sir Charles pour danser avec moi.

Il mérita tous les éloges que Lady G. lui avoit donné dans sa Lettre : pendant que nous dansions, on lui applaudit par un silence qui auroit laissé entendre voler une mouche. Et quand il me conduisit à ma chaise, tout le monde battit des mains, comme à quelque morceau bien exécuté, ou à quelque beau sentiment dans une comédie. Cet homme-là est tout, ma chère; mais il a toujours fréquenté le monde le plus poli dans les differens païs où il a été.

Lord W. souhaita que sa goûte lui permît de prendre Miss Jervois. L'Epoux fut invité par sir Charles pour danser avec elle: elle s'en acquita très-joliment. Je crois qu'il choisit exprès Lord G. plutôt que Mr. Beauchamp ; il est plein des attentions les plus délicates.

L'Epouse demanda ensuite sir Charles pour danser avec elle. Elle dansa en effet avec beaucoup de grace. J'étois charmée qu'elle pût si bien s'en acquiter à ses propres nôces.

On le pria de danser encore avec moi. Comme si les applaudissemens, donnés si hautement quand nous avions dansé ensemble, n'étoient dus qu'à moi, il fit tout bas ses conditions avec tout le monde, qu'on ne feroit pas semblant de remarquer comme je danserois ; car il avoit vu, disoit-il, que j'avois pu à peine soutenir les applaudissemens qu'on nous avoit donné.

Quand sir Charles eut fini, il m'apella *inimitable*.

table. Ce mot courut de bouche en bouche; & j'aurois eu assez de quoi m'enorgueillir, si leurs loüanges avoient pû me rendre le courage. Mais je n'en étois pas fière; mon cœur étoit abattu.... Je m'imagine, Lucy, que Mademoiselle Clémentine est une belle danseuse.

On ne soupa qu'à minuit. Le carosse de Mr. Reeves vint environ à cette heure-là; mais nous ne nous en allames pas avant deux heures. La compagnie ne se seroit peut-être pas séparée si tôt, si l'Epouse n'avoit fait la mutine, & refusé de se retirer. N'étoit-elle pas chez elle, demanda-t-elle à Lady L. qui la pressoit, & quitteroit-elle la compagnie?

Elle vouloit que je me retirasse avec elle. Elle prit congé de moi fort tendrement.

Le mariage, Lucy, est une rédoutable cérémonie. On suppose que c'est une circonstance de joie: mais du côté de la femme il ne peut l'être que quand elle se donne à un homme qu'elle aime par dessus tous les hommes du monde; & même l'anniversaire de ce jour, quand l'esperance est changée en certitude, doit être beaucoup plus heureux que le jour-même. Une femme contrainte, ou même *engagée par persuasion*, à donner sa main à un homme qui n'a point son cœur, ne doit-elle pas se regarder comme une victime? Un Père, un tuteur en pareil cas, sur-tout si la fille a un cœur délicat, & honnête, n'est-il pas responsable de toutes les malheureuses suites que peut avoir une telle contrainte?

Mais ce n'est pas le cas de Miss Grandison. Elle avoit de bonne heure jetté les yeux sur un sujet qui ne lui convenoit pas. Sa fierté l'en

convainquit à tems; & cela, comme elle l'avouë, lui rendit tous les hommes indifferens. Elle ne hait pas Lord G. Il n'y a personne qu'elle lui préfère, & à cet égard elle est peut-être dans le cas de huit filles sur douze qui se marient, & qui cependant ne sont pas de mauvaises femmes. Comme sa passion n'a été qu'un jeu pour elle, jusqu'à ce qu'elle s'en guérit, elle peut être heureuse si elle veut. Et puisqu'elle vouloit être un jour Lady G., il étoit obligeant à son frère, de l'engager à abreger le tems de coquetter & de tourmenter son Amant, & à lui permettre de la donner à Lord G. avant son départ.

LETTRE XVII.

Suite.

Mercredi, 12. *Avril.*

Le Docteur Bartlet nous a fait le plaisir de déjeuner avec mes cousins & moi ce matin. Il parle d'aller à la maison de Grandison samedi, ou lundi prochain. Nous avons établi une correspondance; & il me fait esperer qu'il me fera une visite dans le Comté de Northampton. Je suis sure que vous serez tous charmés de le voir.

Emilie est venuë avant que le Docteur fût sorti. Elle m'aportoit des complimens de l'Epouse & de Lord W. avec une invitation pressante pour mes cousins & pour moi, d'aller dîner avec eux. Sir Charles étoit parti, dit-elle, pour faire une visite d'adieu aux Danbys, mais il seroit de retour avant dîné.

Je

Je crois qu'il seroit mieux pour moi, Lucy, d'éviter toutes les occasions de le voir: Ne le croyez-vous pas aussi?... Il n'y a pas moyen de le voir avec indifference. Mais étant invitée d'une façon si pressante, comment pouvois-je refuser, sur-tout mes cousins étant disposés à y aller?

Miss Jervois me dit à l'oreille en me quittant: Je n'avois jamais eu occasion d'observer la conduite de deux nouveaux mariés l'un avec l'autre; mais est-ce la coutume, Mademoiselle, que l'Epouse rabroue d'autant plus l'Epoux qu'il est plus obligeant?

Lady G. est fort méchante, ma chère, si elle se conduit de façon à vous donner lieu de faire cette question.

Cela est ainsi; & sur ma parole, je vois plus *d'obéissance* du côté où elle n'a pas été promise, que de l'autre. Ma chère Demoiselle, ne doit-on plus repenser *ensuite* à ce qui a été dit à l'Eglise? Mais pourquoi le Docteur ne l'a-t-il pas fait parler? Que signifie une révérence, à moins qu'une femme ne soit si honteuse qu'elle ne puisse pas parler?

Une révérence, ma chère, exprime un consentement, tout aussi bien que les paroles. Lord G. n'a fait que se baisser, comme vous l'avez vu. Aimeriez-vous, Emilie, qu'on vous fît parler en pareille occasion?

Mais, non. Mais alors je serois civile & bonne envers mon mari, quand ce ne seroit que par crainte qu'il fût méchant avec moi; mais je croirois aussi que c'est mon devoir... L'aimable innocence!

Elle sortit, & laissa le Docteur avec moi.

'Quand quelque ſujet particulier nous tient au cœur, quelque hors de propos qu'il ſoit, pouvons-nous penſer à autre choſe! J'aurois voulu que le Docteur parlât de ſir Charles Grandiſon; mais comme il n'amena point ce ſujet, & que je craignois que ſi j'en parlois, il ne penſât que c'étoit toujours moi qui commençois, je le laiſſai ſortir dès qu'il ſe leva: je ne l'avois jamais vu ſi réſervé là deſſus, cependant.

'Sir Charles revint pour le dîner. Il a dit à Lady L., que ce vieux Mr. Gaillard lui avoit fait entendre qu'il avoit commiſſion, ſi ſon cœur étoit libre, de lui faire des propoſitions très-avantageuſes en faveur d'une des jeunes Dames qu'il avoit vu jeudi dernier, & cela de la part de ſon Père.

'Surement, Lucy, nous pouvons décider hardiment, que nous vivons dans un ſiècle où il y a grande diſette d'hommes de merite, puiſqu'on fait tant d'offres à un ſeul. Mais je crois que ce n'eſt pas un petit avantage pour ſir Charles, que ſon tems ſoit ſi bien pris, qu'il ne peut s'arrêter aſſez longtems dans aucune compagnie, pour permettre qu'on jette les yeux ſur quelqu'autre objet, avec diſtinction. Il laiſſa la nombreuſe aſſemblée d'Enfield, pendant que leur admiration pour lui étoit au plus haut point. L'attention, la tendreſſe, l'admiration ne peuvent toujours être également tendues. Vous remarquerez, Lucy, qu'au retour d'un ami chéri, après une longue abſence, les tranſports ne durent pas plus d'une heure. Quelque joyeux que ſoit le cœur, les deux amis, peut-être en moins de tems que cela, pourront être tranquillement en-

ensemble, disposés à écouter & à raconter ce qui leur est arrivé pendant leur longue absence. Voilà comme ce sera avec nous, Lucy, quand je retournerai dans les bras de mes tendres parens. Et à présent le prochain départ de sir Charles ne nous le rend-il pas plus cher?

Le Comte de G., Lady Gertrude, & deux aimables nièces de ce Seigneur dînèrent là. Lady G. se conduisit assez bien envers son mari, en leur présence; mais moi, qui entends le langage de ses yeux, je vis qu'ils lui parloient fort insolemment dans plusieurs occasions. Milord est un peu trop empressé, ce qui lui ôte cette grace, cet air de franchise dans sa politesse, qui distingue d'une façon si charmante, en toute occasion, un heureux mortel, qui étoit alors présent. Lord G. paroitra peut-être plus à son avantage dans l'absence de cette personne.

Mr. Beauchamp y étoit aussi, c'est véritablement un aimable & modeste jeune homme. Il parut fort à son avantage, & dans sa conversation, & dans ses manières, & pas moins, en reconnoissant la supériorité de son ami, à l'un & l'autre égard, quoique celui-ci tâchât de le faire paroitre comme le premier.

Après le dîner, Lady L., Lady G. & moi, nous trouvames une occasion de passer une demie heure ensemble en particulier. Lady G. demanda à Lady L. ce qu'elle comptoit de faire des 1000 l. dont Lord W. lui avoit fait présent si généreusement ... Ce que j'en ferai, ma chère! ... Que pensez-vous que j'en veuille faire? ... J'en ai déjà disposé.

Je veux être pendue, dit Lady G. si cette

bonne créature n'a donné cela à son mari.

Sans doute, Charlotte; Je le lui ai donné avant que de me coucher.

Je le croyois bien, dit-elle en riant. Et Lord L. l'a pris? L'a-t-il pris?

Mais surement: autrement j'aurois été fâchée contre lui.

La bonne ame!... Ainsi vous lui avez donné mille pièces, pour en reprendre votre part, de lui, quatre ou cinq misérables guinées à la fois, selon son bon plaisir.

Lord L. & moi, Charlotte, nous n'avons qu'une bourse; vous ne savez peut-être pas comment nous la ménageons.

Je vous prie, bonne, débonnaire, dépendante créature, comment la ménagez-vous?

Voici comment, Charlotte: Milord sait que sa femme & lui n'ont qu'un seul intérêt; & dès le commencement de notre heureux mariage, il voulut que nous eussions l'un & l'autre une clé d'un tiroir particulier, où il tient son argent & ses billets. Il y a dans le tiroir un petit livre de compte, où il met d'un côté l'argent qu'il reçoit, & de l'autre celui qu'il ôte: quand j'ai besoin d'argent, j'ai recours à ma clé. Si je vois peu d'argent dans le tiroir, j'en prends plus modérément, ou même si mes besoins ne sont pas pressans, je diffère jusqu'à ce que Milord soit plus riche; mais peu ou beaucoup, j'écris comme lui ce que je prends; ainsi nous savons où nous en sommes. Et jamais, par des dépenses hors de saison, je n'ôte à Milord le pouvoir de conserver une coutume, qui le fait également respecter, & bien servir; c'est de ne pas souf-

frir

frir qu'on lui demande deux fois une dette.

La bonne ame! ... Et je vous prie, ne marquez-vous pas aussi l'usage auquel vous employez l'argent que vous prenez?

Je le fais souvent; & toujours quand je prends plus de cinq guinées à la fois. J'ai trouvé que Milord le faisoit aussi; & j'ai suivi son exemple, de moi-même.

L'heureux couple! pensai-je, ... O Lady G. le bel exemple que vous avez! ... J'espère que vous le suivrez.

Grand merci de l'avis, Harriet. Ouï, il faut avouër que c'est une jolie façon de s'engager doucement l'un l'autre à l'économie: mais ne pensez-vous pas que quand deux époux si honnêtes ont une crainte si scrupuleuse de se desobliger, & sont si soigneux de s'obliger l'un l'autre, ils semblent avouër que la bonne intelligence dans le mariage tient à un fil bien mince?

Et les amitiés les plus tendres, lui dis-je, ne tiennent-elles pas à un fil tout aussi mince? Des ames délicates peuvent-elles être unies autrement que par des attentions délicates?

Tu es une bonne ame aussi, Harriet! ... Vous voudriez donc toutes deux que je fisse un présent à Lord G. de mes mille pièces, avant que nous aïons choisi notre tiroir particulier, avant qu'il en ait fait faire deux clefs?

Apprenez lui, Charlotte, ce que font Lord & Lady L., si vous croyez que l'exemple soit bon à suivre ... Et alors ...

Ouï, & lui donner mes mille pièces pour commencer? Mais ne voyez-vous pas que la proposition doit venir de lui & non de moi?

Et ne devons-nous pas auparavant connoitre un peu ce que nous valons l'un & l'autre?

Connoitre auparavant ce que vaut un homme avec qui vous êtes actuellement mariée, Charlotte?

Ouï, Lady L.... mais mariée depuis hier, comme vous savez. Peut-il y avoir dans le monde deux hommes aussi differens, que le sont souvent l'amant & l'époux dans le même homme? ... A présent, mes généreux conseillers, aïez la bonté de continuër à vous taire; vous ne pouvez me donner aucune bonne réponse. Et d'ailleurs ne voyez-vous pas combien il y auroit peu de délicatesse à faire *sitôt* un présent qu'on n'est point *obligé* de faire?

Nous nous taisions toutes deux, attendant chacune que l'autre répondît à cette étrange créature.

Elle nous rit au né. Ames douces & sensibles! dit-elle, permettez moi de vous dire qu'il y a moins de délicatesse dans la délicatesse, que vous autres gens si délicats n'y en soupçonnez.

Pour vous, Charlotte, dit Lady L. vous avez les idées les plus bizarres du monde. Si vous aviez été homme, vous auriez été un méchant vaurien.

Vaurien, peut-être, Lady L. mais non pas méchant.

Lady G. ne peut s'empêcher d'avoir de l'esprit, dis-je à Lady L. C'est quelquefois tant pis *pour elle*, quelquefois tant pis *pour nous*. Quoi qu'il en soit, j'aprouve hautement l'exemple de Lord & Lady L..

Et moi aussi, Harriet; & quand Lord G. me donnera l'exemple, je ... Je verrai. Je ne suis

pas

pas mauvaise économe. Quand j'aurois dix mille pièces entre les mains, je ne serois pas prodigue: si je n'en avois que cent, je ne voudrois pas être avare. Je n'estime l'argent qu'autant qu'il me met en état d'imposer des obligations, au-lieu d'être dans la nécessité d'en recevoir. Je suis fille de ma Mère, & sœur de mon frère; & la vôtre, *en cela*, Lady L.; & la vôtre aussi, Harriet. On peut prendre differens chemins pour arriver au même endroit. Lord G. n'aura point de raisons d'être mécontent de mon économie, quand même je ne lui ferai pas une si grande courtoisie, comme si; . . . comme si . . . (elle fit un éclat de rire; mais se retenant, elle ajouta, comme si je sentois... elle rit encore . . . que j'ai signé ma dépendance absolue de ses bontés.

Quelle extravagante, dit Lady L. Mais, ma Harriet, ne trouvez-vous pas qu'elle s'est comportée assez joliment envers Milord G, pendant le dîner?

Ouï, répondis-je, comme le penseroient ceux qui n'ont pas remarqué ses malins coups d'œil: mais elle m'a mis en peine pour elle plusieurs fois; & je crois que son frère n'étoit pas sans crainte.

Il avoit les yeux sur vous, Harriet, répondit Lady G. beaucoup plus que sur moi, ou sur tout autre.

Cela est vrai, dit Lady L. Je vous regardois tous les deux, ma chère, avec compassion. Mes larmes étoient prêtes à couler plus d'une fois, quand je pensois combien vous pourriez être heureux l'un par l'autre, & combien vous vous aimeriez, n'étoit que...

N'en dites pas davantage, ma chère Lady G. Je ne puis soutenir cela. J'ai cru *moi-même* qu'il me regardoit souvent avec attendrissement. Je ne puis soutenir cela; j'ai peur de moi; je crains d'être *injuste*...

Ses tendres regards ne m'ont pas échapé, dit Lady G. non plus que ceux de ma Harriet. Mais nous ne toucherons pas cette corde: elle est trop délicate; on s'attendrit trop; pour moi, j'étois obligée pour me distraire, de tourner les yeux sur Lord G.: il n'y a rien gagné. Ses empressemens *importuns*...

Non, Lady G., dis-je, en l'interrompant, vous ne changerez point de discours, aux dépens de celui que vous avez juré d'honorer. J'aime mieux souffrir en continuant l'autre sujet que de laisser prendre celui-ci.

Charmante Harriet! dit Lady L. J'espère que votre générosité aura sa recompense. Cependant, dites moi, ma chère, pouvez-vous souhaiter que Lady Clémentine soit à lui? Je ne doute pas que vous ne souhaitiez son rétablissement; mais pouvez-vous souhaiter qu'elle soit à lui?

J'ai examiné la question en moi-même, Lady L. Je suis fâchée qu'elle ait eu besoin d'examen une si excellente créature! Qui fait tant d'honneur à son sexe! Une si noble sincérité! Tant de piété!... Mais j'avouërai la vérité; j'ai apellé la *justice* à mon secours pour me déterminer; je me suis supposée moi-même dans sa situation excepté sa triste maladie; je l'ai supposée dans la mienne; aurois-je dû hésiter à qui donner la préférence?... Cependant...

Quoi-

Quoi, *cependant*, la plus franche, & la plus généreuse des femmes! dit Lady L. en me serrant dans ses bras; quoi, *cependant*...

Ouï, cependant... Ah mes chères amies... ouï, cependant, j'ai bien des serremens de cœur, des frémissemens, je puis dire!... Pourquoi votre frère est-il si tendre, si modeste, si parfait!... Que ne m'insulte-t-il par sa pitié! Pourquoi, dans toute occasion, me montre-t-il un attendrissement beaucoup plus sensible pour moi que la pitié! & pourquoi m'attribuë-t-il un pouvoir sur lui qui m'élève en m'humiliant?

Je détournai la tête pour cacher mon émotion... Lady G. prit mon mouchoir, essuya une larme prête à couler, & me donna les noms les plus tendres.

Suis-je donc chère, continuai-je, au cœur d'un tel homme? Vous le croyez. Permettez moi de vous dire, qu'il est effectivement cher au mien: cependant je ne forme pas un souhait qui ne soit pour son bonheur, quoi qu'il puisse arriver de moi.

Emilie parut à la porte... Puis-je entrer, Mesdames?... Ouï, j'entrerai... Ma chère Miss Byron affligée! Ma chère Miss Byron en pleurs!

Sa pitié, sans qu'elle en fût la cause, parut dans ses yeux. Elle prit ma main dans les siennes, & la baisa à plusieurs reprises!... Mon tuteur demande où vous êtes. O avec quelle douceur dans la voix!... Où est votre Miss Byron, mon amour?... Il donne des noms charmans à tout le monde quand il parle de *vous*... Sa voix est alors la voix de l'amour... Mon

amour, m'a-t-il dit! Par vous, Mademoiselle, il aimera sa pupille... Et je fonderai tout mon merite sur votre amitié pour moi. Mais vous soupirez, chère Miss Byron, vous soupirez... Pardonnez votre petite babillarde! Il ne faut pas que vous soyiez affligée.

Je l'embrassai. L'affliction, ma chère, n'a point de prise sur mon cœur à présent: c'est le merite de votre tuteur qui me touche.

Dieu vous benisse, Mademoiselle, pour votre gratitude envers mon tuteur!

Une Clémentine, & une Harriet! dit Lady L. Deux femmes si excellentes! Quel destin est le sien! Que son cœur doit être déchiré!

Déchiré, dites-vous, Lady L.! repliqua Lady G. Un homme qui aime la vertu pour elle-même, l'aime par tout où il la trouve. Un tel homme doit distinguer plus d'une femme vertueuse; & s'il est d'un naturel doux & bienfaisant, il y aura de la tendresse dans ses distinctions pour chacune, tendresse qui variera seulement selon la difference des circonstances & des situations.

Que je vous embrasse, Charlotte, pour cette pensée, dit Lady L. Que de tout un mois je n'entende pas de la même bouche, un mot qui soit indigne de celui-là.

Vous avez Lord G. dans la tête, Lady L., répondit Lady G., mais ne vous embarassez pas de nous. Il faut le réveiller de tems en tems. J'aurai soin de conserver mon importance auprès de lui; mais je ne lui donnerai jamais de crainte. Il n'aura jamais raison de soupçonner la vertu de sa femme.

La

La vertu, ma chère! lui dis-je. Qu'eſt-ce que la vertu ſeule? Celle qui ne ſera pas vertueuſe, pour l'amour de la *vertu-même*, ne mérite pas d'être apellée une femme: elle doit être quelque choſe de plus que vertueuſe pour l'amour de ſon mari, & même pour l'amour de la promeſſe qu'elle a faite. La complaiſance, l'empreſſement à obliger...

L'*obéiſſance* auſſi, je gage ... Chut, chut, ma douce Harriet! dit-elle en mettant ſa main devant ma bouche; nous ferons du mieux que nous pourrons; & cela ira fort bien, ſi perſonne ne prend garde à nous. Allons réjoindre la compagnie.

LETTRE XVIII.

Suite.

Jeudi, 13. *Avril.*

Nous jouames aux cartes hier au ſoir, jusqu'au ſoupé. Quand il fut fini, chacun tâcha d'engager ſir Charles dans quelque converſation. Je tâcherai de vous raporter une partie de ce qui ſe dit, comme je l'ai fait déjà une fois.

Lord W. commença par ſe plaindre de l'inſolence & du libertinage des domeſtiques. Sir Charles ne répondit à ce qu'il dit que par le mot d'*exemple*, l'exemple, Milord.

Vous, ſir Charles, répondit Milord, vous pouvez en effet inſiſter ſur la force de l'exemple. Car je ne puis que remarquer que tous ceux que j'ai vu de vos gens, méritent des égards.

Ils ont l'air de gens à leur aiſe, & reconnoiſſans de cet aiſe. Ils ſavent leur devoir, & n'ont pas ſeulement beſoin d'un regard pour ſe le rapeller. Un domeſtique à votre ſervice, ſir Charles, a l'air comme s'il devoit un jour faire une figure de maître. Comment ménagez-vous cela.

Peut-être, Milord, ai-je été plus heureux qu'un autre en domeſtiques. Il n'y a rien dans la façon dont je m'y prends qui mérite l'attention de cette compagnie.

Je veux commencer un tout nouveau train de vie, mon neveu. Jusqu'ici, les domeſtiques ont été un fleau continuel pour moi. Il faut que je ſache comment vous les traitez.

Je les traite, Milord, comme une partie néceſſaire de ma maiſon. Je n'ai point de ſécrets ſur lesquels leur ſilence, ou leur babil, les autoriſe à faire les importans. Je tâche de ne point leur donner de mauvais exemples. Je ne me fâche jamais contre eux pour leurs fautes, même volontaires: ſi elles ne ſont pas habituelles, je tâche de les engager par la honte à s'en corriger, en m'en plaignant avec douceur, & en leur *pardonnant*. S'ils ne ſont pas ſuſceptibles de honte, & que les fautes ſoient répétées, je les renvoie, mais avec une douceur qui engage leurs camarades à les blâmer, & à profiter de l'avertiſſement. Je cherche avec ſoin les occaſions de les louer; & même lorsqu'ils ſe méprennent, ſi c'eſt avec une bonne intention, j'approuve l'intention, & tâche de les redreſſer par raport au *fait*. Je ne veux abſolument point de débauchés à mon ſervice; & du reſte ſi nous ne les recevons pas tout-à-fait bons, nous les

ren-

rendons meilleurs. Généralement un maître rend un domestique tel qu'il lui plait. Les domestiques se réglent sur l'exemple, bien plus que sur les leçons, & jugent presque toujours par leur propre sentiment. Permettez moi d'ajouter qu'une chose sur laquelle j'insiste toujours, c'est que mes domestiques aient de la bonté & de la compassion les uns pour les autres. Un cœur disposé à la compassion, ne peut être habituellement injuste; je fais ainsi contribuër leur bon cœur à ma sureté, aussi bien qu'à mon repos.

Milord étoit extrémement content de ce que disoit son neveu.

A propos de quelque chose, Lady G. fit quelque reflexion contre la pruderie d'une certaine Dame: elle alloit continuër quand sir Charles l'interrompant, dit, prenez garde, Lady G.... Prenez garde, Mesdames, car je crains que sous ce nom, la *modestie* ne devienne deshonorante, & ne soit bannie des cœurs, ou du moins des manières & des discours de toutes les femmes dont la fortune ou l'inclination les méne souvent dans les endroits publics.

Vous parlez d'endroits publics, dit Lord L. C'est un tourment de voir comment les hommes d'un vrai merite y sont négligés par les Dames du bel air, pendant que toutes les distinctions sont pour des fats, & des godelureaux.

Mais, qui sont ces femmes, Milord, dit sir Charles? Ne sont-elles pas généralement de la même classe que ces hommes? Des étourdies aiment des hommes frivoles, parce qu'ils ne peuvent leur reprocher une infériorité de jugement, & qu'ils les étayent dans leur folie. En

les craignent un homme ſage; mais je ne voudrois pas pour tout au monde, avoir ce tour d'eſprit qui leur plaît; car elles mépriſeront plus la folie d'un homme ſage, que celle d'un ſot, & avec raiſon, parce que ne lui étant pas naturelle, elle lui donnera un air plus gauche.

Cependant la ſageſſe elle-même, & la vraie ſageſſe, *la bonté*, dit Mʳ. Reeves, a quelquefois mauvaiſe grace, quand, quoique naturelle à la perſonne, elle ne l'eſt pas par raport aux tems. Elle nomma alors une perſonne qu'on décrioit comme une hypocrite, parce qu'elle s'acquite de tous ſes devoirs en public.

On en diroit encore pis, s'il évitoit de le faire, dit le Docteur Bartlet; ſes ennemis l'accuſeroient de plus de lâcheté, & ne l'abſoudroient pas ſur l'autre article.

Lady Gertrude étant ſortie, on parla comme d'une choſe étonnante, de ce qu'une perſonne auſſi aimable qu'elle avoit dû l'être dans ſa jeuneſſe, & qu'elle l'eſt encore pour ſon âge, ne s'étoit point mariée. Lord G. dit qu'on lui avoit fait pluſieurs offres, & qu'une fois avant que d'avoir vingt ans, elle avoit été ſur le point de ſe marier. Mais ſes craintes, depuis ce tems-là, dit-il, l'ont engagée à reſter fille.

Plus une fille attend à ſe marier, dit ſir Charles, plus elle craindra le mariage. A dix-ſept ou dix-huit ans, une fille s'y jettera tête baiſſée, ſouvent ſans crainte & ſans reflexion; à vingt ans, elle commencera à y penſer; à vingt-quatre, elle péſera, examinera; à vingt-huit ans, elle craindra l'avanture; à trente ans elle regardera tout autour d'elle du haut de la montagne

où

où elle eſt parvenuë, & ſelon les occaſions, ou les exemples qui ſe préſenteront, quelquefois elle ſe repentira, quelquefois elle ſe réjouïra, d'avoir gagné le ſommet, toute ſeule.

Je crois en effet, dit Mᵉ. Reeves, que plus d'une fille en Angleterre monte la montagne avec un compagnon dont elle ne ſoucieroit guères, ſi l'état de fille n'étoit pas ici particuliérement ſi dépourvu de ſecours: car des filles qui ont peu de fortune, après avoir été élevées dans l'abondance, comment peuvent-elles ſe ſoutenir, lorsque les liaiſons de famille ſont rompues? Un homme peut s'élever dans une profeſſion, & s'il gagne du bien dans le commerce, il peut s'élever plus haut, & être reſpecté. Une fille paroit s'abbaiſſer, ſi elle gagne ſa ſubſiſtance avec ſon éguille, ou en entrant dans quelque condition; & ſans cela où peût-elle trouver un azyle?

Vous parlez, ma bonne Madame Reeves, dit ſir Charles, comme ſi vous ſouhaitiez, avec le Docteur Bartlet & moi, qu'il y eût un établiſſement ſur un plan dont nous avons ſouvent parlé, quoique le nom feroit peur à bien des Dames. Nous voudrions voir dans chaque Comté des *Couvens proteſtans*, dans lesquels les filles de peu ou point de fortune puſſent vivre dans une entière liberté, ſous des règles auxquelles une femme modeſte & vertueuſe ne ſe feroit point de peine de ſe ſoumettre, quand elle ſeroit abſolument ſa maîtreſſe; & d'où l'on pût ſortir quand on voudroit.

Fort bien, mon frère, dit Lady G., & pourquoi n'avez-vous pas arrangé tout cela il y a quin-

quinze jours, vous qui venez à bout de tout ce que vous entreprenez, & que n'avez-vous fait Mère Abbesse, la pauvre Charlotte?

Vous êtes encore mieux pourvuë, ma sœur: mais laissez nous continuër à expliquer notre plan. Je voudrois pour Gouvernantes, & Directrices de la société, des personnes de famille, qui eussent été d'un caractère irréprochable dès leur enfance, & également connuës par leur prudence, leur bon cœur, & la douceur de leurs manières. Les domestiques pour les services les plus bas seroient des enfans de pauvres honnêtes gens, & laborieux, qui donneroient de bonnes esperances.

Ne croyez-vous pas, Mesdames, dit le Docteur Bartlet, qu'une société comme celle-là, pourroit devenir un bien pour la nation, étant toute composée de filles d'une reputation sans tâche, qui s'occuperoient selon que chacune en entrant s'y engageroit en consultant son propre génie, & qui y seroient entretenues honnêtement, les unes avec plus, les autres avec moins de dépenses pour la fondation, selon leur état & leur situation? Ne seroit-ce pas en particulier un séminaire de bonnes femmes, & un rempart contre le vice, dans un siècle livré au luxe, à la profusion, & à des amusemens qui diffèrent peu de la débauche?

Comment pourvoiroit-on aux frais de cet établissement? dit Lord W.

Beaucoup de celles qui entreroient dans chaque communauté, dit sir Charles, ne lui seroient point à charge: nombre de jeune filles, en joignant leurs petites fortunes, pourroient s'entre-

tenir honnêtement dans une pareille société, avec leurs seuls revenus, quoique chacune en particulier auroit peine à vivre. D'ailleurs les femmes, en l'absence de leurs maris, dans ce païs maritime, & les veuves, qui à la mort des leurs souhaiteroient de se retirer du tracas du monde pour six mois, un an, plus ou moins, pourroient avoir la liberté de vivre dans cette société bien réglée ; & l'on peut supposer que ces personnes, chacune selon leurs facultés, seroient bien aises d'en être les bienfaitrices. Il n'est pas douteux non plus qu'elle ne fût soutenue par les personnes bien disposées des deux sexes, puisque chaque famille de la Grande Bretagne, dans ses liaisons, & ses relations prochaines ou éloignées, recevroit des avantages d'un établissement si utile: pour ne rien dire encore des ouvrages des Dames qui seroient reçues, qu'il seroit peut-être convenable de tourner au profit d'une fondation si utile pour elles; je voudrois cependant que pour encourager l'industrie, elles eussent chacune quelques heures, qu'elles pussent regarder comme étant à elles, & dont le profit fût uniquement appliqué à leur usage.

Un Ecclésiastique d'un vrai merite, à la nomination de l'Evêque du Diocèse, dirigeant & animant la devotion de cette société, & la préservant de la superstition & de l'entousiasme, à quoi sont sujets presque tous les monastères, acheveroit d'en faire une bénédiction pour le Royaume.

J'ai un autre plan, Milord, continua sir Charles... Un hôpital pour les repentantes; ces malheureuses une fois séduites, & trahies par la perfidie des hommes, se trouvent, par la cruau-

té

té du monde, & sur-tout de leur sexe, hors d'état de rentrer dans les sentiers de la vertu, au-lieu que peut-être convaincues de la méchanceté des hommes à qui elles s'étoient fiées, elles voudroient bien que leur premier écart de la vertu fût le dernier.

Ce sont ces pauvres créatures, dit-il, qui ont les plus grands droits sur notre pitié, quoiqu'elles en trouvent rarement. La bonté du cœur, & la crédulité, enfant de la bonté, sont généralement, comme j'ai la charité de le croire, la première cause de leur crime plutôt que l'amour du vice. Ces hommes qui prétendent qu'ils ne voudroient pas ravir la première innocence à une femme, regardent ces infortunées comme une belle proie; mais quelle n'est pas la méchanceté d'un homme qui voyant une pauvre créature au bord d'un dangereux précipice, & incapable de s'en éloigner sans secours, aimeroit mieux l'y pousser que de la conduire en lieu de sureté.

En parlant de la violence que font les parens aux inclinations de leurs filles en les mariant, la tyrannie, & l'ingratitude, dit sir Charles, de la part d'un homme aimé, seront plus suportables à une femme qui a les passions vives, que la tendresse même d'un homme qu'elle n'aime pas. Des parens qui veulent voir leurs enfans heureux, n'éviteront-ils donc pas de les contraindre à donner la main à un homme qui n'a point de place dans leurs cœurs?

Mais voudriez-vous, Monsieur, dit Mr. Reeves, permettre à de jeunes filles de faire leur choix elles-mêmes?

Des

Des filles, repliqua-t-il, qui souhaitent ardemment qu'on les laisse choisir, devroient être doublement attentives à ce que la prudence justifiât leur choix. Toutes les veuves qui se marient imprudemment, (& bien des hommes le font aussi) fournissent un fort argument en faveur de l'autorité d'un Père sur sa fille. Un homme qui a des vuës d'intérêt, s'addresse à une femme dont la fortune & la personne soient indépendantes. Il semble assuré de trouver en elle l'indiscrétion & la témérité nécessaires pour qu'elle s'attache à lui: mais ne doit-elle pas regarder cela comme une insulte, & se résoudre à rompre ses mesures?

Mais comment, dit Lady G., une jeune créature pourra-t-elle juger...

Parce qu'on s'addressera à elle, interrompit sir Charles, plutôt qu'à ses parens; par les efforts que cet homme fera pour l'indisposer contre eux; par le désir qu'il témoignera de rendez-vous particuliers & sécrets, sentant qu'il ne pourroit pas soutenir l'examen, par l'inégalité des fortunes. Et notre excellente Miss Byron, dit-il en s'inclinant vers moi, ne nous a-t-elle pas fourni un caractère distinctif dans les Lettres qu'elle a eu la bonté de nous communiquer? „ Les hom-
„ mes qui s'addressent à de jeunes filles, remar-
„ que-t-elle fort heureusement, ne manquent
„ pas de vanter les avantages, ou héréditaires
„ ou acquis, qui les distinguent, au-lieu que
„ *l'amour*, *l'amour*, est tout le cri de ceux qui
„ n'ont à se vanter d'autre chose. "

Et par ce moyen, dit Lady Gertrude, brouillant une étourdie avec ses parens, il l'expose

aux

aux coups à sa place, elle devient la patte du chat dont il se sert pour tirer les marons du feu.

Mais, mon frère, dit Lady G. pensez-vous que l'amour soit une passion si pensée & si réfléchie, qu'il laisse le tems à une jeune créature, de péser, & d'examiner toute l'importance de la cause?

L'amour qu'on conçoit à une première vuë, dit sir Charles, indique nécessairement une disposition à prendre des impressions, & à une passion de la moins noble espèce; puisqu'on n'a pas encore eu le tèms de connoitre le merite de l'objet. Quelle femme voudroit qu'on la suposât capable de prendre feu si aisément? Dans un homme c'est un mouvement sans délicatesse; mais il y en a encore beaucoup moins dans une femme, qui attend de la protection, & de l'instruction d'un mari: l'amour peut n'être d'abord qu'une fantaisie qu'on peut aisément & qu'on doit sacrifier au jugement d'un Père ou d'une Mère; & cette victoire n'est pas si difficile que le pensent quelques jeunes filles. Permettez moi de vous dire une chose, mon Emilie, comme une règle de quelque importance pour vous, à présent que vous entrez dans le monde... De jeunes personnes dans dès cas difficiles, sur-tout en matière d'amour, ne devroient pas avoir la présomption de diriger d'autres jeunes personnes, parce que rarement elles se peuvent dépouiller de passion, de partialité, & de préjugé, cela est attaché à la jeunesse; elles ne peuvent guères s'empêcher de mêler leurs intérêts, leurs propres penchans à la question sur laquelle on les consulte. Une jeune amie ne devroit

pas

pas demander à une autre, que feriez-vous en pareil cas? mais, que devroit-on faire?

Que la chère petite rougissoit, & qu'elle étoit contente, de voir son tuteur lui addresser ainsi la parole en particulier!

Lady Gertrude parla d'un certain Père qui, par des vuës d'intérêt obligea sa fille à se marier à quinze ans, non seulement avec un homme qui lui étoit indifferent, mais dans un tems où elle n'avoit point d'idées justes du mariage.

Et ne sont-ils pas heureux? demanda sir Charles.

Ils le sont, repliqua-t-elle.

J'ai vu un exemple de cette espèce, dit-il, qui n'a pas si bien réussi. La Dame étoit jolie, & avoit sa bonne part de vanité. Elle s'imaginoit que tous les hommes qui lui disoient des choses polies, étoient amoureux d'elle, & que si elle eût été fille, ils se feroient addressés à elle. Elle suposoit qu'elle auroit pu avoir ce grand Seigneur, & cet autre, si on ne s'étoit pas précipité. Et cela lui fit mépriser son mari, comme s'il l'eût privée d'avantages plus considerables. Ils ont été malheureux jusqu'à la fin de leur vie. Si la Dame avoit vécu fille assez longtems pour voir la difference entre un compliment & des protestations sincères, & que ceux qui flattoient sa vanité, n'avoient dessein que de profiter de sa folie, elle ne se seroit pas cru malheureuse avec ce même homme dont elle étoit si mécontente.

Lady L. aïant parlé ensuite d'un certain Seigneur, qui plaisante continuellement sur le mariage, & mari fort indifferent d'une femme qui mé-

méritéroit un époux plus tendre, j'ai connu plus d'un homme, dit sir Charles, qui débitoit contre le mariage des invectives qui auroient eu beaucoup meilleure grace dans la bouche de leurs femmes... Mais cet homme qui se plaint tant, auroit-il été, ou mérité d'être plus heureux dans tout autre état qu'il ne l'est à présent?

Un état de souffrance, dit Lady L. a vraisemblablement réduit la pauvre femme à une débonnaireté & une patience parfaite.

Votre remarque est très-juste, repliqua sir Charles. Et surement c'est une des dispositions les plus tendres de la providence, que l'adversité si pénible en elle-même, aboutisse d'une façon particulière à la perfection du cœur humain. Elle enseigne la modestie, l'humilité, la compassion.

Vous parlez par sentiment, mon frère, dit Lady L. avec un soupir. Croyez-vous, Lucy, qu'elle fut la seule qui soupira?

Cela est vrai, ma sœur, dit-il. J'en parle avec un sentiment de gratitude. Je suis naturellement impérieux: mais j'ai recueilli des avantages du coup funeste qui nous enleva sitôt notre Mère. Aïant été obligé malgré moi pendant plusieurs années, à me soumettre à une sorte d'exil que je regardois comme très-fâcheux, quoique je crusse qu'il étoit de mon devoir de m'y résigner, je me résolus à tirer avantage de cette contrainte autant que je le pourrois, en travaillant à faire honneur à mon Père, à mes parens, à mon païs. Et permettez moi d'ajouter que si j'ai eu quelque succès, j'en dois beaucoup à l'exemple & aux leçons de mon cher Docteur Bartlet.

Le Docteur rougit & se baissa: il alloit se défendre de l'approbation de son patron; mais sir Charles confirma ce qu'il avoit dit, en des termes encore plus forts. Mon cher Docteur Bartlet, lui dit-il, vous avez été pour moi, comme je l'ai dit à Miss Byron, une seconde conscience dans ma première jeunesse. Vos leçons, votre excellente vie, vos manières simples, la douceur de votre caractère, ne pouvoient qu'ouvrir & agrandir mon cœur. Le fonds, j'ose le dire, n'étoit pas stérile, mais c'est vous, mon cher ami, qui l'avez cultivé avec la tendresse d'un Père: je le reconnoitrai toujours. Il s'inclina devant cet honnête homme, qui étoit couvert d'une modeste confusion, & ne pouvoit lever les yeux.

Et croyez-vous, Lucy, que cet aveu rabaissât cet excellent homme aux yeux de quelqu'un de nous? Non! il le rehaussa à tous les yeux; & j'en étois d'autant plus charmée que cela m'aidoit à expliquer ce profond jugement d'un homme si jeune, dont sans cela on auroit peine à rendre compte. Cependant je suis convaincue, qu'à peine y a-t-il une plus grande difference entre une Intelligence humaine & un Ange, qu'entre homme & homme.



LETTRE XIX.

LADY G. *à Miss* BYRON.

Jeudi, 13. *Avril.*

Pour l'amour du ciel, ma très-chère Harriet, dînez avec nous aujourd'hui, pour deux raisons: l'une me regarde; l'autre vous la saurez tout à l'heure: pour moi, premiérement, comme cela convient... Cette sotte créature m'a offensée, & il ose bouder de mon ressentiment. Marié depuis deux jours, & se donner des airs!... Quand même je serois en faute, ma chère, (ce qui n'est pas, sur mon honneur) cet homme perdre patience, oublier les obligations qu'il m'a, en deux jours!... Quel malheureux ingrat! Quelle pauvre & impuissante créature est votre Charlotte!

Personne ne sait rien de la chose, à moins qu'il ne se soit plaint à mon frère... S'il l'a fait... Mais quoi s'il l'a fait... Hélas! ma chère, je suis mariée; & je suis sans secours.

Il semble cependant que nous essayons nos forces de part & d'autre... Un effort pour ma liberté mourante, ma chère!... Le succès d'une bataille rangée décidera qui doit être le Général & qui le subalterne, pour le reste de la campagne. Oser bouder déjà!... Comme j'espère de vivre, ma chère, j'étois de la meilleure humeur du monde; & quand il a fait le sot, je ne songeois qu'à jouër un peu avec lui; & il a pris

a pris cela au sérieux. Il vous adore ; ainsi je le raillerai devant vous. Mais j'exige absolument, puisque par sa bouderie il s'est engagé à se battre pour lui-même, ou que vous soyiez de mon parti, ou que vous vous taisiez. Je prendrai très-mal de ma Harriet, si elle le soutient.»

Mais c'est assez parler de ce mari ... MARI, quel mot! ... Qui croyez-vous qui soit arrivé de dehors? ... Je vous défie de le deviner ... Mademoiselle OLIVIA! ... Vrai, comme vous êtes en vie, accompagnée d'une Tante, je crois, une veuve dont l'âge & le caractère doivent servir à colorer cette équipée de la nièce: le prétexte est de faire le tour de l'Europe; & l'Angleterre ne devoit pas être oubliée. Mon frère est extrêmement troublé par cette arrivée: elle vint en ville seulement hier au soir: il ne l'a su que ce matin. Il a pris Emilie avec lui pour lui faire visite: elle l'avoit connue à Florence. Elle & sa Tante doivent dîner ici aujourd'hui. Puisqu'elle est venue, dit sir Charles, il faut qu'il lui fasse faire connoissance avec ses sœurs, & avec leurs maris, pour pouvoir poursuivre les mesures sur lesquelles il est irrévocablement résolu : c'est là, Harriet, ma seconde raison, pour vous presser de venir dîner avec nous.

Je voudrois à présent que nous fussions au long son histoire. Le Docteur Bartlet nous la fera. Quelque mal à propos qu'elle vienne pour mon frère, je m'impatiente de la voir, j'espère qu'il n'y aura rien dans son histoire qui m'oblige à en avoir pitié.

Viendrez-vous?

Je suis curieuse de savoir si elle parle an-

 glois,

glois, ou non. Je ne crois pas que je puisse causer en italien.

Je ne vous pardonnerai pas, si vous refusez de venir.

Lady L. & son bon homme de mari seront ici. Nous serons donc, si vous venez, toute la famille ensemble.

Mon frère m'a offert sa maison jusqu'à son retour. Il dit qu'il est l'hôte de Lord G. & le mien. Ainsi n'aïez point de scrupule là dessus. D'ailleurs, Lord W. partira demain matin pour Windsor: il est fou de vous; & peut-être est-il en votre pouvoir de rendre un nouveau marié pénitent & poli.

Ainsi vous devez venir absolument.

Que je sois pendue, si, pendant que cet homme est dans son accès, je signe d'un autre nom que

CHARLOTTE GRANDISON.

LETTRE XX.

Miss BYRON à *Miss* SELBY.

Jeudi, 13. *Avril.*

Je vous envoie la Lettre que j'ai reçue ce matin de Lady G. Je supposerai que vous l'avez lue.

Emilie dit que l'abord entre cette Dame & sir Charles a été fort poli de part & d'autre, mais plus froid du côté de sir Charles: elle a fait cependant quelque difficulté de dîner chez lui, & sa Tante, Madame Maffei, encore plus. Mais sir Char-

Charles leur aïant dit qu'il ameneroit sa sœur ainée pour les y conduire, elles ont cédé.

Quand j'arrivai au quarré de S. James, sir Charles & Lady L. étoient allés dans son carosse pour prendre les deux Dames.

Lady G. vint à ma rencontre sur le dégré qui mène à son apartement. Pas un mot, dit-elle, de la bouderie de l'homme ! Il se repent. La belle figure d'époux, comme je lui ai dit, qu'il feroit à dîner devant des Dames étrangères, s'il gardoit ses airs bourrus. Il m'a demandé pardon : il a promis de s'amender, ou autant vaut ; & je lui ai pardonné.

Pauvre Lord G. ! lui dis-je.

Chut, chut ! Il est là : il vous entendra, & peut-être qu'alors il se repentiroit de sa repentance.

Elle m'introduisit. Milord avoit le visage un peu enflammé : il avoit l'air d'un homme qu'on a fait enrager ; & il essayoit de sourire pour chasser la mauvaise humeur. O qu'elle le regardoit d'un air insolent ! Eh bien, Milord, dit-elle, j'espère ... Mais vous dites que j'avois mal entendu ...

N'en parlons, n'en parlons plus, Madame, je vous supplie ...

Eh bien, Monsieur, n'en parlons plus, puisque vous êtes ...

Je vous prie, Madame ...

Eh bien, eh bien, touchez là ... Il faut que vous nous laissiez ensemble, Harriet & moi.

Elle lui fit comiquement une révérence pendant qu'il me saluoit, comme prenant le salut pour elle. Elle lui fit un signe de la tête quand il se retourna lorsqu'il fut à la porte ; & quand

il fut forti, fi je puis ranger cet homme, dit-elle, je ne ferai pas une querelle à mon frère, pour m'avoir preffé comme il a fait.

Vous avez tort, Charlotte, exceffivement tort. Vous apellez Milord un fot, & vous n'en avez point d'autre preuve, fi non qu'il fouffre ce traitement de vous.

Point de vos airs graves, ma chère; c'eft une bonne pâte d'homme, & il le fera toujours, fi vous & Lady L. ne le gâtez pas. J'ai une bonne dofe d'impertinence, mais je n'ai pas le cœur mauvais. C'eft un plaifir des Dieux de railler un homme qui fait l'important, qui veut fe donner des airs de privilége, & qui s'imagine qu'il a droit d'être impertinent. Je veux vous dire comment je le ménerai... Je crois que j'éprouverai fa patience, & quand je fentirai que je fuis allée trop loin, j'aurai patience s'il eft fâché contre moi; ainfi nous ferons quitte. Alors je recommencerai; il fe fâchera, & fi je trouve fon air fort grave ... allons, allons, point d'air refrogné, mon ami, lui dirai-je, & peut-être lui fourirai-je au né: je vous jouerai un air; ou je vous chanterai une chanfon; ... laquelle, laquelle! Dites vite, autrement la fantaifie m'en paffera.

Eut-il été prêt à pleurer, il faudra bien qu'il rie alors, malgré qu'il en ait. Et comme il admire ma main, & ma voix, ne ferons-nous pas d'abord amis?

Il n'eut fervi de rien de fe fâcher contre elle. Elle ira fon train. Pauvre Lord G.! ... Dans les commencemens de notre connoiffance je la croyois bien vive, mais je ne l'aurois pas crue fi indifcrette.

La

La tendresse de Lord G. pour son arrogante femme, étoit tout son crime, comme j'ai sujet de le croire. Je n'osai lui demander les détails de leur querelle; si je l'avois fait, & que j'eusse trouvé que c'étoit cela, je n'aurois pu avec une créature si badine, ni entrer dans la défense de Milord, ni la censurer.

Je descendis un moment avant elle. Lord G. me dit à l'oreille qu'il seroit le plus heureux des hommes, si puisque j'avois tant d'influence sur elle, je voulois prendre son parti.

J'espère, Milord, lui dis-je, que vous n'aurez aucun besoin d'autre influence que de la vôtre. Elle a mille bonnes qualités. Elle a une vivacité charmante. Vous n'aurez rien à souffrir que de là. Cela ne durera pas toujours. Pensez seulement qu'elle ne peut avoir d'autre but quand elle l'exerce, que de se livrer à une innocente gaieté; & tous les jours elle vous aimera davantage pour votre suport. Vous savez qu'elle a l'ame noble & généreuse.

Je vois, Mademoiselle, qu'elle vous a mis au fait....

Elle ne m'a point instruit des détails de cette petite mesintelligence: elle m'a dit seulement que c'étoit une bagatelle, qui étoit tout-à-fait finie.

Je suis honteux, repliqua-t-il, que Miss Byron ait sujet de croire qu'il y ait pu avoir de la mesintelligence entre nous, sur-tout sitôt. Elle connoit son pouvoir sur moi. Je crains qu'elle ne me méprise.

Il est impossible, Milord. N'avez-vous pas remarqué qu'elle n'épargne personne quand elle est en train?

Cela est vrai... Mais elle vient; ... pas un mot davantage, Mademoiselle! ... Je lui promis le silence par un signe de tête. Lord G., dit-elle, en s'approchant de lui, & baissant la voix, je serai jalouse de vos entretiens avec Miss Byron.

Plût à Dieu, ma chère ame, dit-il en saisissant sa main qui se retiroit, que...

Que je fusse la moitié aussi bonne que Miss Byron: je vous comprens... Mais le tems, la patience, Monsieur; elle lui fit un petit signe de tête, & passa outre.

L'admirable créature, dit-il; que je l'adore!

Je lui ai dit un mot ensuite de sa crainte qu'elle ne le méprisât. Harriet, m'a-t-elle répondu, d'un air sérieux; je m'acquiterai de mon devoir envers lui. J'abhorrerai mon propre cœur, si jamais j'y trouve pour quelque homme au monde, une ombre d'attention qui ne s'accorde pas avec celle qu'il a droit d'attendre de moi.

Je fus charmée d'elle. Et je trouvai une occasion de dire en confidence à Milord, ce qu'elle avoit dit: il m'accabla de bénédictions. Parlons un peu à présent de Mademoiselle Olivia. Je commencerai par là une nouvelle Lettre.

LETTRE XXI.

Suite.

Sir Charles revint avec les Dames. Il présenta à Mademoiselle Olivia & à sa Tante, Lady G. Lord L. & Lord W. Je causois avec

le Docteur Bartlet dans un autre apartement. Mademoiselle Olivia demanda le Docteur. Il me quitta pour lui aller faire sa révérence. Sir Charles aïant su que j'étois dans la maison, dit à Mademoiselle Olivia, qu'il esperoit d'avoir l'honneur de lui présenter une de nos beautés Angloises, & pria Lady G. de me demander.

Lady G. vint à moi... Charmante fille! je vous assure, Harriet, que je vous méne vers elle.

Sir Charles vint au devant de moi à l'entrée de la chambre. Excusez moi, Mademoiselle, me dit-il, en prenant ma main avec un profond respect, & permettez moi de présenter à une fort aimable Dame Italienne, une des plus charmantes personnes de l'Angleterre. Il me mena vers elle, elle s'avança au devant de moi. Miss Byron, Mademoiselle, lui dit-il, sa beauté charme tous les yeux, mais c'est sa moindre perfection.

Son visage s'anima: Miss Byron, dit-elle en françois, est toute aimable. Une parente, Monsieur, ajouta-t-elle en Italien: il se baissa sans répondre.

Sa Tante en me saluant s'exprima d'une façon avantageuse sur moi.

Je vous pardonnerois plutôt ici qu'à Bologne, dit tout bas Olivia à sir Charles en italien, en me regardant.

Je l'entendis: elle le vit à ma confusion; elle en eut aussi.

Mademoiselle, dit-elle en françois, entend l'italien... Je suis honteuse, Monsieur.

Miss Byron, répondit sir Charles, entend le françois & l'italien.

Il faut, Mademoiselle, dit-elle en françois,

 que

que j'aie l'honneur d'être plus connue de vous.

Je lui répondis aussi polimens que je le pus dans la même langue.

Mademoiselle Olivia est réellement une charmante personne : elle a un beau teint, un visage ovale, les traits fins, des cheveux noirs, & des yeux noirs les plus brillans que j'aie vu de ma vie ; ils sont plus brillans, s'il est possible, & plus perçans que ceux même de sir Charles Grandison ; cependant je donne à ceux-ci la préférence ; car on y voit un air de bonté, qu'elle n'a pas dans les siens ; & un air pensif, comme s'il avoit quelque chose sur le cœur qu'il ne peut surmonter que par la patience, mêlé cependant à je ne sai quoi, qui montre que rien de ce qui est à la portée d'un homme, n'est au dessus de lui ; au-lieu que les yeux d'Olivia montrent plus de feu & d'impétuosité que de douceur. Quand on ne me l'auroit pas dit, j'aurois été sure qu'elle est d'un caractère violent. Mais à tout prendre, c'est une très-belle figure de femme.

Elle parla de prendre une maison, & de s'arrêter au moins une année en Angleterre : elle étoit résolue, dit-elle, de se perfectionner dans la langue, & de devenir une Angloise : mais quand sir Charles dans la suite du discours, parla de l'obligation où il étoit de quitter l'Angleterre, dès samedi prochain, oh ! comme elle & sa Tante se regardèrent l'une l'autre ! & comme tout l'éclat qui animoit sa belle physionomie, disparut tout d'un coup ! Surement, Monsieur, dit la Tante, vous ne parlez pas sérieusement !

Après le dîner, sir Charles se retira avec les deux Dames : le Docteur Bartlet, à la prière

de Lady G. nous raconta en peu de mots l'histoire d'Olivia. Elle a une fortune immense: elle a eu des indiscrétions, mais aucune qui ait donné atteinte à la réputation de sa vertu: elle est d'une hauteur qui ne lui laisse point souffrir de contradiction: elle s'est montré vindicative jusqu'au crime. O ciel! ma chère, le Docteur m'a dit en confidence qu'elle porte toujours un poignard sur elle, & qu'elle s'en est servie une fois: si la personne en étoit morte, elle auroit eu un procès criminel à essuyer. L'homme étoit une personne de rang, & lui avoit fait quelque leger affront. Elle vient à présent, dit le Docteur, comme il a sujet de le croire, dans la résolution de sacrifier sa religion, si on l'exige, à une passion qu'elle a longtems tâché inutilement de vaincre.

Elle a une haine mortelle pour Mademoiselle Clémentine; & le Docteur étoit sûr qu'elle ne pourroit pas se modérer, quand sir Charles lui apprendroit qu'il alloit voir cette Dame, & sa famille; car il n'avoit parlé encore que de l'obligation où il étoit d'aller dehors, sans dire où.

Lord W. loua la beauté de cette Dame, & son air majestueux. Lord L. & Lord G. auroient souhaité d'entendre la conférence entre elle & sir Charles; Lady G. le souhaitoit aussi; & dans ce moment sir Charles entra, le visage en feu. Lady L. dit-il, aïez la bonté d'aller auprès de Mademoiselle Olivia.

Elle y alla: sir Charles ne resta pas avec nous, & n'alla pas non plus vers la Dame, il se retira dans son cabinet: le Docteur l'y suivit, & revint bientôt à nous. Son cœur généreux est

dans le tourment ; nous dit-il : Mademoiselle Olivia l'a jetté dans un grand trouble ; il veut être seul.

Lady L. nous dit ensuite qu'elle avoit trouvé Olivia dans de violens transports, & sa Tante tâchant de la calmer. Elle s'addressa cependant à Lady L. avec politesse, & aïant prié sa tante de sortir pour quelques momens, elle lui avoua en françois sa passion pour son frère: elle n'avoit pas honte, dit-elle, de faire cet aveu à sa sœur, qui devoit connoitre que son merite rendroit honorable la passion de la plus noble des femmes. Elle avoit tâché, dit-elle, de vaincre la sienne. Elle avoit voulu la sacrifier à des attachemens précedens qu'il avoit allégué pour une autre Dame d'Italie, Signora Clémentina de Porretta, qu'elle avouoit être d'un grand merite, mais qui aïant perdu la raison sans retour, avoit été renfermée dans un couvent par un frère qui avoit juré une haine éternelle à sir Charles ; & de la part duquel sa vie seroit exposée au dernier danger s'il retournoit dans ce païs. Elle avoua que son principal motif, en venant en Angleterre, étoit de mettre sa fortune aux pieds de son frère ; & comme elle le connoissoit pour un homme d'honneur, elle accepteroit toutes les conditions qu'il lui proposeroit. Il avoit offert à la famille de Porretta, de laisser à leur fille sa Religion & son Confesseur, & de passer une année de deux en Italie. Elle même, qui ne lui étoit pas inférieure en naissance, en beauté, ni par le caractère, comme elle osoit, dit-elle, le présumer, qui lui étoit supérieure en fortune, les richesses de trois branches

ches de sa famille, toutes trois fort riches, s'étant réunies sur sa tête, elle n'insistoit pas sur de pareilles conditions. Sa Tante, dit-elle, ne savoit pas qu'elle proposoit de changer de religion, après s'être fait instruire ; mais elle étoit résolue de ne rien cacher à Lady L. Elle lui laissa à juger, combien elle avoit dû être frappée quand il avoit parlé de quitter l'Angleterre, & sur-tout quand il lui avoit avoué que c'étoit pour aller à Bologne, & cela si subitement, comme si c'eût été pour l'éviter, ainsi qu'elle l'avoit appréhendé d'abord. Elle avoit fondu en larmes, & avoit même voulu se jetter à ses genoux, pour l'engager à différer son voyage d'un mois, à l'emmener avec elle, & à la voir rendue heureusement dans son palais, puisqu'il vouloit remplir une commission si odieuse, si inutile, aussi bien que si hazardeuse. Mais il lui avoit refusé cette chétive faveur.

Elle avoua que ce refus lui avoit fait perdre patience; qu'elle étoit malheureusement emportée, mais la femme la plus facile à appaiser. Qu'est-ce, Madame, dit-elle, qui pourra émouvoir une femme, si le mépris, l'indignité, les refus d'une personne chérie, ne sont pas capables de le faire? Une femme de mon rang venir en Angleterre pour solliciter... comment puis-je en soutenir la pensée!... & voir celui que je préfère à tous les hommes du monde, me refuser sa protection, & de me reconduire en sureté chez moi, quoique je sois venue comme une folle... Vous pouvez me blâmer, Madame... mais vous devez avoir pitié de moi, quand même votre cœur seroit aussi inflexible que celui de votre frère.

En vain Lady L. allégua-t-elle la malheureuse situation de Mademoiselle Clémentine, la peine que ses propres parens ressentoient de cette séparation, la magnanimité de tous les sacrifices qu'il faisoit, sur la simple possibilité de pouvoir contribuër à son rétablissement: elle ne put l'entendre parler avec estime de cette malheureuse Dame; elle l'accusoit d'avoir l'orgueil de sa famille, auquel elle attribuoit leur calamité méritée (*méritée!* cruelle Olivia! Comment son cœur impitoyable pouvoit-il permettre à sa bouche de prononcer un tel mot?) Elle accusoit de bassesse la plus noble des ames humaines, parce qu'il cédoit aux instances d'une famille dont quelques-uns, disoit-elle, l'avoient traité avec une arrogance qu'un homme de cœur ne devoit pas suporter.

Madame Maffei rentra. Il paroit qu'elle dépend de sa nièce. Elle n'est sa tante que par alliance; & Lady L. parle avantageusement d'elle, sur les avis & les remontrances qu'elle addressa à sa parente: elle la supplia de se remettre & de rejoindre la compagnie.

Elle ne pouvoit se résoudre, dit-elle, de retourner dans la compagnie, méprisée & rejettée, comme elle devroit paroitre à chacun. Je suis une importune, dit-elle avec hauteur, une mendiante, avec une fortune qui dans quelques païs acheteroit une souveraineté! Faites mes excuses à votre sœur, au reste de la compagnie... à cette belle jeune Dame... dont les yeux par leur attention à éviter les siens, & dont l'embarras & la rougeur, quand il lui addressoit la parole, déceloit, du moins à un œil ja-

jaloux ; plus qu'elle n'auroit voulu qu'on en vît.... Mais dites lui, que toute aimable, & toute jolie qu'elle est, elle ne doit point avoir d'espérance tant que Clémentine vit.

J'espère, Lucy, que ce n'est qu'à un œil jaloux que mon cœur se laisse pénétrer !... Je la remercie de l'avis. Mais je puis dire ce qu'elle ne peut dire elle-même ; que dans mon cœur, quoi qu'il puisse m'en couter, je souscris à la préférence en faveur d'une Dame qui a agi, dans les épreuves les plus difficiles, avec plus de grandeur qu'Olivia, je crois, n'en auroit pu montrer dans les mêmes circonstances. Nous voyons que sa raison, & non sa piété, l'a abandonnée dans ses généreux combats entre son amour & sa religion. Dans les plus grands écarts de sa raison, c'est l'ame de celui qu'elle aimoit qui étoit l'objet de sa passion. Qu'il est difficile de préférer un autre à soi-même dans le cas où je me trouve ! cependant si mon jugement est convaincu, mon consentement doit le suivre. Le ciel me donnera la force de me soumettre à l'événement, parce que je suis ce que me dicte ce jugement, contre le penchant de mon cœur. Que le ciel, qui le peut seul, rétablisse Clémentine, & dispose comme il lui plaira, d'Olivia & de Harriet ! J'espère humblement, que nous ne pouvons ni l'une ni l'autre être aussi malheureuses que la personne que je mets au rang des premières des femmes, & dont toute la famille mérite presque une égale compassion. . . . .

Mademoiselle Olivia demanda à Lady L. si son frère n'avoit pas des sentimens fort tendres

pour moi. Ouï, dit Lady L. elle lui apprit qu'il m'avoit délivré d'un très-grand danger, & que mon cœur étoit le plus reconnoissant de tous les cœurs.

Elle m'apella une jeune créature fort aimable, me supposant sans doute plus jeune que je ne suis; mais elle dit que les graces de ma figure & de mon caractère ne l'allarmoient pas, comme elles l'auroient fait, si l'attachement de sir Charles pour Clémentine n'étoit tel qu'elle le voyoit à présent, & qu'elle n'auroit jamais pu le croire, aïant supposé que la compassion étoit le seul lien qui l'attachoit.

Mais la compassion, Lucy, dans un cœur tel que le sien, pour une Dame d'un si grand merite, doit être de l'amour; un amour de la plus noble espèce... s'il ne l'étoit pas, il seroit indigne de celui de Clémentine.

Madame Maffey lui représenta que sa dignité, sa naissance l'engageoient à se mettre au dessus d'une passion qui ne trouvoit point de retour. Elle lui conseilla de rester quelques mois en Angleterre, puisqu'elle y étoit, disant que comme ses parens en Italie soupçonneroient ses vuës dans ce voyage, elle préviendroit leurs censures en restant ici quelque tems, pendant que sir Charles seroit absent, & en Italie; & qu'elle s'amuseroit en allant à la Cour, dans les endroits publics, & à voir les principales curiosités du Royaume, comme elle l'avoit fait ailleurs, à dessein de donner une couleur à un voyage, dont sans cela on pourroit parler librement dans son propre païs.

Elle parut écouter cet avis; elle demanda,

&

& on lui promit l'amitié des deux sœurs; & la mienne, par leur moyen: Lady G. fut apellée par sa sœur pour se joindre à la promesse.

Elle souhaita qu'on priât sir Charles de rentrer; mais elle ne voulut pas que les sœurs se retirassent, comme elles vouloient le faire quand il revint. Il ne pouvoit pas n'être pas poli; mais il paroissoit encore en desordre. Je vous prie, Monsieur, lui dit-elle, d'excuser ma conduite envers vous; elle étoit emportée; elle étoit indécente. Mais puisqu'elle montre de quelle conséquence vous êtes, par égard pour vous-même, vous devez l'excuser: j'ai une seule faveur à vous demander; c'est que vous différiez d'un semaine, par considération pour moi, le voyage que vous avez dessein de faire; d'une seule semaine; & puisque je suis en Angleterre, j'y séjournerai quelques mois, peut-être jusqu'à votre retour.

Excusez moi, Mademoiselle.

Je ne vous excuserai point... Rien qu'une semaine, Monsieur. Que j'aie assez de crédit pour obtenir un délai d'une semaine. Vous le ferez, vous le devez.

En vérité, je ne le puis. Mon ame, je vous l'avouë, est toute occupée des maux de la famille de Porretta. Pourquoi vous répéterois-je ce que je vous ai dit?

J'ai demandé, Monsieur, les civilités de vos sœurs, & de votre famille: vous ne vous y opposez pas?

Vous n'attendez pas, Mademoiselle, une réponse à cette question. Mes sœurs & leurs époux seront charmés de vous accompagner par-

tout où il vous plaira, dans l'esperance de vous rendre agréable le séjour de l'Angleterre.

Combien de tems vous proposez-vous de rester en Italie, Monsieur.

Il m'est impossible de le déterminer.

Ne craignez-vous point de dangers pour votre personne?

Non, Mademoiselle.

Vous le devriez.

Aucun danger ne me détournera de ce que je crois être juste. Si mes motifs me justifient, je ne puis rien craindre...

Souhaitez-vous, Monsieur, que je reste en Angleterre jusqu'à votre retour?

Cette question fait ainsi à brule pourpoint, l'embarassa. Etoit-elle prudente de la part de cette Dame? Ou elle l'exposoit à un refus, ou lui à lui donner, par une réponse polie, l'esperance que son séjour en Angleterre pourroit n'être pas inutile dans les vuës qui l'avoient amenée. Il rougit. Il convient, répondit-il, que votre bon plaisir vous détermine. Il l'a fait, pardonnez moi, Mademoiselle, dans votre voyage ici.

Elle rougit jusqu'au blanc des yeux. Votre frère, Mesdames, dit-elle, a la réputation d'un homme poli: remarquez en ce trait. J'ai honte de moi-même.

Si je suis impoli, Mademoiselle, ma sincérité me servira d'excuse, du moins dans mon propre cœur.

O cœur inflexible! Mais, Mesdames, si cet Anglois peu hospitalier refuse sa protection dans son propre païs, à une étrangère, qui n'est pas d'un rang méprisable, vous, ses sœurs, ne la méprisez pas.

El-

Elles, & leurs époux, Mademoiſelle, vous rendront avec empreſſement tous les ſervices qui dépendront d'eux. Permettez, mes ſœurs, que je vous prie de rendre l'Angleterre auſſi agréable qu'il ſera poſſible à cette Dame. Elle eſt de la plus haute conſideration dans ſon païs, & le ſera par tout où elle ira. Madame Maffei mérite de même toute votre conſideration. Mesdames, ajouta-t-il en ſe tournant vers elles, fourniſſez à mes ſœurs les occaſions de vous ſervir ; elles ſe tiendront honorées de vos ordres.

Les deux ſœurs confirmèrent obligeamment ce que leur frère avoit dit; & les deux Dames temoignèrent leur reconnoiſſance pour leurs offres d'amitié : mais Mademoiſelle Olivia ne paroiſſoit point du tout contente de leur frère; & ce ne fut pas ſans difficulté qu'il l'engagea à rejoindre la compagnie, pour boire le caffé.

A l'occaſion de la conduite de cette Dame, je ne pouvois m'empêcher de réfléchir, que des Pères & des Mères ſont une grande bénédiction pour des filles en particulier, même lorsqu'elles ſont filles faites. Il n'apartient pas à toutes les femmes de ſe diſtinguer dans un état d'indépendance. Les grandes fortunes ſont un piége. Si des femmes indépendantes échapent aux machinations des hommes, ce qui leur eſt ſouvent difficile, elles ſeront jettées dans des inconvéniens fréquens par leur propre imagination, qu'on dit plus vive que celle des hommes, quoique leur jugement ſoit ſuppoſé moindre. Si Mademoiſelle Olivia avoit eu Père, Mère, ou Oncle en vie, elle auroit eu peine à obtenir la permiſſion de faire le tour de l'Europe. Et ſi elle

n'avoit pas une affez grande fortune pour foutenir ces dépenfes, elle auroit brillé dans un état de dépendance, aïant toutes les qualités néceffaires pour cela, & elle auroit fait le bonheur de quelque honnête homme, & le fien.

Si elle avoit eu l'ame affez grande pour avoir compaffion de Clémentine, j'aurois pu en avoir pour elle; car je voyois fon ame dans un grand desordre. Je voyois que celui qu'elle aimoit ne pouvoit payer fon amour de retour; fituation bien digne de pitié! Je voyois de tems en tems une larme prête à couler qu'elle avoit bien de la peine à diffiper. Une fois elle fe frotta les yeux, & fentant qu'on l'avoit remarqué, elle dit qu'elle y avoit quelque chofe: cela étoit vrai; ce quelque chofe étoit une larme. Cependant elle avoit un air de hauteur, & fon fein étoit enflé par une indignation mal renfermée.

Sir Charles répéta fes recommandations à Lord L. & à Lord G. Ils offrirent tout ce qui dépendroit d'eux. Lord W. l'invita & nous tous à Windfor. On parla de plufieurs parties de plaifir: mais celui qui pouvoit les animer ne devoit être d'aucune. Elle effayoit d'avoir l'air bien aife; mais fes effais ne réuffiffoient pas toujours. Elle jettoit fouvent des regards mêlés d'amour & de colère, fur celui que tout le monde aimoit: quelquefois elle fembloit indignée contre elle-même; c'eft l'interprétation que je donnois à quelques-uns de fes regards.

Madame Maffei, cependant, paroiffoit charmée des parties de plaifir dont on parloit. Elle me parla fouvent en italien; je lui répondois en cette langue auffi bien que je le pouvois. Je ne

ne la parle pas bien; mais comme je ne ſuis pas Italienne, que je ne l'ai guères apriſe que par les livres, y aïant ſi longtems que j'ai perdu mon Grand-Père, qui me parloit dans cette langue, & en françois, je n'avois pas honte de répondre: craindre de le faire parce que je n'excellois pas dans une choſe où je n'avois pas eu le moyen d'exceller, ç'auroit été une fauſſe modeſtie, très-voiſine de l'orgueil. Si quelque Dame rioit de moi, parce que je ne parlerois pas bien ſa langue, je ne lui rendrois pas un ſourire, ſi elle parloit moins bien la mienne, que moi la ſienne. Mais Mademoiſelle Olivia me fit compliment ſur le défaut de mon accent, quand je le remarquai. Signora, me dit-elle, vous montrez qu'une jolie bouche peut donner des graces à un défaut: un maître qui vous enſeigneroit, trouveroit peut-être quelque faute; mais un ami qui cauſeroit avec vous, ſeroit amoureux de vous, pour ce défaut même.

Sir Charles généreuſement lui ſut gré de ſon compliment, & lui en fit lui-même un fort joli ſur ſa remarque.

Il reconduiſit les deux Dames à leur logement dans ſon caroſſe. Il avoua au Docteur Bartlet qu'Olivia avoit été en pleurs tout le long du chemin, déplorant le malheur qu'elle avoit de venir en Angleterre, juſtement quand il en partoit, & ſouhaitant d'être reſtée à Florence. Elle vouloit l'engager dans une correſpondance avec elle: il s'en excuſa. Il étoit fort affligeant pour lui, dit-il au Docteur, de refuſer quelque demande, ſur-tout faite par une Dame: mais il ſe croyoit obligé en conſcience & en hon-

neur

neur à éviter de donner aucune ombre d'espérances, auxquelles il n'avoit point intention de répondre. Le ciel, dit-il, pour des fins très-sages, a mis un tel penchant dans les deux sexes l'un pour l'autre, qu'une personne, homme, ou femme, qui veut être innocente, ne peut être trop circonspect par raport aux liaisons d'amitié qu'ils sont si prets à contracter l'un avec l'autre. Il pensoit en avoir fait beaucoup, en recommandant une liaison entre elle & ses sœurs, considérant ses vûes, sa violence, sa persévérance, le libre aveu qu'elle avoit fait de ses sentimens, & ses menaces sur son mépris supposé. Cependant puisqu'elle étoit venue, & qu'il étoit obligé de quitter l'Angleterre si-tôt après son arrivée, il croyoit qu'il n'avoit pu faire moins; & il esperoit que ses sœurs, dont l'exemple pourroit lui être utile, voudroient bien cultiver sa connoissance, tant qu'elle se conduiroit prudemment.

Le Docteur me dit, que, puisque Mademoiselle Olivia est venue ainsi contre toute attente, il croit qu'il vaut mieux différer de me donner son histoire tout au long, comme il se l'étoit proposé une fois; mais qu'il laissoit à mes propres observations à en recueillir autant qu'il en faudroit pour satisfaire ma curiosité; non seulement par la violence & la hauteur de son caractère, mais encore par la liberté de ses aveux. Il est sûr, dit-il, que son patron aimera mieux qu'on jette un voile sur les endroits les plus foibles de sa conduite, qui, si on la connoissoit, seroit à la vérité glorieuse à sir Charles, mais pas autant à la Dame; qui, cependant, n'a-

n'avoit jamais été ſoupçonnée, même par ſes ennemis, d'avoir donné à aucun autre homme, quelque raiſon de croire qu'elle eût une ſeule penſée contraire à la vertu la plus rigide. Elle avoit engagé ſa pitié & ſon eſtime, par ſes autres belles qualités, quoiqu'elle n'eût pu lui inſpirer de l'amour. Avant qu'elle le vit, ce qui fut pour la première fois à l'opera à Florence, où il eut occaſion de lui rendre quelque leger ſervice, elle pouvoit défier tous les hommes.

Demain ſir Charles doit déjeuner avec *moi*. Je dois aller dîner avec mes couſins chez Lord L. Le Comte & Lady Gertrude y ſeront auſſi. On a engagé Lord W. à reſter, pour s'y trouver, puisque c'eſt le dernier jour que ſon neveu doit paſſer en Angleterre. Le dernier jour ! O ma Lucy ! Quelles paroles ! Lady L. a invité, de ſon chef, Mademoiſelle Olivia & ſa Tante : ſir Charles, puisque le tems eſt ſi court, ne l'aïant pas deſaprouvé.

Je remercie ma Grand-Mère & ma Tante de leur obligeante invitation. Je fixerai bientôt le jour de mon départ : oui, ma chère, je le fixerai bientôt.

LETTRE XXII.

Suite.

Vendredi à midi, 14 *Avril.*

Je n'ai pas été cinq heures au lit ; & je n'ai pas dormi une heure après tant de nuits de fa-

fatigue; j'étois ſtupide jusqu'à ce que ſir Charles eſt venu. Je me trouvai mieux alors. Il s'informa de ma ſanté, d'un air & d'une voix tendre, comme s'il eût trouvé que je n'avois pas bon viſage.

Nous avons un peu parlé de Lord & de Lady G. Il étoit en peine pour leur bonheur, il m'a témoigné gracieuſement qu'il comptoit ſur mes avis pour elle. Lord G. étoit, dit-il, un bon & honnête homme; s'il penſoit que ſa ſœur le rendroit malheureux, il ſe trouveroit malheureux lui-même.

Je lui dis que j'oſois répondre pour le cœur de ſa ſœur. Milord doit ſouffrir quelques foibleſſes innocentes, & tout ira bien.

Nous parlames enſuite de Mademoiſelle Olivia. Il commença, en me demandant ce que j'en penſois. Je lui dis qu'elle étoit une fort belle femme, & qu'elle avoit un air de grandeur.

Et elle a de belles qualités, dit-il; mais elle a les paſſions violentes; & je ſouffre ſouvent pour elle. C'eſt une belle créature en danger de ſe perdre, pour avoir été trop tôt ſa maîtreſſe.

Il ne dit pas un mot de ſon départ. Je ne pouvois commencer; mon cœur ne me le permettoit pas; mes eſprits étoient abbatus, & je crois que ſi l'on avoit touché cette corde, mon émotion auroit été trop viſible: mes couſins, par la même crainte, n'en parlèrent point.

Il étoit extrémement tendre & careſſant, dans ſon air, dans ſa voix, dans ſes manières. Je penſai à ce qu'Emilie a dit, que ſa voix, quand il parle de moi, eſt la voix de l'amour. Chère petite flatteuſe!... Mais pourquoi me flattoit-elle?

Il

Il fut queſtion d'elle enſuite. Il en parla avec la tendreſſe d'un Père. Il me pria de l'aimer. Il vanta ſon cœur.

Emilie, lui dis-je, révère ſon tuteur. Jamais elle ne fera rien contre ſes avis.

Elle eſt bien jeune, repliqua-t-il. Elle ſera bien heureuſe, ſi vous lui accordez les vôtres. Elle vous aime & vous reſpecte.

J'aime beaucoup la chère Emilie, Monſieur. Nous ſerons toujours comme deux ſœurs.

Que je me trouve heureux dans votre bonté pour elle! Permettez moi, Mademoiſelle, de vous raconter mes félicités dans celles de mes plus chers amis.

Mr. Beauchamp eſt à préſent dans l'heureuſe ſituation où j'ai longtems ſouhaité qu'il fût. Sa prudence, & ſes manières obligeantes envers ſa belle-Mère, l'ont gagnée. Son Père lui accorde tout par l'entremiſe de ſa femme ; & par ce moyen elle trouve augmenté ce pouvoir dont elle avoit craint la diminution, ſi elle conſentoit au retour du fils. Il étoit bien juſte que ſa ſoumiſſion filiale fût ainſi recompenſée.

C'eſt ainſi, Lucy, qu'il attribuoit au merite de Mr. Beauchamp ce qui n'étoit dû qu'à lui-même.

Il eſperoit que Lord W. ſeroit bientôt un des plus heureux hommes de l'Angleterre; & la famille Mansfield avoit à préſent les plus heureuſes perſpectives.

Emilie, (non pas *lui*, remarquez cela) avoit intéreſſé ſa Mère à reſter tranquille.

Lord & Lady L. lui donnoient du plaiſir toutes les fois qu'il les voyoit, ou qu'il penſoit à eux.

Le Docteur Bartlet étoit dans le ciel, en même

me tems que sur la terre. Il devoit se retirer dans sa chère maison de Grandison, & s'y occuper à distribuër, à mesure que les objets se présenteroient, au moins mille livres des trois milles leguées pour des usages de charité, par feu son ami Danby. La fortune de ses sœurs étoit payée. Ses biens dans les deux Royaumes s'amélioroient tous les jours ... Voyez, Mademoiselle, dit-il, comment je vous parle, comme à l'amie de mon cœur, des affaires qui m'importent, & dans quelques-unes desquelles la générosité de votre cœur vous a intéressé.

Je me baissai; si j'avois parlé, j'aurois fondu en larmes. Je sentois quelque chose qui m'étoit monté à la gorge, je ne sai pas quoi. Mais encore, pensois-je, excellent homme, vous n'êtes pas vous-même heureux! O douleur! O douleur! ... Il est clair, Lucy, qu'il avoit raconté tout cela, pour écarter l'impression qu'il voit sans doute trop bien que sa situation fait sur mon cœur.

A présent, Mademoiselle, reprit-il, comment se portent mes bons & chers parens, que vous apellez plus particuliérement les vôtres?... J'espère d'avoir l'honneur de les connoitre personnellement. Quand avez-vous eu des nouvelles de notre bon Mr. Deane? Il est bien, j'espère.

Très-bien, Monsieur.

Votre Grand-Mère Shirley, cet ornement de la vieillesse?

Je me baissai; je n'osois me fier à ma voix.

Votre excellente Tante Selby?

Je me baissai encore.

Votre Oncle, votre Lucy, votre Nancy? Heu-

reuſe famille! Tout harmonie! tout amour! ... Comment ſe portent-ils?

J'eſſuyai mes yeux.

Eſt-il en mon pouvoir de leur rendre quelque ſervice, ou à quelqu'un d'eux? Ordonnez, ma bonne Miſs Byron, ſi je le puis. Lord W. ou moi c'eſt tout un. Nous avons quelque crédit ... Augmentez mon bonheur en me mettant à même de ſervir quelqu'un de vos amis.

Vous me confondez, Monſieur, par votre bonté! .... Je ne puis exprimer combien j'y ſuis ſenſible.

Voudrez-vous, Mr. Reeves, voudrez-vous, Madame, m'employer à quelque choſe où je puiſſe vous être utile ou ici, ou dehors? Votre connoiſſance m'a procuré un grand plaiſir. Chez quelle digne famille m'a introduit cette excellente perſonne!

O Monſieur, dit Me. Reeves, le viſage baigné de larmes, plût au ciel que vous ne quittaſſiez pas des gens que vous avez rendus heureux par la connoiſſance du meilleur des hommes!

Il faut obéir à une vocation indiſpenſable, ma chère Madame Reeves. Si nous ne pouvons pas être heureux comme nous le voudrions, il faut nous réjouïr du bonheur que nous pouvons avoir. Nous ne devons pas prétendre faire notre deſtin ... Mais je vous rend tous ſérieux. Je vous racontois, comme je vous l'ai dit, mes félicités préſentes; je me réjouiſſois dans votre amitié. J'ai de la joie, & j'oſe me flatter que j'en aurai. Il y a un côté brillant dans chaque événement, je ne le perdrai jamais de vuë: il y en a un obſcur; mais je tâcherai de ne le voir

qu'avec les yeux de la prudence, pour n'être pas pris au dépourvu. Peut-on avec une conscience sans reproche, & avec de la santé, se plaindre de maux inévitables, de maux qui ne peuvent l'être qu'autant que nous les rendons tels? Pardonnez mon sérieux, mes chers amis, vous me rendez grave. Faites moi le plaisir, ma bonne Miss Byron, de me jouër un air. Nous n'en aurons peut-être pas le tems plus tard.

Il me mena au clavecin; je croyois que c'étoit avec un air gai; mais mon cousin & ma cousine m'ont dit tous deux que ses yeux étoient mouillés de larmes. Il chanta sans qu'on l'en priât, mais d'une voix basse, & mon esprit fut calmé. O Lucy! comment puis-je me séparer d'un tel homme? Comment puis-je prendre congé de lui? Mais peut-être a-t-il déjà pris congé de moi, pour la forme, de la manière que je viens de vous raconter.

LETTRE XXIII.

Suite.

Samedi matin, 15. *Avril.*

O Lucy! Il est parti! Sir Charles Grandison est parti! Il est parti à trois heures du matin, sans doute pour épargner de l'attendrissement à ses sœurs, à ses deux beaux-frères, & à Lord W. aussi bien qu'à lui-même. Nous ne nous étions séparés qu'après deux heures. Si

j'é-

J'étois en humeur d'écrire, ce qui ne m'a jamais manqué jusqu'à présent, je pourrois m'arrêter sur cent choses, dont je ne puis raconter à présent quelques-unes que briévement.

Le dîner de hier fut passablement gai; cependant la pauvre Emilie! Ah la pauvre Emilie! Elle sortit quatre ou cinq fois pour pleurer; quoique je fusse la seule qui le remarquât.

Personne ne fut gai après le dîner que sir Charles. Il sembloit s'évertuër pour cela. Il me fit jouër un air sur le clavecin. Lady L. joua; Lord G. joua; nous essayames de jouër, je devrois dire. Il prit lui-même un violon, & joua ensuite un petit air sur le clavecin. Nous ne lui connoissions pas ce talent; mais il a été longtems en Italie. Mademoiselle Olivia le savoit bien. On l'engagea elle-même à jouër sur le clavecin: elle surpassa tout le monde. L'Italie est le païs de l'harmonie.

Environ à sept heures du soir, il me prit à part, & me surprit beaucoup par ce qu'il me dit. Il me dit que Lady D. lui avoit fait une visite. J'étois déjà fort abbattue, je crus que je m'évanouïrois. Elle m'a fait quelques questions, Mademoiselle, me dit-il.

Monsieur, Monsieur! ce fut tout ce que je pus lui dire.

Il trembloit lui-même en me parlant... Hélas! ma chère, surement il m'aime! Ecoutez avec quelle gravité il me parla... Que le tout-puissant soit votre directeur, ma chère Miss Byron! Je ne souhaite pas mon propre bonheur plus ardemment que le vôtre... Pour m'acquiter d'une promesse que j'ai faite, je vous

parle de cette visite, sans cela je vous aurois épargné, & à moi-même ...

Il s'arrêta là ... il reprit ensuite, car je me taisois, je ne pouvois parler ... Vos parens seront sollicités en faveur d'un homme qui vous aime, un jeune Seigneur d'un vrai merite ... Je vous cause de l'émotion, Mademoiselle, ... pardonnez moi ... J'ai acquitté ma promesse. Il me quitta avec un air gai en apparence. Comment pouvoit-il paroître gai?

Nous jouames aux cartes. Je ne savois ce que je faisois. Emilie soupiroit, & les larmes couloient le long de ses joues pendant qu'elle jouoit. O qu'elle aime son tuteur! Que dis-je, Emilie ... je ne sai ce que j'écris!

Pendant le souper nous fumes tous fort mélancholiques. Mr. Beauchamp étoit fort pressant pour aller avec lui. Il détourna la question, & lui donna un refus indirect, en lui recommandant les deux Dames Italiennes.

Sir Charles obligeant, bon, excellent, témoigna à Lord L. qu'il auroit souhaité de voir Mr. Grandison, ... tout indigne qu'il s'étoit rendu de son attention.

Il fut quelques momens en particulier avec Mademoiselle Olivia: elle rejoignit la compagnie avec les yeux rouges.

Emilie épioit une occasion d'être entretenuë seule ... Que d'attention! Il la conduisit vers la fenêtre ... Il étoit environ une heure ... Il lui prit les deux mains: il l'apella, dit-elle, *son* Emilie. Il la chargea de lui écrire.

Elle ne put parler; elle ne pouvoit que sanglotter; cependant elle croyoit avoir mille choses à lui dire.

Il ne dit point non, quand ses sœurs & leurs maris lui dirent qu'ils espéroient de déjeuner avec lui. On m'invita, & les Dames Italiennes: Lord L. & Lady L. y allèrent dans cette attente. Mais Lady G. l'aïant trouvé parti, le fit savoir aux Dames Italiennes & à moi. Il auroit été cruël de ne le pas faire ... Comment pouvoit-il se dérober ainsi. Je comprends, comme je l'avois à moitié soupçonné, que sa visite de hier matin, étoit une visite de congé pour mes cousins & pour votre Harriet. Que de choses ne dit-il pas alors .... Que de questions ... Dans le fort de l'affliction! .... Il vouloit nous rendre service à tous ... Il sembloit qu'il ne savoit que dire .... Surement il ne hait pas votre pauvre Harriet .... Que de combats dans ce cœur généreux! .... Mais un homme ne peut se plaindre, un homme ne peut demander la compassion, comme le peut une femme. Mais surement c'est la plus douce de toutes les ames d'hommes.

Quand nous nous retirâmes, il donna la main à ma cousine Reeves pour la mener dans le carosse. Il me la donna aussi. Mr. Reeves dit, nous nous voyons encore le matin, sir Charles? Il se baissa. En me donnant la main, il soupira.... Il me serra la main; .... je le crois du moins ... Ce fut tout ... Il ne baisa personne ... Il n'abordera pas sa Clémentine comme il nous a quitté.

Mais, sans doute, le Docteur Bartlet étoit du sécret.

* * * *

Il en étoit, il sort d'ici. Il m'a trouvé aïant les yeux enflés. Je n'avois pas dormi: cepen-

dant je n'ai ſu qu'à ſept heures qu'il étoit parti.

Il étoit bien bon de la part du Docteur de venir. Sa viſite m'a un peu calmée. Cependant il ne parla pas de mes yeux rouges. Oh pour cela, les yeux de Mᵉ. Reeves étoient rouges auſſi bien que les miens. Cet Ange! Qu'il eſt aimé!

Le Docteur dit que ſes ſœurs, ſes beaux-frères, Lord W. ſont auſſi affligés que s'il les avoit quitté pour toujours ... Et qui ſait? ... Mais je ne veux pas me tourmenter moi-même, en mettant les choſes au pis. Je tâcherai de me perſuader ce qu'il nous dit hier matin, ſans doute pour nous ſervir de préſervatif, qu'il auroit de la joie.

Croyoit-il donc que je ſerois ſi affligée que j'aurois beſoin d'un tel préſervatif? ... Eſt ce pour cela qu'il a daigné me le fournir? ... Mais taiſez-vous, vanité ... Ceſſez eſperances ... Que le deſeſpoir en prenne la place! ... Clémentine ſera à lui: il ſera à elle.

Cependant ſon émotion, Lucy, en parlant de la viſite de Lady D.... O! Mais cela ne venoit que de ſon humanité. Il voyoit mon émotion; & il avouoit la plus tendre amitié pour moi! Ne dois-je pas être ſatisfaite de cela? Je la ſuis, je veux l'être. N'a-t-il pas pour moi l'amour des ames? La pauvre Olivia n'a pas cette conſolation. La pauvre Olivia! Si je la vois triſte & affligée, que j'en aurai pitié! Toutes ſes eſperances fruſtrées; des eſperances qui l'ont engagée à combattre toutes ſortes de difficultés, à voyager, à traverſer des mers, & à venir en Angleterre ... Y venir juſtement asſez tôt pour prendre congé de lui; lui volant

ſur

ſur les ailes de l'amour & de la compaſſion, vers un objet plus chéri, plus chéri à juſte titre, dans le païs qu'elle a quitté à deſſein de le venir voir dans le ſien... Sa ſituation n'eſt-elle pas beaucoup plus douloureuſe que la mienne?... Elle l'eſt ſans doute. Pourquoi donc me lamenter?

Mais, Lucy, je vous dirai ici en confidence, ce que j'ai recueilli de quelques mots du Docteur, quoique dits auſſi délicatement qu'il eſt poſſible; c'eſt que ſi ſir Charles eut été capable de prendre avantage de la violence de la paſſion d'une Dame pour lui, la malheureuſe Olivia, toute grande, toute haute, toute noble qu'elle eſt, & par la naiſſance & par la fortune, n'auroit pas fait ſcrupule d'être à lui ſans condition, ſi elle n'avoit pu l'être autrement. Du moins on eſt dans cette idée en Italie. Si ſir Charles avoit été un Renaud, Olivia auroit été une Armide.

O que ne puis-je me perſuader, pour l'honneur du ſexe, & de la Dame, qui eſt une ſi belle perſonne, que l'on ſe trompe en Italie!... Je veux le ſuppoſer ainſi.

Mon bon Docteur Bartlet, me pardonnerez-vous ſi je vous accuſe d'une vertu un peu trop rigide? C'eſt quelquefois le défaut des gens de bien. Vous avouez que ſir Charles ne vous a pas révélé, même à vous, un ſécret ſi deshonorant pour elle. Vous avouez qu'il l'a ſeulement blâmée d'avoir trop peu d'égard pour ſa réputation, & d'avoir un caractère violent. Cependant avec quelle patience, pour une femme de ce caractère, n'a-t-elle pas pris ſon départ, presque le jour qu'elle eſt arrivée! Il n'a pu lui donner une occaſion de lui témoigner un relâ-

chement si criminel : quand il la lui auroit donnée, elle n'auroit pu lui faire cette ouverture. Méchant public! Je ne vous croirai point! Et vous trouverez moins de croyance dans mon esprit, à présent que j'ai vu cette Dame. Un cœur innocent est charitable. Mademoiselle Olivia est seulement trop intrépide. La prospérité, comme l'a remarqué sir Charles, a été un piége pour elle, & l'a mise au dessus du qu'en dira-t-on... Public impitoyable! Je ne vous aime point. Cher Docteur Bartlet, vous n'êtes pas absolument parfait! Ce que vous m'avez laissé entrevoir de vos idées sur Olivia, prises de la malice des envieux, est une preuve, la première à la vérité que j'aie trouvée, de votre imperfection.

Excusez moi, Lucy, quelle digression! Le renversement de mes esperances m'a mortifiée, & ma rendu bonne... Je remercierai l'adversité, si elle étend ma charité!

Le Docteur m'a dit, que la désolée Emille sera ici tout à l'heure. Se je puis la consoler... Mais j'ai besoin de consolation moi-même pour la même cause. Nous nous contenterons de pleurer l'une sur l'autre.

Comme je vous l'ai dit, le Docteur seul savoit qu'il partiroit sitôt. Il a pris congé de lui. Heureux Docteur Bartlet!... Cependant je vois à ses yeux que cette séparation lui a coûté quelques larmes paternelles.

Jamais un Père n'aima plus son enfant, que cet homme de bien aime sir Charles Grandison.

Sir Charles a rangé toutes ses affaires trois jours à l'avance. Ses domestiques avoient leurs ordres. Richard Saunders est un des trois qu'il a pris

pris avec lui. Heureux domestiques, d'être tous les jours en présence d'un tel maître !

Le Docteur m'a dit qu'il a fait présent à l'ainé Oldham, la semaine passée, d'un drapeau qu'il a acheté pour lui. Personne n'avoit ouï parler de cela.

Lord W., dit-il, se prépare pour aller à Windsor ; Mr. Beauchamp dans le Comté de Hamp, pour quelques jours : il revient ensuite pour être aux ordres des Dames Italiennes. Mademoiselle Olivia aura bientôt son équipage : elle fera une grande figure... mais sir Charles Grandison ne sera pas avec elle. Qu'est-ce que la grandeur pour un cœur en desordre ? Le Comte de G. & Lady Gertrude vont partir pour le Comté de Hertfort. Lord & Lady L. parlent d'aller passer quelques jours à Colnebrooke : le Docteur se prépare à aller à Grandison ; la pauvre Harriet dans le Comte de Northampton... O ciel, ma chère, quelle dispersion !... Mais les nôces de Lord W. en rassembleront quelques-uns à Windsor.

* *

EMILIE, cette chère affligée, arrive dans ce moment. Elle est avec mes cousins, & attend ma permission pour monter. Représentez-vous deux filles pleurant l'une sur l'autre, priant toutes deux pour leur protecteur, & le benissant, votre imagination ne peut former une scène trop touchante. Adieu, ma Lucy.

LETTRE XXIV.

Suite.

Dimanche, 16. *Avril.*

O quelle ſcène!... Mais je n'ai pas beſoin de dire ce que j'allois dire. Pauvre Emilie!... Mais parler de ſa douleur, c'eſt peindre la mienne.

Lord W. partit hier pour Windſor.

Bizarre conduite d'Olivia! Mr. Beauchamp alla hier chez elle, & lui offrit de l'accompagner à quelque endroit public, à ſes ordres, pour s'acquiter de la commiſſion que lui a donné ſir Charles, de faire tout ce qu'il pourra pour lui rendre l'Angleterre agréable. Elle a trouvé à propos de lui dire, en préſence de ſa tante, qu'elle le remercioit de ſa civilité, mais qu'elle ne l'importuneroit point pendant ſon ſéjour en Angleterre; qu'elle avoit des gentils-hommes à ſa ſuite, dont l'un avoit été ci-devant en Angleterre... Il la laiſſa de mauvaiſe humeur contre lui.

Lady L. lui étant allé faire viſite le ſoir, elle lui parla de l'offre de Mr. Beauchamp, & de ſa réponſe. Ce Cavalier, dit-elle, eſt un homme poli & fort aimable; & c'eſt pour cela que je l'ai traité un peu bruſquement: je ne puis guères douter des vuës de votre frère en cela. Je me moque de ſes vuës; & ſi j'en étois ſure, je trouverois peut-être le moyen de le faire repentir de cette indignité. Lady L. étoit ſure,

lui

lui dit-elle, que ni son frère, ni Mr. Beauchamp, n'avoient d'autre vuë que de lui rendre le séjour de l'Angleterre aussi agréable qu'il seroit possible.

Quoi qu'il en soit, Madame, répondit-elle, je n'ai point affaire des services de Mr. Beauchamp: mais si vous, Madame, votre sœur, & vos époux, voulez me permettre de cultiver votre amitié, vous me ferez honneur. La compagnie du Docteur Bartlet me sera fort agréable aussi, toutes les fois qu'il voudra me l'accorder. J'ai quelques prétensions sur Miss Jervois. J'aurois voulu l'avoir pour ma compagne en Italie; mais votre cruel frère... Ne parlons plus de lui, cependant. Votre beauté Angloise, je l'admire aussi: mais la pauvre créature, je l'admire d'autant plus que je puis en avoir pitié. Je serois charmée de me lier davantage avec elle.

Lady L. lui fit une réponse fort polie, pour elle, pour sa sœur, & pour leurs époux; mais elle lui dit que je devois bientôt partir pour retourner chez moi, dans le Comté de Northampton; & que le Docteur Bartlet avoit quelques commissions, qui l'obligeroient à aller dans un ou deux jours à une terre de sir Charles. Elle s'offrit pour l'accompagner à Windsor, & par tout où elle voudroit.

* *

Lady L. remarqua qu'elle avoit le poignet envelopé d'un large ruban noir, & lui demanda si elle s'étoit blessée? Une espèce de foulure, dit-elle; mais vous ne pensez guères comment cela est venu; & il ne faut pas me le demander.

Cela excita la curiosité de Lady L. & Olivia aïant demandé qu'Emilie allât déjeuner ce matin avec elle, Lady L. a recommandé à cette chère fille, de tâcher de savoir comment cela est venu, si l'occasion s'en présente: car Olivia rougit, & regarda Lady L. avec une sorte de confusion, en lui disant qu'il ne falloit pas lui faire des questions là dessus.

Lady G. me presse beaucoup de donner le mois prochain aux amusemens de la ville: mais je n'ai point à présent de désir plus vif que celui de me jetter aux piés de ma Grand-Mère, & de ma tante, & d'embrasser ma Lucy, & ma Nancy, & toutes mes amours du Comté de Northampton. Je ne crains que mon Oncle. Il raillera sa Harriet; seulement, je le sai, dans l'esperance de l'amuser, & vous tous: mais mes jours de raillerie sont passés; ma situation ne pourra pas soutenir cela. Cependant si cela l'amuse, qu'il me raille.

Je serai si fort importunée pour rester plus longtems que je le dois, ou que je le veux, que je ferai tout aussi bien de fixer tout un coup un jour décisivement. Voudrez-vous, mes très-indulgens parens, me permettre de partir vendredi prochain; non pas le dimanche, comme Lady Betty Williams le conseille, par la crainte des maudits Chariots. Mais j'ai été à une autre école: je vois que sir Charles Grandison s'est fait une règle *tacite* de ne commencer jamais un voyage le dimanche, & de ne jamais être en route pendant le service divin, à moins que ce ne soit pour quelque œuvre de charité [illegible] de nécessité. Il observa cette règle dimanche der-

„ nier

nier, quoiqu'il nous joignit le soir. O ma Grand-Mère, qu'il vous ressemble ! Mais à présent il est occupé à une œuvre de charité. Dieu veuille qu'il réussisse !

Mais pourquoi *tacite*? direz-vous. Sir Charles a-t-il honte de faire une profession ouverte des devoirs du Christianisme? Non. Par exemple, je ne l'ai jamais vu se mettre à table chez lui, en l'absence du Docteur Bartlet, ou de quelque autre ecclésiastique, sans benir lui-même les mets; & cela avec un dignité si naturelle, qu'il excite le respect de chacun; & cela est suivi d'un air de gaieté, comme s'il étoit plus content pour avoir montré un cœur reconnoissant.

Le Docteur Bartlet m'a dit aussi, qu'il commence & finit chaque jour d'une manière digne d'un vrai Chrétien. Mais jamais il n'effarouche une compagnie de gens gais par de graves maximes. Je me rapelle qu'un jour Mr. Grandison, comme un extravagant, lui demandoit pourquoi il ne faisoit pas un sermon de tems en tems à sa compagnie? Ma foi, sir Charles, lui dit-il, si vous faisiez cela, vous réformeriez plusieurs pauvres pécheurs ignorans d'entre nous; puisque vous pourriez le faire avec plus de poids, & plus d'assurance d'être écouté, qu'aucun Ministre de la Chrétienté.

Ce seroit insulter, dit sir Charles, au jugement & à l'éducation de tout homme qui est au dessus du paisan dans un païs tel que celui-ci, si l'on paroissoit douter qu'il connoisse ses devoirs généraux, & la nécessité de les pratiquer. S'il en est en peine, il peut se les rapeller une fois la semaine, & se tenir en haleine.

Mon-

Montrons, vous & moi, mon cousin Everard, notre croyance par notre pratique, & n'empiétons pas sur les fonctions du clergé.

Je me rapelle que Mr. Grandison montra sa croyance en rougissant, & en répétant ces trois mots, *vous & moi!* sir Charles.

Dimanche au soir.

O mes chers parens! j'ai une étrange, une horrible histoire à vous apprendre! Emilie est venue tout-à-l'heure chez moi, toute en pleurs: elle a souhaité de me parler en particulier. Dès que nous avons été seules, elle a jetté ses bras autour de mon cou; Ah Mademoiselle, a-t-elle dit, je viens vous dire qu'il y a une personne dans le monde que je hais, que je dois & que je veux haïr, tant que je vivrai. C'est Mademoiselle Olivia... Emmenez moi dans le Comté de Northampton, & que je ne la voie jamais.

J'étois fort étonnée.

O Mademoiselle! J'ai découvert que jeudi dernier elle a voulu tuër mon tuteur.

Je tressaillis, Lucy.

Vous savez, Mademoiselle, qu'ils se retirèrent ensemble. Mon tuteur revint avec le visage en feu; & il envoya sa sœur vers elle, & il n'y retourna que quelque tems après. Elle avoit voulu le détourner de son voyage: elle fut enragée de ce qu'il ne vouloit pas céder; & ils s'échaufèrent. Enfin elle tira en furie un poignard de dessous ses habits, & jura qu'elle le plongeroit daus son cœur. Il ne verroit plus sa Clémentine, dit-elle. Il s'approcha d'elle, le cœur lui manqua, cela ne pouvoit guères être au-

autrement, vous comprenez, Mademoiselle. Il saisit sa main, il lui ôta le poignard, elle se débattit, & en se débattant, elle se blessa le poignet, voilà ce que signifie le ruban noir!... Malheureuse créature! avoir une telle pensée dans son cœur!... Il se contenta de dire, quand il lui eut ôté le poignard; malheureuse, femme emportée! Je ne vous rends pas cet instrument de malheur! Vous ne vous en servirez point en Angleterre... Et il ne voulut pas le lui rendre.

Je frissonnois. O ma chère, lui dis-je, il a eu à souffrir, nous a-t-on dit, de la part de femmes vertueuses; mais ceci n'est pas une femme vertueuse. Mais cela est-il possible? Qui vous l'a dit?

Madame Maffey elle-même. Elle croyoit que sir Charles en auroit surement parlé; & quand elle a su qu'il n'en avoit rien dit, elle a été fâchée d'en avoir parlé, & m'a supplié de ne le raconter à personne: mais je n'ai pas pu vous le taire. Elle dit que Mademoiselle Olivia est affligée de ce souvenir; qu'elle se maudit elle-même, & sa malheureuse passion, sur-tout à cause du généreux pardon qu'il lui a accordé sur le champ; & parce qu'il l'a recommandée aux civilités de ses sœurs, & de leurs maris. Mais je la hais, malgré tout cela.

Pauvre malheureuse Olivia!, lui dis-je; mais que sommes-nous, mon Emilie, nous autres, femmes, qui devrions être les plus douces, & les plus tendres des créatures, quand nous nous laissons aller à la passion! Mais puisqu'elle est si repentante, laissez ignorer cet horrible attentat aux deux sœurs, & à leurs maris. Je puis pren-

dre

dre la liberté d'en parler sous le sceau du *sécret* (prenez y garde, Lucy,) à ceux à qui je ne cache rien ; mais n'en parlons à aucun des parens de sir Charles. Ils ne pourroient cacher l'horreur qu'ils en concevroient pour elle ; & cette malheureuse créature réduite au desespoir, pourroit . . . Qui sait ce qu'elle feroit capable de faire ?

La chère fille s'étendit sur les conséquences qu'auroit eu cet horrible attentat, & la perte que le monde auroit fait s'il avoit été exécuté. Madame Maffey lui dit cependant, que si la fureur de sa nièce ne s'étoit pas rallentie, elle auroit pu lui faire du mal, parce qu'il s'approcha d'elle avec trop peu de précaution. Elle tomba à genoux devant lui, aussitôt qu'il lui eut arraché le poignard. Je vous pardonne, & je vous plains, Mademoiselle, lui dit-il, avec un air où Olivia & sa Tante se sont rapellé depuis, qu'il y avoit de la majesté & de la compassion. Mais, malgré ses sollicitations, il voulut sortir : cependant à sa prière, il lui envoya Lady L., & se retirant dans son cabinet, il ne parla pas même de la chose au Docteur Bartlet, qui l'y suivit immédiatement.

Ses remords après cette violence, ont rendu peut-être cette Dame plus moderée ensuite, même dans le tems du départ.

* *

O ciel ! que ferai-je ? Lady D. vient de m'envoyer une carte pour me dire qu'elle viendra demain déjeuner avec Mr. Reeves, & moi. Elle vient sans doute pour me dire que sir Charles

les ne pensant point à Harriet Byron, Lord D. peut esperer de réussir auprès d'elle. Et peut-être alléguera-t-elle la recommandation de sir Charles en faveur de Lord D. mais si elle allégue cette raison, que le ciel me donne patience! Je crains d'être incivile envers cette excellente femme.

LETTRE XXV.

Suite.

Lundi, 17. *Avril.*

La Comtesse sort d'ici.

Mr. Reeves étoit engagé avant le déjeuner avec Lady Betty Williams, & nous étions seules, M^e. Reeves, Lady D. & moi.

Je me sentis mal dès qu'elle entra, & cela augmenta de moment en moment pendant que nous déjeunions. Ses yeux, il me sembloit, avoient je ne sai quoi d'obligeant & d'expressif, qui sembloit me dire, vous n'avez point d'esperances, Miss Byron, d'un autre côté, & je vous aurai.

Mais mon incertitude cessa dès qu'on eut ôté la table à thé. Je vois votre embarras, ma chère, me dit la Comtesse, (Madame Reeves il ne faut pas que vous nous quittiez), & j'ai souffert pour vous à mesure que je le voyois s'accroître. Je vois par-là que sir Charles Grandison a tenu sa parole. Je n'en doutois pas à la vérité; je ne m'étonne pas si vous l'aimez, ma chère. C'est le plus aimable homme que j'aie jamais vu, par

ses manières, & par sa figure. Une femme qui a de la vertu & de l'honneur, ne peut que l'aimer. Mais je n'ai pas besoin de vous le loüer, ni à vous, Mr. Reeves, je le vois bien.

Il faut savoir à présent qu'on a proposé pour mon fils une alliance, dont je pense très-avantageusement, mais dont je penserois encore mieux, si je ne vous avois jamais vuë, ma chère. J'en ai parlé à Milord. Vous savez que je souhaite ardemment de le voir marié: il m'a répondu; Je ne puis penser à aucune proposition de cette nature, tant que j'aurai quelque esperance de pouvoir me rendre agréable à Miss Byron.

Qu'en pensez-vous, Milord, lui ai-je dit, si je m'addressois directement à sir Charles Grandison, pour connoitre ses intentions, & s'il a quelque esperance d'obtenir sa faveur? On dit que c'est l'homme du monde le moins réservé. Il sait que notre réputation est aussi bien établie que la sienne même, & que notre alliance ne deshonoreroit pas la première famille du Royaume. C'est une question un peu libre, je l'avouë, ne le connoissant pas personnellement. Mais il me semble que je prendrois plaisir à m'addresser à un tel homme sur quelque sujet que ce fût.

Milord sourit de la liberté de cette idée; mais comme il ne la desaprouva pas, j'allai tout de suite chez sir Charles, & après les premiers complimens, je lui dis ce qui m'amenoit.

La Comtesse s'arrêta. Elle est fort pénétrante: elle nous regardoit toutes deux.

Eh bien, Madame, dit ma cousine, avec un air de curiosité; Je vous prie, Madame...

Je ne pouvois parler, par impatience même...

De

De ma vie, dit la Comtesse je n'ai ouï faire un plus beau portrait d'une mortelle, que celui qu'il fit de vous. Il me parla de l'obligation où il étoit de partir au premier jour. Il vanta extrémement la Dame pour laquelle principalement, il étoit obligé d'aller dehors. Il donna d'aussi grands éloges à un de ses frères qu'il aimoit comme s'il eût été le sien; & il parla avec beaucoup d'estime de toute la famille de la jeune Dame.

„ Dieu seul, dit-il, sait quelle sera ma desti-
„ née... Ce que la générosité, la justice, ou
„ plutôt la providence dicteront, je le ferai. "

Après qu'il m'eut généreusement ouvert son cœur, continua la Comtesse, je lui demandai si, au cas que la Dame étrangère recouvrât la santé, il avoit quelque esperance d'être à elle?

„ Je ne puis répondre de rien moi-même,
„ dit-il; je pars sans aucunes vuës intéressés.
„ Si la Dame recouvre la santé, & que son
„ frère puisse recevoir quelque soulagement des
„ secours que je lui méne, j'en aurai une joie
„ inexprimable. Je laisse le reste à la providen-
„ ce. Le resultat n'est pas en mon pouvoir. "

Ainsi, Monsieur, continua la Comtesse, vous ne pouvez en honneur avoir aucun engagement avec Miss Byron?

Je me levai de ma place. Où allez-vous, ma chère?... me dit-elle, j'ai fini, si je vous fais de la peine. Je portai ma chaise derrière la sienne, mais si près que je m'appuyois sur son dossier, le visage caché, & les yeux baignés de larmes. Elle se leva. Asseyez-vous, Madame, lui dis-je, & continuez,... je vous prie,

con-

continuez. Vous avez excité ma curiosité. Permettez seulement que je reste assise ici, derrière vous, sans prendre garde à moi.

Je vous prie, Madame, dit Mr. Reeves, (brulant aussi de curiosité, comme elle me l'a avoué depuis) continuez, & permettez à ma cousine de rester là. Que répondit sir Charles?

Ma chère amour, dit la Comtesse, qui s'étoit rassise à ma prière, que je vous fasse auparavant une question. Je ne voudrois point faire d'étourderie.

Vous n'en pouvez faire, Madame, repliquai-je, quelle est la question que vous voulez me faire, Madame?

Sir Charles Grandison s'est-il jamais déclaré directement à vous, ma chère?

Jamais, Madame.

Ce n'est pas manque d'amour, je puis le certifier, s'il ne l'a pas fait. Mais voici ce qu'il me répondit: „ Je me serois cru le plus indigne
„ des hommes, connoissant les difficultés de ma
„ situation, quelque forte que le merite de Miss
„ Byron rendît la tentation, si j'avois cherché
„ à engager son cœur. ”

(O Lucy! que cela justifie bien toute sa conduite envers moi!)

„ Elle a, Madame, (continua la Comtesse,
„ parlant pour sir Charles) ” elle a une prudence dont je n'ai jamais vu la pareille dans une personne si jeune. „ Avec une franchise à la-
„ quelle aucune jeune Dame avant elle m'a ja-
„ mais pu prétendre, elle a un tel empire sur
„ son inclination, qu'aucun homme, j'ose le di-
„ re, n'y aura jamais part, jusqu'à ce qu'il ait

„ bri-

„ brigué sa faveur par des assiduïtés qui la con-
„ vainquent qu'il n'a un cœur que pour elle.

O ma Lucy! que ces sentimens me feroient d'honneur, si je les méritois! Et sir Charles Grandison peut-il croire que je les mérite?... J'espère que oui. Mais s'il le croit quelle obligation n'ai-je pas à cette favorable, cette généreuse opinion qu'il a de moi! Qui sait si je n'ai pas sujet de me réjouïr, plutôt que d'avoir du regret, comme j'en avois, de ses fréquentes absences de Colnebrooke.

La Comtesse continua.

Ainsi, Monsieur, vous ne trouverez pas mauvais, si mon fils, par ses assiduïtés, peut persuader à Missi Byron qu'il a du merite, & que son cœur lui est tout entier dévoué.

„ *Mauvais*, Madame!... Non... En justi-
„ ce, en honneur, je ne le puis. Puisse Miss
„ Byron, comme elle le mérite, être la femme
„ du monde la plus heureuse en se mariant. J'ai
„ ouï parler très-avantageusement de Lord D.
„ Il a un bien considerable. Il peut se glorifier
„ dans sa Mère... A Dieu ne plaise, qu'avec
„ un cœur déchiré, ne sachant ce que je fais,
„ à peine quelquefois ce que je dois faire, je
„ cherche à embarasser une amie que je révère,
„ dans les incertitudes de mon sort, une fem-
„ me que j'admire, d'une beauté si attrayante,
„ si propre par conséquent à lui procurer un
„ bon mariage."

Généreux mortel! pensai-je. O que les larmes couloient le long de mes joues, toujours cachées derrière la Comtesse!

Mais, Monsieur, continua la Comtesse, me per-

permettrez-vous de vous demander, si, supposé que vous fussiez affranchi de vos incertitudes...

„ Permettez moi, Madame, interrompit-il, „ de vous épargner la question que vous allez „ me faire. Miss Byron pourroit être instruite „ d'une conversation si délicate... Comme „ j'ignore quelles seront les suites de mon voyage, je me regarderois comme un homme „ fort intéressé, & fort malhonnête envers une „ de deux Dames, également délicates & admirables, si je cherchois à embarasser comme „ je l'ai dit, dans l'incertitude de mon sort, une „ jeune Dame dont la prudence & les grandes „ qualités doivent faire son bonheur, & celui de „ l'homme heureux à qui elle accordera sa main.

„ Pour m'expliquer encore mieux, continua-t-il, de quel front pourrois-je regarder une „ femme d'honneur & délicate, une Dame telle que celle à qui j'ai l'honneur de parler, si „ j'osois avouër, que, pendant que l'honneur „ m'a mis dans l'obligation envers une Dame, „ si on lui permet de m'accepter, je pourrois „ esperer qu'une autre, qui n'a pas moins de „ merite, voudroit suspendre sa faveur, jusqu'à „ ce qu'elle vît quelle seroit l'issuë de ma première obligation? Non, Madame, j'aimerois „ mieux mourir que de penser à une telle indignité envers toutes deux! Je suis lié, ajouta-t-il, mais Miss Byron est libre. La Dame étrangère l'est aussi. Je suis obligé indispensablement à l'aller voir, dans ces circonstances; mais je ne fais aucune condition pour „ moi-même... Ma recompense sera dans la satisfaction d'avoir rempli des obligations, dans

„ les-

„ lesquelles je me crois engagé par l'honneur."

La voix de la Comtesse changeoit en répétant cela. Elle s'arrêta pour le louër, & puis continua.

Vous êtes le plus excellent des hommes, Monsieur! Mais comme il me paroit très-vraisemblable que vous vous marierez avant que de revenir en Angleterre, permettez moi de vous demander si, à présent que vous avez eu la bonté de parler favorablement de mon fils, & que vous apellez Miss Byron votre sœur, vous voudriez lui faire la faveur de le recommander à cette sœur?

„ La Comtesse de D., répondit-il, montre
„ par cette demande le cas qu'elle fait d'une jeu-
„ ne Dame qui le mérite; & d'autant plus, que
„ cette demande (excusez moi, Madame,) est,
„ il me semble, un peu extraordinaire... Mais
„ quelle présomption ne seroit-ce pas à moi de
„ supposer que j'ai un tel crédit sur l'esprit de
„ Miss Byron, pendant qu'elle a des parens
„ aussi dignes d'elle, qu'elle est digne d'eux?"

Vous pouvez deviner, ma chère, dit la Comtesse, que je ne lui fis cette question que pour sonder son cœur. Cependant je lui demandai pardon, & lui dis que je ne croirois pas qu'il me l'accordât, à moins qu'il ne me promît de dire à Miss Byron que je lui avois fait une visite à cette occasion.

(Il me semble, Lucy, que j'aurois été bien aise qu'il ne m'eût pas montré tant de facilité à pardonner.)

A présent, ma chère, me dit la Comtesse, permettez moi de me retourner... Elle le fit,

& mettant un bras autour de mon cou, elle essuya mes larmes avec mon mouchoir, & me baisa; & quand elle me vit un peu remise, elle me parla ainsi:

A présent, excellente créature, (que ne puis-je vous apeller ma fille dans le sens que je voudrois, car je crois qu'il faudra que je vous apelle toujours ainsi, que vous y consentiez, ou non)
„ avez-vous quelque espérance que sir Char-
„ les Grandison soit un jour à vous?

Ma chère Madame, n'est-ce pas une question aussi dure à me faire, que celle que vous lui avez faite?

Ouï, ma chère,.... tout aussi dure. Et je suis aussi prête à vous demander pardon qu'à lui, si vous êtes réellement mécontente de ce que je vous l'ai faite. L'êtes-vous, Miss Byron? Excusez moi, Madame Reeves, si je presse ainsi votre charmante cousine; j'ai du moins droit à l'excuse que m'a fournie sir Charles; c'est une preuve du cas que je fais d'elle.

J'ai déclaré, Madame, & c'est du fond du cœur, que je crois qu'il doit être l'époux de la Dame étrangère. Et quoique je le préfère à tous les hommes que j'ai jamais vu, cependant, j'ai résolu de vaincre, s'il est possible, les sentimens particuliers que j'ai pour lui. Il m'a offert de la manière la plus noble, son amitié, aussi longtems que je puis l'accepter, sans intéresser d'autres attachemens de ma part; & je me contenterai de cela...

Une amitié aussi pure que celle d'un tel homme, repliqua la Comtesse, peut s'accorder avec quelque autre attachement que ce soit. Milord

D.

D. de tout son cœur, contribuera autant qu'il le pourra à la fortifier : il admire sir Charles Grandison : il regarderoit comme un double honneur, d'être lié avec lui par votre moyen. Très-chère Miss Byron, accordez votre amitié à un autre digne jeune homme, mais avec un nom plus tendre. Je demanderai alors une quatrième place pour moi. O ma chère, quel nœud nous formerons !

Vous me faites beaucoup trop d'honneur, Madame : voilà tout ce que je puis répondre.

Il faut que j'aie une réponse, ma chère. Je ne vous tiendrai pas quitte pour un compliment.

Voici donc, Madame, quelle est ma réponse... J'espère que je ne manque point à l'honnêteté... Je n'ai point de cœur à donner.

Vous avez donc des esperances, ma chère... Eh bien, je *veux* vous apeller ma fille, si je le *puis*. Je n'aurois jamais cru que je pusse faire la proposition que je vais vous faire : mais à mes yeux, aussi bien qu'à ceux de Milord, vous êtes une fille incomparable... Voici ma proposition... Nous ne penserons point à l'alliance qu'on nous a proposée, (ce n'est au reste qu'une proposition, & à laquelle nous n'avons point fait de réponse) nous n'y penserons point, jusqu'à ce que nous voyions quel tour prendra l'affaire de sir Charles. Vous avez dit une fois que vous pourriez préférer mon fils à tous les hommes qui jusqu'ici vous ont demandé votre faveur. Votre cœur étoit engagé à sir Charles avant que vous nous connussiez. Voulez-vous accorder à mon fils la préférence, si sir Charles s'engage dehors.

Vous me surprenez, Madame. Ne profiterai-je pas de l'exemple que vous m'avez mis tout-à-l'heure devant les yeux? Qui est-ce qui disoit, (& un homme encore?) „ De quel „ front pourrois-je regarder une femme d'hon- „ neur & délicate, une Dame telle que celle à „ qui j'ai l'honneur de parler, si j'osois avouër „ que, pendant que" mon cœur panche pour une personne, je penserois à en tenir une autre en suspens, jusqu'à ce que je visse si je pourrois ou ne pourrois pas être à la première. „ Non, Madame, j'aimerois mieux mourir" comme disoit sir Charles, „ que de penser à „ une telle indignité envers tous les deux." Mais je comprens, Madame, que vous m'avez fait cette proposition, comme vous fites l'autre à sir Charles Grandison, seulement pour *sonder mon cœur.*

Sur ma parole, ma chère, je crois que je devrois souhaiter d'avoir droit à cette excuse: mais c'étoit réellement tout de bon, & j'en ai un peu honte à présent.

Quelle charmante ingénuïté, Lucy!

Elle m'embrassa, & me baisa encore: Je n'ai qu'une excuse à alléguer, dit-elle. Je n'aurois pu commettre une telle faute, après l'exemple qu'on m'a si récemment donné, si je n'eusse souhaité que vous fussiez Comtesse de D. plutôt que quelque autre femme qu'il y ait au monde... Noble créature! Les titres ne peuvent vous honorer. Puissent tous vos souhaits être exaucés!

Les yeux de ma cousine étoient baignés de larmes de joie.

La Comtesse demanda, quand je retournois

dans le Comté de Northampton? Je lui dis mon intention: elle me recommanda de la voir auparavant: mais je puis vous assurer, dit-elle, que Milord ne sera pas présent quand vous viendrez. Je ne le fierai pas encore une fois en votre compagnie; & s'il veut faire une visite à mon insu, ne lui laissez pas voir votre cousine, Madame Reeves. Il vous adore en vérité, ma chère, me dit-elle.

Je lui témoignai la reconnoissance dont toutes ses bontés remplissoient mon cœur. Elle m'engagea à avoir une correspondance avec elle quand je serois de retour à la maison. C'étoit un honneur que je ne pouvois refuser. Son fils, me dit-elle en souriant, ne verroit pas plus mes Lettres que ma personne.

En s'en allant... Il faut que je vous avouë une chose, me dit-elle; jamais jusqu'ici, dans une affaire que j'aie eu à cœur, je n'ai été réduite si efficacement au silence, par une raison que j'eusse fourni moi-même dans la même conversation. Je suis venue avec l'assurance du succès. Quand notre cœur est plein de quelque espérance, nous sommes disposés à regarder comme raisonnables toutes les démarches par où nous croyons réussir. Nos passions, ma chère, emportent souvent notre jugement. Mais à présent que j'y réfléchis, quand je dis *nos* passions, je dois faire deux exceptions, une pour vous, & une pour sir Charles Grandison.

Mais, Lucy, dites moi... Ne croyez-vous pas que je puisse expliquer ce mot d'INTÉRESSÉ, dont sir Charles se servit à la fin de la conversation que nous eumes dans la Bibliothèque à

Colnebrooke, & sur lequel je me tourmentois tant ? Cela ne s'éclaircit-il pas, par ce qu'il a dit dans la conversation avec la Comtesse, qu'il se regarderoit comme un homme *intéressé* s'il cherchoit à m'embarasser dans l'incertitude de son sort ? Si je puis l'expliquer ainsi, quelle preuve cela ne feroit-il pas en ma faveur, s'il étoit libre ? Ne semble-t-il pas par là, ma chère, que c'est l'*honneur* qui le retenoit, quand l'amour lui faisoit souhaiter que je conservasse mon cœur libre jusqu'à son retour ? Et qu'on ne dise pas qu'il étoit malhonnête à lui d'avoir une telle pensée, puisqu'elle fut combattuë, & étouffée, & qu'elle fut suivie d'une telle émotion qu'il fut obligé de me quitter brusquement... Permettez moi de vous répéter ces mots, vous pourriez n'avoir pas sous la main la Lettre où ils sont. Et tant que je conserverai quelque souvenir, il m'est impossible de les oublier. Il venoit de finir sa courte histoire de Clémentine... „ A „ présent, Mademoiselle, que puis-je dire ?... „ L'honneur me défend !... Cependant l'hon„ neur m'ordonne ... Cependant je ne puis „ être injuste, sans générosité, *intéressé !...*" Si je puis me flatter, Lucy, qu'il m'aimoit quand il me disoit cela, & qu'il y avoit un combat dans son noble cœur entre l'amour d'un côté où il y a si *peu* d'esperance, (car je ne pourrois lui pardonner, s'il n'avoit de *l'amour* aussi bien que de la *pitié* pour Clémentine ;) & entre l'amour d'un autre côté où il y auroit un peu *plus* d'esperance, sans la barrière qui se trouve entre deux... En ce cas-là n'aurons-nous pas pitié de lui dans ce combat difficile ? Ne reconnoitrons-

trons-nous pas que c'est l'honneur qui le porte du côté où il y a moins d'esperance, contre celui où il y en a ; & ne l'aplaudirons-nous pas d'autant plus, de ce qu'il est capable de se vaincre ? La vertu mériteroit-elle ce nom, si elle n'étoit pas éprouvée ; & si elle n'avoit rien à démêler avec l'inclination ?

Si je suis vaine, si je me flatte à tort, dites le moi, grondez moi, Lucy, mais en même tems ne me refusez pas cette loüange, si je puis justifier la prétension que j'y ai ; c'est que ma victoire sur ma passion est au moins aussi glorieuse pour moi, que la sienne l'est pour lui, quand même il m'aimeroit autant ; puisque je puis très-sincérement, quoiqu'avec douleur, souscrire à la préférence, que l'honneur, l'amour, la compassion tout à la fois donnent à CLEMENTINE.

LETTRE XXVI.

Suite.

Lundi au soir.

Nous avons soupé aujourd'hui, mes cousins & moi, chez Lady G. : Lord & Lady L. y étoient aussi invités, de même que Mademoiselle Olivia, & Madame Maffey.

Je les ai tous jetté dans la consternation, comme ils s'expriment, en leur apprenant que je quitterois Londres vendredi matin. Je voyois, que quand même je passerois ici tout l'Eté, il

faudroit enfin que je fixasse positivement un jour. Les deux sœurs protestent que je ne m'en irai pas si tôt. Elles disent que j'ai vu si peu des amusemens de la ville... Amusemens de la ville, Lucy! J'en ai eu assez d'une espèce!... Mais dans vos bras, mes chers parens, je trouverai de la consolation;... & j'en ai besoin.

J'ai de grand regrets, (& ils augmenteront à chaque instant, à mesure que le jour approche,) de quitter des amis si chers & si obligeans: mais je suis décidée.

Le carosse de mon cousin me ménera à Dunstable; & là je trouverai mon bon oncle, ou votre frère. Je ne voudrois pas que cela fût public, à cause de vos officieux voisins.

Le Docteur Bartlet comptoit de partir demain pour Grandison; mais par la bonté de cœur qui lui est naturelle, il a consenti de differer jusqu'à jeudi prochain. Cependant aucune considération ne me retiendra, si je suis bien.

Mes cousins sont fâchés: ils disent qu'ils ne s'attendoient pas que je serois si absoluë.

Mademoiselle Olivia témoigne qu'elle est fâchée de me perdre. Elle s'étoit promis un grand plaisir, dit-elle, des parties qu'elle feroit avec moi. Mais après ce qu'Emilie m'a dit, je la regarde comme une Meduse; & si elle venoit à me regarder comme une rivale rédoutable, je pourrois avoir autant de raison de craindre quelque potion, que celui qu'elle aime en a de craindre le poignard. Emilie a caché ce sécret à tout le monde, excepté à moi; & je compte sur un sécret inviolable de votre part, mes chers parens.

Lord & Lady L. avoient dessein d'aller à Colne-

nebrooke, demain, ou le jour que je voudrois, espérant de m'y emmener. Mais ils disent à présent qu'ils resteront en ville, jusqu'à ce qu'ils voient si on peut me gagner, ou si je resterai endurcie.

Mademoiselle Olivia s'est informée de la distance du Comté de Northampton. Elle veut faire le tour de l'Angleterre, dit-elle, & me venir voir. Je fus obligée de lui dire que je regarderois sa visite comme un honneur.

Maudite politesse! De combien de faussetés ne rends-tu pas coupables les gens qu'on apelle polis!

Mais il y a un homme dans le monde, qui est distingué par sa sincérité, quoique sa politesse soit incontestable. Il ne blâme pas les autres de s'accommoder aux usages établis; mais il ne les suit pas. Il ne change point le sens des mots. Jamais, par exemple, il ne souffre que ses domestiques disent qu'il n'est pas au logis, quand il y est. S'il a des affaires, il trouve un moment pour le dire à ceux qui le viennent voir sans être attendus; & s'ils veulent rester, il les mène vers ses sœurs, au Docteur Bartlet, à Emilie, en attendant qu'il puisse les joindre; mais alors il le fait toujours. Chacun sait qu'il se règle sur son propre cœur, & on s'y attend; & quand on peut avoir sa compagnie, on y trouve un double plaisir, par la liberté & la gaieté qui accompagnent son loisir. On le possède alors tout entier; & il peut être d'autant plus poli que la compagnie est alors sa seule affaire.

Sir Charles a pu d'autant mieux se mettre sur ce pied-là, qu'il a été longtems absent; & sa ré-

réputation de politesse étoit si bien établie, que les autres attendoient plutôt des règles de lui, que de le voir se conformer aux leurs.

Le refus qu'il fit de complaire à Olivia, en differant son départ d'une semaine, ou seulement d'un jour, quoiqu'elle ne fît que d'arriver dans son païs qu'elle n'avoit jamais vu... Qui d'autre que lui l'auroit pu? Mais il étoit convaincu qu'il étoit juste de hâter son départ pour l'amour de Clémentine, & de son Jeronymo; & qu'il auroit eu tort de montrer à Olivia, même pour l'amour d'elle, que dans une pareille demande, elle eût quelque pouvoir sur lui. Toutes ses sollicitations, toutes ses menaces, le détestable poignard à la main, n'auroient pu étranler sa fermété, & l'engager à differer un dessein bien formé.

LETTRE XXVII.

Suite.

Mardi matin, 18. *Avril.*

Cette méchante Lady G.... Elle est excessivement blâmable. Elle a fait perdre patience à Lord L., à Lady L. aussi. Emilie dit qu'elle l'aime tendrement, mais qu'elle n'aime pas ses manières. Lord G., à ce que m'a dit Emilie, parle de venir vers moi: on supose que le sujet de la querelle n'est pas considerable; mais des niaiseries, sur lesquelles on insiste, font souvent les plus grandes brèches. Quoi que ce puisse être, cela est entre eux, &

ni l'un ni l'autre ne se soucie de le dire. Mais Lord & Lady L. sont en colère contre elle, pour la manière insultante dont elle le traite.

La mesintelligence survint après que nous les eumes quitté hier au soir. J'étois mal à mon aise, & j'évitai de rester pour jouër. Mademoiselle Olivia & sa Tante se retirèrent en même tems que nous. On joua au Whisk; Lord & Lady L. le Docteur Bartlet, & Emilie firent la partie. Au milieu du jeu, Lady G. descendit précipitamment les dégrés, & entra en fredonnant un air. Lord G. la suivit fort en desordre. Madame, il faut que je vous dise ... Pourquoi *faut-il*, Milord? Je ne vous l'ordonne pas. Restez, restez, mon enfant, dit-elle à Emilie: elle prit une chaise derrière elle ... Qui gagne? Qui perd?

Lord G. se promenoit le long de la chambre. Lord & Lady L. ne vouloient pas paroître y faire attention, esperant que cela passeroit, car il y avoit eu quelques vivacités à dîner du côté de Lady G., & l'on avoit été fort serein à soupé.

Le Docteur Bartlet lui offrit ses cartes. Elle les refusa ... Non, Docteur, dit-elle, je jouërai mon propre jeu; j'aurai assez à faire à le jouër bien.

C'est selon que vous le ménagerez, Madame, dit Lord G.

Ne vous exposez pas devant le monde, Milord ... Lady L. vous n'avez que des triomphes en main.

Permettez moi de vous dire un mot, Madame, lui dit Milord G.

Je suis l'obéissance même, Milord.

Elle se leva. Il voulut prendre sa main; elle la mit derrière elle.

Pas seulement votre main, Madame.

Je ne puis m'en passer.

Il s'éloigna d'elle avec précipitation, & sortit de la chambre.

O ciel, dit-elle en revenant vers la table de jeu, avec un air gai, & indifferent; que ces hommes sont de grands emportés!

Charlotte, lui dit Lady L., vous m'étonnez.

Je vous réjouïs donc.

Que voulez-vous dire, ma sœur?

Nous autres, femmes, nous aimons à nous étonner, & les choses étonnantes...

Surement, Lady G., dit Lord L. vous avez tort.

Je vous réjouïs donc aussi, Milord.

Comment?

C'est que ma sœur a toujours raison.

En vérité, Madame, si j'étois Lord G., je perdrois patience.

Bon avis pour vous, Lady L. j'espère que vous vous le tiendrez pour dit, & que vous continuerez à être bonne.

Si je me conduisois comme vous, Charlotte...

Je vous entends, Lady L.; vous n'avez pas besoin d'achever... Chacun a sa guise.

Vous n'en useriez pas ainsi, si mon frère...

Peut-être que non.

Chère Charlotte, vous avez excessivement tort.

Je crois que ouï, repliqua-t-elle.

Pourquoi donc ne voulez-vous pas vous...

Corriger, Lady L.? Chaque chose en son tems.

Sa fille de chambre vint lui dire que Milord souhaitoit de la voir... Ces hommes ont le dian-

diantre au corps! Ils ne sont jamais contens ni avec nous, ni sans nous. Mais je suis l'obéissance même; je ne violerai pas mes promesses... Elle sortit.

Lord G. n'étant pas revenu d'abord, & le carosse de Lord & de Lady L. étant à la porte, ils profitèrent tous deux de cette occasion de montrer leur mécontentement, en se retirant sans prendre congé de leur sœur. Le Docteur Bartlet se retira dans son apartement; & quand Lady G. descendit, elle fut surprise & un peu mortifiée de ne trouver qu'Emilie. Lord G. rentra par une autre porte... Sur ma parole, Milord, vous avez d'étranges façons. Vous effrayez, & vous chassez toute la compagnie des gens par vos airs de maris.

Bon Dieu! vous m'étonnez, Madame.

Que signifie votre étonnement, après que vous avez épouvanté tout le monde.

Moi, Madame!

Vous, Monsieur! Ouï, vous!... N'êtes-vous pas venu faire le tyran dans ma chambre?... Pour avoir le repos & la paix, ne me suis-je pas refugiée vers la compagnie? Ne m'avez-vous pas poursuivi ici... avec des yeux... fort jolis yeux pour un nouveau marié, je vous assure! N'avez-vous pas voulu alors me parler en particulier... Tout le monde n'auroit-il pas supposé que c'étoit pour m'exprimer votre douleur de votre bizarre conduite? N'ai-je pas été toute obéissance? Ne m'avez-vous pas méprisé avec les airs d'un vrai mari, à cause de ma complaisance, & ne vous êtes-vous pas enfui de la chambre? Toute la compagnie peut témoigner

avec quel calme je suis retournée vers eux, afin qu'ils ne s'affligeassent pas pour moi, & qu'ils ne crussent pas que nos differens étoient sérieux. Eh bien ensuite, quand votre bile étoit calmée, calmée, comme je le suposois, vous m'avez fait venir; sans doute, pensai-je, pour témoigner son repentir à présent... J'ai été encore toute obéissance.

Et ne vous ai-je pas supplié, Madame...

Supplié, Milord!... Oui... mais avec des yeux!... J'ai épousé, permettez moi de vous le dire, Monsieur, un homme qui avoit un autre visage... Voyez, voyez, Emilie... Il s'en va encore...

Milord sortit de la chambre, enragé... O ces hommes, ma chère! dit-elle à Emilie.

Je sai bien, dit Emilie, ce que je lui aurois répondu, si j'avois osé: mais il n'est pas bon, à ce que j'ai ouï dire, de se mêler entre le mari & la femme.

Emilie ajouta que la querelle n'étoit pas finie, mais qu'elle avoit été portée encore plus loin le matin.

A peine avoit-elle fini son recit que je reçus ce billet de Lady G.

Mardi matin.

Harriet,

Si vous m'aimez, si vous avez pitié de moi, venez ici sur le champ. J'ai grand besoin de votre conseil. J'ai résolu de me démarier; aussi je signe de mon nom favori de

CHARLOTTE GRANDISON.

Je lui fis sur le champ cette réponse:

Je

Je ne connois point de Charlotte Grandison. J'aime Lady G., mais je ne puis avoir pitié que de son mari. Je n'irai pas chez vous; je n'ai point de conseil à vous donner, sinon que vous ne vous jouïez pas de votre propre bonheur.

HARRIET BYRON.

Une heure après, un domestique de Lady G. m'aporta cette Lettre:

Le beau profit que j'ai donc fait en me mariant! Mon frère parti: mon mari excessivement déréglé: Lord & Lady L. de son parti, sans s'informer s'il le mérite ou non: sermonnée par la grave face du Docteur Bartlet: Emilie se tenant à la largue, avec un air affligé & rêveur; & à présent ma Harriet qui me renonce; & tout cela dans une semaine!

Que puis-je faire? La guerre paroit déclarée; & ne voudrez-vous pas être médiatrice? ... Vous ne voulez pas, dites-vous. Il n'y a qu'à laisser faire. Cependant je vous instruirai de tout.

Ce fut hier au soir, avant que la semaine depuis notre mariage fût finie, que Lord G. trouva à propos de me venir troubler dans ma retraite, sans ma permission ... Pour le dire en passant, il avoit été un peu impertinent à dîné; mais je lui avois passé cela ...

Quelle hardiesse est cela, lui dis-je! ... Je vous prie, Monsieur, sortez ... Pourquoi quittez-vous votre compagnie?

Je viens, ma très-chère ame, pour vous faire une prière.

Cet homme commençoit avec assez de civilité, s'il avoit eu un peu moins de ses odieux

tran-

transports; car il jetta ses bras autour de moi, en présence de Jenny. La vuë de la tendresse d'un mari est assez pour perdre ces filles. Ne trouvez-vous pas, Harriet, que cela est contre les bonnes mœurs, en leur présence?

Je refuse votre prière, lui dis-je, quelle qu'elle soit. Comment osez-vous vous venir jetter dans ma retraite?... Vous pouvez croire que je ne voulois pas rester longtems en haut, puisque ma sœur est en bas. Est-ce que la cérémonie passée depuis si peu de tems autorise le manque de savoir vivre.

Le manque de savoir vivre, Madame!... Et il ouvroit de si grands yeux!

Laissez moi sur le champ ... Je supose que j'avois l'air de bonne enfant dans ma colère; car il déclara qu'il n'en feroit rien; & jettant encore ses bras autour de moi pendant que j'étois assise, il appliqua son rude visage contre le mien, & eut l'audace de me baiser; Jenny toujours dans la chambre!

Or, Harriet, vous ne m'abandonnerez jamais, dans un point de délicatesse, j'en suis sure. Vous ne pouvez défendre ces odieuses libertés dans un mariage si jeune, à moins que vous ne voulussiez qu'on vous servît de même.

Vous suppofez aisément que je lâchai alors mon indignation sur lui. Il se déroba, osant marmoter, & être mécontent. Il y eut le mot de Diable.

M'a-t-il apellé *Diable*, Jenny?

Non en vérité, Madame, dit la friponne ... Et, voyez, Harriet, le mauvais effet d'une telle liberté prise devant elle, elle osa parler en fa-

faveur de l'accès de tendresse de cet homme; d'autrefois cependant, c'est une franche prude.

Avant que ma colère fût appaisée, une seconde fois (cela est vrai, Harriet) l'insolent personnage entra. Je ne veux pas, dit-il, vous laisser, puisque vous n'avez point d'occupation particulière . . . sur mon ame, Madame, vous n'en usez pas bien avec moi. Mais si vous voulez m'accorder votre compagnie demain matin, pour aller. . . .

Nulle part, Monsieur. . . .

Seulement déjeuner avec Miss Byron, ma *chère* . . . Je vous le demande comme une marque de votre complaisance.

Sa *chère!* Oh, je hais un hypocrite par dessus tout. Je voyois qu'il avoit eu dessein de faire montre de son épouse, comme de son bien, dans un autre endroit; & que sentant que j'étois fâchée, il pensoit me proposer une visite agréable, & qui en même tems lui feroit un mérite auprès de vous, & préserveroit son privilége de se faire obéir par sa docile femme.

C'est de ces ridicules commencemens qu'est venu notre grosse querelle. Ce qui me piquoit c'étoit *l'artifice* du personnage, & le dessein évident qu'il avoit de vous mettre dans son parti. Dans le cours de cette querelle, il m'a menacé d'en apeller à vous . . . Avoir dessein de me perdre dans l'esprit de ma plus chère amie! Comment, en faisant quelque cas de cet amie, pourrois-je lui pardonner? Vous pouvez croire que si ce n'étoit pas *lui* qui l'eût proposé, & après tant d'offenses accumulées, c'étoit précisément

ment la visite que j'aurois été charmée de faire.

. En vérité, Monsieur ... sur ma parole, Milord ... Je vous assure, Monsieur ... Cela dit avec une hauteur fort modérée; voilà tout ce à quoi la dispute s'éleva de mon côté, ... & enfin à une déclaration de rébellion ... *Je ne veux pas.*

De son côté, c'étoit; Sur mon ame, Madame ... Que je meure, si ... ensuite hésitant, vous me traitez mal, Madame. Je n'ai pas mérité ... Et permettez moi de vous dire ... *J'insiste* que vous m'obligiez en cela, Madame.

Il n'y avoit pas moyen de suporter cela, Harriet ... La soirée étoit froide; mais je pris mon éventail ... Ouï dà, lui dis-je; Eh quel langage est cela? ... Vous *insistez* que; ... Milord! ... Je pense que je suis mariée; ne la suis-je pas? ... Je pris ma montre; A dix heures & demie du soir, lundi, le ... Le quantième avons-nous du mois? ... Il faut que je note ce commencement de vos manières despotiques.

Ma chère Lady G. (le malheureux m'apelloit de son nom, peut-être pour m'insulter davantage) si je pouvois souffrir ce traitement, il seroit impossible que je vous aimasse autant que je le fais.

Ainsi c'est par amour pour moi que vous montrez déjà tout le mari! ... Jenny! (Voyez, Milord, lui dis-je, affectant de parler bas, comment vous troublez cette pauvre fille; de quel air fou elle regarde votre folie!) Souvenez-vous, Jenny, de porter demain matin mes habits de nôces à Me. Arnold, & dites lui qu'elle a oublié d'y mettre des lisières. Qu'elle les mette sur le champ. J'al-

J'allois continuër... Mais lui, grossiérement, rudement, & même avec un air de mépris (cela n'étoit pas suportable, vous comprenez) il me fit cette remontrance: Un peu moins d'esprit, Madame, & un peu plus de discrétion, vous conviendroit peut-être mieux.

Cela étoit trop vrai pour être pardonné. Vous le diriez, Harriet, quand je ne le dirois pas. Et cela de la part d'un homme qui n'étoit pas surchargé de l'un ni de l'autre... mais je me possédois trop pour le lui dire. Ce qui me rassure, Milord, lui dis-je, c'est votre jugement. Il servira toujours de contrepoids à mon esprit; & à l'aide de votre *amour sermoneur*, il m'enseignera avec le tems la discrétion.

Eh bien, ma chère, n'étoit-ce pas un très-beau compliment que je lui faisois? N'auroit-il pas dû le prendre ainsi? sur-tout puisque j'avois l'air grave, & que je lui fis une fort belle révérence. Mais ou sa conscience, ou son mauvais naturel, (peut-être tous les deux, direz-*vous*) lui firent prendre cela comme une satyre (vrai, comme vous êtes là, Harriet.) Il se mordit la lèvre. Jenny, sortez, dit-il,... Jenny, ne sortez pas, lui dis-je... Jenny ne savoit à qui obéir. Sur ma parole, Harriet, je commençois à croire que cet homme m'auroit donné des coups de poing... Et pendant qu'il étoit dans ses airs de comique majesté, je sortis & courus joindre ma compagnie.

Comme les gens mariés ne doivent pas s'exposer devant leurs parens, qui, comme je vous l'ai ouï remarquer fort sagement, se rapelleront des choses desagréables, quand l'honnête couple

ple les aura oubliées, j'étois résolue d'être prudente. Vous auriez été charmée de ma discrétion, ma chère. Je tromperai les spectateurs, pensai-je, je ferai croire à Lord & Lady L. au Docteur Bartlet, & à Emilie, qui étoient au jeu, que nous sommes admirablement bien ensemble... Je m'assis, dans l'intention, avec la douceur d'un agneau, de faire des observations sur le jeu. Mais bientôt après mon indiscret seigneur accourut, le teint enflammé, le visage en convulsion; & quoique je l'avertisse de ne pas s'exposer lui-même, cependant il prit des airs, qui donnèrent occasion, comme vous allez l'entendre, à épouvanter, & à chasser ma compagnie. Il sortit, par une suite de ces airs, & au bout de peu de tems, (se repentant, comme je l'esperois) il me fit apeller. Quelques femmes auroient fait comme la Reine Vasti avec son tyran; auroient refusé d'aller: mais moi, toute obéissance (mes engagemens pris si récemment, étant présens à mon esprit) j'obéis au premier mot. Cependant vous devez penser, que, quelque douce que je sois naturellement, je ne pouvois m'empêcher de me plaindre. Il fut trop impérieux pour le souffrir. C'étoit; „Je „ vous dis, Madame ", &, „ je ne veux pas „ qu'on me dise, Monsieur ". Et quand je m'enfuis de cet homme emporté, & que j'esperois de trouver ma compagnie, voyez, je vous prie! ils étoient tous partis ! Il ne restoit qu'Emilie. Et ainsi la pauvre Lady L. fut renvoyée chez elle, pleurant peut-être d'une tyrannie exercée si tôt sur sa débonaire sœur.

Eh bien, Harriet, & ne pensez-vous pas que

nous avions l'air de deux fous vis-à-vis l'un de l'autre, quand nous nous trouvames ainsi laissés à nous-mêmes pour vuider notre different? Je me plaignis de lui avec le plus de douceur qu'il me fut possible. Il auroit voulu faire la paix ensuite; mais, non! cela n'étoit pas faisable, comme une fille qui pense aussi délicatement que vous, peut bien le croire, après que par ses airs violens, il nous avoit exposé devant tant de témoins. Par *décence*, donc, je fus obligée à ne pas lui pardonner. La guerre est allumée, & à un point que, si nous nous rencontrons par hazard, nous nous fuyons l'un l'autre à dessein. Nous avons déjà fait deux tables de déjeuné. Cependant je suis douce, lui il boude. Je lui fais des révérences, lui ne me rend pas le moindre salut... Hargneuse, & rustique créature!... Je vais à mon clavecin; la mélodie le rend enragé. Il est pire que Saul; car Saul trouvoit du moins un sombre plaisir dans la musique, même de la part d'un homme qu'il haïssoit.

J'aurois voulu que vous vinssiez chez nous. Je regardois cela comme une sorte de complaisance, car ç'auroit été la pousser trop loin, puisqu'il est si mutin, si je l'avois accompagné chez vous. Il a bonne envie d'en apeller à vous; mais je la lui ai fait passer à moitié, en le raillant. J'envoie chez vous. Quelle réponse me faites-vous!... Cruelle Harriet! Refuser votre médiation dans un different entre mari & femme!... Mais laissons bruler le feu. S'il épargne la maison, & qu'il ne prenne qu'à la cheminée, je puis suporter cela.

Méchante créature, adieu! si vous ne connoissez

noissez pas une femme qui s'apelle *Grandison*, fasse le ciel que j'en puisse connoitre une, & que mes souhaits soient exaucés par raport à la personne! Alors je ne connoitrai point de *Byron*.

Voyez, Lucy, comme cette chère étourdie cherche à me suborner! Mais je ne me laisserai point engager, par ses subornations, à prendre son parti.



LETTRE XXVIII.

Suite.

Mardi soir.

J'arrive du quarré de S. James.

Mais je dois premiérement vous dire, que j'ai eu une visite de Mademoiselle Olivia, & de Madame Maffey. Notre conversation a été en italien & en françois. J'a eu un quart d'heure de conversation particulière avec Mademoiselle Olivia. Vous pouvez en deviner le sujet. Elle n'est point dépourvuë de cette tendresse de sentimens, qui est le caractère indispensable d'une femme. Elle se lamenta de la violence de son tempérament, d'une manière si touchante, que je ne pouvois m'empêcher d'avoir pitié d'elle; quoique dans le même instant, je songeasse à certain attentat dont l'idée me fait toujours frissonner. Elle se plaint de ce que je pars sitôt. Je lui ai promis de lui rendre sa visite demain après midi.

Elle part vendredi pour Oxford. Elle voudroit

droit que je puisse l'y accompagner. Elle a résolu de voir tout ce qui en vaut la peine dans le tour de l'Ouest. Elle s'aperçoit, dit-elle, que les sœurs de sir Charles Grandison, & leurs maris ont des occupations particulières à présent, & attendent une invitation à Windsor pour assister aux nôces de Lord W. Aïant donc assez de suite, & deux personnes de considération, dont l'une connoit l'Angleterre, elle veut faire quelques courses dans le Royaume, aïant du goût pour les voyages, & trouvant que c'est un grand soulagement pour elle. Et quand Lady L. & Lady G. seront plus libres, elle reverra avec elles les endroits qui lui auront paru mériter une seconde visite.

Elle témoigne du goût pour ce païs, & pour ses habitans, & parle favorablement de leur Religion: mais, la pauvre fille! Elle aime sans doute mieux tout cela, pour l'amour d'un seul Anglois. L'amour, Lucy, dore tous les objets qui ont quelque raport avec la personne aimée.

Madame Maffey gronda fort librement sa nièce, sur cette course en Angleterre. Elle écouta patiemment ses remontrances, mais cependant comme une personne qui sentoit trop le pouvoir qu'elle avoit de faire plaisir à celle qui la blâmoit, pour faire beaucoup d'attention à ses discours.

Je pris une chaise à porteurs pour aller chez Lady G. Emilie accourut au devant de moi dans le vestibule. Elle jetta ses bras autour de moi. Je suis bien aise, dit-elle, que vous soyiez venue. N'avez-vous pas trouvé la maison dans la ruë?... Que veut dire mon Emilie?.... Eh, mais, on l'a jettée par les fenêtres, comme on dit.

dit. Ah, Mademoiselle, tout eſt ſens deſſus deſſous. L'une ſi indifferente, l'autre ſi emporté! Mais chut! Voici Lady G.

Je vais, Lucy, vous rendre en dialogue ce qui ſe paſſa.

Lady G. Vous voilà donc enfin venue, Harriet. Vous aviez écrit que vous ne viendriez pas.

Harriet. Cela eſt vrai; mais je n'ai pu m'en empêcher. Ah Lady G. vous voulez renverſer votre propre bonheur!

Lady G. Vous m'avez écrit cela. Pas un mot, je vous prie, ſur le ſujet en queſtion, que vous aiez jamais dit ou écrit auparavant. Je hais les répétitions, mon enfant.

Harr. Il faut donc que je me taiſe.

Lady G. Pas abſolument. Vous pouvez dire du neuf ſur de vieux ſujets.... Mais chut! Voilà l'homme qui vient... Elle courut à ſon clavecin... Eſt-ce cela, Harriet? dit-elle en jouant un petit air.

Lord G. entre.

Lord G. Miſs Byron, je ſuis votre très-humble ſerviteur: votre vuë réjouït mon cœur... Madame, vous n'avez pas été aſſez longtems enſemble pour commencer un air. Je ſai que c'eſt pour...

Lady G. L'harmonie! L'harmonie! C'eſt une charmante choſe! Mais hélas, pauvre moi! Je ne connois que celle que cet innocent inſtrument me fournit.

Lord G. (*levant les mains au ciel*) L'harmonie, Madame! Le ciel m'eſt témoin;... mais j'expoſerai le tout à Miſs Byron.

Lady G. Il n'est pas besoin, Milord. Elle en sait déjà autant qu'elle en peut savoir ; à moins que vous n'ajoutiez à l'histoire lamentable, les belles couleurs que votre emportement y peut donner... Avez-vous ma longue Lettre sur vous, Harriet ?

Lord G. Et vous auriez pu, Madame, avoir le *cœur* d'écrire...

Lady G. Pourquoi, Milord, adoucissez-vous les choses ? Au-lieu de *cœur*, dites *courage*. Vous pouvez parler aussi clair devant Miss Byron, que vous le faisiez avant qu'elle vint. Je vois votre dessein.

Lord G. Mettons donc, *courage*.

Harr. Fi, fi, Lord G. Fi, fi, Lady G. Qu'allez-vous faire ? Si j'y comprens quelque chose, vous avez tous deux, comme deux enfans, joué, jusqu'à ce que vous vous soyiez querellé.

Lord G. Miss Byron, si vous savez la vérité, & que vous puissiez me blâmer...

Harr. Je vous blâme seulement, Milord, de ce que vous vous échaufez. Vous voyez que Madame est tranquille ; elle se modère : elle a l'air de vouloir que vous soyiez bons amis.

Lord G. O maudite tranquillité ! ... Quand mon ame est déchirée par une tourmente...

Lady G. Bonne saillie tragique ! ... Mais, Harriet, vous vous êtes trompée : Milord G. est un homme fort emporté. Si humble, si... Comment dirai-je ? avant le mariage... Ne voyoit-il pas quelle créature j'étois ? ... Me suporter quand il ne me devoit rien ; & ne rien souffrir à présent qu'il m'a les plus grandes obligations ! ...

Misérable chûte... O Harriet! Harriet! ne vous mariez jamais!

Harr. Chère Lady G. vous savez dans votre cœur que vous avez tort... En effet vous avez tort.

Lord G. Le ciel vous recompense éternellement, Mademoiselle?... Je vous dirai comment cela est venu...

Lady G. Venu! Elle le sait déjà, vous dis-je, Milord. Mais ce qui s'est passé dans ces quatre heures, elle ne le sait pas: vous pouvez l'en entretenir... Il y a justement à présent une semaine que nous étions tous ensemble fort agréablement dans l'Eglise de S. Georges, au quarré d'Hanovre...

Lord G. Chaque article de ce que vous avez promis là, Madame...

Lady G. Je pourrois aussi, Milord, être votre écho en cela, si je n'étois résolue de me modérer, comme vous ne pouvez nier que je l'aie toujours fait.

Lord G. Vous ne le pourriez pas, Madame, si vous ne me méprisiez pas.

Lady G. Vous avez tort, Milord, de croire cela: mais vous ne le pensez pas vous-même; si cela étoit, la fierté de votre cœur ne vous doit pas permettre de l'avouër.

Lord G. Miss Byron, permettez moi...

Lady G. O ciel! faut-il que les gens soient si curieux de s'exposer eux-mêmes! Si vous aviez profité de mon avis, quand vous me poursuivites de ma chambre vers la compagnie... Milord, lui dis-je, aussi doucement que je parle à présent, ne vous exposez pas. Mais mon avis ne le rendit pas plus sage.

Lord

Lord G. Miss Byron, vous voyez... Mais je ne suis venu que pour vous faire ma révérence. Il se baissa, & alloit sortir.

Je le pris par la manche. Milord, il ne faut point que vous vous en alliez. Lady G. si votre cœur vous justifie sur la part que vous avez à cette mesintelligence, dites le... Je vous défie de le dire ... Elle se taisoit.

Harr. Si cela n'est pas, avouez votre faute, promettez de vous corriger; ... demandez excuse.

Lady G. Tout de bon!

Harr. Et Milord vous demandera excuse de ce qu'il a pris feu trop aisément...

Lord G. Trop aisément, Mademoiselle!...

Harr. Quel est l'homme généreux qui ne souriroit pas aux foibles d'une femme, dont le cœur, sans la moindre malice, & seulement égayé par la prospérité, & par le feu de la jeunesse? Ne vous a-t-elle pas choisi, Milord, par préférence à tous les hommes? Elle raille tout le monde; elle ne peut s'en empêcher: elle est blâmable... Certainement vous l'êtes, Lady G. Votre frère l'a éprouvé, & il en a été une fois fâché contre vous... Mais ensuite remarquant que c'étoit son tour d'esprit, Milord, que c'étoit une sorte de gaieté de cœur attachée à sa constitution, & qui s'exerçoit sur ceux qu'elle aime le mieux, il la pardonna, il la railla à son tour, & tourna contre elle ses propres armes; & toute la compagnie fut charmée de l'esprit qu'ils montrèrent tous deux... Vous l'aimez, Milord...

Lord G. Jamais homme n'aima plus une femme. Je n'ai pas un mauvais cœur...

Lady G. Mais il est ombrageux, emporté, Lord G... Qui l'auroit cru ?

Lord G. Jamais personne, ma chère Miſs Byron, n'exagera ſi étrangement ! Elle ne pourroit pas en uſer ainſi, ſi elle ne me mépriſoit.

Lady G. Quelle miſerable niaiſerie ! Eh vous avez déjà dit cela. Si vous penſez ainſi, vous prenez bien le chemin (ne trouvez-vous pas ?) pour changer les choſes en danſant, en cabriolant autour de moi ; en vous mettant dans toutes ſortes de poſtures ridicules ; quelquefois même, prêt à écumer .... Je lui ai dit, Miſs Byron, le voilà, qu'il le nie s'il le peut, que j'ai épouſé un homme qui avoit un autre viſage. Tout autre n'auroit-il pas pris cela pour un compliment fait à ſon viſage, comme n'étant pas naturellement eſtropié, & n'auroit-il pas poſé dans l'inſtant le vilain masque de la paſſion, pour montrer le ſien ?...

Lord G. Vous voyez, vous voyez, Miſs Byron !... comment elle ſe jouë de moi à préſent, encore même à préſent...

Lady G. Voyez, Miſs Byron ! ... comme il eſt ombrageux !... Lord G. devroit avoir pour femme un vrai gendarme, quelqu'un qui pût rendre rage pour rage. La douceur eſt mon crime... Je ne puis ſortir hors des gonds ... Jamais encore on n'avoit fait un crime de la douceur à une femme.

Lord G. Bon Dieu !... Douceur !... Bon Dieu !

Lady G. Mais, Harriet, jugez qui de nous deux à droit de ſe plaindre... Lord G. me préſente pour ſien un viſage que je ne lui avois jamais vu porter avant le mariage : il m'a donc

trompé. Je lui montre le même visage que j'ai toujours eu; je le traite de la même façon (ou je suis bien trompée) que je l'ai toujours fait. Et quelle raison peut-il donner des airs qu'il se donne, qui ne montre qu'il est le plus ingrat des hommes? Des airs qu'il ne se seroit pas avisé de prendre il y a huit jours! Qui donc, Harriet, est en droit de se plaindre, Milord ou moi?

Lord G. Vous voyez, Miss Byron ... Y a-t-il moyen de raisonner avec une personne qui fait elle-même qu'elle se moque dans tout ce qu'elle dit?

Harr. Eh bien, Milord, moquez-vous en donc aussi. Ce qui ne souffre pas un raisonnement, ne mérite pas qu'on s'en mette en colère.

Lord G. Je laisse à Miss Byron, Lady G. à décider entre nous, comme il lui plaira.

Lady G. Vous feriez mieux de le laisser à moi, Monsieur.

Harriet. Faites le, Milord.

Lord G. Eh bien, Madame! ... Et quel est votre décret?

Lady G. Il vaut mieux après tout que vous soyiez Lady Chancelier, Miss Byron. Je ne souffrirois pas que mon décret fût contesté, après que j'aurois prononcé.

Harriet. S'il le faut, voici mon décret ... Vous, Lady G., vous avouërez que vous êtes en faute; & vous promettrez de vous corriger. Milord vous pardonnera, & promettra de tâcher à l'avenir de distinguer entre ce que vous faites par bon ou par mauvais cœur; qu'il plaisantera de vos plaisanteries, & qu'il ne sera jamais dérangé par ce que vous dites, quand il le verra accompagné de cet air de malice dans les yeux,

& dans la lèvre, que vous prenez avec votre frère, & avec tous ceux que vous aimez le mieux, quand vous êtes en train de tourmenter les gens par vos plaisanteries.

Lady G. Oh, Harriet, vous avez donné à Lord G. le secret de me pénétrer, & de gâter tout mon jouët.

Harr. Que dites-vous à cela, Milord?

Lord G. Lady G. veut-elle avouër sa faute, comme vous le proposez?

Lady G. Odieux reproche! ... Je vous laisse ensemble. Je n'ai jamais failli de ma vie. Ne suis-je pas *femme*? Si Milord veut demander pardon de sa sottise ...

Elle s'arrêta, & faisoit mine de s'en aller...

Harr. C'est ce que Milord ne fera pas, Charlotte. Vous avez déjà poussé la plaisanterie trop loin. Milord soutiendra sa dignité pour l'amour de sa *femme*. Milord, vous ne permettrez pas que Lady G. nous quitte, cependant.

Il prit sa main, & la pressa de ses lèvres. Au nom de Dieu, Madame, soyons heureux, il est en votre pouvoir que nous le soyions tous deux: cela sera toujours en votre pouvoir. Si j'ai eu tort, imputez le à mon amour: je ne puis souffrir votre mépris; & je ne le mériterai jamais.

Lady G. Pourquoi cela ne pouvoit-il pas se dire il y a quelques heures? ... Pourquoi dédaignant mon avis, vous exposiez-vous vous-même.

Je la pris à part ... Soyez généreuse, Lady G. Que votre mari ne soit pas la seule personne pour qui vous ne la soyiez pas!

Lady G. (*bas*) Notre querelle n'a pas eu la moitié de son cours. Si nous faisons la paix à pré-

présent, nous la ferons mal. Une des plus insipides choses qu'il y ait au monde, c'est une querelle qui ne finit pas par quelque action de cœur; nous recommencerons certainement.

Harriet. Profitez de l'avis que vous avez donné à Milord. Ne vous *exposez* pas; & songez que vous ne pouvez le faire plus efficacement qu'en exposant votre mari. Je suis honteuse pour vous. Vous n'êtes point cette Charlotte que j'ai cru une fois que vous étiez. Si vous faites quelque cas de ma bonne opinion pour vous, laissez moi voir que vous pouvez avouër une faute avec quelque grace.

Lady G. Je suis une débonnaire, une humble, une docile créature. (Elle se planta vis-à-vis de moi, & me fit une révérence de païsanne, en plaçant ses deux mains devant elle.) Je veux m'essayer; dites moi si je fais bien. S'avançant alors vers Milord, qui avoit le dos tourné contre nous, regardant par la fenêtre, & qui se retourna quand elle lui fit sa révérence... Milord, dit-elle, Miss Byron m'a appris plus que je ne savois de mon devoir. Elle se propose elle-même d'être un jour un prodige d'obéissance envers un mari. Il auroit peut-être été bon pour vous que j'eusse eu son exemple à suivre. Elle semble dire qu'à présent que je suis mariée, je dois être grave, sage, & toute soumise; qu'à peine me sied-il de sourire, que je dois être empesée & cérémonieuse, & révérer mon mari... Si vous croyez que cette conduite convienne à une femme mariée, & si vous l'attendez de moi, je vous prie, Milord, redressez moi par un front sévère, toutes les fois que je m'oublierai. A l'a-

l'avenir si jamais je me trouve disposée à être fort légère, je vous demanderai permission avant que de me laisser aller à mon humeur. Et à présent que ferai-je? ajouta-t-elle, en faisant une comique révérence, toujours les mains devant elle.

Il la serra dans ses bras: Chère créature! voilà ce qu'il y a à faire... Je vous demande seulement de m'aimer la moitié autant que je vous aime, & je serai le plus heureux des hommes.

Milord, lui dis-je, vous gâtez tout par votre condescendance, après un discours & un air si peu gracieux. Si c'est là tout ce que vous y gagnez, gardez-vous, Milord, de vous brouiller jamais. O Charlotte! Si vous n'êtes pas généreuse, vous vous en tirez beaucoup, beaucoup trop aisément.

Eh bien à présent, Milord, dit-elle, en avançant la main, comme en me ménaçant; réunissons-nous en vrai mari & femme, contre le médiateur de notre querelle... Harriet, je ne vous pardonnerai pas ce dernier article de votre sermon.

Ainsi finit cette miserable querelle. Tout ce qui me fait de la peine dans cette occasion, c'est qu'elle ne se termina pas avec dignité de la part de Milord. Sa joie avoit si bien mis son honnête cœur sur ses lèvres, que la méchante fille montroit à tout moment par ses coups d'œil malins, qu'elle sentoit trop bien son influence sur le bonheur de Milord. Mais, Lucy, qu'elle ne tombe pas trop bas dans votre estime: elle a mille belles qualités.

Elle m'engagea à rester à soupé. Emilie étoit charmée de la reconciliation; son bon cœur

étoit

étoit visible dans sa joie. Puis-je l'aimer plus que je ne fais? Si je le pouvois, chaque fois que je la vois m'en fourniroit de nouvelles raisons.

LETTRE XXIX.

Suite.

Mercredi à midi, 19. *Avril.*

Vous auriez bien de la peine à deviner quelle visite j'ai eu ce matin ... L'honnête Mr. Fowler. Je fus fort aise de le voir. Il me remit une Lettre de son digne Oncle. Le bon sir Rowland! Je n'aurois pas cru d'éprouver encore à Londres, une joie aussi grande que j'en eut quand on me remit cette Lettre entre les mains, quoique son contenu m'ait fait une sensible peine. Je la renferme ici. Elle est datée de Caermarthen. Aïez la bonté de la lire ici.

Caermarthen, 11. *Avril.*

Quel nom convenable donnerai-je au commencement de ma Lettre à la plus aimable des femmes! Ce n'est pas parce que vous êtes aimable que je suis embarassé; mais vous apellerai-je, ou non, ma fille, comme vous m'avez fait l'honneur de vous apeller vous-même. Véritablement, & sincérement, je dois dire que j'aimerois mieux vous apeller d'un autre nom, quoique marquant un dégré de parenté un peu plus éloigné. Le Seigneur ait pitié de moi! Oh comme j'ai parlé de vous! Combien de nos jo-

lies filles de Caermarthen j'ai rempli de jalousie de vos perfections sans pareilles!

Rien ne manqueroit ici à mon contentement, si je pouvois seulement obtenir... Vous savez ce que je veux dire ... Une ville remplie de noblesse: une belle campagne tout à l'entour... Un bien considérable. Estimés, & pour ce qui est de cela, je puis bien dire *aimés* de tous nos voisins, & de tous nos fermiers. Qui seroit aussi heureux que Rowland Meredith, si son pauvre garçon pouvoit être heureux!... Ah, Mademoiselle!... Et cela ne peut-il être? J'ai *peur* de le demander. Cependant j'aprens que malgré tous les godelureaux qui s'agitent autour de vous, vous êtes ce que vous étiez quand j'ai quitté la ville. On a cependant parlé à l'oreille d'un beau Cavalier, véritablement, qui a une grande tendresse pour vous; mais on dit cependant qu'il y a quelque obstacle qui vous sépare. Que le ciel benisse & rende heureuse ma chère *fille*, comme je dois donc vous apeller, & non pas ma *nièce*, si vous avez quelque inclination pour lui. S'il en est quelque chose, il seroit prodigieusement gracieux, si vous vouliez seulement en donner un demi soupçon à mon neveu, ou à moi qui suis votre Père, vous comprenez, par un mot précieux de votre main, si vous ne voulez pas en parler à lui. Le Seigneur me fasse paix! Mais jamais, jamais je ne verrai celle qui me frapperoit autant l'imagination que vous. Mais quelle effroyable chose ce seroit, si vous, qui êtes si courtisée, & si admirée par beaucoup de beaux galans, vous vous trouviez éprise à la fin pour un homme qui ne pourroit être à vous! Dieu veuille em-

empêcher un événement si déplorable! Je vous proteste, Mademoiselle, que cette idée a fait couler une ou deux larmes le long de mes jouës. Et pourquoi cela? Parce que vous ne jouëz point de tour aux gens: vous n'avez jamais été coquette, comme ils les apellent. Vous agissez rondement, sincérement, & délicatement aussi, envers tous les hommes; de quoi mon neveu & moi nous pouvons rendre témoignage.

Mais à présent, pourquoi est-ce que je vous écris?... Dieu soit avec vous, ne pouvez-vous, ne pouvez-vous enfin donner quelque consolation à deux cœurs vertueux? Vous n'en connutes jamais de plus vertueux! Cependant si vous le pouviez, j'ose dire que vous le feriez. Eh bien donc si vous ne le pouvez, il faut que nous en prenions notre parti du mieux que nous pourrons; c'est tout ce qui nous reste à faire... Mais, le pauvre garçon! Regardez le, si vous lisez ceci devant lui. Extrémement changé! Pauvre garçon... Et si vous ne le pouvez pas, eh bien donc, Dieu benisse ma fille, voilà tout. Je vous assure que vous avez nos prières, tous les dimanches, du fond de notre cœur.

A présent si vous voulez garder le sécret, je vous dirai quelque chose: quand cependant j'ai pris la plume, ce n'étoit pas mon dessein. Il ne faut pas que le pauvre garçon sache que je vous l'ai dit. Nous l'avons fait dans la simplicité de nos cœurs; & si vous croyez que nous prétendons gagner votre amour par ce que je dis, je vous assure que vous nous faites tort... Mon neveu déclare qu'il ne se mariera jamais, si ce n'est à une certaine personne; & il a fait son testament,

& moi aussi ; & que je vous dise, que si je ne puis avoir une nièce, ma fille s'en trouvera mieux pour avoir connu, & traité aussi obligeamment qu'elle l'a pu

Son véritable ami, son tendre Père, & obéissant serviteur

ROWLAND MEREDITH.

Mes amitiés & obéissances à Mr. & M^e. Reeves, & à tous les amis qui s'informeront de moi. Adieu! Dieu vous benisse, Amen.

Avez-vous pu, Lucy, lire cette Lettre avec des yeux secs? Généreux, vertueux, dignes amis? Je ne lus que la moitié de la Lettre devant Mr. Fowler... Je fus bien aise de n'avoir pas lu plus loin. Je n'aurois pas eu la force de garder le sécret de son Oncle; quand ce n'auroit été que pour refuser d'accepter leurs généreuses dispositions. Si cela s'effectuoit, ce seroit une peine extrème pour moi, indépendamment de celle que me causeroit la mort de cet honnête homme; & d'autant plus que c'est moi qui ai demandé de le regarder comme mon Père. Si une pareille chose arrivoit, la générosité de sir Charles Grandison envers les Danbys me serviroit d'exemple.

Savez-vous, Mr. Fowler, lui dis-je, ce que contient la Lettre que vous m'avez remise?

Rien de plus que ce que m'en a dit mon Oncle, qu'elle contenoit des assurances d'un amour paternel; avec des souhaits seulement... mais sans exprimer une ombre d'espérance.

Sir Rowland est bien bon, lui dis-je. Je n'ai

n'ai pas lu plus de la moitié de la Lettre. Il me semble qu'elle sent trop le *Père*, pour que je puisse lire plus avant en présence de mon *frère*. Dieu benisse mon *frère* Fowler, & recompense l'amour paternel de sir Rowland pour sa fille Byron!... Il faut que je lui écrive.

Le pauvre Mr. Fowler! il soupira profondément; il se baissa, avec un air de resignation si respectueux!... O ciel, ma chère, que je suis tourmentée de tous les côtés! par de *braves* gens aussi, comme sir Charles peut dire qu'il l'a été par de braves femmes.

Ne puis-je rien faire de moins que de me donner à l'un des deux, pour montrer à Mr. Orme & à Mr. Fowler la vraie estime que j'ai pour eux?

Pauvre Mr. Fowler!... Effectivement, comme le dit sir Rowland, il n'a pas l'air bien... Un Amant si modeste, si humble, si discret!... Il me coûta des larmes, en me quittant: je ne pus les lui cacher. Il m'accabla de loüanges & de bénédictions, & sortit enfin avec précipitation, pour cacher son émotion, restant au milieu d'une phrase... Dieu vous conserve, cher & digne Monsieur! ce fût tout ce que je pus *essayer* de dire. Les derniers mots s'arrêtèrent à ma gorge, jusqu'à ce qu'il fût hors de portée de les entendre: je demandai alors les bénédictions du ciel, pour lui & pour son Oncle; & je répétai mes prières, avec de nouvelles larmes, en lisant le reste de la touchante Lettre.

Mr. Fowler avoit dit à Mr. Reeves, avant que je le visse, qu'il alloit à Caermarthen dans huit jours, pour essayer son air natal. Il lui a dit où il logeoit en ville. Il a fait des courses

dans la campagne pour sa santé, & pour se distraire: depuis que son Oncle est parti, il na pas encore été à Caermarthen.

Je voudrois que Mr. Fowler m'eût apellé *sa sœur*, une fois du moins; ç'auroit été une sorte d'aquiescement obligeant, qui m'auroit fait quelque petit plaisir en me le rapellant. Il me semble que je ne sais comment finir sur le chapitre de sir Rowland, & de Mr. Fowler.

Cependant je me suis mise à écrire au premier, pendant que j'avois la tête pleine de l'Oncle & du neveu. Je vous envoie la copie de ma Lettre. Adieu, ma Lucy.

LETTRE XXX.

Miss BYRON *à sir* ROWLAND MEREDITH.

Mercredi, 19. *Avril.*

C'est avec un grand plaisir que j'ai reçu, aujourd'hui, la plus tendre Lettre qu'un vrai Père ait jamais écrite à son plus cher enfant. Je n'ai pas voulu m'aller coucher, avant que d'en avoir exprimé ma reconnoissance.

Que le nom de Père est doux pour une jeune personne, qui agée de près de vingt-un ans, a été privée du sien pendant plus de la moitié de ce tems; d'un Père qui étoit aussi un des meilleurs des hommes.

Vous avez augmenté mon plaisir, en me faisant remettre par Mr. Fowler en personne, les

témoi-

témoignages de la bonté paternelle que vous m'avez promise. Jusqu'à ce que je vous eusse connu tous deux, je n'avois ni Père ni frère.

Que vous êtes bon de craindre qu'il n'y ait un homme sur qui votre fille ait jetté les yeux, & qui ne puisse la regarder avec la même distinction... Oh que n'étois-je à côté de vous quand vous avez écrit cet article plein de tendresse & de compassion! J'aurois essuyé moi-même les larmes de vos yeux, je vous aurois témoigné ma vénération comme à mon vrai Père.

Vous me demandez en cette qualité, d'en donner un demi soupçon, comme vous vous exprimez, à mon frère Fowler ou à vous. Je veux avoir toute la soumission d'un enfant pour celui que j'apelle mon Père. Ce n'est pas seulement de nom que je l'apelle ainsi. Quelque desagréable que soit ce sujet, je vous avouërai à vous (la délicatesse ne me permettant pas de l'avouër à mon frère) qu'il y a un homme, le seul au monde que je pourrois aimer comme une bonne femme doit aimer son mari. C'est le meilleur des hommes. O mon bon sir Rowland Meredith! si vous le connoissiez vous l'aimeriez vous-même, & vous l'avouëriez pour votre fils. Je ne cacherai pas son nom à mon Père: c'est sir Charles Grandison. Informez-vous de lui. Toutes les bouches vous feront son éloge. Il acquit d'abord des droits sur toute la reconnoissance de votre fille, en la délivrant d'un grand danger, & de l'oppression; car il est aussi brave que bon; & comment pouvoit-elle empêcher que sa gratitude ne produisît une tendresse qu'elle n'avoit jamais senti auparavant pour aucun homme au mon-

monde? Il y a effectivement quelque obstacle, mon cher Monsieur, mais il ne vient pas de son mépris pour moi. Votre fille ne pourroit vivre, si cela étoit. Cet obstacle vient d'une femme excellente, qui a souffert, qui souffre encore pour lui : il doit être à elle, & à elle uniquement; & si elle peut se rétablir d'une terrible maladie qui a attaqué son esprit, il sera à elle vraisemblablement. Tous les jours je prie Dieu qu'il veuille la rétablir.

Cependant, mon cher Monsieur, mon ami, mon Père! mon estime pour cet excellent homme est de telle nature que je ne puis donner ma main à un autre. Mon Père Meredith ne voudroit pas que je donnasse ma main sans mon cœur.

Voilà, Monsieur, où en sont les choses. Que cela, je vous prie, reste entre vous & mon frère Fowler. Qu'il y a peu d'ames assez délicates & assez innocentes pour voir de pareilles circonstances dans le jour sous lequel elles doivent paroitre! Demandez au ciel pour moi, mon bon sir Rowland, non pas que le chemin s'applanisse à ce qui auroit couronné tous mes souhaits par raport à cette vie, mais que sir Charles Grandison puisse être heureux, avec la Dame qui est, & qui doit être la plus chère à son cœur; & que votre fille puisse être capable de se réjouir de leur félicité. Qu'est-ce, mon cher Monsieur, que cet étroit passage de la vie, pour qu'un voyageur qui le traverse doive chercher à renverser le bonheur des autres pour établir le sien? Et la vie de fille peut-elle être un mal? Peut-elle être privée des plus nobles sentimens de tendresse? Non, Monsieur. Vous qui avez vécu jus-

jusqu'à un âge avancé, dans une bonne renommée, environné de consolations, & aussi tendre pour un digne neveu, que le Père le plus indulgent peut l'être pour le meilleur des fils, vous pouvez témoigner le contraire pour moi.

Mais, Monsieur, encore un mot... Je refuse, mais avec mille remercimens, d'accepter la faveur que vous me destinez. Notre connoissance a commencé par des esperances de votre côté, auxquelles il ne m'a pas été possible de me prêter. Comme je ne l'ai pu, accepterois-je un bienfait auquel je n'aurois pu avoir quelque droit, qu'autant que j'aurois pu vous obliger, & selon que je me serois bien comportée? Non, Monsieur! Je ne veux pas recevoir le bienfait, ne pouvant le mériter. Ne me mettez donc pas Monsieur, je vous en supplie, dans la nécessité de m'informer quels sont vos parens, si un événement qui seroit bien déplorable pour moi, arrivoit. Sir Rowland Meredith mon Père, & Mr. Fowler mon frère, sont tous ceux que je connois à présent d'une famille qu'ils honorent. Ne me faites pas connoitre le reste par une distinction qui seroit injuste envers eux, & envers vous-même, puisqu'elle vous priveroit du merite d'obliger ceux qui y ont plus de droit qu'une étrangère; & qu'elle les mettroit dans une obligation apparente envers cette étrangère, pour leur avoir simplement rendu une justice ordinaire.

Je me sers du mot d'étrangère, par raport à ceux de vos parens, à qui je dois réellement paroitre telle; mais à part ces considerations dans lesquelles je suis résolue de n'avoir rien à dé-

méler

mêler avec eux, je suis avec la plus tendre estime, mon cher & excellent Monsieur,

Votre très-soumise, & très-dévouée fille,
HARRIET BYRON.

LETTRE XXXI.

Miss BYRON *à* *Miss* SELBY.

Mercredi, 19. *Avril.*

Je vous dépécherai cette Lettre par votre Gibson, demain de grand matin. Il étoit bien obligeant à vous de me l'envoyer; car je serai presque sure à présent de rencontrer à Dunstable, sinon mon Oncle, du moins votre frère, & qui sait si ma Lucy n'y sera pas elle-même? S'il ne survient point d'accident, j'y serai vendredi au soir.

Vous verrez quelques-uns des plus honnêtes gens qu'il y ait au monde, ma chère, si vous venez, & tous préparés à vous aimer. Mais que personne ne s'incommode pour venir au devant de moi à Dunstable. Mes illustres amis m'accompagneront jusqu'à Stratford, ou même à Northampton, disent-ils; du moins ils me verront en sureté sous la protection de quelqu'un que j'aime, & qu'ils doivent aimer pour l'amour de moi.

Je ne m'étonne pas que sir Charles Grandison aime Mr. Beauchamp; c'est un homme d'un grand

grand merite & rempli de sens. Comme tout le monde, il idolâtre sir Charles. C'est quelque plaisir pour moi, Lucy, que j'aie une grande part à son estime. C'est une des plus grandes félicités de cette vie que d'être estimé par les gens de merite. Sir Harry & sa femme sont venus en ville. Tout paroit être harmonie dans cette famille. Ils ne peuvent suporter l'absence de Mr. Beauchamp pendant trois jours de suite. Tous les voisins sont amoureux de lui. Ses manières sont si douces; son humeur est si égale; il est si empressé à obliger, si aimable de sa figure, d'une conversation si agréable; il rendra sans doute fort heureuse une bonne femme...

Mais Emilie, la pauvre petite! ne voit que sir Charles Grandison avec des yeux d'amour. Mr. Beauchamp est cependant fort charmé d'Emilie. Il a dit à Lady G. qu'il trouve que c'est une charmante créature, & que son cœur étoit encore plus aimable que sa figure. Mais sa conduite avec elle est extrémement prudente. Il dit de plus belles choses d'elle, qu'à elle: cependant, je suis bien trompée s'il ne pense à en faire un jour sa femme. Mr. Beauchamp sera de mon escorte.

Emilie ira à Colnebrooke avec Lady L., comme elle l'a souhaité après que je serai partie.

Mr. Reeves sera à cheval, aussi bien que Lord L. & Lord G. qui ont la bonté de vouloir m'accompagner.

Lady L. Lady G. Emilie & moi remplirons le carosse de mon cousin. Il est défendu à ma cousine de se hazarder.

Je prendrai congé demain matin des Dames

Ita-

Italiennes, qui se proposent de partir alors pour leur tournée. Demain nous devons dîner pour la dernière fois chez Lord L. avec toute la famille Grandison. Ce sera un triste dîner.

Lady Betty Williams, sa fille, & Miss Clémens, ont soupé avec nous & pris de moi le congé le plus tendre. Elles ont grand regret à ce que je m'en aille si tôt, comme elles disent.

Par raport aux divertissemens publics, pour lesquels elles auroient souhaité que je restasse, surement j'aurois été bien aise d'être plus en état de vous entretenir des talens de tel ou tel acteur, des chanteurs & des chanteuses, & autres choses pareilles. Mais effrayée par l'infame complot de la masquarade, j'ai été retirée de ces sortes d'amusemens, pour tomber dans d'autres plus touchans à la vérité, & plus intéressans, par mes liaisons avec une famille qui n'a pas besoin de chercher hors d'elle des amusemens. Et d'ailleurs la compagnie, que nous voyons, n'est-elle pas toute remplie de cela. J'ai vu les principaux acteurs dans les differens rôles, assez souvent pour me donner une idée de leurs talens; quoique je ne vous aie pas importuné par le recit de ces choses communes qui reviennent en tout tems.

Vous savez que je suis bien éloignée de mépriser les amusemens innoçens dans lesquels les autres se plaisent. Il eut été heureux pour moi peut-être que j'eusse eu plus de loisir que je n'en ai trouvé pour ces amusemens. Cependant je n'en suis pas bien sure: il me semble que malgré toutes les peines que m'a coûté mon incertitude, je ne voudrois pas n'avoir pas con-

nu

nu sir Charles Grandison, ses sœurs, son Emilie, & le Docteur Bartlet.

Je voudrois seulement souhaiter que l'horrible attentat de sir Hargrave m'eût été épargné. Alors, si j'étois venu à connoitre cette famille, ç'auroit été comme les autres avec qui j'ai fait connoissance; je ne me serois pas trouvée aussi engagée par la reconnoissance.

Mais que signifient ces *si*,... Ce qui a été, a été; ce qui doit être, sera. Seulement, mes chers parens, aimez moi comme toujours. Si j'étois une bonne fille, quand je vous ai quitté, j'espère que je ne suis pas une méchante fille à présent que je retourne auprès de vous. Mes principes, j'en benis Dieu, sont toujours les mêmes; mon cœur n'est point corrompu par les vanités de la grande ville: j'ai un peu plus d'expérience que je n'en avois; si je l'ai payée chérement, ce n'est pas aux dépens de ma réputation. Et j'espère, que, si je n'ai fait de bien à personne, depuis que j'ai été en ville, personne n'a souffert de ma part. Pauvre Mr. Fowler!... Je ne pouvois qu'y faire, vous savez. Si par de petits piéges, des coquetteries, j'avois cherché à l'attirer & à l'engager, son bien-être pour l'avenir seroit, avec raison, un sujet d'une plus grande inquiétude pour moi qu'il ne doit l'être à présent par obligation; quoiqu'en vérité je ne puis m'empêcher d'en être fort en peine.

Jeudi matin.

Le Docteur Bartlet vient de prendre congé de moi dans ma chambre. Cette scène a été fort tendre.

Je

Je ne vous ai point dit mon sentiment sur Miss Williams. Si je l'avois vue, dans les commencemens de mon séjour en ville, j'aurois pu vous en parler dans mes Lettres, tout comme des deux Miss Brambers, Miss Darlington, Miss Cantillon, Miss Allestree, & d'autres personnes de mon sexe; & de Messieurs Somner, Allestree, Walden, qui attirèrent les premiers mon attention parce qu'ils se trouvèrent les premiers sur mon chemin, & avec qui, peut-être, de même qu'avec les amusemens de la ville, je me serois plus familiarisée, si l'attention de sir Hargrave ne m'avoit éloigné de ces connoissances, pour m'en procurer de plus précieuses, qui nécessairement, & par choix, ont pris toute mon attention. Mais à présent, que vous trouveriez insipides de nouveaux caractères, s'ils étoient dans le goût de ceux dont je vous ai parlé! D'ailleurs je n'ai plus assez de tems devant moi, avant que de vous embrasser, mes chers & tendres parens.

Je vous dirai seulement que Miss Williams est une aimable fille, mais qu'elle sera à peine quelque chose de plus qu'une des meilleures de nos Dames de qualité à la mode; & que s'il la faut mettre si haut, elle le doit plus aux leçons de Miss Clements qu'à l'exemple de sa Mère.

Seroit-ce, Lucy, que j'ai plus d'expérience & de discernement à présent, ou moins de charité, & de bon naturel que quand je suis venue en ville? Car alors j'avois bonne opinion, en général, de Lady Betty Williams. Mais quoiqu'elle soit une bonne femme, & obligeante, elle est si enfoncée dans le goût des amusemens pu-

publics ! si amoureuſe d'aſſemblées, du bruit, du grand monde!... O ciel, ma chère! que je ſerois bien inſtruite dans toutes les frivolités à la mode, que je ſerois du bel air, peut-être, ſi je n'avois pas été portée dans des ſcènes plus raiſonnables, quoiqu'elles m'aient coûté plus de peines; & ſi je m'étois laiſſé mener à cette Dame, comme elle ſe l'étoit propoſé, obligeamment ſelon ſon intention.

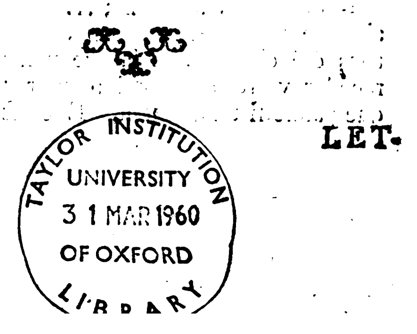
Monſieur Beauchamp doit après midi préſenter pour la première fois ſir Harry, & Lady Beauchamp, aux deux ſœurs.

J'ai preſque oublié de vous dire que nous devons, mes couſins & moi, aller paſſer une demie heure chez la bonne Comteſſe de D. après que nous aurons pris congé de Mademoiſelle Olivia, & de ſa tante.

Ici, ma chère Lucy, je termine ma correſpondance de Londres avec vous. Mon cœur treſſaillit dans l'eſperance que vous me recevrez tous, mes chers parens, avec autant d'indulgence, que vous aviez accoutumé de m'en montrer après de plus courtes abſences. Je ſuis & ſerai toujours

La reconnoiſſante, ſoumiſe, & dévouée

HARRIET BYRON.



LET-

LETTRE XXXII.

Miss BYRON *à* LADY G.

De la maison de Selby, lundi, 24. *Avril.*

Quoique les obligeans amis que j'ai quitté à Dunstable, aient bien voulu consentir que la correspondance qu'il doit y avoir entre ma chère Lady G. & leur Harriet, fût suffisante pour tous; & quoique à votre prière, souvenez-vous en, non point à la mienne, ils aient promis qu'ils seroient contens d'entendre lire les articles de mes Lettres que vous trouveriez à propos de leur communiquer; cependant je ne puis me dispenser de mon devoir envers Lady L., mon Emilie, mes cousins Reeves, & le Docteur Bartlet. Je leur écris par cette poste; & je vous charge, ma chère, de mes sincères remercimens, à votre mari, & à Mr. Beauchamp.

Quelle agréable soirée que celle de vendredi! Mais qu'elle l'auroit été davantage si nous n'avions pas dû nous quitter le matin!

Ma tante Selby n'est-elle pas une excellente femme? Mais vous l'avez tous admirée. Elle vous admire tous aussi. Je vous dirai, une autrefois, ce qu'elle dit de vous en particulier.

Ma cousine Lucy aussi; ... n'est-elle pas une aimable créature? ... En effet vous en avez tous été charmés. Mais je prens plaisir à me rapeller votre approbation pour une personne que j'aime si tendrement. Elle est aussi raisonna-

nable que Lady L. & à présent que notre Nancy est rétablie, aussi gaie que Lady G. Vous avez dit que vous lui chercheriez un bon mari : ne l'oubliez pas; quel qu'il soit il ne peut être trop bon pour ma Lucy. Nancy est une autre bonne fille; je ne vous dis que cela.

Eh bien, je vous prie, avez-vous jamais vu un si drôle de corps que mon oncle Selby? Où en aurions-nous été sans lui, quand nous parlâmes de votre frère, quand nous parlames de notre séparation? Vous me regardiez de tems en tems quand il vous rendoit vos plaisanteries; comme si vous eussiez cru que je l'avois informé de quelques-unes de vos méchancetés envers Lord G. Eh en doutez-vous? Sans doute je l'ai fait: croyez-vous que votre franche Harriet, qui ne cache à ses parens aucune de ses fautes, leur fera mystère des vôtres? ... Mais quel caractère singulier est le vôtre! Tous ceux qui connoissent votre excès de vivacité, vous blâment; cependant chacun vous aime, ... je pense, pour vos défauts-mêmes. Sans cela, croyez-vous que j'aurois jamais pu vous aimer, après que vous eûtes engagé Lady L. à se joindre à vous pour me tourmenter dans une certaine occasion? ... Mon oncle est fou de vous.

Mais ne dites pas à Emilie, que mon cousin James Selby est amoureux d'elle. Au reste de peur qu'à cause de la grande fortune de cette chère fille, on ne le croye présomptueux, permettez moi de vous dire que quand il sera en âge, il entrera en possession d'un bien considérable. Il a beaucoup de bonnes qualités: en un mot j'en fais un grand cas; mais pas assez, quoi-

qu'il ſoit mon parent, pour lui ſouhaiter mon Emilie, que j'aime encore davantage. Chère créature! Il me ſemble que je ſens encore ſur ma jouë, les larmes qu'elle verſa à notre ſéparation.

Vous voulez que j'entre dans d'auſſi menus détails, dans les Lettres que je vous écris, que dans celles que j'écrivois à mes parens d'ici. Vous m'avez promis que les vôtres ſeront auſſi circonſtanciées. Je vous donne l'exemple; aïez ſoin de le ſuivre.

Nous déjeunames à Stratford. Je craignois ce qui eſt arrivé. Nous y trouvâmes deux hardis perſonnages, Mr. Greville, & Mr. Fenwick, prêts à nous recevoir. Une belle collation qu'ils avoient commandée, fut ſervie ſur le champ à notre arrivée. Perſonne ne ſait où ils ont pris leurs inſtructions. Nous fumes tous fâchés de les voir. Ils ſembloient moitié fous de joie. Mon couſin James étoit deſcendu de cheval pour nous donner la main, mais Mr. Greville fut ſi ardent à offrir la ſienne, que quoique mon couſin fût également prêt, je ne crus pas pouvoir refuſer cette marque de civilité à ſon empreſſement pour cette pauvre faveur. D'ailleurs ſi je l'avois fait, vous ſentez que ç'auroit été le diſtinguer d'un voiſin ordinaire. Mr. Fenwick prit l'autre main, quand je fus deſcenduë du caroſſe, & me prenant entre eux deux avec une hardieſſe qui me fit rougir, ils m'entrainèrent dans la cour de l'auberge, & dans la chambre qu'ils avoient retenue pour nous, ſe félicitant pendant tout le chemin, de ce que j'étois revenue Harriet Byron.

Je regardois autour de moi comme cherchant

les chers amis que j'avois quitté à Dunſtable. Ceci, penſois-je, n'eſt pas une auberge auſſi agréable, qu'ils rendoient celle-là... A préſent ils ſont juſtement à Barnet, dans leur route pour Londres... Mais, hélas, où eſt ſir Charles Grandiſon à préſent? Je ſoupirai! Mais ne liſez pas cela, ni des traits pareils, à perſonne qu'à Lord & Lady L... Vous me le promettez?... Grand merci, Charlotte... Je vous apellerai Charlotte, quand j'y penſerai, puiſque vous me l'avez ordonné.

La joie que nous eumes à Dunſtable, étoit aiſée, pure, profonde, complette pour ainſi dire; c'étoit une joie de gens raiſonnables. Mais ici ces deux Meſſieurs rendoient la joie, folle, & bruyante. A peine pouvoient-ils ſe contenir; & mon oncle, & mon couſin James étoient obligés d'être bruyans pour ſe faire entendre.

Monſieur Orme, le bon Mr. Orme, quand nous paſſâmes devant ſon parc, étoit à côté du chemin; peut-être à la même place où il étoit pour me voir paſſer quand j'allai à Londres... Le pauvre homme! Au premier moment que je le vis, qui fut avant que le caroſſe fût auprès, car je regardois ſeulement pour marquer la place où je l'avois vu la dernière fois, il avoit un air ſi déſolé, & ſi immobile, que je me dis à moi-même par un mouvement de compaſſion; Surement ce digne homme n'a pas toujours été là depuis.

Je tirai la corde juſtement à propos. Le caroſſe s'arrêta. Mr. Orme, lui dis-je, comment vous va? Bien, j'eſpère?... Comment ſe porte Miſs Orme?

J'avois ma main hors de la portière. Il la saisit, elle ne resistoit pas. Il la pressa de ses lèvres. Dieu soit loué, dit-il, (avec un air extrémement changé en bien) de ce qu'il m'a permis de voir encore une fois ce visage,... ce visage d'Ange, dit-il.

Dieu vous benisse, Mr. Orme! lui dis-je; Je suis bien aise de vous voir; adieu.

Le carosse continua. Pauvre Mr. Orme! dit ma tante.

Monsieur Orme, Lucy, dis-je, ne paroit pas si mal que vous me l'avez écrit.

Le plaisir de vous voir, répondit-elle... Mais Mr. Orme tombe tous les jours.

Mr. Greville voyant le carosse arrêté, accourut, & arriva au moment qu'il se remit en marche... Avec un gros éclat de rire... Comment D...e Mr. Orme est-il venu à savoir votre passage, Mademoiselle!... Le pauvre drôle! Vous étiez bien bonne de faire arrêter votre carosse pour parler à la statuë. Encore un éclat de rire... L'extravagant! Et de quoi?...

Ma Grand-Mère Shirley, la plus chère des Mères! rajeunie, comme elle avoit la bonté de le dire, par l'esperance de voir bientôt sa favorite, étoit venuë (comme nous l'avoit dit ma tante) jeudi au soir à la maison de Selby, pour charger, elle & Lucy, de ses bénédictions pour moi, & résoluë de s'y arrêter pour me recevoir. Ma cousine Nancy y devoit être aussi, de même que deux autres cousines, Kitty & Patty Holes, bonnes créatures, qui pendant mon absence ont servi ma Grand-Mère dans toutes les occasions, & que j'ai aussi trouvées ici.

Quand

Quand nous commençames à découvrir cette maison; A présent, Harriet, me dit Lucy, je vois la même émotion paroitre à votre visage, & sur votre sein, que Lady G. nous a dit que vous montrates quand vous apperçutes votre tante, à Dunstable. Ma Grand-Mère! dis-je, je vois la chère maison où elle est: j'espère qu'elle y est: mais je ne veux pas la surprendre par l'excès de ma joie en la voyant. Taisez-vous mon impatience, arrêtez-vous palpitations de mon cœur!

Mais quand le carosse (accompagné de plusieurs voisins & parens qui s'étoient rassemblés comme une balle de neige, de quelques miles autour de la maison de Selby) s'arrêta devant la porte, voilà que ma chère Grand-Mère étoit assise dans la salle extérieure. Au moment où je l'aperçus, j'oubliai toutes les précautions que j'avois résolu de prendre. Je m'élançai par devant ma tante, & avant qu'on eût eu le tems de mettre le marchépied, je volai hors du carosse, & m'allai jetter à ses pieds, en l'enveloppant dans mes bras. Benissez, benissez, lui dis-je votre Harriet! Je ne pus dire autre chose dans ce moment.

Grand Dieu, dit cette pieuse Mère, en levant les yeux & les mains au ciel, Grand Dieu! Je te rends graces! Alors noüant ses bras autour de mon cou, elle me baisa au front, à la joue, & à la bouche... Dieu benisse mes amours! l'orgueil de ma vie! la plus précieuse des filles! comment se porte mon enfant ... ma Harriet!... O mon amour!... Après tant de dangers, tant d'épreuves... Encore une fois Dieu

 soit

ſoit loué, de ce que je puis preſſer ma Harriet contre mon tendre cœur.

Séparez les, ſéparez les, dit plaiſamment mon oncle, (la larme à l'œil cependant) avant qu'elles s'incorporent!... Madame, c'eſt notre Harriet, auſſi bien que la vôtre: laiſſez nous ſouhaiter la bien venue à cette impertinente fille;... je ſupoſe du moins que je la trouverai bientôt telle.

Ma Grand-Mère retira ſes bras. Prenez la, prenez la, dit-elle, chacun à votre tour, mais je crois que je ne pourrai plus la quitter.

Mon oncle me baiſa, & me ſouhaita fort tendrement la bien venue: ma tante, & Lucy en firent autant... & ma chère Nancy, & tout le monde.

Comment pourrai-je jamais reconnoitre les obligations que m'impoſe l'amour de mes parens? Etre bonne, être reconnoiſſante, ce n'eſt pas aſſez, puiſqu'on doit être cela pour ſoi-même. Qu'il eſt doux d'être aimé par des voiſins de merite! J'ai eu pluſieurs viſites, hier au ſoir, & des complimens ſans nombre ſur mon arrivée... Des complimens, ſur quoi? Pour avoir perdu la meilleure moitié de mon cœur? Ne penſez-vous pas que j'avois l'air bien ſot à mes yeux? Vous voulez que je ſois franche dans mes confeſſions; vous me promettez de voir mes Lettres avant que de les lire à perſonne, & de marquer les articles qu'il conviendra de garder pour vous... Je vous prie, n'y manquez pas.

Monſieur Greville & Mr. Fenwick ont été tous deux ici, il y a une heure. Je les ai remercié de leur civilité ſur la route; & aſſez gracieuſe-

ment,

ment, à ce que Mr. Greville a dit à mon oncle, par raport à lui. Il n'étoit pas, dit-il, encore sans esperance, puisque j'ignorois ce que c'étoit qu'être ingrate. Mr. Greville se fonde, comme il l'a toujours fait, sur sa civilité, il s'en fait un merite, & par là il perd comme Amant interessé, les droits qu'il pourroit avoir sans cela au titre de voisin généreux.

* *

Miss Orme sort d'ici. Elle n'a pu s'empêcher de dire un mot de son frère.

Vous pouvez deviner, ma chère Lady G. quel est, & quel sera pendant toute la semaine le sujet de nos conversations ici, le matin, à midi, & le soir. Ma Grand-Mère est en meilleure santé que je ne l'avois vue depuis deux ans. La santé des gens agés ne se remet que fort lentement, & ils sont fort lents à en convenir. Ma Grand-Mère convient cependant qu'elle est mieux depuis quelque jours; mais elle l'attribuë au retour de sa Harriet.

Comme ils benissent, révèrent, & célébrent votre illustre frère! ... Qu'ils souhaiteroient ... Qu'ils regrettent ... vous savez quoi ... Cependant qu'ils sont disposés à applaudir à leur Harriet, si elle peut soutenir sa magnanimité, en préférant le bonheur de Clémentine au sien propre! ... Ma Grand-Mère & ma tante sont dans l'idée que je le dois; & elles louent la générosité de mon effort, quel que puisse être le succès. Mais mon oncle, ma Lucy, & ma Nancy, par leur amour sans borne pour moi, ont des idées un peu plus basses, mais très-peu, se

contentant de dire que cela est dur. Mon oncle en particulier dit que la prétension même est une imagination, & une extravagance : cependant, ajoute-t-il, si la petite fille peut, par ostentation, éteindre sa passion pour un si digne objet, de tout mon cœur; il ne seroit que juste que l'enthousiasme romanesque, qui si souvent égare des petites filles opiniâtres, servît de tems en tems à quelqu'une plus sage.

Adieu, ma chère Lady G. Mille complimens, amitiés, remercimens, à Milord & Lady L., à mon Emilie, au Docteur Bartlet, à Mr. Beauchamp, & particuliérement à Milord G. Chère, chere Charlotte, soyez bonne! Permettez moi de vous supplier d'être bonne! Si vous ne l'êtes pas, vous aurez contre vous tous mes parens qui vous ont vu à Dunstable, & sur leur raport, ma Grand-Mère, & Nancy; car ils ne trouvent qu'un défaut dans Milord: c'est qu'il paroit trop épris d'une femme qui, par la malice de ses regards, & ses airs moitié insolens avec lui, même en leur présence, montre évidemment ... dirai-je quoi?... Mais je vous défends, ma chère. Votre gratitude, votre générosité, votre honneur, & pourquoi n'ajouterois-je pas votre soumission, vous rendront certainement une des plus obligeantes des femmes envers le plus tendre des maris.

Mon oncle dit qu'il l'espère: mais, quoiqu'il vous adore pour une amie, & pour passer une heure d'amusement ensemble, cependant il ne sait pas si sa *Dame* Selby n'est pas encore à préférer pour femme; & elle est, dit-il, tout aussi insolente qu'une femme a besoin de l'être,

quoi-

quoique je pense, Harriet, qu'elle n'a pas été moins soumise en dernier lieu, à cause de votre absence.

Encore une fois, adieu, ma chère Lady G. aimez toujours . . . . . .

Votre
HARRIET BYRON.

LETTRE XXXIII.

LADY G. à *Miss* BYRON.

Jeudi, 27. *Avril.*

Tous ceux qui ont été de la partie de Dunstable disent que vous êtes une bonne fille, & reconnoissante. Beauchamp ne peut parler d'aucune autre femme que de vous: je crois en conscience qu'il est amoureux de vous. Je crois que toutes les jeunes filles qui ne sont pas pourvuës, doivent vous haïr par tout où vous allez. N'êtes-vous jamais entrée par surprise dans la chambre d'une amie malade de la petite verole? . . . Mais je crois que vous avez dit une fois que vous l'aviez eue: d'ailleurs, votre ame, Harriet, quand votre visage feroit enlaidi, vous feroit des adorateurs. Des drôles qui feroient capables de préférer même un tel visage à un tel cœur, mériteroient d'être relégués dans la classe des gens qui ne signifient rien.

Votre tante Selby, demandez-vous, n'est-elle pas une excellente femme?... Oui. Je l'admire. Mais je suis fort en colère de ce que vous

renvoyez à un autre tems de m'apprendre ce qu'elle a dit de moi. Quand nous sommes épris de quelqu'un, nous voudrions qu'ils le fussent de nous. Méchante Harriet! vous savez quelle excéssive dose j'ai de curiosité. Ne me jouez plus de pareils tours.

Je suis amoureuse de votre cousine Lucy. Si Fenwick ou Greville étoient assez bons ... Mais ils ne le sont pas. Je crois qu'elle aura Mr. Orme. Nancy, dites-vous, est une autre bonne fille. Je n'en doute pas. N'est-elle pas votre cousine, & la sœur de Lucy? Mais je ne puis pas me charger de toutes les filles qui ont besoin d'un mari. Je voudrois avoir vu Lucy il y a quinze jours; alors Nancy auroit eu Mr. Orme, & Lucy auroit eu Lord G. il l'admire beaucoup. Et croyez-vous qu'un homme qui dans ce tems-là me témoignoit tant d'amour, de complaisance & tout cela, auroit fait difficulté de m'obliger, si, comme je l'aurois pu aisément, je lui avois prouvé qu'il seroit beaucoup plus heureux avec elle, qu'il ne pouvoit espérer de l'être avec une certaine autre créature?

Votre oncle est un drôle de corps: mais dites lui de ma part qu'il faudroit qu'un homme eût perdu l'esprit, pour ne pas donner la préférence à sa *Dame* Selby. Dites lui aussi, s'il vous plait, en retour de sa franchise, que selon moi il étudie trop ses plaisanteries: il est toujours à la chasse des occasions de mordre. J'ai ouï dire à mon Père que c'étoit le défaut de quelques beaux esprits de sa connoissance, qu'il rangeoit pour cela dans la classe des esprits campagnards. Si vous croyez que cela le mortifiera

davan-

davantage, vous pouvez lui dire, car je suis fort vindicative quand je me crois insultée, que, si j'avois la liberté, que malheureusement je n'ai pas! je choisirois plutôt pour mari l'homme que j'ai, quelque pauvre espèce qu'il me paroisse de tems en tems, qu'une créature qui se plait autant que votre oncle à tourmenter les gens, s'ils dépendoient tous les deux de moi, & qu'ils fussent du même âge. Et j'en aurois eu cette bonne raison: votre oncle & moi, nous nous ressemblons trop, & nous aurions été jaloux de l'esprit l'un de l'autre; au-lieu que je puis, quand je veux, faire ouvrir de grands yeux à mon honnête Lord G., & me faire grandement admirer par lui.

Mais on me trouve d'un caractère singulier: tout le monde, dites-vous, m'aime, & cependant me blâme. Les caractères bizarres, ma chère, sont nécessaires pour faire briller les caractères unis. Vous autres, bonnes filles, ne seriez pas autant estimées, s'il n'y en avoit point de mauvaises. N'avez-vous pas ouï dire, que toute l'excellence humaine n'est que par comparaison? Je vous prie, convenez de l'avantage du contraste. Surement vous le devez; vous êtes une ingrate, si toutes les fois que vous pensez à mon excès de vivacité, comme vous l'apellez, vous ne coulez une révérence à mon idée, en disant que vous m'êtes bien obligée.

Vous avez donc encore sur le cœur l'attaque que nous vous livrames, ma sœur & moi, à Colnebrooke; & pourquoi cela? Nous voulions seulement vous montrer que nous n'étions pas si sottes que vous auriez dû le croire, si nous n'avions

pas été capables de distinguer le jour de la nuit. Vous, qui aviez toujours été, je crois, une des filles les plus franches de la Grande-Bretagne, qui étiez admirée pour l'aise & la dignité que vous donnoit cette franchise, vous deveniez gauche, & même malhonnête. Votre gratitude! Votre gratitude! C'étoit la poudre que vous nous jettiez aux yeux, afin que nous ne pussions pas voir que vous étiez animée par un plus fort motif. Vous nous apelliez vos amies, vos sœurs, & vous nous traitiez comme n'étant ni l'un ni l'autre; & vous pouviez refuser & celui-ci, & celui-là, & encore cet autre; & pourquoi? On n'en donnoit point de raison; & nous devions nous payer du beau mot de gratitude, apparemment!... Nous devions croire justement ce que vous disiez, & rien de plus; & même pas autant que vous en disiez: mais nous n'étions pas si crédules; ni vous, dans notre cas, ne l'auriez pas été jusqu'à ce point-là.

Mais vous, peut-être, vous ne seriez pas tombée si pésamment sur le corps d'une pauvre fille, qui croyoit que nous étions aveugles, parce qu'elle ne vouloit pas que nous la vissions ... Je le veux, mais en ce cas, nous étions plus honnêtes que vous ne l'auriez été; voilà tout. Voilà, dis-je à Lady L., cette pauvre petite, qui combat d'un air emprunté pour cacher ce que tout le monde voit, & dont tout le monde l'applaudit, vu l'homme dont il est question. (prenez garde à cela, Harriet). Par pitié, soulageons la. Elle passe pour franche, ouverte, communicative; & même elle se donne pour telle à nous: elle voit que nous ne lui cachons rien:

rien : elle est informée de vos amours avant le mariage ; de ma folie par raport à Anderson ; elle a rebuté une ou deux douzaines d'hommes qui ne sont point à mépriser : elle est assise sur un thrône au milieu de nous, pendant que nous ne sommes que les statuës qui en ornent le pied. Elle nous apelle ses sœurs, ses amies, & de vingt autres jolis noms. Aprenons lui que nous voyons dans son cœur, & pourquoi Lord D. & les autres lui sont si indifferens. Si elle est fincère, épargnons la : sinon, laissez moi le soin de la punir … Cependant nous ne blesserons pas sa délicatesse par raport à mon frère ; nous lui laisserons faire à lui-même ses découvertes : elle peut compter sur sa politesse ; & le resultat en sera plus heureux pour elle, parce qu'elle ne sera point génée par raport à nous, & sa franchise naturelle pourra reprendre son cours.

Tope, tope, dit Lady L… Et tout de suite nous prenant sous le bras, nous entrames dans votre chambre, nous congédiames la fille de chambre, & nous commençames l'attaque … O Harriet, comme vous hésitates, comme vous fites la brave, & la folle avec nous, avant que de venir à confesse ! En vérité vous ne méritiez pas la compassion que nous vous montrames … Ainsi, mon enfant, vous auriez beaucoup mieux fait de laisser dormir ce morceau de votre histoire.

Vous me défendez de dire à Emilie que votre cousin est amoureux d'elle : je crois cependant que je le lui dirai. Les petites filles commencent de fort bonne heure à chercher des adorateurs. Il vaut mieux, pour lui ôter la grande

faim, lui en trouver un que de le lui laisser chercher à elle-même, sur-tout le Cavalier étant au milieu de nous, étant tous deux à notre maniement, & éloignés l'un de l'autre. Emilie est une bonne fille, mais elle est déja sensible; & quoique je ne voulusse pas l'encourager, du moins pas encore, à chercher son bonheur hors d'elle-même; je voudrois cependant la faire valoir à ses propres yeux, & en même tems lui montrer qu'on ne peut rien proposer par raport à elle, dont elle ne soit informée. Chère fille! je l'aime autant que vous l'aimez; & j'en ai pitié aussi; car aussi bien que quelque autre, elle aura des difficultés à combattre, dont elle ne se débarassera pas aisément; quoique dans une flamme si jeune, elle préfère généreusement les intérêts d'une femme plus excellente aux siens propres. Voilà, Harriet, un grave paragraphe; vous serez bien contente de moi.

Vous êtes fort insultante, en me parlant si fort en détail de vos procedés envers vos Grevilles, Fenwicks, Ormes. N'est-ce pas me dire, voyez Charlotte! Je suis beaucoup plus complaisante envers des hommes que je ne veux point avoir, que vous envers votre mari.

Quelle pieuse femme, en effet, que votre Grand-Maman, d'avoir pu suspendre sa joie voyant sa favorite à ses pieds après une longue absence, jusqu'à ce qu'elle eût premiérement remercié Dieu de l'avoir rendue dans ses bras! Nous voyons dans cet exemple la force d'une piété habituelle. Quoique je ne sois pas si bonne que je devrois l'être, je révère ceux qui le

font; & j'espère que vous conviendrez que ce n'est pas un mauvais signe.

Mais parlons un peu à présent de nous, & de ceux qui sont autour de nous.

Mademoiselle Olivia a écrit de Windsor à Lady L. une Lettre en françois, extrémement polie. Elle promet de m'écrire d'Oxford.

Lady Anne S. m'a fait une visite ce matin: je l'ai trouvée plus sensible que je ne l'aurois souhaité, quand je lui ai confirmé ce qu'elle avoit ouï dire du départ de mon frère. Je la raillai un peu trop librement, puisque c'étoit devant Lord G. & Lord L. Jamais je ne fus mieux relancée; elle prit son crayon, & écrivit ces lignes de Shakespeare, sur un couvert de Lettre, qu'elle me glissa dans la main.

„ Voulez-vous donc rompre les nœuds de „ notre ancienne amitié? vous joindre avec les „ hommes pour insulter votre pauvre amie! Ce„ la n'est pas d'une amie, cela n'est pas d'une „ femme; notre sexe aussi bien que moi pour„ roit vous en gronder, quoique je sois la seule „ qui sente l'injure ".

Je ne vous ai jamais dit, ma chère, avec quelle liberté cette Dame & moi nous avons parlé d'amour; mais je ne prévoyois pas qu'elle prendroit la chose si fort à cœur. Je ne savois comment lui apprendre ce que mon frère a dit, *cela ne peut être*. J'aurois pu pleurer pour elle quand je lus ce papier; & je lui avouai à l'oreille que j'étois justement relancée. Elle me défendit de laisser voir cela à aucun homme, sur-tout à ceux qui étoient présens. Et vous, Harriet, gardez pour vous ce que je viens de vous écrire.

Ma

Ma tante Eléonor m'a écrit d'Yorck une Lettre de félicitation. Sir Charles, je crois, l'avoit informée du jour de Lord G. (non pas du mien, Harriet, j'espère que ce n'est pas la phrase) aussitôt qu'il l'avoit su lui-même; & elle m'écrit en supposant que je suis déjà immolée: les femmes sont des victimes dans ces occasions, j'espère que vous m'accorderez cela. Mon frère s'est fait un devoir d'informer la sœur de son Père, de tous les événemens importans pour la famille: elle dit qu'à présent que ses deux nièces sont si bien placées, elle viendra incessamment en ville, pour voir ses nouveaux parens & nous; & elle nous prie de lui préparer une chambre. Elle avouë cependant que mon frère l'a instruite de son voyage, & elle le supose parti. Comme il est son bien-aimé, je m'étonne qu'elle pense à nous faire une visite à présent qu'il est absent. Mais nous serons tous bien aise de la voir, c'est une bonne créature, quoique vieille fille. J'espère que la bonne Dame n'a pas entiérement perdu l'imagination & la mémoire, au moyen de cela, elle m'entretiendra d'un grand nombre d'histoires d'amour de l'autre siècle, & peut-être de quelques dangers, auxquels elle aura échapé, qui pourront servir de leçons à Emilie. Hélas, hélas! elles viendront trop tard pour votre Charlotte!

Voilà déjà la plus longue Lettre que j'aie écrite de ma vie; mais c'est causer, & avec vous, avec qui j'aime jaser. Je n'ai pas fini à beaucoup près.

Vous me recommandez d'être bonne, & vous me ménacez, si je ne la suis pas, de la mau-

vaise

vaise opinion de tous vos parens ; mais j'ai un tel penchant à l'impertinence, ou comment l'apellerai-je ? que je crois qu'il m'est impossible de suivre votre avis. Je me suis examinée. Que diantre y a-t-il donc, que je ne puisse voir mon honnête mari, sous un jour aussi avantageux que celui sous lequel il paroit à tous les autres ? Cependant, dans le cœur je ne le hais pas. Au-contraire, je ne vois personne quand je regarde tout autour de moi, que je souhaitasse d'apeller mon mari plutôt que lui. Mais il met tant d'importance à des niaiseries ; il est si actif & cependant si lent ; il est si sensible à l'intention qu'il a de plaire, & il a tant de procedés antiques dans sa façon d'obliger, que je ne puis m'empêcher de faire un éclat de rire, dans le même tems que je devrois peut-être le recompenser par une gracieuse approbation.

Il faut, je crois, que je m'en jouë encore quelque tems : permettez le moi, Harriet, quand l'occasion s'en présente.

* *

En voici un trait tout à propos, Harriet. Laissez moi rire tout en écrivant... De quoi riez-vous, Charlotte ?... Eh, mais ce pauvre homme, ou, comme je devrois plutôt dire, ce mien Seigneur & maître sort d'ici. Il m'a fait tout à la fois une soumission & un présent. Et quelle croyez-vous qu'est la soumission ? Quoi, il donnera, s'il me plait, à un virtuoso de ses amis, sa collection de tignes & de papillons ; il se rapelle que je l'ai raillé une fois là dessus. Et par quelle occupation, bon homme, pensai-je, les

rem-

remplacerez-vous? Si vous avez un talent pour cela, suivez le, puisque peut-être vous ne brilleriez pas dans un autre genre. Et le mieux en quoi que ce soit, vous savez, Harriet, a une apparence d'excellence. Il se sépareroit même de sa collection de coquilles, si je n'y trouvois pas à redire.

A qui la donneriez-vous, Milord? ... Il n'étoit pas déterminé... Eh bien donc, n'étoit qu'Emilie n'est pas assez enfant, vous pourriez les lui donner ... *Pas assez enfant*, Madame!... Un air d'importance s'empara en même tems de ses traits... Permettez moi de vous dire, Madame... Je ne vous le permets pas, Milord; & je fis un éclat de rire.

Eh bien, Madame, il vient ici quelque chose que, j'espère, vous ne dédaignerez pas d'accepter pour vous.

Dans ce moment entrent avec des corbeilles deux domestiques gémissans sous le poids, ou plutôt sous *l'inquiétude*. Un bel assortiment de vieille porcelaine du japon avec des bords bruns, croyez moi, Harriet. Ils posèrent leurs corbeilles, & s'en allèrent.

N'auriez vous pas été enchantée, Harriet, de voir Milord s'agitant pour prendre & mettre sur les fenêtres pièce après pièce, les tasses, les assiettes, les vases, les saucières, se réjouïssant, & faisant le brave à propos de chaque morceau, & montrant qu'il étoit connoisseur à sa femme immobile d'admiration, en vantant chaque pièce comme une merveille? Aïant fait cela, il prit la *liberté*, comme il s'exprimoit, d'un air moitié craintif, moitié résolu, de donner un baiser à sa

fem-

femme pour se recompenser; puis se retirant de quelques pas, en se carrant, & s'applaudissant d'un air si drôle... Il me semble que je le vois encore!... Pardonnez moi, Harriet, je fis un grand éclat de rire, je ne pouvois qu'y faire. Lui rougissant regarda tout autour de lui deux ou trois fois, pour voir s'il manquoit quelque chose à son ajustement. Bon homme! mon honnête ami, aurois-je pu dire, (mais j'avois trop de respect pour mon mari) c'est la bizarrerie!... Il ne manque rien à votre ajustement.

O Harriet, pourquoi m'avez-vous recommandé d'être bonne? Je crois au fond du cœur que j'ai une plus forte inclination à être méchante. Vous m'accusez d'être revêche: si vous le croyez, ordonnez moi d'être méchante, insolente; & peut-être qu'alors, comme d'autres braves femmes, je prendrai le contrepied pour l'amour de la chère contradiction.

Ne montrez pas cependant, je vous en prie à mon tour, à votre Grand-Mère & à votre tante, les articles de cette Lettre qui pourroient m'attirer leur mépris. Vous dites que vous tenez mon parti, j'ai besoin d'un avocat tel que vous; ne m'abandonnez jamais. Et après tout ne fais-je pas bien plus d'honneur à la bonté de mon mari, pouvant rire de si bon cœur dans l'état de mariage, que si je me tenois dans un coin avec un air affligé & rêveur?

J'ai suivi votre avis, & fait présent à ma sœur de ma moitié de bijoux. Je la priai de les accepter pour l'amour de ma Mère, puisqu'ils avoient été à elle. Cela leur donna dans son esprit un prix plus grand que leur valeur réelle:

mais

mais Lord L. eſt mal à ſon aiſe; & déclare qu'il ne ſouffrira pas que Lady L. reſte longtems dans l'obligation. Si chaque famille de l'Angleterre & de l'Ecoſſe étoit auſſi généreuſe & deſintéreſſée que Lord L. & la nôtre, l'union des deux Royaumes ſeroit complette.

* *

Que le ciel ait pitié de ce pauvre homme ſi obligeant! Je ſouhaite qu'à la fin je n'en devienne pas amoureuſe. Il a ſaiſi mon idée & à préſenté à Emilie ſa collection de coquilles, qui eſt fort belle, dit-il; & ils ſont actuellement occupés, & le feront ſans doute pour quelques heures à les admirer; l'un ſe carrant ſur leur beauté pour rélever le merite du préſent; l'autre faiſant dix révérences dans une minute pour montrer ſa gratitude. Le pauvre homme! Quand ſon ami le virtuoſo aura ſes papillons & ſes tignes, je crains qu'il ſoit obligé de lever une boutique de tourneur pour s'occuper. S'il aimoit la lecture, je pourrois quand nos tracaſſeries de viſite ſont finies, le mettre à me lire les nouveautés qui paroiſſent, pendant que je fais des nœuds, ou quelque autre ouvrage; & s'il aimoit à écrire, je lui ferois copier nos Lettres, & celles que j'attens avec tant d'impatience de mon frère par le Docteur Bartlet. Je crois qu'il orthographie aſſez bien pour un Lord.

Je n'ai plus rien à dire, que des complimens ſans nombre & ſans fin, à tous ceux que vous aimez & honorez à ſi juſte titre, tant ceux que je n'ai pas vu, que les autres.

Un mot encore: révélez moi tous les ſecrets de

de votre cœur, & dites moi tout ce qui s'y passe de tems en tems, afin que je puisse voir si vous êtes capable en matière d'amour, de cette grandeur d'ame que vous montrez en toute autre chose. Nous vous passerons tous d'aimer sir Charles Grandison. Ceux qui l'aiment se font honneur à eux-mêmes, si leurs yeux ne s'arrêtent pas à sa figure qui a de si grands avantages. Par la même raison, je ne fais, & n'ai jamais fait d'excuse de ce que je loue mon frère, comme quelque autre personne amoureuse de lui pourroit en faire.

Aprenez moi aussi tout ce qui regarde vos drôles. Ah Harriet, vous ne faites pas du pouvoir l'usage que j'en aurois fait à votre place. J'étois presque fâchée quand ce frère pressant me fit congédier sir Walter; & cependant n'avoir que deux Amans à sa ceinture, quelle misère pour une jolie femme! quelle plus grande misère encore de n'en avoir qu'un!

Voilà une Lettre longue comme mon bras. Adieu: je ne me souciois pas de venir à la signature; mais j'ai beau differer, il faut que je signe enfin...

CHARLOTTE G.



LET-

LETTRE XXXIV.

Miss JERVOIS *à Miss* BYRON (*).

O ma très chère, ma très-honorée Miss Byron, que vous avez fait honte à votre Emilie en lui écrivant une Lettre si tendre, avant que je me sois acquitée de ce que je vous dois, par une Lettre de remercimens pour toute votre amitié pour moi, & pour vos bonnes instructions! Mais j'ai commencé une, deux, trois fois, & j'ai écrit beaucoup chaque fois, mais rien dont je fusse contente. Vous écrivez si bien, Mademoiselle, & je suis une si pauvre espèce pour manier la plume!... Mais je sai que vous vous contenterez du cœur; ainsi ma défiance même montre de l'orgueil, puisqu'on ne peut attendre de moi que j'écrive bien: cependant, je prévois que cette Lettre en vaudra encore moins à cause de ma défiance; car je n'aime pas déjà ce commencement... Mais allons, cela ira. Ne suis-je pas accoutumée à votre bonté? Et ne m'ordonnez-vous pas de babiller dans mes Lettres comme je le faisois dans votre chambre? O quels bons avis ne me donnez-vous pas en échange de mon babil! Ainsi je commencerai.

Etiez-

(*) On a omis la Lettre dont celle-ci est la réponse; celles que Miss Byron écrivit à Me. Reeves, & à Lady L. & leurs réponses.

Etiez-vous donc fâchée en quittant votre Emilie samedi matin? Je suis sûre que j'étois bien touchée en me séparant de vous. Je ne pus m'empêcher de pleurer tout le long du chemin en allant en ville. Lady G. versa des larmes aussi bien que moi; & Lady L. aussi plusieurs fois; & on disoit que vous étiez la plus aimable, la meilleure jeune Dame du monde. Nous loüames tous pareillement votre tante, votre cousine; & le jeune Mr. Selby. Que tous vos parens sont bons! Il faut bien qu'ils soient bons. Lord G. & Lord L. étoient aussi affligés, pour des hommes, que nous l'étions nous-mêmes, après vous avoir quitté. Mr. Reeves étoit si morne pendant tout le chemin! ... Le pauvre Mr. Reeves! il étoit bien triste. Et Mr. Beauchamp, il chantoit vos loüanges aux airs, & si joliment aussi! Après mon tuteur, je trouve que Mr. Beauchamp est un fort aimable homme. Je m'imagine que ces admirables sœurs, si on en savoit la vérité, ne l'aiment pas autant qu'il est aimé de leur frère: peut-être cela vient-il de jalousie, s'il y a quelque chose de vrai dans mon observation: elles sont extrémement civiles envers lui cependant; mais elles ne le louent jamais quand il a tourné le dos, comme elles louent d'autres personnes qui ne disent pas la moitié des bonnes choses qu'il dit.

Mais en voilà assez sur Mr. Beauchamp. Mon tuteur! Mon gracieux, mon tendre, mon indulgent tuteur! qui peut, pensant à lui, louër quelque autre que lui! ...

O Mademoiselle, où est-il à présent? Dieu veuille protéger & guider mon tuteur par tout où

où il va ! c'est ma première, & ma dernière prière, & je ne sai combien de fois dans le jour, je le cherche dans tous les lieux où je l'ai vu; (& dites moi, je vous prie, Mademoiselle, ne faisiez-vous pas ainsi quand il nous a quitté?) & quand je vois que je ne le trouve pas, je soupire si fort!... Quel plaisir, & cependant quelle peine, je sens en soupirant quand je pense à lui! Cependant je sai que je suis une innocente fille. Et je suis bien sure qu'il n'y a qu'une seule femme au monde, dont je souhaite qu'il soit le mari; & c'est vous. Mais ensuite mon premier souhait c'est... vous savez bien quoi... Ah ma chère Miss Byron! Il faut que vous me permettiez de demeurer avec vous & mon tuteur, si vous êtes jamais Lady Grandison.

Ici, Mademoiselle, il se passe quelquefois de tristes choses entre Lord & Lady G. Souvent je suis fort fâchée contre elle dans le cœur; cependant je ne puis m'empêcher de rire de tems en tems de ses propos hors de saison. N'est-ce pas un caractère original que le sien; ou s'il y a beaucoup de jeunes femmes comme cela? Je ne pourrois faire comme elle, quand je ferois la Reine du monde. Chacun la blâme. Elle fera enfin si bien que Milord ne l'aimera plus. Ne le croyez-vous pas? Et alors qu'aura-t-elle gagné par son esprit?

* *

Dans ce moment elle est venue dans mon cabinet... Ecrivant Emilie, dit-elle: à qui?... Je le lui ai dit... Ne lui faites pas des contes d'école, Emilie... J'avois si peur qu'elle ne deman-

mandât de voir ce que j'ai écrit: mais elle n'en fit rien. Surement elle est fort polie, & sait ce qui appartient à elle & à tout autre; n'être pas généreuse pour son mari seul, comme vous le disiez une fois, c'est une triste chose.

Je donnerois tout au monde pour savoir si vous trouvez ce que j'ai écrit suportable, avant que d'aller plus loin: mais je continuerai comme cela, puisque je ne puis faire mieux. Mon mieux ne vaut rien; mais vous aurez beaucoup, puisque vous m'ordonnez d'écrire de longues Lettres.

J'ai vu ma Mère; c'étoit hier: elle étoit dans une boutique de marchand à Covent Garden. J'étois dans le carosse de Lord L., il n'y avoit qu'Anne avec moi. Anne la vit la première. Je descendis & lui allai demander sa bénédiction dans la boutique. Je suis sure que je fis bien: elle me donna sa bénédiction, & m'apella sa chère amour. Je restai jusqu'à ce qu'elle eût acheté ce qu'elle vouloit, alors je glissai l'argent, comme si c'eût été elle; & je fus bien charmée d'avoir autant d'argent sur moi; cela montoit seulement à quatre guinées. Je la priai tout bas de me pardonner; & voyant qu'elle devoit aller jusqu'à Soho, & qu'elle pensoit à avoir un fiacre, je donnai de l'argent à Anne pour en prendre un pour elle-même, & je conduisis ma Mère à son logement: comme c'étoit le carosse de Lord L. elle eut la bonté de me dispenser de descendre.

Elle benit mon tuteur tout le long du chemin, & moi aussi. Elle dit qu'elle ne me proposeroit pas de l'aller voir chez elle, cela pouvant ne pa-

froitre pas convenable en l'absence de mon tuteur: mais elle esperoit qu'il lui seroit permis de me venir voir quelquefois... N'étoit-elle pas bien bonne, Mademoiselle? Mais la bonté de mon tuteur rend tout le monde bon... O que ma Maman n'a-t-elle toujours été la même! J'aurois été trop heureuse.

Dieu benisse mon tuteur pour m'avoir engagé à la mettre en état de vivre commodément. N'étoit qu'un carosse emporte d'autres charges, & que les gens doivent vivre en conséquence pour ne pas se faire deshonneur, j'aurois esperé que l'augmentation de 200 pièces leur en auroit pu procurer un. Cependant on ne sait pas si Mr. O-Hara n'étoit point endetté avant son mariage; & je m'imagine qu'il y a des gens qui le pressent. Mais s'il plait à Dieu, quand je serai en âge, & que j'aurai un carosse à moi, je ne souffrirai pas que ma Mère aille à pied. Quel bonheur, d'avoir un tuteur qui secondera tous mes bons desseins!

Mademoiselle Olivia continue à roder; & je supose qu'elle attendra en Angleterre le retour de sir Charles; mais je suis sure qu'elle ne l'aura jamais. La malheureuse avec son poignard! Cependant c'est une pitié! c'est une belle femme. Mais je la hais à cause de ses esperances, aussi bien qu'à cause de son poignard. Une femme quitter son païs, pour chercher un mari! Je mourrois plutôt que de faire cela, quand même ce seroit pour un homme comme mon tuteur. Cependant j'ai cru une fois que j'aimerois à vivre avec elle à Florence. Elle a de bonnes qualités, elle est fort généreuse, & en gros fort

esti-

estimé dans son païs: tout le monde sait qu'elle aime mon tuteur: mais je ne sai comment cela va; mais personne ne l'en a blâmée, quelque différente que fût la fortune; mais c'est la gloire d'un homme vertueux; on se fait honneur en l'aimant, au lieu de se décrier. O Mademoiselle! qui ne voudroit être vertueux! & cela non seulement pour l'amour de soi, mai aussi pour ses amis; si on les aime, & qu'on veuille qu'ils soient estimés.

Lord W. est fort empressé à hâter son mariage.

Monsieur Beauchamp dit que tous les Mansfields benissent mon tuteur tous les jours de leur vie, & que leurs ennemis tremblent. Il a commission de mon tuteur, de faire des informations & d'agir dans leur cause, afin qu'on ne perde pas le tems de leur rendre service, en attendant son retour.

Nous avons eu une seconde visite de Lady Beauchamp, que nous lui avons rendue. Elle est fort contente de nous. Vous voyez que je dis de *nous*: en effet les deux chères Dames ont beaucoup de bonté pour moi; mais je ne le mérite pas; c'est tout pour l'amour de leur frère.

M. Beauchamp vient de nous dire que sa belle Mère, de son propre mouvement, s'est jointe à son Père pour lui faire une rente de 1000 l. par an. J'en suis charmée. Ne l'êtes-vous pas aussi? Il est tout reconnoissance pour cela. Il dit qu'il redoublera ses efforts pour obliger sa belle-Mère, & que sa reconnoissance pour elle, aussi bien que ce qu'il doit à son Père, engage tout son respect envers elle.

Mr. Beauchamp, sir Harry, & Lady Beau-

champ benissent sans cesse mon tuteur: tout le monde en un mot le benit... Mais hélas! Mademoiselle, où est-il dans ce moment? O que ne suis-je un oiseau! afin que je pusse voler sur sa tête, & aporter quelquefois à ses parens des nouvelles de ce qu'il fait & de ses bonnes actions! j'irois souvent battre des ailes à la fenêtre de votre chambre, ma chère Miss Byron, comme un signal qu'il se porte bien, & je retournerois me percher aussi près de lui que je le pourrois.

Je suis fort heureuse, comme je l'ai dit, par la faveur de Lady & Lord L., & de Lady & Lord G.; mais je ne serai jamais aussi heureuse que quand j'avois de plus votre charmante compagnie. Vous me manquez, vous & mon tuteur: ô que vous me manquez tous les deux! Mais, très-chère Miss Byron, ne m'aimez pas moins à présent que je vous ai écrit, & que vous voyez quelle pauvre créature je suis. Bien des gens, je crois, peuvent être suportables dans la conversation, qui s'exposent quand ils sont assez sots pour écrire, comme je l'ai fait dans ce long grifonage. Mais agréez le cependant, à cause du véritable amour que j'ai pour vous: jamais un amour plus vrai n'enflama un cœur pour le plus cher ami, que celui dont le mien brule pour vous.

Je crains d'avoir écrit de grandes extravagances, parce que je ne sai comment exprimer la moitié de l'amour pour vous qui est dans le cœur de

Votre très-obligée,
& très-dévouée
EMILIE JERVOIS.

LET.

LETTRE XXXV.

Miss BYRON *à* LADY G.

Mardi, 2. *Mai.*

Je ne puis plus avoir patience avec vous, Lady G. Vous êtes sans générosité dans vos plaisanteries. Dieu soit loué, si c'est là de l'esprit, que je n'en aie point. Mais à quoi bon faire des reproches à une personne qui sait qu'elle est en faute & qui ne veut pas se corriger! Que vous mériteriez d'être battue, Charlotte!... Mais vous n'avez jamais épargné personne, pas même votre frère, quand vous étiez en train. Ainsi dépêchez-vous; & puisque vous voulez faire des provisions pour la répentance, comblez la mesure le plutôt qu'il sera possible.

„ Vous révéler les sécrets de mon cœur!" ... Ah, ma chère, il ne se laisse point gouverner. „ Grandeur d'ame!"... Je ne sai ce que c'est!... Toutes *ses* perfections, sa grandeur, sa bonté, sa modestie, sa gaieté dans des afflictions qui accableroient tout autre cœur qui n'auroit pas même la moitié de la compassion dont le sien est inondé... Tous les autres hommes ne doivent-ils pas paroitre petits, moins que petits, un rien, à mes yeux? ... C'est une preuve de ma patience que je puisse souffrir quelqu'un de ceux qui prétendent me témoigner quelque considération, hors de ma famille.

Je croyois que quand je serois revenue vers mes chers parens d'ici, leurs sages conseils me

mettroient plus en état de reprendre l'assiette d'esprit, dans laquelle je souhaitois d'être: mais je trouve que je me suis trompée. Ma Grand-Mère, & ma tante l'admirent tant, ils prennent tant de part au dérangement de mes esperances, que leurs avis n'ont point l'effet que j'avois attendu. Lucy, Nancy me demandent sans cesse de leur racônter quelque chose de sir Charles Grandison; & quand je commencé, je ne sai plus comment finir. Mon oncle me raille, il se moque de moi, quelquefois il me rapelle ce qu'il nomme mes anciennes bravades. Je n'ai point fait de bravades, ma chère; j'esperois seulement, que considerant, comme je le faisois, chaque homme suivant son merite, je ne serois jamais fort éprise d'aucun, avant que le devoir ajoutât de la force à l'inclination. Il me semble que la compagnie des parens avec qui je suis, ne me contente pas: cependant ils ne m'ont jamais été plus chers qu'à présent. Je voudrois avoir Lord & Lady L., Lord & Lady G., le Docteur Bartlet, & mon Emilie auprès de moi. Vous perdre tous à la fois! . . . Cela est dur! Il me semble qu'il y a un étrange vuide dans mon cœur . . . Mais en voilà assez sur l'état de ce cœur.

J'ai toujours eu des raisons de me croire fort obligée à mes parens d'ici & à mes voisins, mais jamais tant que depuis mon retour, après ce peu de mois d'absence. Tant de visites obligeantes; des expressions si naturelles de joie sur mon retour, que si je n'avois pas un grand contrepoids dans mon cœur, ce seroit assez pour me rendre orgueilleuse.

Ma

Ma Grand-Mère retourna samedi à sa maison de Shirley : je passai tout le lundi avec elle ; mais elle prétend que je deviendrois mélancholique si je restois avec elle : & sa tendresse pour sa Harriet est si desintéressée ! ... Jamais il n'y eut un plus noble cœur de femme. Mais ses momens de solitude sont ses momens de joie ; parce qu'elle se détache alors de tout ce qui lui est agréable ou fâcheux dans la vie ; car elle dit que ses inquiétudes pour sa Harriet, & sur-tout à présent, sont au moins le contrepoids du plaisir qu'elle prend en elle.

Vous m'ordonnez de vous raconter tout ce qui se passe entre moi & les Cavaliers de mon voisinage, dans votre stile, mes drôles.

Mr. Fenwick s'invita à déjeuner hier avec ma tante Selby. Je ne voulus pas l'éviter.

Je ne vous importunerai pas des détails : vous savez assez ce que des hommes peuvent dire sur le sujet dont vous supposerez qu'il avoit à m'entretenir. Il fut extrêmement pressant. Je le priai d'agréer mes remercimens pour la bonne opinion qu'il avoit de moi, comme la seule chose que je pouvois lui rendre en échange ; & cela d'un ton si sérieux, que je fus piquée quand il déclara avec chaleur qu'il étoit résolu de persévérer.

Mr. Greville vint boire le thé avec nous l'après-midi. Mon oncle & lui se réunirent pour dauber les pauvres femmes, comme de coutume. Je laissai le soin de leur défense à ma tante & à Lucy. Que toutes les conversations avec ces hommes me paroissent à présent insipides ! ... Mais arrêtez, insolente Harriet, votre

oncle Selby n'étoit-il pas un des daubeurs? ... Mais il ne croit pas tout ce qu'il dit; & par conséquent il ne peut souhaiter d'être considéré sur cet article, autant qu'il doit l'être par moi sur d'autres.

Après que les railleries furent finies, dans lesquelles Mr. Greville fit des exceptions en faveur des femmes présentes, il demanda à chacun de le servir auprès de moi, & à moi de l'écouter. Il s'étendit en termes pompeux sur ses prétensions, & parla d'un accroissement considérable survenu à sa fortune qui étoit déjà fort honnête. Il offrit de recevoir toutes les conditions que nous voudrions lui prescrire. Il déclara qu'il m'aimoit par dessus toutes les femmes, & fit dépendre de ma faveur, son bonheur dans l'autre monde, aussi bien que dans celui-ci.

Il étoit aisé de répondre à tout cela, & il ne l'est pas moins pour tous de deviner comment je lui répondis: lui me voyant déterminée, commença à devenir véhément, & même insultant. Il me fit entendre qu'il savoit ce qui me rendoit si déterminée. Il fit des menaces contre celui, quel qu'il fût, qui feroit un obstacle à son succès auprès de moi; assurant en même tems, insolemment, je puis dire, (car la manière avoit quelque chose d'insultant) qu'un certain événement ne pourroit jamais avoir lieu.

Mon oncle fut en colère contre lui; ma tante aussi; Lucy encore plus: mais moi, me levant, je dis; Je vous prie, mes chers parens, ne trouvez mauvais rien de ce qu'a dit Mr. Greville, ... Il a dit une fois qu'il auroit des espions autour de moi à Londres. Si vos espions ont rapporté

porté vrai, je ne crains point ce qu'ils peuvent dire, mais ce que vous avez dit, montre un manquement si total de délicatesse, que vous ne devez pas être étonné si mon cœur vous rejette: cependant je ne suis point en colère; je ne vous fais point de reproches. Chacun a sa méthode. Tout ce qu'il me reste à dire, ou à faire, c'est de vous remercier de votre bonne opinion pour moi, comme j'en ai remercié Mr. Fenwick, & de vous prier qu'il me soit permis de vous regarder comme mon voisin, & seulement comme mon voisin.

Je lui fis une réverence, & je sortis.

Mais ma grande difficulté a été pour Mr. Orme. Sa sœur a souhaité que je le visse; & ils ont été invités tous deux à dîner aujourd'hui. Ils sont venus. Le pauvre homme! Il n'est pas bien! J'en suis fâchée. Le pauvre Mr. Orme n'est pas bien. Il m'a fait des complimens si *honnêtes*, je puis dire; son cœur entre trop dans ses civilités pour pouvoir les élever au dessus des civilités que la justice & la vérité peuvent autoriser en faveur d'une personne fort estimée. Mon cœur étoit rempli de compassion pour lui, & cette compassion se seroit montrée plus d'une fois par des marques d'attendrissement, si je ne m'étois pas retenue pour l'amour de lui. Je ne puis m'imaginer, ma chère Lady G., comment vous pouvez prendre plaisir à tourmenter un cœur honnête. Je voudrois rendre toutes les créatures heureuses si je le pouvois; votre frère le voudroit aussi. Ne traverse-t-il pas des mers dangereuses, ne monte-t-il pas, à travers des neiges perpetuelles, ces rédoutables Alpes, dont

j'ai ouï faire une description si effroyable, & cela dans le but généreux de soulager des malheureux?

Je fis asseoir Mr. Orme à côté de moi à table. Je fus empressée à le servir, & à lui rendre tous les petits offices que je crus pouvoir rapeller le plaisir sur sa modeste physionomie, & il fut un tout autre homme. Ce fut un plaisir pour sa sœur, & pour tous mes parens, de le voir sourire, & paroitre content. Je trouve, ma chère Lady G. que quand Mr. Orme a l'air content & à son aise, il ressemble un peu au bon Lord G.... O si vous vouliez prendre la moitié autant de peine pour l'obliger, que j'en prends pour soulager Mr. Orme! ... Que dis-je, *la moitié autant de peine?* Si vous vouliez ne pas prendre de la peine à le desobliger, & il se trouveroit obligé tout de suite. Ne craignez pas, ma chère, que dans un monde tel que celui-ci, il vous manque des peines, sans que vous les cherchiez. Excusez mon sérieux: je suis en effet trop sérieuse, quelquefois.

Mais quand Mr. Orme me demanda quelques minutes d'audience, comme il s'exprimoit, & que j'allai avec lui dans la salle de Cèdre dont vous m'avez ouï parler, & avec laquelle j'espère que vous ferez connoissance un jour, le pauvre homme! qu'il paya cher son plaisir passager! Pourquoi me pressoit-il de lui donner un refus auquel il devoit bien s'attendre.

J'eus ensuite une conference avec sa sœur. Elle insista avec trop de force sur la santé de son frère, parla même du danger de sa vie, prétendant que l'une & l'autre dépendoient de ma faveur.

voir. Je fus extrêmement touchée; & je la suppliai enfin, si elle faisoit autant de cas de mon amitié que j'en faisois de la sienne, de ne me parler jamais plus d'un sujet qui me causoit une peine trop sensible pour mon repos.

Elle me pria de l'assurer que ni Mr. Greville, ni Mr. Fenwick ne seroit le favorisé. Ils avoient pris tous deux à tâche, dit-elle, de ridiculiser son frère, à cause du profond respect, & même de la vénération qu'il me porte; ce qui pourroit avoir des suites, s'il le savoit: son frère quoique doux & humble dans sa passion pour moi, avoit le courage de ressentir des indignités que pourroient lui faire essuyer des fanfarons tels que ceux qu'elle avoit nommé. Elle n'avoit, par cette raison, jamais parlé à son frère de leurs railleries. Mais ce lui seroit une peine sensible, si l'un ou l'autre pouvoit réussir, ou avoir seulement sujet de concevoir des espérances éloignées.

Je la mis à son aise, sur cet article.

J'apprens dans ce moment que sir Hargrave Pollexfen est déjà revenu de son voyage. Qu'est-ce que cela peut signifier? Il a l'ame si basse, si malicieuse, & j'ai déjà tant souffert de lui... que peut signifier ce soudain retour? On m'a dit qu'il est actuellement à Londres. Je vous prie, ma chère Lady G., informez-vous en, & s'il pense à venir dans ces quartiers.

Mr. Greville, quand nous le trouvames à Stratford, fit des menaces contre sir Hargrave à mon sujet, & dit qu'il étoit fort heureux qu'il fût absent. Je lui dis qu'il n'avoit point de vocation,

O 6 quand

quand même sir Hargrave feroit présent, à s'engager dans ma querelle.

Mr. Greville est un homme impétueux, rude dans ses manières; on a peur de lui. Je crois qu'en effet il a eu ses espions autour de moi; car il paroit instruit de tout ce qui m'est arrivé pendant mon absence.

Il a osé ménacer aussi une autre personne. Insolent malheureux! Mais il me fit entendre hier qu'il avoit appris avec un plaisir excessif, qu'un certain Cavalier étoit allé dehors dans le dessein d'y suivre un premier amour. Si mes yeux avoient pu le tuër, il feroit tombé mort à mes pieds.

Que la constante & sincère considération de tous mes parens pour vous & les vôtres, & pour ma chère Emilie, soit toujours à l'avenir, supposée tendrement exprimée, soit que la variété des sujets en laisse ou non la place, à

Ma chère Lady G.

Votre fidèle, & éternellement dévouée

HARRIET BYRON.

LETTRE XXXVI.

Lady G. *à Miss* BYRON.

Samedi, 6. Mai.

Grand merci, Harriet, de votre Lettre. Qu'est-ce que vos drôles doivent penser de vous? Dans ce siècle grossier, votre délicatesse doit les étton-

étonner. Il y en avoit plus autrefois. Mais comment les hommes la connoitroient-ils, quand les femmes l'ont oubliée? Graces au ciel, nous autres, femelles, depuis que nous sommes admises à partager si constamment les amusemens publics, nous ne manquons point de courage. Nous pouvons rendre effronterie pour effronterie aux hommes, par tout où nous nous trouvons ensemble. Le siècle suivant, & même la génération qui s'élève, sera toute de héros & de héroïnes. Mais où est-ce que ce mot de *délicatesse* m'a entrainée, moi qui, je crois, ai des défauts d'une autre sorte à corriger, & qui ne manque point du courage dont je félicite les autres?

Mais passons à d'autres sujets. Je pourrois vous écrire un volume de niaiseries, au sujet de Milord & de moi, & de Lord & Lady L. qui prennent un parti que je ne sai pas trop comment leur pardonner. Quelquefois ils me ménacent du ressentiment de mon frère; quelquefois de celui de ma Harriet: desorte qu'il faut réellement qu'on m'attache des lisières aux épaules. O ma chère! qu'un mari amoureux est une chose rassasiante! Et cependant je crois que bien des femmes aiment en être les guenons.

* *

Mais il faut laisser tout autre sujet. Nous avons des nouvelles de mon frère, quoique non pas par lui. Un parent de Mr. Lowther fut hier ici avec une Lettre de lui, qui nous apprend qu'ils sont arrivés à Paris.

Mr. Beauchamp étoit avec nous quand le pa-

rent de Mr. Lowther vint. Il demanda la Lettre à cause d'une avanture extraordinaire qui y est racontée.

Soyez à votre aise, en premier lieu, au sujet de sir Hargrave. Il est effectivement en ville, mais très-mal. La peur l'a chassé en Angleterre, & il ne compte pas d'en sortir jamais. Selon toute apparence, il doit la vie à mon frère.

Mr. Beauchamp alla tout de suite au quarré de Cavendish, & s'y informa des autres particularités de l'affaire, auprès du domestique même qui y a assisté: de ces particularités & de la Lettre de Mr. Lowther, Mr. Beauchamp en a fait une pour le Docteur Bartlet, dont il m'a accordé la lecture: j'en ai extrait ce que je vais vous dire, car sa Lettre est longue & circonstanciée, & je ne lui ai pas demandé de m'en laisser tirer copie, parce qu'il paroissoit souhaiter de l'envoyer incessamment au Docteur Bartlet.

Mercredi 19. Avr. N. S. sur le soir, mon frère allant à Paris dont il n'étoit plus qu'à deux miles, un domestique d'un air effrayé courut à sa chaise de poste où il étoit avec Mr. Lowther, & les pria d'écouter son effroyable histoire. Il leur dit que son maître, qui étoit un Anglois, & son ami de la même nation, avoient été attaqués peu auparavant, & emmenés hors de la route dans leur chaise de poste, sans doute pour être assassinés par sept Cavaliers armés. Il leur montra du doigt une colline, à quelque distance, nommée Montmartre, derrière laquelle ils étoient dans ce moment exécuter leurs sanglans projets. Il s'étoit déja adressé, leur dit-il, à

deux

deux autres Messieurs, & à leur suite ; mais ils n'avoient fait que courir plus vite.

Le just-au-corps de l'habit de cet homme étoit ouvert ; & sir Charles remarquant sa livrée, lui demanda s'il n'apartenoit pas à sir Hargrave Pollexfen ? Il dit que oui.

Sir Charles ordonna au postillon d'aller de ce côté-là, disant qu'il ne se pardonneroit pas, s'il ne tâchoit de sauver sir Hargrave, & son ami, que l'homme lui dit être Merceda.

Il avoit trois domestiques, outre celui de Mr. Lowther. Mon frère fit descendre ce valet de son cheval, & le montant lui-même il ordonna aux autres de le suivre. Il pria Mr. Lowther de rester dans la chaise, laissant le domestique à pié auprès de son maître ; & il galoppa vers la colline. Ses oreilles furent bientôt percées des cris des malheureux, & il vit en même tems deux hommes à cheval tenant les chevaux de quatre autres, qui tenoient sous eux les deux Anglois, se débattant, gémissant, & demandant quartier.

Sir Charles qui avoit beaucoup d'avance sur ses domestiques, criant qu'on épargnât les deux hommes terrassés, & dirigeant sa course pour aller à leur secours, deux des quatre quittèrent leur proie, & montant à cheval s'avancèrent avec les deux autres Cavaliers pour soutenir dans leur violence les deux hommes qui étoient debout, & qui continuoient à frapper sans pitié sur les malheureux avec les bouts de leurs fouets.

Comme les aggresseurs ne faisoient point mine de vouloir fuir, & qu'ils avoient eu du tems de reste pour exécuter leur projet, s'il eût été de

voler

voler ou de tuër, sir Charles conclut que ces hommes étoient vraisemblablement poussés par quelque vengeance particulière. Il fut confirmé dans son soupçon quand les quatre hommes à cheval, quoiqu'aïant chacun leur pistolet prêt, de même que sir Charles, lui demandèrent une conference, l'avertissant qu'il s'exposoit à périr par sa témérité, & déclarant que s'il tiroit, il étoit un homme mort.

Abstenez-vous donc, dit sir Charles, de toute nouvelle violence contre ces deux Messieurs, & j'écouterai ce que vous avez à dire.

Il mit alors son pistolet dans le fourreau, & un de ses domestiques étant arrivé, & les deux autres étant à portée d'entendre l'ordre qu'il leur donna de ne pas tirer sans ses ordres, il donna la bride de son cheval au premier qui étoit venu, lui recommandant d'avoir l'œil sur les pistolets, & il mit pied à terre. Tirant alors son épée, il s'avança vers les deux hommes qui exerçoient si cruellement leurs fouets, & qui à son approche se retirèrent à quelque distance, tirant leurs coûteaux de chasse.

Les quatre homme à cheval joignirent les deux qui étoient à pied, au moment où ils lâchoient l'objet de leur furie; & l'un d'eux dit, Abstenez-vous, mon frère, pour à présent de nouvelles violences, nous dirons à ce Monsieur la cause de tout ceci... Nous n'avons point, Monsieur, continua-t-il, le dessein de tuër, & nous ne sommes point des voleurs, ces hommes que vous voulez dérober à notre vengeance, sont des infames.

Quoi qu'il en soit, répondit sir Charles, vous êtes dans un païs connu pour faire prompte justice,

tire, quand on s'addresse au Magistrat. En même tems il releva l'un des deux maltraités, & ensuite l'autre. Leurs têtes étoient couvertes de sang, & ils étoient si brisés, qu'ils ne pouvoient étendre leurs bras pour ramasser leurs perruques & leurs chapeaux qui étoient à côté d'eux, ni les mettre sur leur tête sans le secours de sir Charles.

Les hommes à pied étoient cependant remontés à cheval, & tous les six se tenoient en défense; mais un d'eux étoit si furieux, criant que sa vengeance n'étoit pas complette, que deux des autres avoient peine à le retenir.

Sir Charles demanda à sir Hargrave & à Mr. Merceda, s'ils avoient raison de se croire injuriés, ou s'ils avoient injurié les premiers? Un des six répondit qu'ils savoient bien tous deux qu'ils étoient des infames.

Soit remords, soit terreur, peut-être par tous les deux, ils ne pouvoient parler qu'en gémissant, & ne pouvoient se tenir sur leurs pieds.

Dans ce moment arriva dans la chaise, Mr. Lowther, & son domestique, tous deux le pistolet à la main. Il sortit de la chaise en approchant, & sir Charles le pria d'examiner d'abord si ces Messieurs étoient dangereusement blessés, ou non.

Le plus furieux des aggresseurs aïant échapé aux deux qui étoient les plus ardens à le retenir, voulut de nouveau attaquer Mr. Merceda, se préparant à lui porter un coup de son couteau de chasse. Mais sir Charles aïant toujours l'épée à la main, saisit la bride de son cheval, & détourna le coup, qui probablement auroit été décisif.

Ils

Ils vinrent tout autour de sir Charles, l'exhortant, sur sa tête, à ne pas se servir de son épée contre leur ami : les domestiques de sir Charles venoient auprès de leur maître pour être prêts à le soutenir s'il en étoit besoin. Cependant Mr. Lowther aidé de son domestique, examinoit les blessures & les meurtrissures des deux hommes, toujours fort allarmés, n'aïant pas encore raison de se croire à l'abri de nouvelles violences.

Sir Charles répéta à ses domestiques la défense de tirer, & de s'aprocher davantage sans ses ordres. Ces personnes, dit-il aux aggresseurs, que vous avez si cruellement traitées, sont des Anglois de condition ; je les protégerai. Quelque insulte qu'ils vous aient faite, vous devez savoir que votre attentat contre eux est criminel; & si mon ami, qui est un fort habile Chirurgien, prononce qu'ils sont en danger, vous vous en ressentirez.

Il tenoit toujours le cheval du plus furieux; & trois des autres qui sembloient des principaux, commençoient à exprimer quelque ressentiment du traitement fait à leur ami, quand Mr. Lowther déclara qu'il ne voyoit pas un danger de mort. Alors sir Charles quittant la bride, & se mettant entre les aggresseurs & les maltraités, il dit, que comme ils n'avoient pas pensé à fuir, ni à faire quelque violence à lui, à son ami, ou à ses gens, il craignoit qu'ils n'eussent quelque raison de se croire offensés par ces Messieurs, mais que, cependant, puisqu'ils ne pouvoient supposer que, dans un païs civilisé, ils fussent en liberté d'exercer leur vengean-

geance sur ceux qui avoient droit à la protection de ce païs, il s'attendoit qu'ils se regarderoient comme responsables de leur conduite à un tribunal convenable.

Ces infames, dit un de ces Messieurs, savent qui nous sommes, & l'offense qu'ils nous ont faite, qui mérite un traitement plus sévère que celui qu'ils ont essuyé jusqu'ici. Vous paroissez, Monsieur, continua-t-il, un homme d'honneur, & modéré; nous sommes gens d'honneur aussi bien que vous: notre dessein, comme nous vous l'avons dit, n'étoit pas de tuër ces misérables; mais de leur donner des raisons de se souvenir de leur vilainie aussi longtems qu'ils vivront, & de leur ôter le pouvoir de commettre jamais un pareil crime.... Ils ont commis un infame attentat sur une Dame d'honneur à Abbeville, & trouvant qu'ils étoient découverts & en danger, ils ont pris des chemins détournés, changeant souvent de voitures, pour échaper à la vengeance des amis de cette Dame; le Cavalier dont vous teniez le cheval & qui avoit raison d'être en colère, est le mari (un mari Espagnol, surement, Harriet; si nos idées sur les François sont justes), Monsieur, & ces Messieurs sont les frères de la Dame: il y a deux jours que nous sommes à la poursuite de ces malheureux, car, pour nous donner sans doute le change, ils ont fait courir le bruit qu'ils alloient à Anvers.

Je crois en effet, ma chère, que sir Hargrave & son compagnon avoient actuellement envoyé quelques-uns de leurs domestiques sur cette route, & que c'est pour cela qu'ils n'étoient accompagnés que d'un.

Ce

Ce Monſieur continua à raconter à ſir Charles, qu'il y avoit un troiſième ſcélerat dans leur complot: ils eſperoient, dit-il, qu'il n'échaperoit pas aux pourſuites d'un manufacturier d'Abbeville, dont il avoit ſéduit la fille, une charmante perſonne, par des promeſſes de mariage. Leur gouvernement, ajoutoit-il, protégeoit beaucoup les manufacturiers d'Abbeville, & il auroit lieu, ſi on le prenoit, de ſe croire fort heureux, au cas qu'il en fût quitte pour être contraint à tenir ſa promeſſe.

Cetroiſième miſerable doit être Mr. Bagenhall. Dieu veuille, ai-je dit, qu'on puiſſe le tenir, & l'obliger à faire d'une fille perdue, une honnête femme, comme on dit dans le Comté de Lancaſtre. Ne le ſouhaitez-vous pas, ma chère? Et permettez moi d'ajouter que ſi les parens de la Dame offenſée avoient achevé leur vengeance ſur ces deux libertins, (punition fort convenable, je ſupoſe, pour ces gens-là) cela auroit pu les aider à paſſer le reſte de leur vie dans une grande tranquillité; & les honnêtes filles auroient pu, malgré toutes leurs inventions, aller aux maſcarades & en revenir ſans être chagrinées.

Sir Hargrave & ſon compagnon vouloient d'abord faire quelque reſiſtance; quatre hommes ſeulement des ſept, aïant arrêté la chaiſe. Mais quand les trois autres parurent, & qu'ils virent qui ils étoient, connoiſſant leur propre crime, ils perdirent courage.

Le ſeptième étoit allé conduire le poſtillon à un demi mile du champ qu'ils avoient choiſi comme convenable pour leur deſſein. Ils s'étoient

toient d'abord assurés du domestique de sir Hargrave, mais après qu'ils eurent desarmé lui & ses maîtres, il trouva le moyen de s'échaper, & de gagner le grand chemin, dans l'esperance de leur procurer du secours.

Pendant que sir Charles étoit occupé à mettre les malheureux brisés sur leurs pieds, le septième Cavalier arriva, suivi de la chaise de sir Hargrave. Les autres s'étoient retirés à quelque distance, & après une consultation, ils s'avancèrent tous vers sir Charles, qui commandant à ses domestiques d'être sur leurs gardes, sauta à cheval avec cette agilité, & cette présence d'esprit, par laquelle Mr. Beauchamp dit qu'il excelle, & allant vers eux, Avancez-vous, Messieurs, dit-il, comme amis ou non?... Mr. Lowther prit un pistolet dans chaque main, & se tint prêt à le soutenir; & les domestiques se préparèrent à obéir aux ordres de leur maître.

Notre inimitié, répondit l'un d'eux, n'est que contre ces deux infames. Nous n'avions point, comme nous l'avons dit, le dessein de les tuër. Ils savent bien où nous trouver, & qu'ils sont les plus vils des hommes, & n'ont pas été punis comme ils le méritent. Qu'ils demandent pardon à genoux à Monsieur, ajouta-t-il, en montrant le mari, Nous exigeons cette satisfaction, & leur promesse que jamais ils n'approcheront à deux lieuës d'Abbeville; à cette condition nous les laisserons sous votre protection.

Je m'imagine, Harriet, que ces deux héros hardis contre les femmes n'avoient pas besoin d'être beaucoup pressés pour faire cette promesse.

Sir Charles se tournant vers eux, leur dit, Si

vous avez tort, Messieurs, vous ne devez pas faire difficulté de demander pardon. Si vous vous sentez innocens, quoique je serois fâché d'exposer la vie de mon ami, & celle de mes gens, cependant mes compatriotes ne feront pas une soumission si indigne.

Les miserables se mirent à genoux: les sept hommes, saluant civilement sir Charles & Mr. Lowther, s'en allèrent, au grand contentement des deux délinquans, qui se remirent à genoux devant leur libérateur, & se répandirent en bénédictions pour celui à qui l'un d'eux, peu auparavant, avoit voulu arracher la vie, & dont la conservation lui étoit si utile alors.

Mon frère fut sans doute bien charmé de n'avoir pas été obligé d'en venir à des extrémités qui auroient pu être fatales des deux côtés.

On eut bien de la peine à mettre sir Hargrave & son camarade dans la chaise. Mon frère & Mr. Lowther rentrèrent dans la leur; & n'étant qu'à peu de distance de Paris, ils y allèrent de compagnie; les pauvres malheureux les benissant tout le long du chemin: ils trouvèrent à Paris leurs autres domestiques qui les attendoient.

Sir Charles & Mr. Lowther les virent mettre au lit dans le logement qu'on leur avoit retenu. Ils étoient si roides de la bastonnade, qu'ils ne pouvoient se remuër. Mr. Mercedá avoit été traité plus sévérement (je ne puis pas apeller cela plus cruellement) que l'autre, car il étoit je crois le plus grand malfaiteur dans l'attentat commis contre la Dame; & il avoit, de plus, trois ou quatre balafres, qui sans ses efforts n'en auroient fait qu'une.

Si

Si vous pâlissez toujours, ma chère, au mot de *mascarade*, je vous réponds que celui d'ABBEVILLE sera un mot d'effroi pour ces deux malheureux, aussi longtems qu'ils vivront.

Leurs ennemis emportèrent leurs armes, peut-être, dans un vrai esprit de Chevalerie françoise, pour les mettre comme autant de trophées aux pieds de la Dame insultée.

Monsieur Lowther écrit que mon frère & lui sont logés dans l'hôtel d'un homme de qualité, ami de feu Mr. Danby, & l'un des trois qui sont nommés dans son testament; que sir Charles est extrémement occupé pour les affaires de l'exécution, & que n'aïant pas un moment à perdre, il a prié Mr. Lowther d'engager son parent à qui il écrit, à nous dire cela, & qu'il se hâtoit d'expédier tout pour continuer son voyage.

Le recit que Mr. Beauchamp fait de cette affaire, est fort circonstancié, comme je vous l'ai dit; je crois que je l'ai trop abregé; je voudrois n'avoir pas fait mon extrait si confus dans plusieurs articles essentiels, mais je n'ai pas le tems de l'éclaircir. Adieu, ma chère.

CHARLOTTE G.

LETTRE XXXVII.

Lady G. *à Miss* BYRON.

Dimanche, 7. *Mai.*

Je crois que je deviendrai une aussi insigne *grifonneuse* que quelqu'un de ma connoissance.

Je commence à aimer à écrire. Grand compliment pour vous, je vous assure. Je vois qu'on peut tourner son esprit à tout... Je croyois que quand vous & mon frère nous auriez quitté, & que je serois mariée, il me faudroit recourir aux amusemens publics, pour remplir mon loisir; & comme j'en ai vu plusieurs fois tout ce qui en vaut la peine, excepté les mascarades que je déteste, vous comprenez qu'en ce cas-là j'aurois passé mon tems assez languissamment, après qu'une fois je me serois bien fait voir, & qu'en voyant quel & quelle étoient ensemble, j'aurois fait une petite provision pour la conversation du bon ton; car vous savez, Harriet, que parmi nous autres, gens du bel air, c'est la compagnie qui fait la principale partie du spectacle. Cela est assez bien imaginé, d'établir des spectacles, & de payer pour cela des drôles qui n'ont rien à faire que de mettre des affiches pour nous rassembler. Je ne sai que faire avec cet homme. Je ne pensois guères que je dusse être considerée comme une poupée, & comme un jouët, ainsi qu'il voudroit que je fusse. Je voudrois qu'il sortît sans moi, ne fût-ce que pour me pourvoir de nouvelles, & d'anecdotes scandaleuses. A quoi nos Cavaliers du bel air sont-ils bons, qu'à cela? Vous savez qu'avec tous mes défauts, j'entens le ménage, & l'économie. Un mari devroit encourager sa femme à exercer ce talent, au-lieu de la tourmenter continuellement pour sortir avec lui, à moins que ce ne soit en vuë de la faire rester à la maison. Notre sexe n'aime pas qu'on lui prescrive même les choses pour lesquelles il n'a pas naturellement

ment de l'averſion ; & cela peut-être, par la raiſon même qu'il nous *convient* de nous ſoumettre à ce qu'on nous preſcrit. La nature humaine, Harriet, eſt bien perverſe. Je crois que ſi mon bon homme ſouhaitoit que je reſtaſſe à la maiſon, je donnerois la torture à mon cerveau, comme tant d'autres braves femmes, pour imaginer des moyens de ſortir.

C'étoit hier ſeulement, qu'à deſſein de lui inſinuër quelque choſe, j'attachai mon tablier à ſon habit avec une épingle, ſans conſiderer qui en ſouffriroit vraiſemblablement: lui ſe levant avec ſon agilité ordinaire, le déchire, & puis regarda derrière lui avec un air ſi craintif;.... les mains jointes, le regard ſtupide, ſe tournant tout d'une pièce. J'étois trop outrée pour faire uſage du tour que je lui avois deſtiné, & je le gourmandai. Il me demanda pardon, d'un air piteux, jurant ſur ſon ame qu'il ne ſavoit comment cela pouvoit être... Pouvoit être! Miſerable! Pendant que vous êtes toujours accroupi ſur les habits des gens, en dépit des paniers, & du reſpect.

Il ſortit tout de ſuite, & m'aporta deux tabliers, dont chacun valoit vingt fois celui qu'il m'avoit déchiré ſi étourdiment. Le moyen d'être fâché contre lui?.... Je penſai à la vérité à le gronder pour *cela*.... Comme s'il ne s'en fut pas fié à moi, pour acheter mes propres habits: j'avois ſur le bout de la langue de lui demander ce que le marchand pouvoit penſer d'un homme qui achetoit de la toile pour une femme; mais il me regardoit avec un air d'un ſi bon naturel, que je m'apaiſai, & j'acceptai ſon préſent par

un mouvement de tête gracieux, me contentant de l'apeller un original;... & vous savez bien qu'il l'est, ma chère.

Nous vivons fort bizarrement en général. Pas plus de quatre brouilleries par jour, cependant, & autant de gronderies par dessus le marché. Pourquoi reste-t-il à la maison, quand j'y suis?... Il peut y avoir quelque probabilité pour un peu de bonheur entre des gens mariés qui sont souvent absens. Combien de débats, si ce n'est de brouilleries en forme, ne s'épargnent pas un bon mari, & sa debonnaire femme, en ne se voyant qu'une ou deux fois la semaine! A quoi des maris ou des femmes qui sont beaucoup ensemble, peuvent-ils passer leur tems, qu'à prouver & à contester, à se brouiller & à se reconcilier? sur-tout s'ils se hazardent à se marier par amour, (ce qui, graces au ciel, n'est pas tout-à-fait mon cas) car alors ces deux bonnes ames s'étant promis plus de bonheur qu'ils n'en peuvent trouver, n'ont rien d'autre à faire qu'à se reprocher l'un à l'autre, du moins tout bas, leurs esperances trompées... Il y a beaucoup de *Franc-maçonnerie* dans l'amour, ma chère, croyez moi! Le secret, quand on le sait, paroit n'en valoir guères la peine.

Mais quelles miserables sornettes sont-ce là, Charlotte! me semble-t-il que vous dites, en mettant un de vos airs sages.

Il n'y a pas de quoi, Harriet! Il peut y avoir quelque sagesse dans beaucoup de follie. Tout le monde ne parle pas aussi franchement que moi. Mais quand la nouveauté d'une acquisition, ou d'un changement de condition est passée,

sée, quel que soit ce changement, ou cette acquisition, le principal plaisir est passé; & l'on court après d'autres nouveautés, pour empêcher le pous de la vie de s'arrêter.

Voilà une vérité sérieuse, ma chère, j'espère que vous m'en louerez. Vous êtes fort chiche de vos loüanges pour la pauvre moi; & cependant j'aimerois mieux une bonne parole de vous, que de quelque autre femme qu'il y ait au monde; ou de quelque homme, j'allois dire, mais il auroit fallu alors que j'oubliasse mon frère. Par raport à Lord G. si je l'accoutumois à me trouver obligeante, je détruirois mes propres avantages; ce ne seroit plus une nouveauté, & il courroit après quelque nouvelle follie.... Cela est très-vrai, Harriet.

Mais nous avons eu une bouillerie sérieuse, & cela dure encore: elle commença vendredi au soir, en présence de Lord & Lady L. & d'Emilie. J'étois fort en colère contre lui, de ce qu'il l'entamoit devant eux. Cet homme n'a point de discrétion, ma chère, point du tout. Et qu'étoit-ce, je vous prie? Quoi, nous n'avions pas paru à la Cour, vraiment!

L'insolente chose, je trouve, que cette présentation! Un compliment fait aux beaux habits, & aux bijoux, aux dépens de la modestie. Lord G. allégua la décence.... La décence contre la modestie, ma chère!... Mais si par la décence on entend la mode, j'ai trouvé dans cent exemples que la décence met la modestie à la porte. Et comme mon frère, qui auroit fait notre principal honneur dans cette occasion, est parti, & que nous sommes déjà une vieille nouveauté,

 pour

pour ainsi dire, (vous savez que nos belles choses n'ont pas été prêtes avant le départ de mon frère) Je m'y opposai fortement.

„ J'étois la seule femme de condition en An-
„ gleterre qui voulût s'opposer à cela."

Je dis à Milord, que c'étoit une satyre contre mon sexe: mais Lord & Lady L., à qui, je crois, Lady Gertrude avoit parlé, furent de son parti, (vous me gâterez tout-à-fait ce mari, entre vous autres)... puisqu'ils étoient trois contre un, il auroit paru lâche de ceder, vous comprenez. Je fus brave; mais la chose aïant été proposée pour dimanche, comme cela faisoit un petit délai, on ne douta pas que je ne cedasse. Ainsi la nuit se passa, en priant, en esperant, en murmurant un peu. Les sollicitations furent renouvellées le matin; mais, non!...
„ J'avois honte de lui," dit-il. Je lui demandai
„ s'il le croyoit réellement?... Il le croiroit si
„ je refusois"... A Dieu ne plaise, Milord, que moi qui combats pour la liberté d'agir, je vous ôte la liberté de penser! Un petit avis, seulement, mon honnête ami, lui dis-je; n'imaginez pas toujours le pis contre vous: encore un autre; quand vous avez envie de gagner un point avec moi, ne portez pas la cause devant aucun autre; car ce seroit douter, ou de ma soumission, ou de votre raison.

Vrai comme vous êtes en vie, Harriet, l'homme fit une objection contre ce que je l'apellois *mon honnête ami*; comme si, ainsi que je le lui dis, l'un ou l'autre de ces mots étoit incompatible avec la *qualité*. Ainsi encore une fois, il a été fâché, comme un enfant, de ce que je

l'ap-

l'apellois *l'homme*; distinction bien plus grande, je pense, que si je l'avois apellé un Roi, ou un Prince. L'HOMME!... L'étrange créature, s'opposer à une distinction qui emporte qu'il est l'homme des hommes! . . . Vous voyez quel ombrageux personnage j'ai été forcée d'apeller *mon* Seigneur. Mais *Seigneur* & *Maître* ne vont pas toujours ensemble, quoique trop souvent pour le bonheur de quantité de bonnes ames de notre sexe.

Enfin le débat sembloit suspendu, par ce que je lui dis que si je devois être présentée à la Cour, je ne voulois avoir ni le Comte ni Lady Gertrude avec nous; précisement ceux qui souhaitoient le plus d'y être; mais vous comprenez bien que je ne pouvois pas penser à cela alors ... Je ne voudrois pas qu'on me crût *bien* méchante; seulement un peu capricieuse, ou quelque chose comme cela. Et je trouvai une excellente raison pour les exclure ... „ Leur consentement à ce qui s'est passé, est-il donc douteux, Milord, puisque vous croyez qu'il est besoin qu'ils paroissent pour nous justifier?"

Vous sentez qu'il ne pouvoit rien repliquer à cela; & je ne pardonnerois jamais à un mari, comme je le lui ai dit dans une autre occasion, qui prétendroit disputer quand il n'a rien à dire.

Alors, (car les enfans veulent toujours avoir quelque chose) il voulut que je sortisse avec lui . . . J'ai oublié où il vouloit aller . . . Mais dans quelque endroit où il supposoit (le pauvre homme!) que je serois bien aise d'aller. Je luis répondis, que, si j'osois le dire, il vouloit passer pour un mari à la mode, & du bon ton,

& qu'il se feroit une mauvaise reputation, s'il ne pouvoit jamais se remuër sans sa femme. Il ne put point non plus répondre à cela, comme vous comprenez.

Eh bien, cela se passe : on marmotte, on grommele, le tonnerre gronde dans l'éloignement; un peu d'impatience, cependant, présageant que l'orage s'aprochoit. Toutefois ce n'étoit encore que; „ Je vous prie, ma chère," ... „faites moi le plaisir;" &, „ Je vous „ prie, Milord, excusez moi;" jusqu'à ce matin qu'il a eu l'assurance d'être honnêtement décisif, disant que le Seigneur qui devoit nous présenter étoit averti.

Une femme seroit bien heureuse, vraiment, si elle n'avoit pas la liberté de s'habiller comme il lui plait. Si j'avois à choisir, je vous assure, ma chère, que ce ne seroit pas un homme qui par son goût pour les tignes, & les papillons, les coquilles, la porcelaine, & autres niaiseries, m'avertiroit qu'il prétendroit habiller sa poupée, & ensuite admirer sa propre fantaisie, peut-être plus que la personne. Je crois, ma Harriet, que je vous ferai peur du mariage. Mais je continuerai mon recit, malgré cela.

Quand l'insolent vit que je ne m'habillois pas à sa fantaisie, il prit un visage rechigné, allongé comme la moitié de mon bras; mais il se taisoit. Bientôt après Lady L. envoya demander si son mari & elle nous accompagneroient à la Cour; & aïant fait répondre que je serois charmée de les avoir à dîner, il entra dans une violente colère, vrai comme vous êtes en vie, & s'habillant en grande hâte, il quitta la maison, sans

sans dire, s'il vous plait, avec votre permission, ou s'il reviendroit dîner, ou non. Fort jolies façons de faire, Harriet!

Lord & Lady L. vinrent dîner cependant. Je les trouvai bien obligeans, & jusqu'à ce qu'ils ouvrissent la bouche, j'avois dessein de les remercier : mais alors ce fut la sœur *ainée* de la tête au pied, & un insolent beau-frère, je vous assure. Sur ma parole, Harriet, ils prirent beaucoup sur eux.

Lady L. me dit que je pourrois être la plus heureuse créature du monde, si ... Elle eut la bonté de s'arrêter.

Dites, *une* des plus heureuses, Lady L.! Peut-on être plus heureuse que vous?

Mais, dit-elle, je ne la serois pas non plus, & ne mériterois pas de l'être, *si* ... Encore une bonté de sa part, de s'arrêter à *si*

Nous ne pouvons pas être tous du même sentiment, repliquai-je. Je serai plus sage avec le tems.

Où est allé le pauvre Lord G.?

Le *pauvre* Lord G. est allé chercher fortune, je crois.

Qu'est-ce que vous voulez dire?

Je leur racontai les airs qu'il s'étoit donné, & qu'il étoit sorti sans congé, & sans dire quand il reviendroit.

Il s'y prenoit comme il faut, absolument comme il faut, dit Lord L.

Je le croyois aussi, lui dis-je, Lord G. étoit une fort bonne pâte d'homme, & ne devoit pas souffrir tout ce qu'il avoit souffert de moi; cependant je les trouverois fort obligeans, s'ils ne lui redisoient pas ce que j'avois avoué.

Le Comte leva une main, la Comtesse deux. Ils ne seroient pas venus dîner avec moi, dirent-ils, après la réponse que je leur avois fait faire, s'ils n'avoient craint qu'il n'y eût quelque chose entre nous.

Il ne faut pas que les médiateurs soient tout d'un côté, leur dis-je; & puisqu'ils avoient eu la bonté de me blâmer si librement, j'esperois qu'ils en useroient aussi librement avec lui, quand ils le verroient.

Ce fut alors; Pour l'amour de Dieu, Charlotte; & laissez moi vous conjurer, Lady G., & permettez moi aussi de vous supplier, Madame, dit Emilie, avec la larme à l'œil.

Vous êtes tous deux bien bons: vous êtes une bonne petite, Emilie. J'ai le cœur trop badin. Cela me donnera quelques peines, & quelques plaisirs; mais si je ne tirois plus de plaisir que de peine de mon badinage, je ne serois pas si sotte.

Milord ne venant point, & le dîner étant prêt, j'ordonnai qu'on servît... Ne voulez-vous pas attendre un peu plus longtems Lord G.?... Non, j'espère qu'il est bien. Il est son maître, aussi bien que le mien (Je soupirai, je crois), & sans doute il a un souverain plaisir à suivre son goût.

Ils étoient furieux. Je les priai de nous laisser manger notre dîner tranquillement. J'espérois que Milord reviendroit au logis avec une faim canine, & Nelthorpe lui prépareroit un souper qu'il aimoit.

Quand nous eumes dîné, & que nous fumes passé dans la chambre voisine, je fus encore ser-

mo-

monée par mes maîtres d'école: Emilie même étoit impertinente. Mais j'écoutai tout. Cependant dans mon cœur, j'étois outrée de la mutinerie de Lord G.

Enfin, il vint l'*honnête* homme. Il ne lit pas ceci, ainsi il ne peut point faire d'objection, comme j'espère que vous n'en ferez point contre le mot d'*honnête*.

Un air si magistral, si roide, si solemnel! ... sur ma parole! ... si ce n'avoit pas été dimanche, je serois allée tout de suite à mon clavecin. Il salua fort obligeamment Lord & Lady L. & Emilie; il me fit à moi un signe de tête ... Je le lui rendis, mais cependant, en riant comme une bonne folle que je suis. Il marcha tout doucement vers la cheminée, tourna le dos contre elle, tenant la bouche étroitement fermée, levant la tête, avec un visage en feu, & semblant se disposer à chanter sa victoire, qu'il n'avoit cependant pas gagnée; ... Une main dans son sein, l'autre sous le pan de sa veste, & dans une posture plus intrépide que son cœur... Cependant mon cœur étoit si vuide de malice, que je trouvois un air fort doux dans son attitude, & si nous n'avions pas été mari & femme, je l'aurois trouvé fort agréable.

Nous comptions de vous trouver au logis, Milord, dit Lord L., sans quoi nous ne serions pas venus dîner ici.

Si Lord G. est aussi poli comme mari, qu'il l'est d'ailleurs, lui dis-je, il ne vous remerciera pas, Milord, du compliment que vous faites à sa femme.

Lord G. étoit bouffi de colère: il se redres-

 soit;

soir; son teint, qui étoit déjà enflammé, devint encore plus rouge.

Pauvre homme! pensai-je ... Mais pourquoi aurois-je pitié des gens obstinés? Cependant je ne pus m'empêcher de montrer ma docilité ... Avez-vous dîné, Milord? lui dis-je, avec un doux sourire, & fort civilement.

Il alla vers la fenêtre, sans me répondre un seul mot.

Je vous prie, Lady L. ayez la bonté de demander à Lord G. s'il a dîné? ... N'étoit-ce pas montrer bien de la condescendance, après de tels procedés?

Lady L. le lui demanda, & d'une voix aussi douce que si elle eût fait cette question à son mari. Lady L. est une bonne ame, Harriet; on voit bien qu'elle est ma sœur.

Non, Madame, dit-il à Lady L. en se détournant fort rudement de moi, & pas fort civilement d'elle. Ah, pensai-je, ces hommes! Plus on les caresse! ... Ces misérables faire les fiers à cause de la debonnaireté d'une femme ... Cependant je ne pus m'empêcher de faire voir la mienne ... La nature, Harriet! Qui peut resister à sa constitution?

Quels airs roides sont-ce là! lui dis-je, en m'aprochant de lui ... Je vous assure, Milord, que je ne prendrai pas cela bien: je mis ma main sur son bras.

J'en fus bien recompensée. Le croirez-vous, cet homme se débarassa de cette main complaisante, en levant le coude d'un air de dédain. Réellement il fit cela!

Certes, alors! ... Je le laissai, & retournai à

ma

ma place. J'étois bien fâchée que ce fût dimanche : j'avois grand besoin d'un peu d'harmonie.

Lord & Lady L.. me tancèrent tous deux par leurs regards ; & Lady L. prenant ma main, vouloit me mener vers lui. Je fis peu de résistance ; cependant, l'auriez-vous cru ? Milord sortit agilement de la chambre, comme pour éviter d'être attendri par ma soumission.

Je repris ma place.

Je vous conjure, Charlotte, dit Lady L. d'aller vers Milord, vous en avez mal usé avec lui.

Quand je le croirai, je suivrai votre avis, Lady L.

Et ne le croyez-vous pas, Lady G. ? dit Lord L.

Quoi ! pour suivre mon goût dans la manière de m'habiller aujourd'hui ? ... *Quoi* ! pour avoir eu la complaisance ... Dans ce moment entra mon déterminé Seigneur.... N'ai-je pas, continuai-je, été forcée de dîner sans lui aujourd'hui ? M'a-t-il seulement dit quelles raisons je donnerois de son absence ? ou quand il reviendroit ? ... Et voyez, encore à présent, comment il a l'air en colère.

Il traversa la chambre.... Je continuai ... N'a-t-il pas rejetté ma main, quand je l'ai mise en souriant sur son bras ? A-t-il voulu répondre à la question que je lui ai faite si obligeamment, craignant qu'il n'eût pas dîné, & qu'il ne fût malade faute de nourriture ? N'ai-je pas été obligée de recourir à Lady L. pour avoir la réponse à la question que me dictoit mon *inquiétude*, parce qu'il m'a tourné le dos d'un air méprisant sans rien dire ? ... S'il ne s'en étoit pas allé si brusquement, Dieu sait où, n'aurions-nous pas fait cette comparition qui

lui tient si fort à cœur?... Mais à présent il est en effet trop tard.

Hom, Madame! dit-il, en faisant le pot à deux anses, & s'avançant vers moi d'un air fier. Pour à présent, voici un coup de poing, pensai-je: j'en avois presque peur; mais il sortit encore de la chambre en cabriolant.

Dieu me benisse, m'écriai-je, quelle emportée créature est-ce là!

Lord & Lady L. détournèrent tous deux la tête de moi, avec indignation. Mais l'un le faisant, il n'étoit pas étonnant qu'ils le fissent tous deux. Ils sont si bonnes gens; & je crois qu'ils sont convenus de se soutenir l'un l'autre dans tout ce qu'ils font.

Mais Emilie m'attendrit. Elle étoit dans un coin de la chambre, pleurant: elle vint à moi dans ce moment, & me serrant dans ses bras, chère, chère Lady G., me dit-elle, au nom de Dieu, pensez à ce qu'a dit notre Miss Byron; „ Ne jouez pas de votre propre bonheur". Je ne dis pas de quel côté est la faute, mais, ma chère Dame, aïez de la condescendance. Il sied si bien à une femme d'en avoir. Pardonnez moi, je courrai vers Milord, & je le suplierai...

Elle courut sans attendre une réponse;... & ramenant ce malheureux emporté, en se pendant à son bras... Vous ne devez pas, en vérité être si vif, Milord. Quoi, Milord, vous m'effrayez, en vérité; je n'ai jamais entendu un pareil mot de votre bouche.

Hé, Milord, lui dis-je, vous vous donnez de jolis airs! Ne trouvez-vous pas? Et vous vous servez de jolies expressions! Un enfant en

est

est effrayé! Mais allons, allons, demandez mo pardon de m'avoir laissé *dîner sans vous*.

Cela n'étoit-il pas bien tendre? ... Cependant Lord & Lady L. sortirent. Surement ils firent bien, si ce fut dans l'espérance que ces mots obligeans seroient reçus comme des paroles de reconciliation, & non point, comme je le craignois presque, par mécontentement de moi; car leur bon cœur (bonnes ames!) leur donne quelquefois des fausses craintes. Je mis encore obligeamment ma main sur son bras... Il n'avoit point l'air gracieux encore... Certes, Milord, ne me rejettez pas encore avec dédain... Si vous le faites... Je lui souris alors très-gracieusement... ne poussez pas trop loin vos extravagances, Milord; & je lui pris la main (c'étoit une condescendance, cela, Harriet!). Je vous proteste, Monsieur, que si vous vous donnez encore ces airs-là, vous ne me trouverez pas tant de condescendance... Allons, allons, dites que vous êtes fâché, & je vous pardonnerai.

Fâché! Madame; *fâché!*... Je le suis en effet de vos airs insultans.

Mais cela n'est pas mal dit... Mais ces bras sur les côtés, Milord! n'êtes-vous pas fâché de cet air? Et puis *Hem!* n'êtes-vous pas fâché d'un pareil mot? Et de ces regards encore? Et de quereller pour votre dîné?... Je vous proteste, Milord, que vous faites paroître l'un de nous deux tel qu'un enfant, qui jette sa beurrée de dépit, par quelque miserable caprice.

Ne vous abstiendrez-vous pas pour un moment, Madame!

Je

Je *te* prie, je te prie, (j'aurois tout autant aimé dire, mon *honnête ami*) plus de ces airs-là; & je vous dis que je vous pardonnerai.

Mais, Madame, je ne puis, je ne veux pas...

Chut, chut; plus de ce ton-là, & si haut, comme si nous avions tous deux perdu nos oreilles... Si vous voulez que nous soyions amis, dites le... sur le champ... sinon je m'en vais... je m'en vais dans le moment, lui dis-je, en m'arrachant de lui, pour ainsi dire, résolue de monter dans ma chambre.

Ange, ou Démon, comment vous apellerai-je? dit-il... Cependant, je reçois votre main, puisque vous me l'offrez. Mais pour l'amour de Dieu, Madame, soyons heureux! Il baisa ma main, mais non pas aussi cordialement qu'il l'auroit dû; & Lord & Lady L. rentrèrent avec un air assez peu gracieux.

Je pris ma place à côté de mon cher mari, avec un air empressé, espérant de l'obliger par là... Il m'en fut obligé effectivement, & nous devons nous produire un autre jour, dont on n'est pas encore convenu tout-à-fait.

Ainsi commença, continua & finit, cet intrépide combat. Et qui sait, si avant que le jour soit absolument fixé, nous n'en aurons pas encore une douzaine? Quatre, cinq, six jours, c'est selon, sont un long espace pour que des gens qui sont si souvent ensemble, puissent être toujours d'accord; l'un aimant à jouër, & l'autre n'aimant pas qu'on se jouë de lui. Mais ces poings sur les côtés, & ces *Hom*, Harriet, me tiennent un peu au cœur; & l'homme ne paroit pas non plus tout-à-fait revenu. Il est boudeur,

deur, & sombre, & ne jase pas comme il faisoit auparavant, quand nous avions fait la paix.

Mais je lui chanterai une chanson demain : je ferai plaisir à cet honnête homme, si je puis. Mais réellement, il ne devroit pas avoir une femme d'une humeur aussi douce que

Votre
CHARLOTTE G.

LETTRE XXXVIII.

Lady G. *à Miss* BYRON.

Lundi, 8. *Mai*.

Nous avons eu, Milord & moi, encore un petit .... réfroidissement, l'apellerai-je ? Cela n'est pas venu jusqu'à une brouillerie. Les gens mariés auroient bien à faire, s'ils vouloient importuner leurs amis du recit de toutes leurs mesintelligences. Parlons un peu des autres à présent. Ne barbouillons pas toujours du papier sur notre sujet.

Nous venons d'apprendre que notre cousin Everard a ajouté une autre folle au nombre des foibles créatures qui deshonorent notre sexe : le miserable ! Quelqu'un de qui il ne vouloit pas être connu, l'a vu avec elle, dans une promenade, en habit d'Officier de mer, & se cachant comme un voleur dans les allées les plus retirées. Quand il sera las de la pauvre malheureuse, il voudra se racommoder avec nous, par des pro-
messes

messes de repentir & d'amendement, comme il l'a fait déjà deux ou trois fois. Les débauchés sont non seulement odieux, mais ce sont encore de méprisables créatures. Vous en serez d'autant plus convaincue, quand je vous aurai assuré sur la parole de gens qui le savent, que ce sot, notre cousin, est regardé parmi ses confrères libertins, & petits maîtres, comme un homme de la première considération!

On l'a vu aussi dans un habillement plus brillant, à une certaine table de jeu, près de Covent-Garden, où il ne se contentoit pas d'être spectateur oisif. Le Colonel Winwood, de qui nous tenons nos informations, a branlé la tête, sans faire d'autre réponse à quelques-unes de nos questions. Puisse-t-il souffrir, dis-je... le grand misérable!

Les préparatifs se font, tout si vite, à Windsor. Nous sommes tous invités. Dieu veuille que Miss Mansfield soit aussi heureuse étant Lady W. que nous concluons tous qu'elle la sera. Mais je n'ai jamais aimé les mariages entre de jeunes filles sages, & de vieux débauchés usés. Celles qui se laissent prendre par des colifichets, & par des titres, hazardent beaucoup. Pauvres créatures!... Mais quand c'est la convenance qui est le motif, quoique des filles étourdies en puissent penser, ce même motif continuera à les soutenir, au-lieu qu'un amour satisfait s'évapore bientôt.

Beauchamp, qui connoit les Mansfields, est chargé par mon frère du soin de leurs procès pendant son absence. Il espère, dit-il, d'en rendre bon compte. L'indigne Intendant de

l'on-

l'oncle Calvert, qui vivoit fur le pied de mari avec la femme qu'il avoit fait prendre à fon maître furanné dans un accès de délire, a fait des ouvertures d'accomodement, porté à cela par la mort de celui des enfans qui eft né du vivant de Mr. Calvert, & par la fanté incertaine de l'enfant pofthume. On a obtenu la révifion du procès avec les Keelings, & l'on attend beaucoup de cette révifion en faveur des Mansfields, à caufe de quelques nouvelles lumières qu'on a acquifes fur cette affaire. Les Keelings paroiffent effrayés, & fe font addreffés à fir John Lambton, un voifin desintéreffé, pour fervir de médiateur. Les Mansfields feront dans fi peu de tems nos parens, que je n'ai pas befoin d'excufes fur ce que je vous entretiens de leurs affaires.

Surement vous me grondez de ma bizarre conduite envers Lord G. Je le favois bien. Mais ne blâmez pas mon cœur; ma tête feule à tort.

* *

Encore quelques nouvelles informations fur ce miferable bélitre d'Everard. Je fouhaitois qu'il fouffrît de fa fottife; mais je ne fouhaitois pas que ce fût autant qu'il paroit fouffrir. Des filoux l'ont rongé jusqu'aux os: il fe defefpère, & fe maudit lui-même. Sa créature, au-lieu d'être, comme il s'y attendoit, une innocente campagnarde, s'eft trouvée une maîtreffe achevée dans tous les manéges de celles de fa forte, & agiffant par les infpirations fécrettes d'un homme de qualité, qui voulant fe débaraffer d'elle, la foutient dans la pourfuite qu'elle a commen-

céa

cée contre le pauvre Diable, pour l'exécution de leur traité. Il a été très-mortifié en apprenant que mon frère est dehors. Il veut implorer sa compassion & son secours. Le malheureux! Il se vantoit à nous, quand nous attendions le retour de notre frère, qu'il l'entraineroit dans les plaisirs de la ville ; & à présent il a besoin du secours de son cousin contre les pratiques de ces misérables avec qui il vouloit le lier.

Il paroit que plusieurs filoux l'avoient guetté depuis longtems comme un homme de fortune; mais le voyant refugié sous les ailes de mon frère, ils avoient quitté, pour un tems, leurs desseins contre lui, jusqu'à ce qu'il se jettât de lui-même dans leurs filets.

Le vaurien a été souvent libéral de promesses de mariage à de jeunes créatures plus innocentes que celle-ci; & il trouve fort mauvais qu'on le poursuive pour un crime qu'il a si souvent commis impunément. Pouvez-vous avoir pitié de lui? Je vous assure que je ne le puis. Un homme capable de trahir & de perdre une innocente fille qui l'aime, doit être abhorré par les hommes mêmes. Se feroit-il un scrupule de les trahir & de les perdre, s'il n'avoit peur des loix?... Cependant il y a des femmes qui peuvent pardonner à ces misérables, & les fréquenter...

Ma tante Eléonor est arrivée : une bonne grosse réjouïe: elle a choisi son apartement. Actuellement nous sommes prodigieusement civiles l'une avec l'autre; mais déjà je soupçonne qu'elle aime plus Lord G. que je ne le voudrois. Peut-être que si l'on fait une ligue contre votre pauvre Charlotte, elle y entrera.

Croi-

Croirez-vous perdre votre tems en lisant encore quelques détails sur les gens qui derniérement ont été attrapés entre S. Denys & Paris?

Sir Hargrave Pollexfen garde encore la chambre. On ne le croit pas hors de danger à cause d'une blessure intérieure, qui souvent lui fait rendre beaucoup de sang. Il est miserablement abbatu, & quand il reprend un peu de forces, son impatience fait craindre à ses amis pour sa tête. Mais en a-t-il assez pour donner des craintes de cette nature? Nous joignons souvent les termes de sot & de fou; mais je crois que des sots deviennent rarement fous.

Merceda est dans un état encore plus dangereux: outre ses meurtrissures, & une fracture au crane, il doit avoir une blessure à la cuisse qui dans le délire où l'avoit mis la fracture, n'a pas été bien pansée, & qui sans sa vaillante resistance contre le couteau, lui auroit fait un plus grand mal. On desespère de son rétablissement; & le pauvre malheureux fait sans cesse des vœux de pénitence, & de réformation, si on peut lui sauver la vie.

Bagenhall est celui qui avoit séduit, par des promesses de mariage, la fille d'un manufacturier d'Abbeville, & qui s'étoit enfui pour cela. Il fut attrapé à Douai par ceux qui le poursuivoient. Le Père irrité & les parens de la jeune fille ne voulurent s'appaiser que par l'accomplissement de sa promesse; ce qu'il a fait après une resistance infinie, déterminé sur-tout par les menaces du frère qui passe pour un homme de cœur & résolu; & qui fit un jour toucher au doigt à ce miserable une preuve qui l'effraya beaucoup.

coup. Bagenhall est à présent à Abbeville, vivant comme il peut avec sa nouvelle femme, maudissant sans doute en sécret son malheureux destin. Il est obligé de paroitre amoureux d'elle devant le Père & le frère, le premier étant aussi un homme verd, un gascon, qui se vante sans cesse de sa famille, se glorifiant d'un *de* qu'il a mis lui-même à son nom, & jaloux de l'indignité qu'on lui a fait: le brave frère est résolu d'accompagner Bagenhall en Angleterre, pour assurer à sa sœur de bons traitemens, & la voir reconnuë & visitée par tous les parens de Bagenhall. En voilà assez sur ces jolies gens.

Que Beauchamp est different. Mais c'est lui faire injure que de penser à lui en même tems qu'à ces miserables. Il a certainement des vuës sur Emilie, mais il se conduit envers elle avec beaucoup de prudence. Cependant tout le monde, excepté elle, voit ses attentions. Elle n'a que son tuteur dans la tête, & d'autant plus qu'elle croit réellement qu'il est glorieux de l'aimer à cause de sa bonté. Tout le monde, dit-elle, a la même admiration qu'elle pour lui.

Madame Reeves ma chargé de vous apprendre que Miss Cléments, se trouvant par la mort de sa Mère & de sa tante, en possession d'une fortune honnête, est recherchée par un Cavalier d'York aisé lui-même, & qu'elle se prépare à aller demeurer là; mais qu'elle se propose de vous écrire avant que de partir, & de vous demander la faveur de lui écrire de tems en tems.

Je trouve que Miss Cléments est une bonne pâte de fille: mais je m'imaginois qu'elle étoit tout-à-fait dans le goût de celles qui n'ont pas

be-

besoin de faire des vœux de vivre & de mourir tante Eléonor, ou Lady Gertrude, toutes trois de si bonnes ames! chastes, pieuses, franches. C'est une charmante situation quand une femme est arrivée à un certain point de perfection, où elle ne donne, & ne reçoit plus de tentation. Bonnes innocentes! Que j'ai de vénération pour elle, si ce n'est de l'amour! Elles seroient bien choquées, si je disois de la *pitié*... Je pense seulement à mes deux bonnes tantes, en écrivant ceci. Miss Cléments, comme vous savez, est une jeune fille, & je la considère beaucoup. On ne voudroit pas plaisanter sur les desagrémens de la figure, & sur la simplicité des traits. Mais ne pensez-vous pas qu'elle est une de celles qui dans vingt ans d'ici pourroient se vanter de leur beauté du tems jadis.

Quel babil! Je crois que je devrois avoir honte de moi.

„ Cela est très-vrai, Charlotte."

Oui, Harriet, eh bien j'ai fini... Adieu!... Lord G. fera le sot encore, je crois; mais je suis préparée. Je voudrois qu'il eût la moitié autant de patience que moi.

„ Tenez-vous tranquille, Lord G.! quel sot êtes-vous!..." Cet homme, ma chère, sous prétexte d'amitié, vient de me planter son né dans l'œil. Sa tendresse n'est pas suportable; elle est pire que l'insolence. Comme mon œil pleure... Je puis l'assurer... mais je le dirai à lui, & non pas à vous... Adieu, encore une fois.

CHARLOTTE G.

LET-

LETTRE XXXIX.

Mr. LOWTHER à JOHN ARNOLD, *Ecuyer, son beau-frère.*

Bologne, 16. *Mai.* N. S.

Je vous donnerai à présent, mon cher frère, un recit circonstancié de notre voyage court, mais fait en volant. Le 1. Mai, nous quittâmes de grand matin Paris, & nous arrivâmes à Lyon le 5. au soir.

Ne nous y étant reposé que quelques heures, nous partimes pour Pont Beauvoisin, où nous arrivâmes le lendemain. Nous dîmes là adieu à la France, & nous nous trouvâmes dans la Savoie, également connuë par sa pauvreté, & par ses montagnes. C'étoit en effet un changement de scène total. Nous avions laissé derrière nous le printems, qui animoit par sa verdure les arbres, & les haies sur notre route; les prairies étoient déjà émaillées de fleurs. Les habitans livrés à la gaieté, étoient occupés à arranger leurs limites, à élaguer leurs arbres, tailler leurs vignes, labourer leurs champs. Mais quand nous entrâmes en Savoie, la nature présentoit une face bien differente; & je dois avouër que je souffrois beaucoup du changement. Nous commençames à voir les montagnes de plus près, couvertes de glace & de neige, malgré la saison avancée; le froid hyver conservant encore son domaine. Quand nous arrivâmes à S. Jean de Mau-

Maurienne le 26. la neige sembloit nous vouloir disputer le passage; des vents furieux nous souffloient directement en face.

Accablé par les fatigues que j'avois essuyées, par le froid hors de saison, & dans un des plus tristes païs qui soit sous le ciel, couvert encore de neiges, & désigné par des ouragans continuels, je me trouvai mal. Sir Charles s'intéressa beaucoup à mon indisposition augmentée encore par un grand abbatement d'esprit. Il me servit en personne, & jamais homme n'eut un ami plus obligeant & plus tendre. Nous nous arrêtames là deux jours, au bout desquels, ma maladie venant principalement de fatigue, je fus en état de partir. A deux heures du matin, le 9. nous nous remimes en route, par une nuit épaisse, & un froid affreux, quoique les vents fussent un peu appaisés, & atteignant le pied du Mont Cénis au point du jour, nous arrivâmes à Lanebourg, un pauvre petit village, si environné de hautes montagnes, qu'à peine est-il vu du soleil pendant trois mois en toute l'année. Tous les objets qui se présentent là, sont excessivement misérables. Les gens y ont généralement un teint olivâtre, & des goitres si monstrueux, sur-tout les femmes, que cela les défigure entiérement.

C'est l'usage de démonter là les chaises, pour les passer par dessus la montagne sur le dos des mulets, & de les remonter de l'autre côté; mais sir Charles aima mieux ne point perdre de tems; & laissant la chaise au soin de l'aubergiste, il gagna le plutôt possible le haut de la montagne. Voici comment nous fumes transportés: une

for-

forte de civière, fur laquelle étoit placée une chaife à bras, dans laquelle le voyageur s'affied, étoit notre voiture. Un homme devant, un autre derrière portant cette machine ouverte, avec tant de légéreté, qu'ils font toujours courant & fautant comme des bouquetins, de rocher en rocher, pendant quatre miles que dure cette montée. Si un voyageur n'étoit pas affuré d'avance que ces montagnards ont des pieds les plus furs qu'il y ait au monde, il feroit dans les apréhenfions continuelles d'être renverfé. Moi qui n'avois jamais fait ce voyage, je dois avouër que je n'étois pas fi exempt de crainte dans cette occafion, que fir Charles, quoiqu'il m'eût décrit fort exactement toute chofe. Quoique le ciel fût clair quand nous paffames cette montagne, cependant un vent froid foufloit quantité de neige glacée contre notre vifage; enforte que c'étoit précifement comme fi pendant tout le tems que nous montames, des gens euffent été occupés à nous piquer avec les éguilles les plus aigues. Auffi appellent-ils *Tormenta* le vent qui pouffe cette neige piquante.

Une avanture qui par tout ailleurs auroit paru rifible, me fit craindre qu'elle ne devint fatale à un de nos porteurs. J'avois abattu mon chapeau pour me garantir les yeux de ce déluge de neige glacée, & un coup de vent le fit rouler en bas des précipices. Je le tins pour perdu; & je m'occupois à attacher un mouchoir par deffus la cape de laine dont ces gens vous pourvoient, quand un des porteurs, (car ils font toujours fix pour chaque chaife afin de fe relever) entreprit de ravoir mon chapeau. Je croyois la chofe im-

impossible, & le passage pratiquable seulement à des oiseaux. Cependant je lui promis un écu de recompense, s'il le faisoit. Les sauts du plus habile danseur de corde ne sont pas comparables à ceux de ce hardi compère. Je le vis quelquefois sautant de rocher en rocher, d'autrefois roulant le long d'une pente couverte de neige, droite comme une quille, courant, s'élançant, en un mot il descendit comme un éclair au bord d'un torrent, où il trouva le chapeau. Il revint presque aussi vite, & nous parut aussi peu fatigué, que s'il ne nous avoit pas quitté.

Nous arrivames au sommet deux heures après être partis de Lanebourg; le soleil étant déjà à quelque distance au dessus de l'horizon. Là, d'une cabane, moitié enterrée dans la neige, sortirent quelques montagnards, avec deux pauvres traineaux, tirés par des mulets, pour nous passer à travers la Plaine du mont Cenis, qui a environ quatre miles de ce païs, jusqu'à la descente du côté de l'Italie. Les traineaux n'étoient pas fort differens des civières que nous avions quitté : seulement les bois du brancard sont plats, & un peu recourbés par le bout, pour qu'ils ne s'attachent pas si fort dans la neige. Aux deux bouts de devant des brancards sont fichés deux bâtons, d'environ deux pieds & demi de long, pour servir de soutien à l'homme qui guide le mulet, & qui court sur la neige placé entre l'animal & le traineau.

C'étoit un amusement de voir les deux hommes s'efforçant de se devancer l'un l'autre. Encouragés par la générosité de sir Charles, ils nous rendirent au bout de la Plaine en moins de deux

 heu-

heures. L'homme qui marchoit, ou plutôt couroit, entre le traineau & la mule, faisoit un vacarme continuel, halant, & battant avec le poing l'animal têtu, qui sans cela auroit marché fort lentement.

Au bout de cette Plaine nous trouvames une cabane comme celle du côté de Laneboürg. Là ils détachèrent les mules fumantes de sueur, pour les laisser reposer.

Alors commença la plus extraordinaire façon de voyager qu'il soit possible d'imaginer. La descente depuis le sommet jusqu'à un village nommé Novalese, est de quatre miles d'Italie. Quand la neige a rempli les inégalités de la montagne, elle paroit en plusieurs endroits aussi unie & égale qu'un pain de sucre. Ils placent le traineau sur le bord de cette rapide descente. Le guide s'assied entre les jambes du voyageur, qui est assis lui-même sur une chaise à bras: le guide a les jambes placées en dehors de deux bâtons fichés aux extrémités antérieures des brancards, & tenant ces bâtons dans sa main: quand le traineau a gagné la pente, il est emporté par son propre poids avec une vitesse surprenante. Mais comme les grands rochers irréguliers, qui sont sous la neige, forment de place en place des angles qui, si on ne les évitoit, feroient renverser le traineau, le guide qui prévoit le danger, appuyant son pied fortement & adroitement sur la neige au bord du précipice, détourne la machine, par le moyen des bâtons dont j'ai parlé, & parvient ainsi en zig-zag au bas de la montagne. La vitesse est si prodigieuse, que nous expédiames ces quatre miles en moins de

de cinq minutes. Arrivés à Novalese, y aprenant que la neige étoit fort haute sur le chemin de Suse, & étant contens de notre façon de voyager, nous fimes atteler des mulets à nos traineaux, & nous arrivames ainsi aux portes de cette ville, qui est à sept miles du mont Cenis.

Nous vimes en passant, le Fort imprenable de Brunette, dont la plus grande partie est taillée dans le rocher vif, & qui commande cet important passage.

Nous passames toute la nuit à Suse; & aïant acheté une fort bonne chaise de poste, nous allames à Turin, où nous dinames, & de là, sur le soir du 13. Mai, nous gagnames Parme par le chemin d'Alexandrie & de Plaisance, aïant à dessein évité la grande route par Milan pour épargner quelques heures.

Sir Charles me fit remarquer, quand nous fumes sur le sommet du mont Cenis, que si l'hyver n'avoit pas été extraordinairement long & rigoureux, nous aurions eu, au-lieu de cette horrible neige, des fleurs naissant, pour ainsi dire, sous nos pas, de differentes espèces, qu'on trouve rarement ailleurs. Un des plus grands dangers, me dit-il, en passant cette montagne en hyver, vient des balles de neige, chassée par le vent du haut de la montagne, ou détachée par quelque autre accident: cette balle grossissant dans la descente, devient dans un instant si prodigieuse, qu'il n'y a presque aucun moyen d'éviter d'en être entrainé, hommes & bêtes, & d'y être suffoqué. Nous vimes rouler une de ces balles, mais comme elle prit un autre chemin que le nôtre, nous n'en appréhendames aucun danger.

Nous trouvâmes à Parme l'Evêque de Nocera, & le Père Marefcotti qui nous attendoient: ils exprimèrent la joie la plus vive en voyant fir Charles Grandifon, & me reçurent, à fa recommandation, avec une politeffe, qui paroit leur être naturelle.

Je ne répéterai pas ce que j'ai déjà écrit fur cet excellent jeune homme. L'intrépidité, la bravoure, la prudence & la générofité, font des parties vifibles de fon caractère. Il évite le danger avec foin, mais il ne le fait point pâlir. Pour l'humanité, la bienveillance, l'attention pour les autres, même pour fes domeftiques, je n'ai jamais vu fon pareil.

La reception que m'a faite l'illuftre famille à laquelle il m'a préfenté; le cas du malade, qui eft fort trifte; & la defcription de cette ville célèbre, & du beau païs d'alentour, feront le fujet de ma première Lettre.

Affûrez tous mes parens de ma bonne fanté, & des voeux que je fais pour eux, & croyez moi, mon cher Arnold,

Tout à vous, &c.

LETTRE XL.

Sir CHARLES GRANDISON *au Docteur* BARTLET.

Bologne, Mercredi, 21. *Mai.*

Je vous avois dit, mon très-cher, & honoré ami, que je ne pourrois guères vous écri-

écrire avant que d'être arrivé dans cette ville.

Mes fonctions d'exécuteur testamentaire m'ont retenu à Paris un jour de plus que je n'avois compté, mais j'ai mis tout en train comme je le souhaitois.

Monsieur Lowther a écrit à Mr. Arnold, un de ses parens à Londres, les détails de l'affaire extraordinaire dans laquelle nous nous trouvames engagés entre S. Denis, & Paris; & il le pria d'informer mes parens de notre arrivée dans cette capitale.

Nous avons été obligés de nous arrêter deux jours à S. Jean de Maurienne. Nous avions voyagé trop vite pour Mr. Lowther; & je m'attendois, comme cela arriva, à cause du retard extraordinaire de la saison, à trouver le passage du mont Cenis moins agréable qu'il ne l'est ordinairement au commencement de Mai.

L'Evêque m'avoit offert de venir à ma rencontre où je voudrois en deçà des monts: je lui écrivis de Lion, que j'esperois de le trouver à Parme environ le jour que j'eus le bonheur d'arriver au Palais du Comte de Belvedère dans cette ville, où je trouvai qu'il étoit arrivé le soir précedent avec le Père Marescotti. Ils montrèrent, aussi bien que le Comte, beaucoup de joie de me voir; & quand je leur présentai Mr. Lowther, en donnant à son habileté les louanges qu'elle mérite, & que je leur fis voir les consultations que j'aportois de Médecins distingués de mon païs, sur le cas de Mademoiselle Clémentine, ils invoquèrent les bénédictions du ciel sur nous deux, & ne souffrirent pas que je les interrompisse par mes questions empressées sur

la santé des deux plus chères personnes de leur famille... Mal, très-mal! dit l'Evêque. Mais prenez quelques rafraichissemens, avant que nous venions aux détails.

Sur mes questions répétées, Jeronymo, le pauvre Jeronymo, dit l'Evêque, il vit, c'est tout ce qu'on en peut dire... Votre vuë sera un restaurant pour lui. Clémentine est en route pour venir de Naples à Bologne. Vous avez souhaité de la trouver chez nous, & non pas à Naples: elle est foible; elle est obligée de voyager lentement. Elle restera à Urbino deux ou trois jours. Chère créature! Que n'a-t-elle pas souffert par la cruauté de sa cousine Laurana, aussi bien que par sa maladie! Le Général lui a montré, & lui montre toujours beaucoup d'indulgence. Il a épousé une femme d'un grand merite, de qualité, & riche. Il a enfin consenti que nous fissions cette dernière épreuve; ma Mère, & depuis peu mon Père, aussi bien que moi, l'aïant fort à cœur. Sa femme n'a pas voulu qu'on lui refusât d'accompagner ma sœur, & mon frère, qui ne peut suporter son absence, fait le voyage avec elles. J'aurois souhaité qu'il restât à Naples. J'espère, cependant, qu'il sera aussi disposé que vous nous trouverez tous, à reconnoitre la faveur de cette visite, & de la fatigue & de la peine que vous vous êtes donné pour nous.

Pour la santé de corps de ma sœur, elle est fort empirée. Nous sommes presque sans esperance du côté de son esprit. Elle ne parle point; elle ne répond à aucune question. Camille est avec elle. Elle paroit ne se soucier que d'elle.

On

On lui a dit que le Général est marié; sa femme la caresse beaucoup; mais elle ne le remarque pas. Nous espérons qu'à son retour à Bologne, ma Mère pourra attirer son attention. Elle n'a jamais été si mal qu'elle oubliât son devoir envers Dieu, ou envers ses Père & Mère. Quelquefois Camille s'imagine qu'elle donne quelque attention à votre nom; mais alors elle tressaille comme d'effroi, regarde autour d'elle d'un air de terreur, & met son doigt sur sa bouche, comme si elle craignoit qu'on ne dît à sa cruelle cousine Laurana qu'elle vous a ouï nommer.

L'Evêque & le Père témoignèrent tous deux du regret de ce qu'on avoit refusé l'entrevuë si desirée. Ils étoient convaincus à présent, dirent-ils, que si on l'avoit accordée, & qu'on eût laissé Clémentine aux tendres soins de Mr. Beaumont, on en auroit pu espérer une heureuse issuë: mais à présent, dit l'Evêque; ... il soupira, & se tut.

J'envoyai Saunders le lendemain matin, pour retenir un logement convenable à Bologne, pour Mr. Lowther, & pour moi.

L'après midi, nous partimes pour cette ville. Le Comte de Belvedère trouva l'occasion de m'aprendre que sa passion pour Clémentine n'étoit point rallentie, & qu'il avoit fait depuis peu des ouvertures pour l'épouser malgré sa maladie; aïant ouï dire à des personnes capables, que la maladie n'étant point héréditaire, mais étant simplement un dérangement accidentel, elle pourroit se guérir avec le tems. Il nous acompagna environ jusqu'à moitié chemin; & en nous sé-

parant, souvenez-vous, me dit-il tout bas, Chevalier, que Clémentine est l'ame de mon esperance: je ne puis renoncer à cette esperance. Je n'aurai jamais d'autre Epouse.

Je l'écoutai en silence: j'admirois la force de son attachement: j'avois compassion de lui. Il me dit qu'il m'en diroit davantage à Bologne.

Nous y arrivâmes le 15. Saunders m'avoit retenu mon premier apartement.

Notre conversation dans la route roula particuliérement sur le cas du Seigneur Jeronymo. L'Evêque & le Père étoient extrêmement charmés de l'habileté, fondée sur la pratique, qui paroissoit dans tout ce que Mr. Lowther disoit sur ce sujet; & l'Evêque déclara, que quel que fût l'événement, son voyage en Italie seroit l'affaire la plus lucrative qu'il eût jamais entreprise. Mr. Lowther repliqua que, comme il n'étoit ni dans le besoin, ni bassement intéressé, & qu'il avoit sujet d'être pleinement satisfait des avantages que je lui avois assuré, il ne prendroit pas en bonne part qu'on lui offrît quelque autre recompense.

Pensez, mon cher Docteur Bartlet, quelle émotion je dus éprouver en entrant encore une fois dans le Palais Porretta.

Je courus à mon Jeronymo, qui étoit instruit de mon arrivée. Au moment où il m'aperçut, m'est-il donc permis, s'écria-t-il, de voir encore une fois mon ami, mon Grandison? Que j'embrasse le plus chéri des hommes. A présent, à présent, j'ai assez vécu. Il releva sa tête sur son coussin, & me contemploit, son visage brillant de plaisir, en dépit de ses souffrances.

L'Evê-

L'Evêque entra: il n'avoit pu être présent à notre première entrevuë.

Monsieur, lui dit Jeronymo, chargez-vous de faire traiter mon cher ami, par toute notre famille, avec la reconnoissance & le respect que mérite sa bonté. Il me semble que je suis plus à mon aise, & plus heureux dans ce moment, que je ne l'ai été depuis que je ne l'ai vu: il nomma le tems qui s'étoit écoulé dès lors, jusqu'au jour, & à l'heure même du jour.

Le Marquis & la Marquise aïant fait témoigner le plaisir qu'ils auroient de me voir, l'Evêque me conduisit auprès d'eux. Le Marquis me reçut avec bonté; la Marquise comme un fils longtems absent. J'avois toujours été, dit-elle, un quatrième fils à ses yeux; & à présent, qu'elle aprenoit que j'avois amené un Chirurgien expérimenté, & les avis de Médecins distingués dans mon païs, les obligations que j'avois imposé à toute leur famille, quel que pût être le succès, étoient au dessus de toute reconnoissance.

Je demandai la permission de leur présenter Mr. Lowther. Ils le reçurent avec une grande politesse, & lui recommandèrent leur Jeronymo. Une réception si polie gagna entiérement le cœur honnête de Mr. Lowther. Jamais, me dit-il ensuite, il n'avoit vu tant de plaisir & tant de peine sur un même visage, que sur celui de cette Dame; & une mélancolie si profonde, que sur celui du Marquis.

Mr. Lowther est un homme d'esprit, & modeste: je l'ai trouvé plein de piété dans toutes les occasions: il a un cœur également ferme &

ſenſible. Il a le cœur & la main que demande une profeſſion la plus utile, & la plus certaine dans l'art de guérir. Il eſt homme de ſens, & éclairé au delà de ſa profeſſion, & parlant fort bien.

Les deux Chirurgiens qui traitent à préſent Jeronymo, ſont de ce païs. On les fit venir: à la priere de la famille, je leur préſentai Mr. Lowther: après le leur avoir dépeint comme un homme également modeſte, habile, & expérimenté, je leur dis qu'il avoit quitté la pratique, & ne cherchoit plus ni la reputation ni la fortune.

Ils l'informèrent du cas, & de leur méthode dans le traitement. Mr. Lowther aſſiſta le même ſoir au panſement. Jeronymo voulut que j'y fuſſe préſent. Mr. Lowther leur propoſa quelque changement dans leur méthode, mais d'une manière ſi aiſée & ſi douce, comme ne doutant pas que ce ne fût leur deſſein quand l'état des plaies admettroit ce traitement, qu'ils ſe rangèrent d'abord à ſon avis. Il s'étoit amaſſé beaucoup de matière, par les mauvaiſes méthodes qu'on avoit ſuivies; & il propoſa, ſi le patient étoit aſſez fort pour le ſoutenir, de faire une ouverture au deſſous de la principale plaie pour faire écouler la matière. Il les engagea auſſi à renoncer aux grandes tentes, dont ils ſe ſervoient, à la grande douleur du patient, pour étendre les plaies, ſous prétexte de les tenir ouvertes, & de faciliter l'écoulement des matières.

Que je vous donne à préſent, mon cher ami, une courte hiſtoire du cas de mon Jeronymo, & des circonſtances qui l'ont accompagné, par où vous jugerez des difficultés, & pourquoi un

ſi

si long tems s'est passé sans que la cure fût achevée, ou que le patient cedât à la commune destinée.

Dans les maux longs, les patiens, ou leurs amis, sont quelquefois trop promts à blâmer leurs Médecins, & à prêter l'oreille à de nouveaux venus. Dans ce malheureux cas, on avoit changé plusieurs fois de Chirurgiens. Il paroit que le Seigneur Jeronymo avoit été traité malhabilement par le jeune Chirurgien de Cremone, que l'on prit le premier. Il négligea la plaie la plus dangereuse; & quand il y fit attention, il la traita mal, faute d'expérience. Il fut donc renvoyé avec raison.

L'infortuné avoit d'abord trois plaies: une à la poitrine, qui étoit guérie depuis quelque tems; une autre à l'épaule, qu'aïant fermée trop tôt, à cause de son impatience, on fut obligé de rouvrir: la troisième qui est la plus dangereuse, est à la hanche.

On prit d'abord un Chirurgien de cette ville, & un autre de Padouë. La cure n'avançant pas, on fit venir de Paris un Chirurgien distingué.

Mr. Lowther m'a dit que la méthode de ce François étoit de beaucoup la meilleure; mais qu'il avoit trop entrepris, puisque dès le commencement, il ne pouvoit y avoir aucune espérance, vu la nature de la plaie de la hanche; que le malade pût jamais marcher sans béquilles; & les deux autres Chirurgiens étoient de cet avis: mais le François faisoit si fort l'important qu'il ne voulut, ni s'unir avec les autres, ni leur rendre raison de ce qu'il faisoit, les regardant simplement comme ses aides. Ils ne purent souffrir

longtems ce traitement, & lui cedèrent la place, étant entiérement rebutés.

Que le point d'honneur est cruel, entre des gens de cette profession, dans des cas difficiles & dangereux!

Les Chirurgiens employés à présent, ne furent apellés, quand les deux autres se furent retirés, que par la permission du François, qui se faisant valoir pour avoir travaillé dans l'hôtel des invalides à Paris, les regardoit comme des gens qui n'avoient que la simple théorie, & les traitoit avec aussi peu de cérémonie que les autres, desorte qu'enfin à cause de leurs fréquens differens, il devint nécessaire de quitter, lui ou eux; sa vanité: quand il s'aperçut qu'on mettoit la chose en question, il ne laissa pas à la famille la liberté du choix. Il demanda de se retirer; & on le lui accorda.

Sur ce qu'il dit en partant, au desavantage des deux autres, le Seigneur Jeronymo se défiá de leur habileté; & instruit de cette défiance, dès que je sus que je serois bien venu moi-même, j'engageai Mr. Lowther à m'accompagner.

Toute la crainte de Mr. Lowther, c'est que le Seigneur Jeronymo n'ait languis trop longtems entre les mains de ses differens Chirurgiens, & que sa foiblesse ne lui permette pas de soutenir les procedés nécessaires. Il croit cependant qu'il faut l'assujettir à une étroite diète, & lui refuser le vin, & toute liqueur fermentée, ce qu'on lui avoit accordé jusqu'ici, contre l'avis de ses Chirurgiens, qui avoient eu trop de complaisance pour son goût.

On lui fit hier une opération assez cruelle à l'épau-

l'épaule. Les Chirurgiens Italiens prièrent Mr. Lowther de la faire lui-même: ils louèrent tous deux sa dextérité; & le Seigneur Jeronymo benit la légéreté de sa main.

A la prière de Mr. Lowther, on consulta hier un Médecin, qui conseilla quelques apéritifs doux, autant que les forces du malade pourroient les suporter; & des balsamiques pour adoucir le sang & les humeurs.

Mr. Lowther vient de me dire, que la faute des Chirurgiens qui le traitent à présent, a été le manque, non d'habileté, mais de courage, & trop de complaisance pour leur malade; ce qui, de leur propre aveu, leur a fait négliger plusieurs occasions qui s'étoient présentés d'aider la nature. En un mot, Monsieur, m'a-t-il dit, votre ami connoit trop son mal pour se laisser gouverner, & trop peu pour qu'il puisse diriger ce qu'il y a à faire, sur-tout les symptômes aïant dû changer souvent.

Mr. Lowther ne doute pas, dit-il, qu'il ne convainque bientôt Jeronymo qu'il mérite sa confiance; & alors il l'exigera absolument: par là non seulement il donnera du poids à ses propres efforts pour son soulagement, mais encore il délivrera les deux Chirurgiens des embarras qui leur ont souvent donné de la défiance quand la résolution étoit nécessaire.

En attendant, le Marquis, la Marquise, l'Evêque & le Père Marescotti sont charmés de Mr. Lowther. Ils veulent se flatter, disent-ils, de l'espérance de voir leur Jeronymo rétabli; espérance que Mr. Lowther cependant n'encourage pas, de peur qu'elle ne se trouve trompée. Je-

ronymo avoue lui-même qu'il a beaucoup meilleur courage; & nous savons tous quel pouvoir l'esprit a sur le corps.

Voilà, mon cher ami, une idée générale du cas de Jeronymo, comme me l'a représenté Mr. Lowther.

La famille lui a fait accepter un apartement joignant celui du malade: Jeronymo dit, qu'à présent qu'il a un ami aussi habile auprès de lui, il ira se reposer avec confiance, & le repos est de la plus haute conséquence pour lui.

Quel bonheur pour moi, Docteur Bartlet, si je puis être un humble instrument dans la main de la providence pour la guérison de ce cher frère; & si son rétablissement pouvoit frayer les voies à celui de sa sœur; tous deux s'aimant si tendrement, qu'on est plus disposé à attribuër la maladie de celle-ci au malheur & au danger de son frère, qu'à aucune autre cause! Mais qu'il est de bonne heure encore pour me laisser aller aux éspérances que m'inspirent l'amour & la compassion pour des personnes d'un si grand merite!

Chacun attend à présent avec impatience Mademoiselle Clémentine. Elle est à Urbino, avec le Général & son épouse. L'esprit hautain de ce frère ne peut soutenir l'idée qu'elle me verra, ou que ma visite soit regardée comme si importante pour elle.

La Marquise me l'a fait entendre dans une conversation que je viens d'avoir avec elle; & elle m'a supplié de me modérer, si ses hautes idées de l'honneur du sexe & de sa famille, lui faisoient oublier sa politesse ordinaire.

Je

Je vous donnerai, mon cher ami, les détails de cette converſation.

Elle commença par me dire, que pour elle, qui avoit une fois douté qu'à peine aucun particulier fût digne de ſa chère fille, elle ne penſoit pas qu'elle fût digne de moi, quand même elle recouvreroit la raiſon.

Je ne pouvois pas ne pas deviner le ſens de ce grand compliment. Quelle réponſe y pouvois-je faire qui n'eût paru froide, ou intéreſſée, & comme ſi j'enviſageois une recompenſe, que quelques-uns encore de la famille regardent comme trop conſiderable ? Mais connoiſſant mes motifs, je ne pouvois être mécontent d'une Dame, qui n'étoit pas en liberté d'agir à cet égard comme elle l'auroit ſouhaité.

Je lui dis ſeulement, & c'étoit la vérité, que le malheur de cette illuſtre perſonne me l'avoit rendue plus chère que la plus brillante fortune n'auroit pu le faire.

Je puis, mon bon Chevalier, me dit-elle, vous parler à cœur ouvert. Nous ſommes indécis ſur tout. Nous ne ſavons ni que propoſer, ni qu'accorder. Votre voyage, entrepris à la première propoſition que quelques-uns de nous ſeulement vous en avons faite, la chère créature continuant à être mal ; la poſſeſſion où vous êtes d'un bien conſiderable, vous occupant à faire du bien dans votre païs, (vous pouvez penſer que nous ſaiſiſſons toutes les occaſions de nous informer d'un homme qui a été ſi près de nous apartenir) la plus brillante fortune de l'Italie, Olivia, quoiqu'elle ne ſoit pas une Clémentine, s'offrant à vous, (nous ſavons qu'elle

eſt

est allée en Angleterre, & vous avouez qu'elle y est) que d'obligations ne vous avons-nous pas!... Que pouvons-nous déterminer? Que pouvons-nous souhaiter?

La providence, & vous, Madame, dirigerez toutes mes démarches. Le Marquis & vous, pouvez disposer de moi. La même incertitude, les mêmes malheureuses circonstances subsistant, ne me laissent pas le *pouvoir*, ni par cette raison la *pensée*, de rien déterminer. Le rétablissement de Mademoiselle Clémentine, & de son frère, sans aucune vuë d'intérêt pour moi, fixe à présent tous les souhaits de mon cœur.

Permettez moi de vous demander, dit la Marquise, (c'est pour ma satisfaction particulière) si un événement aussi heureux arrivoit par raport à Clémentine, pourriez-vous, voudriez-vous vous regarder comme lié par vos premières offres?

Quand je fis ces offres, Madame, la situation de votre côté étoit la même qu'à présent: Mademoiselle Clémentine étoit déjà malade: ma fortune à la vérité est beaucoup plus considerable: elle l'est en effet autant que je le souhaite. Je déclarai alors que si vous vouliez me donner Clémentine, sans insister sur un article dur & indispensable, je renoncerois à sa fortune, & m'en fierois à la bonté de mon Père. L'héritage du bien de mes ancêtres me changeroit-il?... Non, Madame: Je n'ai encore jamais fait d'offre, dont je me sois écarté, les circonstances restant les mêmes. Si le Marquis, & vous, & Clémentine, voulez vous relâcher sur l'article de la résidence, je m'en croirois redevable à votre bonté; mais je n'en ferois point une condition.

Je

Je vous ai dit, repliqua-t-elle, que je vous ai fait cette question pour ma satisfaction particulière; & je vous ai dit vrai. Je ne vous tromperai, ni ne vous abuserai jamais. Toutes les fois que je vous parlerai, ce sera comme si, même dans ce qui regarde vos propres intérêts, je parlois à un tiers; & je ne douterai pas que vous n'aïez la générosité de donner vos sentimens comme tel, fût-ce contre vous-même.

Puissé-je, Madame, me conduire d'une façon digne de votre estime!.... Je me regarde moi-même comme lié; vous & les vôtres comme libres.

Quel plaisir, mon cher Docteur, pour le cœur fier de votre ami, que je puisse parler ainsi!.... Si j'avois cherché, en suivant ma propre inclination, à engager le cœur de l'admirable Miss Byron, comme j'aurois pu y travailler avec honneur, si je n'avois pas été si profondément pénétré des maux de cette illustre famille, & du malheureux état de leur Clémentine; j'aurois pu m'engager, & avec moi la plus aimable des femmes, dans des difficultés qui auroient rendu un cœur comme le mien encore plus malheureux qu'il ne l'est.

Aprenez moi, cher Docteur, que Miss Byron est heureuse. Je me réjouïs, quelle que puisse être ma destinée, de ne l'avoir pas embarassée dans les incertitudes de mon sort. La Comtesse de D. est une digne femme; le Comte son fils est un excellent jeune homme: Miss Byron mérite une telle Mère, la Comtesse une telle fille. Que son bonheur m'est cher, qu'il est important au mien! Vous connoissez votre Grandison, mon bon Docteur Bartlet. J'ai osé

lui demander son amitié ; je n'ai osé souhaiter d'avoir une correspondance avec elle. Je me réjouis pour l'amour d'elle, de n'avoir pas osé fier mon cœur à cette proposition. Que de difficultés, mon cher ami, j'ai eu à essuyer!... Dieu soit loué, que je n'ai rien à me reprocher à moi-même à l'égard de ces deux incomparables filles. Je suis persuadé que notre prudence, si nous ne nous jettons pas témérairement dans le danger, si nous voulons nous en servir, & recourir à l'assistance convenable, est généralement proportionnée à nos épreuves.

Je questionnai la Marquise sur Mᵉ. Sforza, & sur sa fille Laurana, & lui demandai si elles étoient à Milan.

Vous avez appris sans doute, me répondit-elle, le cruel traitement que ma pauvre enfant a essuyé de la part de sa cousine. Madame Sforza la soutient en cela. Nous sommes très-mal ensemble par cette raison. Elles sont toutes deux à Milan. Le Général a juré de ne plus les voir, s'il peut l'éviter. L'Évêque, seulement comme Chrétien, peut leur pardonner. Vous savez, Chevalier, pour quelle raison nous ne pouvons consentir que Clémentine prenne le voile.

Je ne me suis pas informé, Madame, des raisons particulières ; mais j'ai toujours ouï dire que c'étoit des raisons de famille, fondées sur les dernières volontés d'un de ses Grand-Pères.

Notre fille, Monsieur, a des droits sur une terre considérable qui joint nos domaines. Elle a été acquise pour elle par ses deux Grand-Pères, qui travailloient à l'envi l'un de l'autre à lui

lui marquer leur amour par des effets solides. L'un d'eux, mon Père, fut amoureux dans sa jeunesse d'une jeune Dame d'un grand merite, & l'on croyoit qu'elle l'aimoit ; mais dans un accès de haute devotion, quand tout étoit reglé entre eux & entre leurs parens, elle se jetta dans un couvent ; & aïant soutenu avec fermété le noviciat, elle prit le voile ; mais elle s'en repentit ensuite, & voulut bien qu'on sût qu'elle étoit malheureuse. Cela inspira à mon Père une prévention contre la vie religieuse, quoiqu'il fût d'ailleurs zélé catholique ; & Clémentine aïant toujours eu l'esprit tourné au sérieux ; pour la détourner d'embrasser ce genre de vie, ses deux Grand-Pères souhaitant d'ailleurs d'affermir leur maison par des alliances, inserèrent dans leur Testament une clause qui rend réversible à Laurana & à ses descendans, les biens destinés pour Clémentine, si elle venoit à prendre le voile ; Laurana devant entrer en possession du jour que Clémentine feroit profession. Mais si Clémentine se marie, Laurana ne doit avoir qu'un legs assez considerable, pour être dédommagée en partie. Car au cas que Clémentine n'eût point d'enfans, les biens doivent revenir à notre fils aîné, qui cependant a toujours souhaité généreusement de voir sa sœur mariée.

Ses deux Grand-Pères étoient fort riches. Notre fils Giacomo, à la mort de mon Père, entra, par son Testament, en possession d'une terre considerable dans le Royaume de Naples, qui est depuis plusieurs siècles dans ma famille : il est donc, & il sera en possession d'une très-grande fortune. Notre second fils a de grandes

per-

perſpectives devant lui, dans l'Egliſe; mais vous ſavez qu'il ne peut ſe marier. Le pauvre Jeronymo! Nous n'avions pas, avant ſon accident, grande eſperance de ſoutenir notre famille par ſon moyen. Hélas, comme vous ne le ſavez que trop, vous qui avez pris tant de peines ſi généreuſes pour le rapeller à lui-même, avant que nous en fuſſions informés, avec de grandes qualités, il avoit pris des idées trop libres dans la mauvaiſe compagnie, & il faiſoit profeſſion de mépriſer le mariage. Ses deux Grand-Pères le ſavoient, & en gémiſſoient, car Jeronymo & Clémentine étoient également leurs favoris. Ils ont fait de grands legs à lui, & à l'Evêque.

Nous n'avons ſoupçonné que tout récemment, que Laurana étoit éperduëment amoureuſe du Comte de Belvedère, & que ſa Mère & elle avoient deſſein d'engager notre pauvre enfant à entrer dans un Couvent, pour que Laurana pût jouïr de ſon bien, qui ſeroit à ce qu'ils eſperoient un motif au Comte pour l'épouſer. Cruelle Laurana! cruelle Madame Sforza! Tant d'amour qu'elles prétendoient avoir pour notre enfant, & qu'elles avoient, je crois, jusqu'à ce que la tentation fortifiée par le pouvoir, devint trop forte pour elles. Malheureux jour auquel nous la mimes entre leurs mains!

Outre ces biens légués à Clémentine, nous pouvons faire beaucoup pour elle. Peu de familles Italiennes ſont auſſi riches que la nôtre. Ses frères oublient leurs intérêts, quand ils ſont en concurrence avec les ſiens. Elle eſt auſſi généreuſe qu'eux. Nos quatre enfans n'ont jamais ſçu ce que c'étoit que conteſtation, que pour ce-

ceder quelque avantage à un autre. Cette enfant, cette bonne enfant, a toujours été les délices de nous tous, de même que de notre frère le Comte de Porretta. Quelle joie ne nous donneroit pas son rétablissement & son mariage!... Chère créature! nous avons cru quelquefois qu'elle aimoit plus la vie retirée, parce que c'étoit celle que nous souhaitions qu'elle n'embrassât pas; mais Clémentine peut-elle être contredisante? Non assurément. Cependant ç'a toujours été la vie qu'elle préferoit, malgré les souhaits de ses Grand-Pères.

Vous étonnerez-vous, à présent, Chevalier, que ni nos fils, ni nous ne puissions consentir que Clémentine prenne le voile? Recompenserions-nous ainsi Laurana de sa cruauté? Sur-tout à présent que nous soupçonnons les motifs de sa barbarie? Aurois-je pu croire que ma sœur Sforza... Mais que ne peuvent pas l'amour & l'avarice, réunis pour la même fin, l'un dans le sein de la Mère, l'autre dans celui de la fille? Hélas! Hélas! elles ont, entre elles deux, brisé le cœur de ma Clémentine. Le nom même de Laurana lui donne de l'effroi,... tant elle est sensible. Mais, Monsieur, sa sensibilité ne paroit que quand on la traite durement. Elle a été trop accoutumée à des traitemens tendres, pour qu'ils puissent lui paroitre nouveaux.

Je crains, mon cher Docteur, & cependant je suis impatient, de voir cette infortunée. Je voudrois que le Général ne l'accompagnât pas. Je crains d'avoir besoin de modération, s'il n'en a pas. Mon cœur, quand il me dit que je n'ai pas mérité de mauvais traitemens, sur-tout de la part de mes

égaux

égaux ou de mes ſupérieurs, me défend de les endurer. J'ai honte de vous avouër, mon reſpectable ami, cette fierté de cœur, que j'aurois dû domter depuis longtems, ſachant que c'eſt mon défaut.

Mes complimens à tous ceux que j'aime. Mr. & Me. Reeves ſont du nombre.

J'eſpère que Charlotte eſt heureuſe. Si elle ne l'eſt pas, il faut que ce ſoit ſa faute. Dites lui que mon amour pour mes deux ſœurs étant égal, je ne permettrai pas qu'elle me donne lieu d'apeller Lady L. ma meilleure ſœur.

Mademoiſelle Olivia me cauſe de la peine. Je ſuis honteux, mon cher Docteur Bartlet, qu'une femme de ce rang, & qui a de ſi grandes qualités, ſe mette elle-même dans l'obligation à la compaſſion d'un homme qui ne peut avoir pour elle que de la pitié. Quand une femme renonce à cette délicateſſe, qui eſt la pierre de touche, & le rempart pour ainſi dire de la modeſtie,... la modeſtie elle-même eſt bientôt à la merci d'un ennemi.

Dites à mon Emilie que je ne la perds jamais de vuë, & que parmi les autres excellens exemples qu'elle a ſous les yeux, elle doit toujours avoir celui de Miſs Byron préſent à l'eſprit.

Lord L. & Lord G. ont tout mon amour fraternel.

Je n'écrirai pas à préſent à mon Beauchamp. En vous écrivant, je lui écris.

Vous connoiſſez mon cœur: ſi dans cette Lettre, ou dans celles que j'écrirai à l'avenir, il m'échapoit quelque choſe qui vous parût pouvoir faire de la peine à quelqu'un de ceux que j'aime

ou

oir que j'honore, je compte sur votre discrétion.

Je serai bien aise que vous vous mettiez à même de m'informer de l'état où sont sir Hargrave, & ses amis. Ils étoient fort mal à Paris; & on les croyoit trop brisés pour pouvoir être transportés de quelque tems en Angleterre. Des hommes! des Anglois! se deshonorer ainsi eux-mêmes, & leur païs!... Je suis en peine pour eux.

J'attens de grands paquets par le premier courier. L'Angleterre qui m'a toujours été chère, ne l'a jamais été la moitié autant qu'à présent à

Votre éternellement dévoüé

GRANDISON.

LETTRE XLI.

Sir CHARLES GRANDISON *au Docteur* BARTLET.

Bologne, 22. *Mai.*

L'Evêque partit hier pour Urbino, pour s'informer par lui-même de la santé de sa sœur, & peut-être pour disposer le Général à se conduire envers moi avec modération, & politesse. Si je croyois que ce bon Prélat crût cela nécessaire, cela piqueroit bien mon orgueil.

Le Comte de Belvedère arriva hier ici. Sa première affaire fut de me voir. Il m'apprit, mais en confidence, qu'on lui avoit déjà fait des propositions de mariage avec Laurana, à quoi il avoit répondu que son cœur étoit engagé, quoique sans espérance, & que jamais il ne pourroit

pen-

penser à quelque autre femme qu'à Mademoiselle Clémentine.

Il ne s'étoit pas fait un scrupule, dit-il, de faire une réponse si courte, parce qu'il avoit appris avec quelle cruauté la plus digne des femmes de toute l'Italie avoit été traitée par celles d'où venoient les propositions, & quels avoient été leurs motifs.

Vous voyez, Chevalier, dit-il, que je suis sans réserve avec vous. Vous m'obligerez si vous voulez m'apprendre ce que vous vous proposez par raport à vous, dans les circonstances présentes ... Mais, premiérement je serois bien aise d'apprendre de votre bouche ce qui s'est passé entre vous, Clémentine & la famille avant votre dernier départ de l'Italie. J'en ai ouï le recit de leur part.

Je lui en fis une relation fidèle. Il en fut content. Précisément comme on me l'a représenté, dit-il. Si Clémentine & vous étiez de la même religion, il ne pourroit y avoir d'espérance pour aucun autre. J'adore sa piété, & son attachement à sa religion; & je n'ai pas l'ame si étroite que je ne puisse vous admirer pour votre attachement à la vôtre. Comme sa maladie est accidentelle, je ne saurois penser à une autre femme, si je pouvois me flatter qu'elle ne seroit pas malheureuse avec moi, si elle se rétablit ... Mais dites moi à présent; je souhaite ardemment de le savoir, êtes-vous venu ici, (je sai que vous avez été invité,) dans l'attente de l'épouser, au cas qu'elle se rétablisse.

Je lui répondis comme à la Marquise.

Il

Il parut auſſi content de moi que je le ſuis de lui; il eſt retourné à Parme.

Vendredi, 23.

L'Evêque eſt de retour. Mademoiſelle Clémentine a été fort mal. Elle a eu de la fièvre... Qu'elle a été tourmentée! Il m'a dit que le Général & ſa femme, auſſi bien que le Comte de Porretta, ſe reconnoiſſent eux-mêmes, & toute leur famille redevables de la peine que j'ai priſe pour rendre ſervice à leur Jeronymo.

La fièvre aïant quitté Clémentine, elle ſe remettra en route dans un ou deux jours. Le Comte & le Seigneur Sebaſtiano, avec le Général & ſa femme, l'accompagneront. Je ſuis impatient de la voir. Cependant que cette vuë ſera affligeante! L'Evêque dit qu'elle eſt la peinture du ſilence & du malheur. Cependant, quoique fort amaigrie, c'eſt encore elle. On lui a dit que Jeronymo étoit mieux. Votre cher Jeronymo, lui dit le Général. Cette tendre Echo répéta... Jeronymo... & ſe tut.

Ils propoſèrent enſuite de me nommer devant elle. Ils le firent. Elle regarda tout autour d'elle, comme pour voir s'il y avoit quelqu'un: on nomma par occaſion, ſa fille de chambre Laura; elle treſſaillit, & jetta ſes bras autour de Camille ſaiſie d'effroi, aïant l'air égaré. Camille ne doute pas qu'entendant le nom de Laura, elle n'eut cru que Laurana étoit près.

Que ne doit-elle pas avoir ſouffert de ſa barbarie!... Chère innocente! Elle qui même dans ſes réveries ne penſoit qu'au bien de l'ame de celui qu'elle avoit honoré de ſon attention!...

Elle qui ſuportoit les offenſes ſans reſſentiment, & qui n'employa que la douceur pour calmer la violence à laquelle elle n'avoit pas donné le moindre ſujet!

S'étant retirée avec Camille, elle lui parla. L'Evêque m'a raportée le Dialogue ſuivant, tel qu'il le tient de Camille.

Ne m'ont-ils pas nommé le Chevalier Grandiſon? dit-elle.

Ouï, Madame.

Voyez, voyez! dit-elle, avant que je le nomme encore une fois, ſi ma cruelle couſine n'écoute point à la porte.

Votre cruelle couſine, Madame, eſt à pluſieurs milles de diſtance.

Elle peut entendre ce que je dis, malgré cela.

Ma chère maîtreſſe, elle ne peut nous entendre. Jamais elle n'aprochera de vous.

Vous le dites.

Vous ai-je jamais trompée, Madame?

Je ne puis m'en reſſouvenir: j'ai perdu la mémoire; entiérement perdu, Camille.

Elle regarda alors fixement Camille, & fit un cri.

Qu'avez-vous, ma très-chère maîtreſſe?

Elle ſe remit... Ah ma Camille! eſt-ce vous? J'ai cru à vos yeux que vous étiez devenuë Laurana... Ne me regardez jamais comme cela!

Camille n'avoit rien ſenti de particulier dans ſon regard.

Vous me faites encore voyager, Camille: mais comment ſai-je, ſi on ne me mène point à ma cruelle couſine?

Vous

Vous allez au palais de votre Père à Bologne, Madame.

Ma Mère y eſt-elle?

Ouï, Madame.

Qui y a-t-il d'autre?

Le Chevalier, Madame.

Quel Chevalier?

Grandiſon.

Cela eſt impoſſible. N'eſt-il pas dans ſa fière Angleterre?

Il eſt venu, Madame.

Pourquoi?

Avec un habile Chirurgien Anglois, dans l'eſperance de guérir le Seigneur Jeronymo...

Pauvre Jeronymo!

Et pour vous voir, Madame.

Flatteuſe! Combien de centaines de fois ne m'a-t-on pas dit cela?

Voudriez-vous le voir, Madame?

Voir qui?

Le Chevalier Grandiſon.

Je l'aurois voulu une fois: elle ſoupira.

Et non pas à préſent, Madame?——

Non. J'ai perdu tout ce que j'avois à lui dire. Cependant je voudrois qu'on m'eût permis d'aller dans cette Angleterre. Nous autres, pauvres femmes, on ne nous laiſſe aller nulle part; pendant que les hommes...

Elle s'arrêta là; & Camille ne put lui faire dire un mot de plus.

L'Evêque ſe faiſoit un plaiſir de répéter ces détails, parce que depuis longtems elle n'avoit pas parlé autant, & ſi ſenſément.

Vendredi soir.

Je passe plus de la moitié de mon tems auprès de Jeronymo; mais, à differentes reprises, afin de ne le pas fatiguer. Les Chirurgiens Italiens & Mr. Lowther s'accordent heureusement dans toutes leurs mesures. Ils l'aplaudissent quand il n'y est pas, il parle avantageusement d'eux en leur absence. Ces bons offices mutuels, dont ils sont instruits respectivement, les unissent. Le malade déclare que depuis plusieurs mois, il n'a pas été aussi à son aise qu'à présent. Chacun en attribuë une bonne partie au plaisir que lui font mes fréquentes visites. On se propose de faire demain une ouverture au dessous de la plaie la plus fâcheuse. Mr. Lowther dit qu'il ne nous flattera pas, jusqu'à ce qu'il ait vu le succès de cette opération.

Le Marquis & la Marquise sont obligeans pour moi au delà de toute expression. J'eus hier une visite de tous les deux, à l'occasion d'une incommodité qui me fit garder la chambre, causée je crois par l'agitation de mes esprits; par la fatigue; par mes apréhensions pour Jeronymo; ma douleur pour Clémentine; & par mes trop grandes inquiétudes pour les chers amis que j'ai laissé en Angleterre.

Vous savez, Docteur Bartlet, que j'ai un cœur trop sensible, pour mon repos; quoique je tâche de cacher aux autres ces émotions penibles qu'ils ne peuvent calmer. La pauvre Olivia est toujours une peine pour moi. Miss Byron doit être heureuse par la droiture de son cœur. Je suis disposé à croire qu'elle ne pourra

re-

reſiſter aux vives inſtances de la Comteſſe de D. en faveur de ſon fils, qui eſt certainement un des meilleurs de nos jeunes Seigneurs; elle ſera la plus heureuſe femme du monde, comme elle mérite de l'être, ſi elle l'eſt autant que je le ſouhaite.

Emilie occupe beaucoup mes penſées.

Je ſai que notre Beauchamp doit être heureux, de même que Lord W., mes ſœurs, leurs maris... Pourquoi donc ne me croirois-je pas heureux moi-même? Dieu veuille rétablir Jeronymo, & ſa ſœur; & je devrai être heureux, je le ſerai, car vous l'êtes auſſi, mon cher Docteur. Je me regarderai alors comme participant au bonheur de tous mes amis,

Votre très-dévoué
GRANDISON.

LETTRE XLII.

Sir CHARLES GRANDISON *au Docteur* BARTLET.

Bologne, lundi, 26. *Mai.*

Hier au ſoir arrivèrent Mademoiſelle Clémentine, le Général, ſon épouſe, le Comte, & le Seigneur Sebaſtiano.

J'avois quitté Jeronymo depuis environ une heure. Mr. Lowther lui avoit fait le matin l'ouverture qu'il avoit propoſée. Il avoit voulu que je fuſſe préſent.

L'opération se fit heureusement ; mais à cause de sa grande foiblesse, il eut plusieurs défaillances dans le jour.

Je le laissai passablement gai sur le soir, & se réjouïssant de l'arrivée prochaine de sa soeur; & comme l'Evêque l'avoit assuré des dispositions du Général à la reconnoissance pour moi, il s'impatientoit, dit-il, de voir ce cher frère, & sa femme encore une fois. Il ne l'avoit vu qu'une seule fois, & il étoit si mal alors, qu'il put à peine lui faire compliment sur l'honneur qu'elle avoit fait à leur famille.

L'Evêque m'envoya dire que sa sœur étoit arrivée; mais que, comme elle étoit fatiguée, & dans un triste état, Camille m'informeroit le lendemain matin comment elle seroit alors.

Je ne dormis pas une heure pendant la nuit: vous en comprenez aisément la raison, mon cher ami.

J'envoyai, de bonne heure au matin, selon mon ordinaire, demander comment Jeronymo avoit passé la nuit. La réponse fut favorable, faite par Mr. Lowther, qui avoit passé *la nuit* avec lui, de son propre mouvement, craignant quelque crise.

Camille vint. Cette bonne fille étoit si pleine de sa joie, en me voyant encore une fois en Italie, que je ne pus d'abord tirer d'elle un seul mot de ce que mon cœur bruloit d'impatience d'entendre.

Enfin, vous allez avoir le Général, & l'Evêque, me dit-elle. Ah Monsieur! ma pauvre maîtresse! Qu'elle a souffert depuis que vous nous avez quitté! Vous ne la reconnoitrez pas. Nous

ne

ne sommes pas surs qu'elle vous reconnoisse. Qui pourroit soutenir la première entrevuë? Elle n'a à présent que peu de bons intervalles. Toutes ses idées sont sombres & embrouillées. Elle ne se soucie de parler à personne. Chaque étranger qu'elle voit l'effraie. O l'infame, l'infame Mademoiselle Laurana!...

Camille continua sur ce ton, & n'entra dans aucuns détails que ceux que je pouvois recueillir de ses discours entrecoupés, & de ses exclamations. Hélas, pensai-je, les maux de Clémentine ont affecté le cerveau de la pauvre Camille! Elle se retira en hâte, de peur qu'on n'eût besoin d'elle, & que le Général ne la trouvât avec moi.

Les deux frères vinrent bientôt après. Le Général me toucha la main avec une sorte de politesse forcée: nous vous sommes tous obligés, dit-il, pour votre Mr. Lowther. Les Chirurgiens d'Angleterre sont-ils donc si fameux? mais les gens de votre nation sont accoutumés à faire des blessures; ils doivent donc fournir des gens pour les guérir. Nous vous sommes obligés aussi pour la peine que vous vous êtes donnée de venir en personne. Cela a ranimé le cœur de Jeronymo: Dieu veuille qu'il ne retombe pas dans l'abatement! Mais hélas! notre sœur! La pauvre Clémentine!... Elle est perduë!

Plût à Dieu, dit l'Evêque, que nous l'eussions laissée sous la conduite de Mr. Beaumont.

Le Général l'aïant ramenée lui-même de Florence, ne voulut pas se joindre à ce souhait. Il y avoit un milieu à prendre, dit-il; mais Laurana est la fille du Diable, dit-il; & Madame

dame Sforza mérite d'être déteſtée pour l'avoir ſoutenuë.

Le Général s'exprima avec froideur ſur mon arrivée: mais il dit qu'à préſent que j'étois ſur les lieux, puisque ſa ſœur avoit ſouhaité auparavant de me voir, on pouvoit permettre une entrevuë, pour ſatisfaire ceux de la famille qui m'avoient adreſſé l'invitation que j'étois bien bon d'avoir acceptée, ſur-tout aïant Mademoiſelle Olivia en Angleterre qui ſuivoit tous mes mouvemens; mais que d'ailleurs il n'avoit pas opinion... Il s'arrêta là.

Je le regardai avec une indignation, mélée de mépris, & m'adreſſant à l'Evêque, vous vous ſouvenez, Monſieur, lui dis-je, de l'hiſtoire de Naaman le Syrien (*).

Qu'elle eſt-elle? dit-il à l'Evêque.

Je n'ai garde, continuai-je, m'adreſſant toujours à l'Evêque, de compter ſur la conſéquence de ma venuë, dans l'aplication de cette histoire. Mais votre Grandeur jugera jusqu'où la comparaiſon peut s'étendre; plût à Dieu qu'elle convint entiérement.

C'eſt une heureuſe alluſion, dit l'Evêque. Je dis, Amen.

Je ne ſai qui eſt ce Naaman, dit le Général; ni ce que vous prétendez par votre alluſion; mais à votre air, je jugerois que vous prétendez me mépriſer.

Mon air, Monſieur, indique généralement mon cœur. Vous pouvez mépriſer mon intention; & je mépriſerai de même la peine que je me

(*) 2. Rois V.

me suis donnée, si votre Excellence ne me méprise pas moi-même. Mais, Monsieur, si j'étois dans votre Palais à Naples, je vous dirois que vous semblez ne pas savoir, à mon égard, ce que c'est que d'être gracieux. Cependant je ne demande aucune faveur de vous, que pour l'amour de vous autant que de moi.

Cher Grandison! dit l'Evêque... Monsieur! dit-il à son frère... Ne m'avez-vous pas promis... Pourquoi avez-vous parlé d'Olivia au Chevalier?

Cela vous dérange-t-il, Monsieur? me dit le Général. Je ne puis mépriser un homme de votre conséquence,... sur-tout avec les Dames, Monsieur, ajouta-t-il, d'un air méprisant.

Vous voyez, Monsieur, dis-je à l'Evêque, que le Général ne peut surmonter sa mauvaise volonté contre moi. Je trouvai quand je le vis à Naples, qu'il avoit conçu des soupçons aussi injurieux à sa sœur qu'à moi. Je me flattois de les avoir dissipés; mais une mauvaise volonté enracinée revient toujours. Cependant, satisfait comme je le suis de mon innocence, il trouvera, pour plus d'une raison, qu'il est très-difficile de me pousser à bout.

Pour mon propre bien, entre autres raisons, Chevalier? dit-il avec un air de drolerie.

Vous pouvez l'entendre comme il vous plaira, lui repliquai-je. Permettez, Messieurs, que je vous accompagne chez le Seigneur Jeronymo.

Non pas jusqu'à ce que vous soyiez bons amis, dit l'Evêque... Mon frère, donnez moi votre main,... Chevalier, la vôtre...

Disposez de la mienne comme il vous plaira, Monsieur, lui dis-je, en l'avançant.

Il la prit, & celle du Général en même tems, & vouloit les joindre.

Allons, Monsieur, dis-je au Général, en prenant sa main qui faisoit resistance, acceptez une offre d'amitié d'un cœur qui en est plein. Permettez que j'honore en vous, sur mes propres lumières, les grandes qualités que le public vous attribuë. Je vous demande votre faveur, convaincu que je la mérite ; & que je ne pourrois la mériter, si je me soumettois à être traité avec indignité par qui que ce soit. Je serois fâché de paroitre petit à vos yeux ; mais je ne le paroitrai pas aux miens.

Qui pourroit soutenir la supériorité que cet homme s'arroge, mon frère ?

Vous m'obligez, Monsieur, à me défendre moi-même.

Le Chevalier parle avec noblesse, Monsieur. Son caractère est bien connu. Que je vous mène tous deux bons amis chez notre cher Jeronymo. Mais dites, mon frère, dites Chevalier, que vous l'êtes.

Je ne puis soutenir, dit le Général, que le Chevalier Grandison s'imagine être d'aussi grande conséquence pour ma sœur que quelques-uns de vous semblez le penser.

Vous ne me connoissez pas, Monsieur. Je n'ai d'autre désir à présent que du rétablissement de votre sœur, & du Seigneur Jeronymo. Si je puis leur être de quelque utilité, ce sera ma recompense. Mais, Monsieur, si cela peut vous mettre à votre aise, & vous engager à me

traiter comme mon cœur me dit que je le mérite, je vous donnerai ma parole d'honneur ; & permettez moi de vous dire que je n'y ai jamais manqué ; que quelque tour que puisse prendre la maladie de votre sœur, je n'accepterai jamais la plus haute faveur qu'on puisse me faire, qu'avec le consentement réuni des trois frères, aussi bien que de vos Père & Mère. Permettez moi d'ajouter, que je n'entrerai jamais dans une famille qui auroit mauvaise opinion de moi, ni exposerai une personne que j'aime, au mépris de ses propres parens.

Cela est noble véritablement, dit le Général. Donnez moi votre main là dessus, & je suis votre ami pour toujours.

Homme fier ! Il ne pouvoit soutenir l'idée qu'un simple Gentil-homme Anglois, comme il me regardoit, dût s'allier avec leur famille ; quelque peu vraisemblable qu'il trouve que cette sœur infortunée recouvre jamais sa raison. Mais il aime beaucoup le Comte de Belvedère ; & toute la famille souhaitoit ardemment une alliance avec ce Seigneur de merite.

L'Evêque fut charmé de nous voir enfin en meilleure intelligence que nous ne l'avions encore été ; & il me fut d'autant plus aisé de m'accomoder avec cet homme hautain, que Madame Beaumont m'avoit instruit des procedés que j'avois à attendre de lui. En effet son Père, sa Mère & ses deux Frères les apréhendoient beaucoup : ce sera donc un plaisir pour eux que j'aie si aisément surmonté ses préjugés.

Tous deux me conseillèrent de differer ma visite à leur frère jusqu'à l'après-midi, afin qu'ils

eussent plus de tems pour consulter ensemble, & pour préparer leur sœur à me voir.

En prenant congé, le Général me serra la main, & d'un air de plaisanterie ; J'ai une femme, Grandison, me dit-il. Je lui souhaitai bien du contentement. Il n'en est pas besoin, me dit-il, car j'en ai beaucoup. Une des plus excellentes femmes. Elle s'impatiente de vous voir. Je pense que je ne dois rien craindre, parce qu'elle est généreuse, & que je ne serai jamais ingrat. Mais prenez garde, prenez garde, Grandison! Je suivrai vos yeux. Admirez la, si vous voulez : vous ne pourrez vous en défendre. Mais je suis charmé qu'elle ne vous ait pas vu avant que d'être à moi.

Je me réjouïs, dit l'Evêque, qu'une entrevuë, qui malgré vos promesses, mon frère, m'avoit donné des apréhensions en venant, finisse par une séparation si plaisante. Desormais nous sommes encore quatre frères.

Et souvenez-vous, Chevalier, dit le Général, que ma sœur a aussi *quatre* frères.

Puisse le nombre des quatre frères n'être pas diminué par la mort de mon Jeronymo! & puisse Clémentine recouvrer sa santé; & que la providence dispose de moi comme il lui plaira! Je vais à présent au Palais de Porretta: vous pouvez mieux imaginer, mon cher Docteur, que je ne puis vous décrire, quelle agitation je ressens.

Fin du quatrième Volume.



